



www.Ebooks-Gratuit.com

LARA ADRIAN

minuit - 6

LES CENDRES DE MINUIT

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pascal Tilche

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Ashes of Midnight* Copyright

© 2009 by Lara Adrian, LLC

Suivi d'un extrait de : *Shades of Midnight* Copyright

© 2010 by Lara Adrian, LLC

Publié en accord avec Dell Books, une maison d'édition de The Random House Publishing Group, une division de Random House, Inc.

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Résumé

Assoiffé de vengeance après le massacre de sa famille, Andreas Reichen se retrouve confronté à Claire, celle qu'il a jadis aimée mais qui s'est liée à un autre mâle de la Lignée. Cette rencontre ravive une flamme longtemps étouffée et une fureur ravageuse, surtout lorsqu'Andreas se voit obligé d'accepter l'aide de Claire s'il veut retrouver le coupable. C'est un gouffre de désir et de plaisir qui attend les deux anciens amants.

Au phénix indestructible qui sommeille en chacun de nous.

CHAPITRE PREMIER

Berlin, Allemagne

Le vampire ne se doutait pas que la mort l'attendait dans la pénombre.

Ses sens étaient submergés par la concupiscence qu'il éprouvait pour la rouquine à demi dévêtue qui le caressait sans retenue. Il ouvrit mentalement la double porte sculptée de la chambre qu'il occupait dans le Havrobscur, et y entraîna sa proie consentante, trop enfiévré pour se rendre compte qu'ils n'étaient pas seuls. Titubant un peu sur ses talons aiguilles, la femme s'éloigna de lui en riant et agita un doigt devant son visage.

— Hans, tu m'as fait boire trop de champagne, accusa-t-elle d'une voix traînante. Je suis toute pompette.

— Ça va passer.

Les mots du vampire allemand étaient eux aussi un peu déformés, mais ce n'était pas à cause de l'alcool comme chez l'Américaine naïve qui l'accompagnait. Ses crocs étaient sortis et il salivait à l'idée du repas qui l'attendait.

Il ferma la porte derrière lui et s'approcha de la femme tel un félin. Ses yeux brillaient comme des braises et avaient pris une couleur impossible. Même si l'Américaine ne paraissait pas remarquer les changements qui l'affectaient, le vampire garda la tête baissée en s'approchant, attentif à

détourner la chaleur révélatrice de son regard avide de sang. A part cette lueur d'ambre masquée et le faible éclat des étoiles filtrant par les hautes fenêtres qui donnaient sur le parc du Havrobscur, il n'y avait pas de lumière dans la pièce. Mais, en tant que membre de la Lignée, il s'en passait parfaitement.

Comme s'en passait celui qui était venu là pour le tuer.

Depuis l'autre côté de la pièce, il suivait d'un regard sinistre les mouvements du vampire, qui s'empara soudain de son Amphitryonne par-dessus avant d'enfourer le visage dans son cou. Aux premiers effluves cuivrés du sang de la jeune femme, les crocs de l'observateur jaillirent de ses gencives. Lui aussi avait faim, plus qu'il n'était prêt à l'admettre ; mais l'objectif de sa présence allait bien au-delà de la satisfaction d'un besoin primitif.

Il était là pour se venger.

Se faire justice.

Ce fut cette haute idée de sa mission qui permit à Andreas Reichen de garder les pieds fermement plantés au sol tandis que l'autre vampire buvait goulûment à l'autre bout de la chambre. Il attendit : il savait bien que la mort de ce mâle représentait un pas de plus dans l'accomplissement du vœu qu'il avait formulé quelque douze semaines auparavant... la nuit où il avait vu son monde réduit en cendres.

Mais sa patience ne tenait pas à grand-chose. La chaleur de sa colère le dévorait intérieurement. Ses os étaient comme autant de barres de fer chauffées à blanc. Son sang circulait à toute vitesse, feu liquide qui le brûlait de la tête aux pieds. Chacun de ses muscles et chacune des cellules de son corps réclamaient vengeance, hurlaient avec une violence qui confinait à celle de la fusion nucléaire.

Pas ici, s'admonesta-t-il. Pas ça.

S'il laissait libre cours à sa rage, il le paierait très cher ; et ce fils de pute n'en valait vraiment pas la peine.

Reichen parvint à contenir cette partie explosive de lui-même, mais cet effort était intervenu une fraction de seconde trop tard. Le feu qu'il abritait en lui avait déjà commencé à s'attaquer à son self-control...

Soudain, l'autre vampire leva la tête du cou de la femme Il inspira vivement, puis lâcha un grognement d'animal en alerte.

— Il y a quelqu'un ici.

— Qu'est-ce que tu dis ? murmura l'Amphitryonne, encore étourdie par la morsure.

Le vampire referma la plaie d'un coup de langue, puis repoussa la jeune femme, qui trébucha en jurant. Son regard vint se poser sur Reichen et elle lâcha un cri strident.

— Oh, mon Dieu !

Les yeux brûlant d'ambre sous l'effet de la rage, les crocs allongés en préparation du combat à venir, Reichen fit un pas hors de l'ombre.

La femme hurla de nouveau, le regard paniqué. L'hystérie la gagnait. Elle se tourna vers son compagnon pour qu'il la protège, mais le vampire n'avait plus besoin d'elle. D'un brutal revers de main, il l'envoya valser et s'avança à son tour. Sous la violence du coup, elle heurta le sol.

— Hans! sanglota-t-elle. Oh mon Dieu, qu'est-ce qui se passe?

Le vampire émit un sifflement, fit face à l'intrus et s'accroupit en une posture d'attaque. Reichen n'eut qu'un instant à consacrer à la femelle humaine terrifiée.

— Sortez! (Utilisant la puissance de son esprit, il déverrouilla les portes de la chambre et les ouvrit en grand.) Sauve-toi, femme. Maintenant!

Tandis qu'elle se relevait tant bien que mal et sortait en courant de la pièce, le vampire du Havrobscur s'élança pour attaquer. Mais avant que ses pieds aient pu toucher le sol de marbre poli, Reichen bondit à son tour.

Leurs corps se télescopèrent et la puissance explosive du saut de Reichen les entraîna à travers la pièce. Ils allèrent s'écraser sur le mur opposé, crocs grinçants et regards d'ambre verrouillés l'un à l'autre.

On entendit des os se briser sous l'impact, mais ça ne suffisait pas à Reichen.

Loin de là.

Il plaqua le mâle furieux dos au sol et l'y maintint d'un genou sur la trachée.

— Fou que tu es ! gronda le vampire, que la douleur ne rendait pas moins arrogant. As-tu la moindre idée de qui je suis ?

—Je sais qui tu es, Agent Hans Friedrich Waldemar. (Reichen découvrit ses dents et ses crocs en un rictus mauvais.) Ne me dis pas que tu as déjà oublié qui je suis, moi.

Non, il n'avait pas oublié. Outre la douleur et la peur qui se reflétaient dans ses pupilles réduites à deux fentes, son regard le disait bien.

— Putain... Andreas Reichen.

—Eh oui ! (Le regard de Reichen était si furieux qu'il devait être brûlant.) Et alors, Agent Waldemar ? Vous semblez surpris de me voir.

—Je... je ne comprends pas. L'attaque du Havrobscur l'été dernier... (Le vampire inspira avec difficulté.) J'ai entendu dire que personne n'avait survécu.

— Presque personne, corrigea Reichen.

A présent, Waldemar savait à quoi il devait cette visite impromptue. Cela se lisait dans ses yeux. Il reprit, la voix tremblante :

—Je n'ai rien eu à faire avec ça, Andreas. Tu dois me croire...

— C'est aussi ce qu'ont dit les autres, rétorqua Reichen.

Waldemar commença à se débattre, mais Reichen augmenta la pression de son genou sur la gorge du vampire. Waldemar sifflait et tenta de lever les mains alors que l'air commençait à lui manquer.

—Je t'en prie... Dis-moi ce que tu attends de moi.

— La justice.

Sans pitié, mais sans plaisir non plus, Reichen prit la tête de Waldemar entre ses mains et tira violemment. La nuque du vampire se brisa. Reichen ouvrit les mains et la tête retomba au sol avec un bruit sourd.

Andreas Reichen laissa échapper un profond soupir qui ne changea pas grand-chose à son angoisse ou à la douleur que lui procurait le fait d'être vivant et seul au monde. L'unique survivant. Le dernier de sa famille.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter les lieux, un éclat lumineux lui parvint depuis l'une des nombreuses bibliothèques d'acajou qui ornaient la pièce. Sans presque s'en rendre compte, il s'approcha, son regard acéré rivé sur le visage de son ennemi, qui le contemplait depuis la photo que contenait un cadre d'argent. Il prit celui-ci en main et s'aperçut que ses doigts étaient brûlants sur le métal. Plus il regardait ce visage haï, plus ses yeux

s'embrasaient, et un grondement sourd montait dans sa gorge, à vif sous l'effet de la rage viscérale qui couvait en lui.

Wilhelm Roth était assis parmi un petit groupe de mâles de la Lignée qui portaient l'uniforme d'apparat des Agents du maintien de l'ordre. Ils étaient tous en smoking noir et chemise blanche amidonnée, la poitrine ceinte d'une écharpe de soie chatoyante et ornée de nombreuses décorations étincelantes, avec au côté une épée dorée dans son fourreau. Reichen eut un grognement de dérision devant l'arrogance sans bornes et la soif de puissance qui émanaient de ces visages souriants.

À présent, ils étaient tous morts - tous sauf un.

Il avait méticuleusement remonté la chaîne de commandement, gardant ainsi Roth pour la fin. D'abord les membres de l'escadron de la mort de l'Agence qui avaient participé à l'attaque traîtresse contre son Havrobscur et ouvert le feu sur tous les êtres vivants qu'il abritait - jusqu'aux femmes et aux nourrissons dans leur berceau. Puis, il s'était occupé de la bande de salauds qui n'avaient pas fait mystère de leur allégeance au puissant chef de Havrobscur responsable du massacre.

L'un après l'autre, au cours des semaines précédentes, les coupables avaient payé. Le vampire qui gisait au sol, la nuque brisée, était le dernier membre connu du premier cercle de pourris qui entouraient en Wilhelm Roth en Allemagne.

Restait Roth lui-même.

Ce fumier allait brûler pour le crime qu'il avait commis. Mais, d'abord, il allait souffrir.

Le regard de Reichen revint à la photo encadrée qu'il tenait en main et se figea. La première fois, il n'avait pas remarqué la femme. Toute son attention - toute sa rage - était restée centrée sur Roth. Mais à présent qu'il l'avait vue, il ne pouvait plus en détourner les yeux.

Claire.

Elle se tenait un peu à l'écart du groupe de mâles, menue mais superbe dans une robe longue sans manches d'un gris diaphane qui faisait paraître sa peau ocre aussi soyeuse et lumineuse que du satin. Sa douce chevelure noire était relevée en un chignon impeccable.

Elle n'avait quasiment pas vieilli depuis l'époque où ils s'étaient fréquentés - ça n'avait rien d'étonnant: le lien de sang qu'elle partageait

depuis une trentaine d'années avec un membre de la Lignée avait préservé sa jeunesse et sa beauté. Elle regardait Wilhelm Roth et ses amis criminels avec une expression souriante parfaitement composée et absolument indéchiffrable.

Une compagne idéale pour le vampire qui s'était avéré l'adversaire le plus perfide de Reichen.

Claire.

Après tout ce temps.

Ma Claire, se dit-il avec tristesse. Non, pas la sienne.

Elle l'avait été, peut-être. Longtemps auparavant et pour quelques mois à peine. Autant dire quelques secondes.

Bref, c'était de l'histoire ancienne.

Il gardait les yeux fixés sur son image sous verre, surpris de la facilité avec laquelle sa fureur envers Wilhelm Roth s'étendait à sa Compagne de sang. La douce et charmante Claire... au lit avec son pire ennemi. Était-elle au courant de la corruption de Roth ? Avait-elle choisi de fermer les yeux ?

Quelle importance?!

Il avait une mission à remplir. Il devait se faire justice, accomplir une vengeance mortelle, définitive.

Et rien ne pourrait se mettre en travers de son chemin... pas même elle.

Le regard de Reichen éclairait la photo, sa rage couvant dans la lumière ambrée reflétée par la surface du verre. Il tenta de faire taire la tempête acide qui lui vrillait les tripes, mais il était trop tard pour espérer la moindre accalmie. Il émit un grognement puissant et lança la photo sur le sol avant de s'en détourner. Il se dirigea vers l'une des portes-fenêtres et l'ouvrit mentalement, conscient qu'il ne pouvait plus rien toucher à présent que sa fureur était sur le point de prendre le dessus.

Reichen s'accroupit sur le seuil. Il entendit derrière lui le crépitement de l'argent en fusion et le bruit du verre qui éclatait tandis que le cadre s'enflammait.

Puis il bondit dans l'épaisse nuit d'automne pour aller mettre un terme à ce que Wilhelm Roth avait commencé.

CHAPITRE 2

Plongée dans la contemplation de la maquette installée sur la table de sa bibliothèque, Claire Roth faisait une moue dubitative.

—Que diriez-vous d'éloigner le banc du chemin pour le rapprocher du bassin des carpes ? On pourrait le mettre de l'autre côté du buisson de roses anglaises...

— Excellente idée, approuva une voix féminine bien timbrée à travers le haut-parleur du téléphone posé à proximité.

La jeune femme appelait de l'un des Havrobscurs de la région. Après avoir vu certaines de ses réalisations, Claire avait décidé de faire appel à elle pour la conception d'un petit parc paysager.

—Avez-vous décidé quel matériau utiliser pour les allées, *Frau Roth* ? Je crois me souvenir que vous aviez parlé de pavés ou de gravillons...

—Serait-il possible de garder un aspect plus naturel pour les allées ? demanda Claire en faisant le tour de la table pour voir le reste de la maquette. Je pense à des allées de terre meuble bordées de fleurs simples mais agréables à l'œil. Des myosotis peut-être ?

— Oui, bien sûr. C'est charmant.

— Bon, eh bien merci, Martina. Vous avez fait un travail remarquable. Vraiment... Vous avez su à merveille transformer mes idées brouillonnes en un projet qui dépasse toutes mes espérances.

La voix de la jeune Compagne de sang trahit sa fierté :

— Ce parc va être magnifique, *Frau Roth*. Et ce grâce à tout le temps et à tout le soin que vous avez consacrés à sa conception.

Claire accepta le compliment, mais elle ressentait plus de soulagement

que de fierté. Elle désirait que ce terrain vague devienne un bel endroit. Elle le voulait parfait. Les plantations, les allées, les sculptures et les bancs agencés avec soin devaient ensemble en faire un lieu de paix et de tranquillité absolues, un sanctuaire destiné à l'élévation de l'esprit, du cœur et de l'âme. Elle n'était pas du genre à se consacrer à une cause quelconque - ou en tout cas ne l'avait pas été depuis bien longtemps -, mais elle devait bien admettre que ce projet avait viré à l'obsession chez elle.

—J'ai simplement besoin qu'il soit ce qu'il doit être, murmura-t-elle, clignant des yeux pour évacuer les larmes qui s'y formaient soudain.

Elle s'était beaucoup trop laissé aller à l'émotion au cours des derniers temps et elle était contente qu'il n'y ait eu personne dans la bibliothèque pour voir sa faiblesse.

—Ne vous inquiétez pas, répondit Martina d'un ton à la fois enthousiaste et apaisant. Je suis certaine qu'il va adorer.

Prise de court, Claire déglutit.

—Co... comment ?

—*Herr Roth*. (Un silence gênant s'installa.) Je, euh... je ne voudrais pas me montrer indiscreète, reprit la jeune Compagne de sang, mais vous m'avez demandé de garder l'idée du parc et sa conception confidentielles, alors j'ai supposé que vous vouliez lui en faire cadeau.

Un cadeau pour Wilhelm ?

Claire dut faire un effort pour masquer sa perplexité à cette idée. Elle n'avait pas vu son compagnon depuis six mois. Il ne la rejoignait à la campagne que contraint et forcé par ses besoins. Claire en était venue à redouter ses visites. En tant que Compagne de sang de Wilhelm, elle avait le devoir de le nourrir à sa veine et de prendre son sang en échange. Et Wilhelm ne cachait pas qu'il voyait du même œil qu'elle cet arrangement forcé. Ils avaient vécu chacun de leur côté pendant l'essentiel des trois décennies de leur union, lui dans son Havrobscur en ville, elle et une poignée d'agents de sécurité dans son manoir campagnard à quelques heures de là.

Non, le parc paysager n'était pas un cadeau pour son compagnon, qui brillait trop souvent par son absence. En fait, elle était même sûre qu'il serait furieux s'il découvrait qu'elle avait entrepris ce projet. Heureusement pour elle, Wilhelm Roth ne s'intéressait plus à ce qu'elle

pensait, ressentait ou faisait depuis bien longtemps. Il était ravi de la laisser seule mener à bien ses activités philanthropiques et sociales. Tout ce qui comptait pour lui, en particulier depuis quelque temps, c'étaient ses affaires avec l'Agence du maintien de l'ordre. Il en était obsédé. Au fond de son cœur, Claire était heureuse de sa solitude, et cela avait été particulièrement vrai pendant les semaines difficiles qu'elle venait de vivre.

Martina eut un petit soupir, que transmit fidèlement le haut-parleur.

—Je vous en prie, *Frau Roth*, pardonnez-moi si j'ai outrepassé mon rôle d'une façon ou d'une autre.

—Mais non, pas du tout, la rassura Claire. (Mais avant qu'elle ait eu à mentir gentiment à sa correspondante sur ce qui l'avait poussée à désirer ce parc ou à lui expliquer ses relations distantes avec son compagnon vampire, un coup fut frappé à la porte de la bibliothèque.) Merci encore pour ce merveilleux travail, Martina. Rappelez-moi si vous avez d'autres questions avant que nous passions à l'étape suivante.

— Bien sûr. Bonne soirée, *Frau Roth*.

Claire raccrocha, puis sortit de la pièce. Elle ferma la porte derrière elle, toujours soucieuse de maintenir son entreprise secrète et préférant ne pas provoquer d'interrogations chez les fidèles cerbères de Wilhelm. Mais elle s'aperçut bien vite que le vampire debout devant elle, qui appartenait au détachement d'une demi-douzaine d'Agents affectés à sa sécurité et à celle de la propriété, aurait considéré son petit projet comme le cadet de ses soucis. Le garde semblait fébrile, agité.

—Oui, qu'y a-t-il?

— Il faut que vous veniez avec moi, *Frau Roth*.

— Pourquoi ?

Elle voyait bien à présent que le grand mâle était sur des charbons ardents. Et pour qu'il soit dans cet état-là alors qu'il appartenait à la Lignée et qu'il était armé jusqu'aux crocs, il devait se passer quelque chose de grave.

La radio accrochée à son gilet pare-balles noir crachotait des grésillements et des petits bouts d'échanges dominés par l'urgence entre les autres Agents postés dans la maison de campagne.

— Nous évacuons les lieux sur-le-champ. Suivez-moi, s'il vous plaît.

—Évacuer ? Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

—J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de temps à perdre. (De nouveaux parasites et des ordres brefs se firent entendre dans la radio.) Nous sommes en train de vous préparer un véhicule. Je vous en prie. Vous devez venir avec moi.

Il tendit la main pour lui prendre le bras, mais Claire s'écarta.

—Je ne comprends pas. Pourquoi devons-nous partir ? J'exige que vous me disiez ce qui se passe.

— Nous avons eu un problème au Havrobscur d'Hambourg il y a quelques minutes...

— Un problème ?

Le garde ne répondit pas, se contentant d'enchaîner:

— Par précaution, nous quittons le manoir et vous emmenons dans un autre endroit. Une cache sûre dans le Mecklembourg.

—Attendez une minute... Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous me parlez. Quel problème à Hambourg? Pourquoi devez-vous me transférer dans une cache ? Qu'est-ce que tout ça veut dire exactement ?

L'Agent lui jeta un regard impatient tout en aboyant sa position dans sa radio :

—Oui, je suis avec elle maintenant. Amenez les véhicules devant le perron et préparez-vous à partir. On vous rejoint tout de suite.

Il fit une nouvelle tentative pour attraper Claire par le bras et elle perdit patience :

— Vous allez m'expliquer, enfin! Que se passe-t-il, bordel ? Et où est Wilhelm ? Appelez-le immédiatement ! Je veux lui parler avant de vous laisser m'arracher à ma propre maison sans explication valable.

— Le commandant Roth est à l'étranger depuis juillet, répondit le garde en prenant soin de signifier, par son expression, qu'il ne remarquait pas l'embarras de Claire à l'idée qu'un simple agent de sécurité en sache plus qu'elle sur l'endroit où se trouvait son compagnon. (Il se racla la gorge.) Nous essayons de le contacter pour le mettre au courant de l'attaque...

—L'attaque ? s'étonna Claire, chez qui l'agacement faisait place à la stupeur. Mon Dieu ! Quelqu'un a-t-il été attaqué au Havrobscur ? Y a-t-il des blessés ?

L'Agent garda longuement le regard braqué sur elle sans rien dire avant de laisser échapper un juron et de lui faire un compte rendu brut de l'événement :

—Il y a eu une intrusion dans le Havrobscur d'Hambourg il y a moins d'une heure. Nous venons juste de recevoir l'appel d'un des gardes qui est parvenu à s'échapper. *Le seul qui* soit parvenu à s'échapper, rectifia-t-il. Un anéantissement complet. A part lui, tous les individus présents dans l'hôtel particulier sont morts.

— Oh, mon Dieu, murmura Claire en se laissant aller contre la porte de la bibliothèque. Je ne comprends pas... Qui a pu faire une chose pareille ?

Le garde secoua la tête.

— Nous ne connaissons ni l'identité ni le nombre des assaillants, mais l'Agent survivant dit qu'il n'a jamais rien vu de tel : du feu partout, comme si le diable lui-même avait soufflé les portes pour balayer tout le bâtiment au lance-flammes. Il ne reste plus que des cendres.

Claire était sans voix, affligée, incapable d'assimiler ce qu'elle venait d'entendre. C'était impossible... incroyable. Ça n'avait tout simplement aucun sens.

Mon Dieu... mais il s'est produit tant de choses qui n'ont pas de sens ces derniers temps.

Tant de violence gratuite.

Tant de morts inexplicables.

Tant de douleur et de pertes...

— On ne peut plus attendre, dit le garde. Nous devons vous évacuer avant que cet endroit ne soit attaqué à son tour.

— Vous croyez vraiment que les responsables de ce massacre vont venir ici ? Pourquoi ?

Cette fois, l'Agent ne prit pas le temps de répondre. Il enserra fermement le bras de Claire et se mit en route d'un pas rapide. Le message était limpide: soit Claire se dépêchait, soit il la traînait hors de la maison.

Quel que soit son choix, elle quittait les lieux, et ce sous surveillance armée.

Pas question de s'arrêter pour qu'elle prenne un manteau ou son sac. Ils sortirent dans le froid de la soirée d'octobre. Une bise mordante s'infiltrait dans son pull de cachemire et son pantalon de laine grise tandis qu'elle courait pour rester à la hauteur du garde qui, sans la lâcher, marchait à longues enjambées sur le chemin pavé.

Un cortège de quatre Mercedes attendait, moteur au ralenti. L'agent arrêta Claire devant la troisième voiture et ouvrit la portière arrière.

— Montez, intima le garde, qui la poussa rapidement mais gentiment à l'intérieur.

Tandis qu'il se glissait à ses côtés sur la banquette de cuir et fermait la portière, Claire se frotta les bras pour tenter de se débarrasser du froid qui la glaçait jusqu'aux os. Tout allait si vite. Elle ne parvenait toujours pas à accepter la terrible nouvelle de l'attaque du Havrobscur d'Hambourg.

Quand je pense qu'il y a quelques minutes, mon souci principal était l'emplacement idéal d'un banc de jardin ou d'un massif de fleurs!

A présent les quelques parents de Wilhelm et les membres de sa garde personnelle qui résidaient au Havrobscur étaient morts et on l'arrachait à sa maison au milieu de la nuit pour fuir un mal inconnu et imprévisible.

Pourquoi?

Cette question était comme un cri dans sa tête. C'était la même que celle qu'elle s'était posée quelque trois mois auparavant, quand un autre Havrobscur avait fait l'objet d'une tragédie comparable, puisque là aussi il n'était resté que cendres et fumée. Mais, à en croire l'enquête de l'Agence du maintien de l'ordre, il s'était alors agi d'un accident, d'une explosion si violente qu'elle avait dû tuer tous les résidents du Havrobscur sur-le-champ.

Mais la question demeurait, et la taraudait toujours autant que lorsqu'elle avait entendu pour la première fois l'épouvantable nouvelle...

Pourquoi ?

— Tout est en place, on peut y aller, dit le garde assis au volant dans la radio qui le reliait aux autres véhicules.

Tel un serpent en fuite, le cortège de berlines noires se mit alors en

branle à travers la forêt sur le long chemin d'accès à la propriété.

Claire s'affala contre le dossier de la banquette, luttant pour ne pas se laisser envahir par l'anxiété qui régnait dans l'air confiné de la voiture. Autour d'eux, les arbres semblaient plus sombres que d'habitude, étrangement immobiles. Dans le ciel, le mince croissant de lune était masqué par les hautes branches serrées des pins. Le cortège passa le premier virage de la route privée, qui faisait en tout presque deux kilomètres. Les conducteurs accélérèrent dans la ligne droite, pressés d'atteindre la route principale.

Et c'est sans le moindre signe précurseur que la voiture de tête fut attaquée l'instant d'après.

Une boule de feu orange arriva de la forêt obscure pour venir s'écraser sur la Mercedes et la faire exploser. Claire ressentit la vibration de l'explosion transmise par le sol et hurla.

— Mais qu'est-ce que c'est, putain ? cria le garde assis à côté d'elle à l'arrière. Freine, bon Dieu !

Les feux stop de la voiture de devant s'allumèrent soudain et le conducteur de la leur eut toutes les peines du monde à ne pas percuter l'arrière de la berline qui s'arrêtait dans un dérapage. Comme un train miniature venant de dérailler, les voitures du cortège formaient à présent une ligne brisée.

Et un peu plus loin devant, la première d'entre elles n'était plus qu'un brasier dont les flammes s'élevaient sur fond de ciel noir.

C'est alors qu'une nouvelle boule de feu jaillit du couvert des arbres. On aurait dit une comète que son arc précipitait vers les berlines à l'arrêt. Elle fut immédiatement suivie d'une autre. Ces deux menaces volantes étaient terrifiantes de beauté.

Le garde se pencha en avant, les doigts enfoncés dans l'appui-tête du siège devant lui.

— Recule ! Vite, bordel ! hurla-t-il à l'intention du conducteur fasciné. Passe la marche arrière et tire-nous de là !

Crissant des quatre pneus, la Mercedes repartit brusquement en marche arrière. Alors que le conducteur paniqué faisait demi-tour sur la voie étroite, son pare-chocs accrochant la voiture derrière eux, Claire vit les gardes des deux autres véhicules encore entiers ouvrir leurs portières et

tenter de s'échapper à pied. L'un d'entre eux parvint à se mettre en sécurité dans le bois.

Mais l'autre fut trop lent. La première boule de feu finit sa course dans le capot de la voiture qu'il conduisait quelques secondes auparavant, et il fut happé par le maelstrom de tôle tordue déclenché par l'impact.

Claire cria, détournant le regard du carnage juste au moment où la deuxième boule de feu atteignait la voiture vide. L'explosion fit trembler le sol et y laissa un profond cratère fumant.

Le garde assis à ses côtés siffla un juron, puis envoya son poing dans le dossier du siège conducteur.

— File, imbécile ! Appuie sur le champignon ! Sors-nous delà !

Trop tard !

Surgie de nulle part - on aurait dit directement du ciel -, arrivait une sphère de chaleur rougeoyante qui tournait sur elle-même. Elle passa devant le pare-brise de la Mercedes. Elle brillait tellement qu'elle emplit l'intérieur du véhicule d'une lumière blanche aveuglante. C'était comme la puissance lumineuse et électrique de dix soleils concentrée dans le volume d'une boule de bowling. La chose alla s'écraser au sol à quelques mètres à peine du capot de la voiture, et Claire sentit ses poils et ses cheveux se dresser.

Une autre boule de feu vint frapper le sol derrière le véhicule, précipitant la jeune femme et ses compagnons d'infortune en avant dans leurs sièges. La tête du conducteur cogna dans le volant avec un craquement sinistre. L'airbag se déclencha sous l'impact. Derrière l'odeur du gaz déclenchant, Claire sentit celle du sang. Elle se passa la main sur le front et déglutit lorsqu'elle en vit sur ses doigts.

Merde !

Ce n'était jamais une bonne chose de saigner devant des vampires, même des individus disciplinés par l'entraînement de l'Agence du maintien de l'ordre et entièrement dévoués à son très puissant et très rancunier compagnon. Cela dit, elle ne s'attendait pas à vivre assez longtemps pour avoir à se soucier de l'éventuelle soif de sang de ses gardes. Tout indiquait que ni elle ni eux ne survivraient aux minutes qui allaient suivre.

— Fuyez ! grogna celui qui était venu la chercher.

Il avait un pistolet dans chaque main. Ses pupilles n'étaient plus que des fentes verticales au centre de ses iris couleur d'ambre. Il avait le regard braqué sur la poignée de la portière de Claire et ouvrit celle-ci avec une commande mentale.

— Fuyez! répéta-t-il. Le plus loin possible. C'est votre seul espoir.

Claire se précipita hors du véhicule. Ses jambes étaient faibles et elle tituba. Ses oreilles tintaient et son cœur battait la chamade. Elle entendit le garde qui sortait à son tour en hurlant de l'autre côté de la voiture, prêt à faire face à l'assaut imminent.

Au milieu du chaos qui s'étendait autour d'elle, Claire se dirigea vers les grandes ombres noires des arbres. Elle vit deux gardes la dépasser l'arme au poing, comme s'ils avaient pu se battre contre l'enfer qui leur était tombé dessus. Elle ne parvenait pas à imaginer quel genre d'armée était à l'origine d'une offensive d'une telle violence.

Quel qu'ait été l'attaquant, ses forces se rapprochaient. La lueur irréaliste qui dégageait la forêt dans son dos s'intensifiait, marquant leur progression. Quand elle vit la lumière orange traverser la futaie comme les rayons d'un soleil brûlant, elle ralentit le pas. Elle regardait, pétrifiée, incapable de détourner les yeux de ce qui présageait probablement sa mort imminente.

Une silhouette commença à prendre forme.

Ce n'était pas une armée, mais un seul homme.

Un homme dont l'être tout entier irradiait de flammes.

L'espace d'un instant - un instant de délire et de choc -, Claire crut reconnaître ces épaules carrées et cette démarche fluide. Mais c'était bien sûr impossible. Et pourtant elle ne parvenait pas à se départir de cette impression. Était-il possible qu'elle le connaisse malgré tout ?

Mais cette créature tout droit sortie d'un cauchemar n'était pas un homme, c'était la mort incarnée.

Un tir de pistolet ramena soudain l'attention de Claire sur les Agents qui s'étaient regroupés à proximité. Une autre balle fusa, puis une troisième et une quatrième, jusqu'à ce que le bruit de la fusillade emplisse l'air autour d'elle. Tout ça pour rien.

L'homme de feu continuait à avancer sans se laisser perturber par les

tirs qui lui étaient destinés. Les balles éclataient comme des pétards à son approche, explosant sans faire le moindre dégât au moment même où elles rencontraient le mur de chaleur qui entourait son corps.

Quand tous les chargeurs furent vides, il s'arrêta.

Il leva les mains devant lui, mais pas en signe de reddition : sans prévenir, il lança une volée de sphères de feu sur les gardes. Claire ne put retenir un cri d'horreur quand elle vit les flammes les dévorer, les réduisant sur-le-champ en cendres.

Elle sut tout de suite quand l'homme la vit : elle sentit la chaleur de ses yeux la transpercer à distance et chacun de ses nerfs se tendit de frayeur.

— Oh, mon Dieu! murmura-t-elle en trébuchant en arrière sur quelques mètres.

L'homme de feu fit un pas dans sa direction, sa rage terrible désormais entièrement braquée sur elle.

Claire fit demi-tour et, sans oser regarder derrière elle, détala parmi les arbres.

CHAPITRE 3

Il avançait imperturbable parmi les débris qui jonchaient le sol, écrasant de ses bottes les morceaux de verre et de métal tordu, le long de mares d'essence en flammes et des restes fumants des mâles de la Lignée qui lui avaient tiré dessus avec leurs armes dérisoires. Leurs balles ne l'avaient pas arrêté. Rien ne le pouvait quand il était dans cet état-là. Sous

les épaisses semelles de ses bottes le sol grésillait, pas du fait des épaves incendiées, mais à cause de la chaleur qui continuait à circuler dans ses membres, crépitements électrique qui parcourait chaque centimètre de son corps en vagues rapprochées d'énergie létale.

Ce soir-là, il avait laissé sa rage prendre le dessus. Il avait pourtant su à quel point il était important de contenir le feu qui couvait en lui, mais sa haine pour Wilhelm Roth l'avait rendu imprudent, d'abord en ville, puis là. Sa soif de vengeance l'avait fait basculer dans le précipice et à présent il tombait, tombait...

Il avait pourtant été si proche de se faire justice. Roth n'était pas à son Havrobscur d'Hambourg. Il n'était pas non plus parmi ceux qui avaient tenté de fuir quelques instants auparavant. Sa vision envahie par le rouge de la chaleur, Reichen jeta un regard impitoyable sur le chaos. Il ne voyait aucun signe de ce salopard. Mais la compagne de Roth, elle, était là.

Elle saura: où le trouver. Et si sa bouche refusait de le livrer, son sang le ferait. *Claire*.

Ce nom alluma comme une étincelle dans son esprit, une étincelle bien vite étouffée par la rage qui le possédait. A ce moment-là, pour lui, elle n'était pas celle qu'il avait connue, tenue dans ses bras ou aimée.

À présent, dans son état, sa fureur savait seulement que c'était la femelle qui appartenait à Wilhelm Roth.

Et cela en faisait tout autant son ennemie que Roth lui-même.

Il se dirigea du côté de la forêt vers lequel il avait vu la Compagne de sang filer. Il identifiait vaguement l'odeur de la résine de pin qui fondait et des feuilles qui roussissaient à son passage dans les sous-bois. Les branches basses se recroquevillaient, repoussées par la chaleur qui se dégageait de lui à chaque pas.

Il savait exactement où la femelle avait fui. Il entendait sa respiration saccadée. L'odeur de sa peur dégageait une note acide que celle de la fumée épars ne couvrait pas complètement.

Devant lui, le bruit des pas de Claire disparut. Elle avait dû trouver un endroit où se cacher - en tout cas, c'est ce qu'elle devait croire. Mais Reichen poursuivit son chemin en ligne directe vers elle. Il avait repéré sa cachette derrière une levée de terrain instable et les racines d'un arbre abattu par la tempête.

En s'approchant, Reichen entendit le cœur de Claire accélérer encore, et sentit le courant qui circulait dans son propre corps commencer à chauffer la souche. Il ne faudrait pas longtemps pour qu'elle prenne feu. Sa chaleur, trop forte, s'échappait de lui en vagues successives et, même s'il essayait, il ne serait pas en mesure d'empêcher l'explosion imminente.

— Sors de là, femelle! (Sa voix lui parut rouillée et étrangère. Elle avait un goût de cendres.) Il ne te reste pas beaucoup de temps. Sors de là tant que c'est encore possible.

Elle n'obéit pas. Quelque chose en lui ne fut pas surpris de cette résistance - il aurait même pu dire qu'il s'y attendait. Mais une autre part de son être, celle que faisait flamber sa fureur pyrokinésique et dont la patience était à bout, lâcha un grondement à faire trembler le sol.

Cette fois, l'avertissement porta.

Il perçut un mouvement rapide et entendit le bruit de pas précipités sur la terre couverte de feuilles sèches. L'instant d'après l'arbre explosait. Des flammes orange jaillirent dans toutes les directions. Alors que des débris fumants tombaient en pluie autour du cratère qui s'ouvrait à présent à l'endroit où elle s'était dissimulée, Reichen vit la femme de Roth s'enfoncer plus profondément dans la forêt.

Il lâcha un juron et se lança à sa poursuite. Elle courait vite, mais moins vite que lui. Elle n'avait nulle part où aller et il ne lui fallut pas longtemps pour s'en rendre compte. Elle ralentit sa course puis finit par s'arrêter complètement. Reichen stoppa où il se trouvait, à quelque dix pas d'elle. Les feuilles se craquelèrent et se consumèrent au-dessus de sa tête, et tout autour de lui les branches s'atrophiaient.

Les bras le long du corps, Claire fermait et ouvrait les poings tout en se balançant d'un pied sur l'autre. Elle sembla mesurer ses chances de fuir avant de décider qu'elles étaient inexistantes.

— Si tu dois me tuer, fais-le maintenant!

Sa voix était calme et ferme. Son timbre de velours réveilla chez Reichen de multiples souvenirs : lui et cette femme, nus ensemble au lit au milieu de draps froissés, en train de rire et de s'embrasser ; son regard profond reflétant la lumière dorée d'une bougie tandis qu'il glissait entre ses lèvres des framboises sucrées lors d'un pique-nique au bord du lac ; ses bras autour de son torse et sa joue sur sa poitrine nue alors qu'elle lui

avouait qu'elle était tombée amoureuse de lui.

Claire...

Il lui fallut un long moment pour se libérer de cette évocation du passé. Il se força à penser à un passé plus récent, celui que lui rappelait l'odeur acre de la fumée qui flottait dans l'air humide de la forêt. Le passé imprégné du sang de trop nombreuses vies innocentes.

—Je ne suis pas venu te tuer, Claire Roth.

À l'évocation de son nom, elle se figea. Alors que la compagne de son ennemi se retournait pour lui faire face, Reichen ne put détacher les yeux de ce corps bien droit qui ne tremblait pas, de ces épaules délicates redressées en une attitude de défiance. Ses grands yeux sombres soutenaient son regard. Il y vit un éclair de reconnaissance, qui fut remplacé presque immédiatement par l'incrédulité. Elle secoua la tête sans rien dire, le regardant comme un fantôme ou, plutôt, comme quelque monstre. Il savait bien que c'était ce qu'il était, surtout après ce qui venait de se passer, mais le voir dans les yeux d'un autre être, dans ses yeux à elle, augmenta encore sa colère sauvage.

— Dis-moi où il est! exigea-t-il.

Elle sembla ne pas avoir entendu. Elle garda rivé sur lui son regard acéré, inquisiteur, pendant ce qui lui parut une éternité. Elle finit par secouer lentement la tête.

— Je ne comprends pas comment c'est possible, murmura-t-elle. (Elle fit un pas en avant, mais recula une seconde plus tard en voyant les feuilles et les aiguilles de pin noircies tomber de leurs branches autour de lui et finir leur chute en cendres blanches au sol.) Mon Dieu... Andreas. Est-ce que je rêve ? Ça ne peut être qu'un rêve, non ? Ce n'est pas la réalité. C'est impossible...

Les mots sortaient de sa bouche par à-coups, faibles, arrachés à sa gorge. Malgré la chaleur intense qui émanait de lui, elle leva la main comme si elle avait l'intention de le toucher.

—Je croyais que tu étais mort, Andreas. Tous ces mois depuis que le feu a détruit ton Havrobscur... Je croyais que tu étais mort.

Reichen grogna en la voyant tendre la main. Sursautant, Claire ramena son bras d'un geste sec. Elle se frotta les doigts qu'elle aurait brûlés - la chaleur qu'elle sentait sur sa peau non protégée le lui confirmait - si elle

l'avait touché.

Elle était visiblement troublée. Et horrifiée.

—Seigneur, mais que t'est-il arrivé?

Il était normal qu'elle pose la question. Il était différent à l'époque où ils étaient ensemble.

Mon Dieu, tout était différent alors !

La chaleur qui vivait désormais en lui était alors éteinte, rôdant profondément à l'abri de sa propre vigilance, jusqu'à ce que ce pouvoir diabolique remonte à la surface quelque trente années auparavant sous l'effet de la souffrance.

Il lui avait fallu faire appel à tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était pour étouffer ce pouvoir maudit et le garder bien caché. Il y avait tellement longtemps que la chaleur n'était pas montée en lui qu'il avait été assez fou pour croire qu'il s'en était débarrassé pour de bon. Mais elle était encore là, endiguée mais couvant toujours, attendant la première occasion, si mince soit-elle, pour s'enflammer, alors même qu'il luttait pour en nier jusqu'à l'existence.

Pendant les trois décennies précédentes, il avait vécu un mensonge, qui avait fini par lui exploser au visage.

Dorénavant, il ne serait jamais plus le même. La perfidie de Roth avait réveillé ce côté monstrueux de son être. La souffrance et la colère avaient ramené son terrible don sur le devant de la scène et les flammes brûlaient à présent en permanence en lui.

Elles commençaient à le diriger.

A le détruire.

Et à cause des actes impitoyables de son compagnon, Claire avait devant les yeux la preuve de cette vérité hideuse.

Non, il ne serait jamais plus le même.

Et il ne connaîtrait le repos qu'après s'être vengé.

Claire le cherchait des yeux à travers les flammes, inquiète mais pleine de pitié.

—Je ne comprends pas ce qui se passe, André. Pourquoi es-tu dans cet

état ? Dis-moi ce qui t'est arrivé.

Il détesta la sollicitude qui transparaisait dans sa voix. Il n'en voulait pas, pas de la part de la compagne de Roth.

— Je t'en prie, parle-moi, André.

André. Personne d'autre qu'elle ne l'avait jamais appelé comme ça. Après leur séparation, il n'avait laissé personne devenir aussi familier - aussi intime - avec lui. Après elle, il y avait eu beaucoup de choses qu'il n'avait jamais osé autoriser aux autres, pas plus qu'à lui-même.

Entendre Claire prononcer ce nom intime lui causa une souffrance qu'il n'avait pas envisagée. Il découvrit ses dents et ses crocs en un rictus destiné à la repousser, mais elle ne se laissa pas détourner de ses questions.

— Qui ? André... Qui est-ce qui t'a fait ça ?

Il laissa le feu de sa fureur le submerger et répliqua d'une voix rauque :

— Le salaud qui a envoyé son escadron de la mort chez moi pour y massacrer ma famille de sang-froid : Wilhelm Roth.

— Impossible, Claire s'entendit-elle prononcer. (Quant à savoir si elle voulait parler de l'accusation terrible proférée contre Wilhelm ou du fait qu'Andréas Reichen était bien vivant - vivant et extrêmement dangereux -. elle aurait été elle-même bien en peine de le dire.) Tu as besoin d'aide. André. Je ne sais pas ce qui t'a mis dans cet état, ni ce que tu as fait ce soir, mais tu as besoin d'aide.

Il ricana, l'air sinistre et inquiétant. C'était un son animal un rire d'hyène, auquel faisait pendant l'éclat félin de ses yeux. Sa rage était évidente, une force d'une telle puissance que son corps paraissait incapable de la contenir. Claire l'observait, consciente des courants de chaleur qui enserraient ses membres et son torse et déformaient les traits de son visage jusqu'à en faire quelque chose de monstrueux et d'inhumain.

Seigneur!

Cette chaleur diabolique, c'était cela sa fureur.

— Oh, André, murmura-t-elle, le cœur serré malgré les sentiments confus qui l'envahissaient. Je sais combien tu dois souffrir. J'ai souffert pour toi, moi aussi, quand j'ai appris ce qui était arrivé à ton Havrobscur.

— Quinze personnes, jeta-t-il. Toutes mortes. Même les enfants.

— Je sais, André. J'ai su, bien sûr. Tout le monde ici a été sous le choc des nouvelles de Berlin. c'a été une affreuse tragédie. Qui aurait pu penser...

— C'a été un foutu bain de sang, oui ! aboya-t-il, l'interrompant de sa voix rauque. Quinze meurtres. Quinze vies innocentes effacées sur ordre de Wilhelm Roth. Tous abattus comme des chiens.

— Non, André. (Confuse, Claire secoua la tête, horrifiée qu'il puisse penser une chose pareille.) Il y a eu une explosion. Les enquêteurs de l'Agence du maintien de l'ordre ont parlé d'une rupture de la conduite de gaz du Havrobscur. Ils ont conclu à un accident, Andreas. Je ne sais pas où tu as pu avoir l'idée que Wilhelm...

— Assez ! gronda-t-il. Tu ne pourras pas défendre ton compagnon avec des mensonges. Rien ne le protégera de la punition qu'il mérite. Je les vengerai moi-même.

Claire déglutit difficilement. Elle n'était pas naïve au point de croire l'honneur de Wilhelm Roth sans tache. C'était un homme froid et distant, mais pas cruel. C'était aussi un politicien impitoyable qui ne cachait pas ses ambitions. Mais un meurtrier ? Quelqu'un capable du genre d'acte dont l'accusait Andreas ? Non, ça, elle ne pouvait le croire.

Aussi difficile que cela semblait à imaginer, elle se demanda si, plutôt que Wilhelm, ce n'était pas Andreas le monstre dans cette histoire. Il lui suffisait de jeter un coup d'œil au-delà de ses larges épaules pour voir la fumée et les flammes qui s'élevaient encore du carnage qu'il avait laissé sur la route. Sans compter la mort et la destruction répandues à Hambourg, dans le Havrobscur où Wilhelm Roth et ses quelques parents et employés avaient vécu.

À y réfléchir de plus près, ce qui s'était passé à Hambourg n'était pas si différent de la tragédie du Havrobscur d'Andréas trois mois auparavant. Le feu à Berlin avait tout ravagé. Quand la fumée avait fini par se dissiper, il ne restait plus rien de la grande demeure ou de ses habitants. Les flammes avaient tout dévoré.

Oh, mon Dieu!

Sentant la nausée s'emparer d'elle, Claire regarda Reichen. La chaleur que dégageait son corps faisait trembler l'air autour de lui. Il y avait peut-

être une explication à ce qui s'était produit à son Havrobscur. Il se pouvait qu'il ait perdu les pédales. Quelque chose s'était-il produit qui l'ait fait basculer, révélant chez lui ce côté terrifiant ?

—André, écoute-moi. (Elle fit un pas vers lui, les mains ouvertes devant elle en un geste d'apaisement.) Je ne sais pas ce qui t'est arrivé, mais je veux t'aider si je peux.

Il cracha un juron. La chaleur qui circulait autour de lui sembla s'intensifier et une forte odeur d'ozone se dégagea.

Claire poursuivit, avec l'espoir de parvenir à franchir la barrière de la folie qui s'était emparée de lui.

— Parle-moi, je t'en prie. Dis-moi comment t'aider, et résolvons ce problème ensemble. Je suis prête si tu l'es.

Même si elle s'était efforcée d'éliminer toute trace de peur dans sa voix, elle ne put s'empêcher de sursauter lorsqu'un arc lumineux aussi intense qu'un éclair se forma à partir du corps de Reichen. Il grognait à travers ses mâchoires serrées. Ses pupilles déjà étroites se réduisirent à de simples traits noirs au centre de ses yeux d'ambre flamboyant. Il appartenait à la Lignée, c'était un prédateur par nature, mais Claire n'avait jamais eu peur du vampire en lui. C'était cet autre aspect - ce côté monstrueux qu'elle ne lui avait jamais connu, et à plus forte raison jamais observé - qui lui glaçait les sangs.

Hésitante à présent, horrifiée par tout ce qui s'était déjà produit ce soir-là et incertaine devant cet être qui lui était devenu étranger, Claire fit malgré tout un pas de plus vers lui.

— S'il te plaît! Tu dois savoir que tu peux me faire confiance. Me laisseras-tu t'aider, André ?

—Nom de Dieu, cesse de m'appeler comme ça ! hurla-t-il.

À cette injonction, un arbre situé immédiatement à la droite de Claire s'enflamma instantanément. Elle lança un coup d'oeil inquiet au feu qui grimpait rapidement le long du tronc du grand pin. La chaleur la frappa au visage comme si elle venait de mettre la tête dans un four.

Etait-ce un avertissement de sa part, ou bien une menace ?

Etait-il capable de contrôler cette partie de lui-même, ou non ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle s'écarta des flammes sans

lâcher des yeux Reichen, dont le regard brûlant la suivit. Elle sonda ce dernier à la recherche d'une parcelle de raison, mais elle n'y vit que de la fureur. Et de la souffrance.

Mon Dieu, il y a tant de souffrance dans ces yeux maintenant!

— Dis-moi où il est, Claire.

— Elle secoua faiblement la tête.

— Je n'en sais rien.

— Dis-le-moi!

Elle secoua de nouveau la tête sans cesser de reculer face à cette créature qui avait jadis été son ami... son amant. A un certain point, Andreas Reichen avait été tout pour elle. A présent, elle était sûre de contempler sa propre mort. Et celle de Wilhelm aussi.

—Je n'ai pas vu Wilhelm depuis un bon bout de temps. Il ne me tient pas au courant de ses affaires et de ses voyages. Mais il n'est pas là et je ne sais pas où il est. C'est la vérité, André.

À ce nom, il laissa échapper un nouveau rugissement. Non loin, un autre arbre s'enflamma comme une chandelle romaine. Puis un autre, et encore un autre. Les flammes s'élevaient haut dans le ciel et la chaleur s'intensifia brusquement de chaque côté de Claire, qui ne put retenir un hurlement. Pas plus que le réflexe de survie qui la poussa à se mettre à courir tandis que la forêt commençait à brûler autour d'elle.

Elle fila dans la seule direction possible, loin de Reichen. Elle avait perdu tout sens de l'orientation sous l'effet de la terreur qui l'habitait, mais ne se faisait pas d'illusion sur ses chances de fuite. Elle courait, sûre de sentir bientôt la brûlure du feu infernal sur sa peau, certaine que la fureur d'Andréas Reichen ne lui permettrait pas de rester en vie.

Mais elle courait quand même.

Elle atteignit l'orée de la forêt, hors d'haleine et tremblante, trébuchant dans l'herbe sur le sol inégal. Elle leva la tête et faillit éclater en sanglots de soulagement quand elle vit le manoir devant elle. Derrière régnait l'obscurité, que trouait l'éclat des flammes au loin. Un sursaut d'adrénaline lui permit de reprendre sa course à travers la pelouse pour rejoindre le seuil de sa maison.

Dans leur hâte à fuir, les gardes avaient tout laisser ouvert. Claire se

précipita à l'intérieur et claqua la porte derrière elle avant de fermer la serrure et tous les verrous. Après avoir attrapé au passage un téléphone sans fil, elle monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au deuxième étage, priant pour que le sanctuaire qu'elle venait de retrouver ne se transforme pas en tombeau. Elle avait déjà composé la moitié du numéro de la secrétaire de Wilhelm lorsqu'elle se rendit compte qu'il n'y avait pas de tonalité. La ligne était morte.

— Merde!

Jetant le téléphone par terre, Claire rejoignit les grandes baies vitrées aux volets tirés qui s'ouvraient dans le mur du fond de la pièce. Elle avait déjà une idée de ce qu'elle allait voir, mais cela ne l'empêcha pas d'avoir le souffle coupé quand elle ouvrit les volets.

Au-delà du grand parc qui entourait la propriété, de la fumée noire s'élevait en panaches du long chemin d'accès et de la forêt. Des flammes orange dépassaient la cime des arbres pour lécher le ciel étoilé, et au cœur des bois brillait une lumière aveuglante, comme du métal chauffé à blanc.

Andreas. C'était lui la source de cette lumière macabre.

Venait-il la chercher ? Si oui, elle n'avait plus nulle part où fuir.

Mais la lumière éclatante ne bougeait pas. Claire non plus. Elle avait les pieds rivés au sol près de la fenêtre et contemplait ce pouls surnaturel, incapable d'en détourner le regard.

Les heures passèrent. Elle regardait toujours; sur la route et dans la forêt les feux commençaient à se calmer.

Puis l'aube pointa, mais la fureur d'Andréas Reichen continuait à resplendir.

CHAPITRE 4

Elle ne sut pas ce qui l'avait réveillée. Elle eut un sursaut et releva son front, qu'elle avait appuyé contre le verre froid de la fenêtre. Elle ne savait pas combien de temps elle avait somnolé. Assez longtemps en tout cas pour que l'aurore ait envahi l'horizon, apportant avec elle un banc de brouillard qui couvrait la forêt et le terrain de la propriété.

Oh, mon Dieu... le matin! La lumière du jour chaque instant plus brillante. Et aucun signe du feu d'Andréas. Le souffle de Claire se condensa sur le verre alors qu'elle regardait la pelouse, l'allée et les pins au-dehors. Etait-il parti pendant son sommeil ? Où était-il à présent ? Etait-il mort ?

Après ce qu'elle l'avait vu faire la veille, elle n'était pas certaine de comprendre pourquoi cette pensée lui nouait tellement la poitrine. Mais avant qu'elle ait pu se dire qu'elle aurait dû être sacrement heureuse ne serait-ce que d'avoir survécu à cette nuit, elle s'était déjà précipitée dans l'escalier. Arrivée au rez-de-chaussée du manoir, elle déverrouilla la porte d'entrée et l'ouvrit. Avant de sortir, elle attrapa la veste de l'un des gardes accrochée à un portemanteau, et la mit sur ses épaules pour se protéger du froid humide.

Elle fut d'abord frappée par le calme impressionnant qui régnait dehors. Il n'y avait aucun son à part le bruit intermittent d'une petite pluie fine. C'était si tranquille et si paisible qu'elle aurait pu être tentée de croire que la nuit écoulée n'avait été qu'un rêve horrible. Mais l'odeur acre des feux éteints lui parvint alors aux narines.

Tout ce qu'elle avait vécu était bien réel et pire que le pire des cauchemars : la puanteur la ramenait à la violence dont elle avait été témoin.

Claire s'avança à travers la pelouse, s'écartant du chemin d'accès pour

éviter les restes du massacre de son escorte. Elle ne voulait pas voir ce que les flammes avaient fait aux mâles de la Lignée qui avait été tués la nuit précédente, pas plus qu'elle ne voulait savoir à quelle vitesse le soleil levant allait consumer ce qui pouvait rester d'eux. C'était cette pensée - ce qu'elle savait de ce qu'une exposition prolongée aux ultraviolets représentait pour la peau hypersensible des vampires - qui poussait Claire à s'enfoncer plus profondément dans la forêt.

Vers l'endroit où elle avait vu Andreas pour la dernière fois.

Il était difficile de dire où s'arrêtait le brouillard et où commençaient les restes de fumée provenant de l'incendie des arbres et du sous-bois. Tout semblait recouvert d'une épaisse brume grise. À chaque pas plus consciente de l'humidité qui l'imprégnait, Claire regardait ses pieds avancer dans le brouillard. Elle suivait une piste calcinée qui conduisait loin dans la forêt. Le silence se faisait plus lourd à mesure qu'elle s'enfonçait entre les ronces brûlées qui s'accrochaient à elle comme des doigts décharnés. La puanteur de vieille fumée et de végétation incendiée s'intensifiait, la faisant presque suffoquer.

Et pourtant il y avait une autre odeur, pas celle des cendres en train de refroidir, ni même celle de l'ozone, que dégageait le corps d'Andréas la nuit précédente, mais quelque chose d'autre. Comme une nouvelle chaleur en formation... l'odeur écœurante de la chair qui brûle. *Oh, non!*

Ravagée par l'inquiétude, elle fit quelques pas supplémentaires et faillit trébucher lorsque le terrain s'abaissa brusquement de quelques dizaines de centimètres. C'était la cavité formée par l'arbre déraciné, le trou qui s'était transformé en cratère lorsque Andreas avait dans sa rage fait sauter sa cachette.

C'était à cet endroit de la forêt qu'il était resté la nuit précédente. Il ne l'avait pas suivie du tout. Et il n'était pas parti avant le lever du soleil.

Il était toujours là.

Claire s'approcha avec précaution de la forme massive recroquevillée devant elle sur le sol parcouru de lambeaux de brouillard. Il ne bougeait pas et respirait à peine. Le feu qui avait brûlé autour de lui et en lui s'était éteint. Ses vêtements étaient roussis et déchirés. Sa peau grésillait sous les rayons du soleil voilé et des cloques se formaient déjà à tous les endroits où elle était exposée.

Comme ça, il ne paraissait plus si menaçant. Ce n'était plus le monstre qu'elle avait rencontré là dans l'obscurité. À présent, c'était juste un homme, un homme rendu dangereusement vulnérable par ce qui chez lui était plus qu'humain.

En le voyant ainsi, elle n'eut aucun mal à se souvenir qu'elle l'avait jadis aimé comme jamais elle n'avait aimé personne d'autre. Elle fut surprise de constater aussi à quelle vitesse lui revenait la douleur de leur séparation brutale.

C'était de l'histoire ancienne, mais elle ne pouvait tout simplement pas le laisser souffrir. Elle n'allait pas l'abandonner au soleil, quoi qu'il ait fait ou soit devenu depuis l'époque lointaine de leur liaison.

—André, murmura-t-elle plusieurs fois, sa voix se brisant à mesure qu'elle s'approchait de lui et se rendait compte de la sévérité de ses brûlures. Oh, non ! Andreas... est-ce que tu m'entends ?

Il grogna quelque chose d'inaudible, mais de clairement déplaisant. Et quand elle s'accroupit à côté de lui et tendit la main pour lui toucher l'épaule, il découvrit ses crocs et feula comme un animal pris au piège.

—Il faut que tu te lèves. (Claire enleva le trench-coat trop grand pour elle et le tint à bout de bras pour qu'il le voie.) Je vais te couvrir avec ça pour te protéger du soleil. Mais tu ne peux pas rester ici ou tu vas mourir. Il faut te lever et venir avec moi. D'accord ?

Il ne répondit pas, mais ne manifesta pas d'agressivité lorsqu'elle posa doucement le manteau sur sa peau exposée.

—Est-ce que tu peux te lever ?

Il lui lança un regard furieux, les lèvres toujours retroussées. Même s'il n'était plus rouge sous l'effet de son feu intérieur, il y avait chez lui quelque chose qui n'allait pas du tout. Ses pupilles n'étaient pas revenues à la normale et ses iris étaient toujours d'un ambre brillant au lieu de la couleur noisette qu'elle leur connaissait.

Tous les membres de la Lignée se transformaient ainsi quand ils avaient faim ou qu'ils étaient en proie à une forte émotion, mais cela n'avait pas l'air d'être vraiment le cas. Cela semblait exacerbé. Claire ne voyait que peu de ses dermoglyphes - les marques intriquées que tous les vampires portaient sur la peau - , mais ceux qui étaient apparents sur ses bras et à travers les déchirures de ses vêtements ne lui paraissaient pas

naturels. Leur couleur changeait sans cesse comme si l'intérieur de son corps était parcouru de courts-circuits.

— Lève-toi, dit-elle en haussant un peu la voix cette fois. J'ai besoin que tu marches, Andreas.

À sa surprise, il obéit. Il se releva lentement. Voyant que ses genoux faiblissaient, Claire lui tendit la main. Mais il fut bientôt debout, la dominant malgré son dos arrondi et sa tête tombante. Elle redressa le col du trench-coat sur sa nuque et le haut de son crâne pour le protéger des UV.

— Par ici, dit-elle. Tu peux t'appuyer sur moi si tu en as besoin.

Elle remarqua qu'il n'essayait même pas de le faire. Avec un grognement de douleur, il se mit en route à son côté. Progressant avec une lenteur de tortue, ils finirent par sortir des arbres pour traverser la pelouse jusqu'au manoir. À la fin, Reichen traînait les pieds comme des poids de fonte.

Claire essaya de l'aider à monter les quelques marches du perron, mais il la repoussa comme si son contact risquait de le brûler plus encore que les rayons du soleil qui commençaient à dissiper la brume. Alors elle le précéda et lui tint la porte ouverte. Une fois dans le hall, il tomba sur un genou avant de se relever avec un nouveau grognement.

— Bon Dieu ! lâcha-t-il, le souffle rauque. (Il leva les yeux vers elle, le visage couvert de sueur et mis à vif par les brûlures d'UV.) De quel côté, maintenant?

Claire montra du doigt l'autre bout du hall.

— C'est probablement à la cave que tu seras le mieux. Wilhelm s'y est fait installer une pièce quand la maison a été construite, mais il ne s'en sert jamais.

Il s'était remis en route avant même que Claire ait fini de parler. Elle le suivit, restant proche de lui au cas où il aurait des difficultés à descendre le vieil escalier de pierre qui menait au sous-sol. Elle l'entendit soupirer de soulagement lorsque l'obscurité fraîche l'enveloppa. Il n'avait pas besoin de la lumière artificielle pour y voir, mais les yeux de Claire mettaient plus de temps à s'habituer à la pénombre. Elle actionna un interrupteur juste à temps pour voir Andreas trébucher sur la dernière marche et s'affaler sur le sol carrelé.

Il n'alla pas jusqu'à la suite confortable de Roth, se contentant de se débarrasser du manteau avant de se laisser aller au sol comme un mannequin brisé. Sans rien dire, Claire s'assit au milieu de l'escalier et le considéra en silence pendant un moment avec des sentiments partagés.

— Pourquoi as-tu fait ça ? (La voix rauque du vampire sortait de l'ombre, mais son regard brûlait d'une lumière ambrée surnaturelle.) Pourquoi m'as-tu aidé ?

Claire avait du mal à soutenir ce regard brûlant.

— Parce que tu en avais besoin.

Il émit un son ressemblant à un ricanement.

— Ne joue pas les imbéciles avec moi, Claire. Tu n'as jamais été idiote.

Elle haussa les épaules.

—Et tu n'as jamais été du genre à tuer des dizaines de personnes en l'espace de quelques heures.

Il ferma les yeux un long moment. Était-il conscient de ce qu'il avait fait la nuit précédente ? Dans l'état où il était, s'en souvenait-il ?

Il lâcha un juron à voix basse, puis détourna la tête.

—André, murmura Claire. Quel que soit ton problème, je suis sûr qu'il y a des gens qui peuvent t'aider. Mais tu n'as pas à te soucier de ça pour l'instant. Tout ce que tu dois faire, c'est te reposer, prendre le temps de guérir. Tu es en sécurité ici.

—Personne n'est plus en sécurité maintenant, marmonna-t-il. (Il se retourna pour lui faire face, l'épinglant des deux lasers de son regard transformé.) Et cela vaut en particulier pour toi, Claire.

Elle garda les yeux rivés sur lui longtemps, ne sachant quoi répondre. Impossible de prétendre qu'elle n'avait pas peur. Même blessé par l'assaut des UV, il restait très dangereux. C'était toujours un prédateur mortel, armé d'un pouvoir terrible qu'elle ne lui connaissait pas.

Trente ans auparavant, pendant quatre mois, ils avaient été inséparables. Elle avait cru tout connaître de lui et n'avait pourtant jamais eu la moindre idée de cet aspect terrifiant qu'elle avait aperçu la nuit précédente. Elle en était encore stupéfiée. Mais bon... elle avait bien cru qu'il l'aimait et il avait pourtant disparu de sa vie du jour au lendemain

sans lui fournir la moindre explication.

A présent, elle le contemplait de nouveau, mais ce retour n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait pu imaginer de leurs éventuelles retrouvailles. Elle ne savait plus désormais qui il était, voire ce qu'il était.

— Repose-toi, parvint-elle enfin à articuler.

Elle se leva et remonta l'escalier, parfaitement consciente que Reichen la suivait des yeux. Une fois en haut, elle éteignit la lumière et referma la porte de la cave, avant de s'y adosser.

Elle avait les mains qui tremblaient et le cœur qui battait la chamade.

Mon Dieu ! Elle espérait ne pas avoir commis une erreur terrible.

Mais il y avait une chose dont elle était sûre : elle devait trouver Wilhelm, et vite.

Wilhelm Roth était en train de se faire tailler une pipe au volant d'un coupé Jaguar XKR à 200 kilomètres-heure sur l'autoroute, lorsqu'il se rendit compte que sa Compagne de sang venait d'intégrer son rêve sans prévenir. Émergeant du terre-plein central, elle alla se poster sur le côté du ruban d'asphalte éclairé par la lune à quelque quatre cents mètres devant lui.

Un instant, Roth maintint le pied enfoncé sur l'accélérateur, se disant qu'il allait la dépasser à toute vitesse comme si elle n'était pas là - histoire de lui rappeler qu'il ne supportait pas son don et qu'il lui avait depuis longtemps interdit de l'utiliser sur lui. Mais quand les phares éclairèrent son visage, il se rendit compte qu'elle était perturbée par quelque chose. Et même bouleversée, ce qui n'était pas du tout du genre de cette femelle d'habitude calme et sereine.

Elle leva les mains pour protéger ses yeux de la lumière des phares, et Roth en profita pour faire disparaître la blonde qu'il avait empruntée au film porno devant lequel il s'était endormi. Si une pensée lui suffit pour s'en débarrasser, il n'en alla pas de même avec l'érection qui tendait le devant de son pantalon Armani. Certes, Claire ne dirait rien si elle venait à la remarquer. Elle savait depuis longtemps où était sa place et, de toute façon, il n'avait de comptes à rendre à personne sur les divagations de son

esprit pendant son sommeil.

C'était d'ailleurs l'explication dont il avait accompagné l'interdiction qu'il lui avait faite de venir jouer les somnambules chez lui.

De toute manière, il ne tolérait pas de voir son intimité envahie de quelque façon que ce soit.

Agacé, Roth rectifia sa tenue tout en arrêtant le coupé devant sa Compagne de sang agitée. Elle n'attendit pas qu'il parle et ne s'excusa pas de son intrusion.

— Wilhelm, il s'est passé quelque chose de terrible! (Elle agrippait le bord de la fenêtre conducteur, ses yeux sombres agrandis par l'inquiétude.) Le manoir a été attaqué.

Sous l'effet de la colère plus que de la surprise, Roth sentit sa mâchoire se serrer.

— Une attaque ? Quand ?

— La nuit dernière. Il y a quelques heures.

Et on le prévenait seulement ? Et c'était elle qui le faisait, pas ses gardes !

Il se renfrogna.

— Dis-moi comment c'est arrivé.

— C'était affreux, dit-elle, fermant les yeux comme si ce souvenir la torturait. Il y avait des incendies partout... des explosions dans la forêt à côté de la maison et de la route.

Tellement de fumée et de cendres. Nous avons tenté de fuir, mais c'était trop tard.

Il sentit sa colère gonfler.

— Où es-tu maintenant ?

— À la maison... enfin, chez moi. Je suis toujours au manoir.

— OK. (Roth hocha vaguement la tête.) Quid des hommes de garde ? Pourquoi t'ont-ils laissé le soin de m'avertir de tout ça alors que c'est à eux de me fournir des explications ?

— Ils sont morts, Wilhelm.

La voix lui manqua et c'est en murmurant qu'elle ajouta :

—Tous ceux qui étaient là, la nuit dernière sont morts.

Roth retint un juron salé.

—Très bien. Reste où tu es. Je vais contacter le Havrobscur d'Hambourg et envoyer quelqu'un te chercher pour te ramener en ville.

Mais avant même qu'il ait fini sa pensée, Claire secouait la tête.

—Wilhelm... tu n'es pas au courant ? Le Havrobscur d'Hambourg... Il a disparu.

— Quoi?

— Il y a d'abord eu une attaque contre le Havrobscur. Il n'en reste plus rien. Aucun survivant à part un Agent qui a échappé aux incendies et qui est parvenu à nous avertir que nous étions probablement nous aussi en danger.

Roth digéra la nouvelle en silence. Il n'avait pas beaucoup de famille - aucun fils prêt à lui arracher le pouvoir, aucun frère qui soit parvenu à vivre aussi longtemps que lui. La communauté qu'il dirigeait au Havrobscur d'Hambourg n'était constituée que de quelques neveux bons à rien, de quelques domestiques et d'une petite garnison prêtée par l'Agence. De fait, il ne connaissait vraiment aucun de ces individus et, franchement, il avait autre chose à faire que de perdre son temps à les pleurer.

—Je suis désolée, Wilhelm, disait Claire à présent, mais il évacua sa sensiblerie d'un revers de main.

Il se dit qu'il aurait dû s'attendre à quelque chose de ce genre. Qu'en fait, il s'y attendait. Il savait depuis qu'il avait été informé de la première mort déplorée au bureau de l'Agence à Berlin plusieurs semaines auparavant - celle d'un Agent qui travaillait directement sous ses ordres sur des opérations secrètes de l'Agence. Et quand un, puis deux, et enfin trois des membres de sa garde rapprochée avaient été sauvagement assassinés, il était devenu clair que quelqu'un était sur le sentier de la guerre.

La seule chose qui clochait dans cette théorie, c'était que ce quelqu'un était censé être mort. En tout cas, c'est ce qu'avait affirmé le rapport de l'Agence. À l'époque, Roth n'avait pas eu la possibilité ou l'envie de douter de l'information. Des affaires plus importantes l'avaient déjà poussé à

rejoindre Montréal. Elles étaient toujours sa priorité maximale, mais il n'était pas question de ne pas répondre à ces attaques contre ce qui lui appartenait en propre.

—Je m'en occupe, dit-il à Claire. Et ne t'inquiète pas pour toi ; je vais faire jouer mes relations pour te trouver un abri temporaire dans la région en attendant mon retour.

—Où es-tu exactement, Wilhelm ? Un de tes gardes m'a dit que tu n'étais pas en Allemagne. (Elle regarda autour d'elle le paysage du rêve de Roth et il fut clair pour lui qu'elle avait remarqué les flèches de granit qui dominaient le bout d'autoroute que son esprit avait fabriqué.) Tu es en Nouvelle-Angleterre ?

Bien trop maligne, cette Compagne de sang d'origine américaine. Et à présent beaucoup trop indiscreète pour son bien. Roth se garda bien de répondre à ses questions.

— Reste où tu es, Claire. Tout va bien se passer.

—Wilhelm, reprit-elle doucement. Tu ne me demandes même pas qui nous a attaqués la nuit dernière? J'aurais pensé que tu voudrais savoir qui... et pourquoi.

Roth la regardait intensément.

—Andreas Reichen, énonça-t-elle en observant de bien trop près sa réaction.

Il s'efforça de ne rien laisser paraître, évitant jusqu'au moindre clignement de paupière, jusqu'à la moindre modification de son pouls. Il attendit quelques instants, puis fronça les sourcils, feignant la confusion.

—Tu parles d'un fantôme, Claire. Andreas Reichen est mort avec le reste de sa famille l'été dernier lors de l'incendie de son Havrobscur.

En fait, se dit Roth, cet insolent fils de pute aurait dû être mort bien avant ça.

Claire secoua la tête.

— Il est vivant. Il a... changé, Wilhelm. Il porte en lui une rage terrible, un pouvoir que je ne parviens pas à saisir. Les incendies et les explosions ici et à Hambourg... c'est lui qui les a engendrés. Le feu provenait de son corps. Je l'ai vu de mes propres yeux.

Roth écoutait, incrédule et inquiet à la fois.

—Wilhelm, il dit qu'il veut te tuer.

Roth ricana.

— Ce salaud ne parviendra jamais à m'approcher assez pour ça.

— Il est ici, Wilhelm. (Le regard de Claire se fit implorant.) Il est ici, à la cave, blessé. Je ne sais pas quoi faire.

Le juron furieux de Roth fut ponctué par un chevrottement électronique venu de l'extérieur de son rêve. Son environnement se mit à onduler et à vibrer. Le ruban de route noire et le ciel étoile tremblèrent, et Claire commença à s'estomper sous l'effet des ondes sonores qui le réveillaient.

— Mon portable sonne, dit-il, prêt à conclure leur conversation de toute façon. (La Jaguar qu'il conduisait s'évanouit, le laissant debout sous la lune à côté d'elle.) Il faut que je réponde...

L'image de Claire tendit la main vers lui.

— Et Andreas?

Il serra les dents à l'évocation de la familiarité qu'elle semblait toujours éprouver envers l'autre mâle malgré trois décennies de séparation.

— Garde-le enfermé dans la maison pendant que je décide de son sort.

—Tu veux que je reste ici avec lui. Combien de temps ?

— Aussi longtemps que nécessaire. J'enverrai un détachement de l'Agence pour le récupérer dès le coucher du soleil.

—Tu veux dire pour l'arrêter ? Tu ne laisseras pas tes hommes lui faire de mal, n'est-ce pas ?

Le souci qu'elle semblait avoir de Reichen le rendait furieux.

—Mes hommes sont des spécialistes, Claire. Ils savent gérer une situation de ce genre. Ne t'inquiète pas des détails.

La sonnerie de son téléphone portable se fit de nouveau entendre, l'éloignant encore d'elle vers son réveil.

—Et moi, Wilhelm ? murmura Claire. Comment veux-tu que je retienne Andreas ici en attendant l'arrivée de tes hommes ?

—Débrouille-toi, répondit platement Roth. Tu le connais mieux que

personne, après tout. Intimement même, si ma mémoire est bonne. Je suis certain que tu trouveras un moyen de le retenir.

Il n'attendit pas qu'elle réagisse. Le téléphone sonna une nouvelle fois et il ouvrit les yeux, rompant le lien déjà tenu entre eux.

Il se saisit du portable sur sa table de chevet.

— Oui.

— *Hen Roth*, dit la voix tendue d'un vampire à l'autre bout de la ligne. Ici l'Agent Krieger du bureau de Berlin, monsieur. Il y a eu un meurtre ici la nuit dernière: on vient de découvrir le corps de l'Agent Waldemar dans sa chambre. On lui a brisé la nuque. Et... il y a autre chose, monsieur. Il semble qu'il y ait eu un problème à votre Havrobscur d'Hambourg aussi.

Roth ricana.

— Pas possible !

— Monsieur ?

— Formez une équipe d'intervention et envoyez-la à mon manoir dès le crépuscule. Le détachement qu'il y avait sur place a été attaqué et éliminé. Ma Compagne de sang est désormais là-bas sans protection. Elle est seule et retient Andreas Reichen pour vous.

— Reichen ? Je ne comprends pas, monsieur. Est-ce qu'il n'a pas été tué dans le terrible accident qui a détruit son Havrobscur il y a quelque temps ?

Les doigts de Roth se contractèrent sur le frêle appareil.

— Apparemment, ce salopard est bien en vie... pour le moment. Dites aux membres de l'équipe que je veux qu'ils tirent à vue. Il doit mourir, Agent Krieger.

— Bien, monsieur.

CHAPITRE 5

Andreas Reichen se tenait sans rien dire au-dessus de Claire, les mains posées sur les accoudoirs du fauteuil à oreilles vert mousse où elle s'était assoupie dans l'un des salons de réception de la vaste demeure. Quand il s'était réveillé seul dans l'obscurité totale de la cave, il n'avait d'abord pas eu la moindre idée d'où il se trouvait ou de comment il avait échoué là. Pas plus qu'il ne s'était souvenu de la raison pour laquelle l'essentiel de son corps était couvert de brûlures en voie de guérison. Cela lui arrivait parfois quand son énergie pyrokinésique était épuisée. Il avait du mal à se remémorer les détails, du mal à reconnaître son environnement.

Du mal à prendre conscience de quoi que ce soit en dehors de la soif de sang qui s'emparait de lui une fois son feu intérieur calmé.

Mais s'il avait été désorienté en refaisant surface dans la cave, il avait bien vite senti une faible odeur de vanille et d'épices chaudes. *Claire*.

L'odeur de son sang l'avait attiré jusqu'à la pièce où elle somnolait à présent. Penché sur elle, il la humait, tenté de fermer les yeux et de savourer le souvenir du passé. Mais il s'abstint, fasciné par les mouvements rapides des yeux de la jeune femme sous ses paupières baissées.

Elle était en train de rêver.

Reichen se demanda depuis combien de temps elle était endormie et où ses rêves avaient bien pu la conduire pour que son pouls batte si vite. Son regard assoiffé glissa de la fragile beauté de son visage jusqu'à la peau dorée de sa gorge. A droite, son artère puisait à côté d'une petite marque

de naissance écarlate. Les crocs de Reichen lui emplissaient déjà la bouche et, à présent qu'il avait les yeux rivés sur le petit bout de peau où s'inscrivait la larme tombant dans un croissant de lune renversé, ils commencèrent à le lancer.

Dieu, qu'il avait soif!

Il avait le ventre serré et vide, les membres lourds de fatigue. Il se passa la langue sur les lèvres, incapable de s'empêcher de se pencher plus près, jusqu'à ce que le pouls léger de Claire résonne dans ses propres veines avec la force d'un tambour insistant.

Dieu, qu'il avait soif... si profondément que c'en était un besoin vital, animal, un besoin qui lui dictait de la mordre et de se repaître de son sang comme le prédateur qu'il était réellement.

Seule la conscience qu'il s'agissait de Claire le retenait. Cela faisait si longtemps qu'il se demandait quel serait son goût. Combien de fois avait-il été si près - et même plus près - de piquer ses crocs dans sa peau crémeuse pour boire à sa veine ? Fut un temps où il ne désirait rien de plus au monde. Mais c'était la seule chose qu'il n'avait jamais faite, même lors de leurs ébats les plus passionnés.

Malgré la force de son désir de la goûter, de la lier à lui par le sang, il n'avait jamais poussé si loin. C'était une Compagne de sang. Contrairement à ceux de la plupart des femelles *Homo sapiens*, son sang et son ADN présentaient des caractéristiques particulières.

Claire et ses semblables, toutes nées avec la petite marque écarlate quelque part sur leur corps, possédaient également des dons psychiques hors de l'ordinaire. Et, contrairement aux autres femmes, elles avaient la capacité de former un lien indestructible avec les membres de la Lignée, et celle de porter leur progéniture. Lorsqu'une Compagne de sang offrait son sang à un vampire, c'était un don précieux, le plus sacré qui soit. Seule la mort de l'un des deux pouvait mettre un terme au lien ainsi forgé.

Reichen ne pouvait se mentir et prétendre qu'il n'avait jamais été tenté. Mais il n'était vraiment pas du genre à s'imposer, surtout à cette époque. Et malgré son esprit libertin, et aussi ridicule que cela puisse lui paraître à présent, son honneur l'avait empêché de prendre à Claire quelque chose qu'il ne pourrait jamais lui rendre. Il aurait suffi qu'il boive une seule goutte de son sang pour qu'elle vive à jamais en lui. Il aurait été lié à elle, attiré par elle pour toujours, même si elle s'était engagée auprès d'un autre

mâle.

Malgré la brume qui envahissait encore son cerveau de convalescent, il se souvenait combien il avait eu du mal à juguler sa soif de Claire. Mais il avait été prudent. Aussi difficile que cela eût été, il était resté un exemple de retenue jusqu'au bout.

S'il avait su alors qu'elle allait se jeter si vite dans les bras de Wilhelm Roth...

Il grogna rien qu'à cette idée.

Sa rage n'avait pas reculé au point qu'il ne rumine pas l'intention d'étancher sa soif d'elle sur-le-champ. Il se pencha encore, incapable d'arracher ses yeux au battement de son pouls. Son odeur l'attirait tout autant que le flux de son sang sous la peau.

Elle était encore plus belle que dans son souvenir. A la contempler de si près, il en perdait le souffle. Il avait tellement envie de la toucher. Sa présence le brûlait encore plus que le soleil ou sa rage.

Il était abasourdi de constater qu'il la désirait encore après tout ce temps... et après tout ce que son compagnon avait fait pour le détruire. Il la voulait encore pour lui.

Reichen inspira avec difficulté en retroussant les lèvres. Il la voulait et, par Dieu, il allait la prendre.

—Non, gronda-t-il pour lui-même. Bordel, non !

Claire ouvrit les yeux et les écarquilla immédiatement. Le souffle coupé, elle se recroquevilla dans le fauteuil, dont elle ne pouvait s'échapper. Ses yeux marron foncé scrutaient le visage de Reichen. Elle était trop avisée pour ne pas comprendre ce à quoi elle venait d'échapper.

Reichen se força à maîtriser la faim qui faisait vibrer ses crocs.

—Avez-vous fait de beaux rêves, *Frau Roth* ?

—Non, répondit-elle l'air dur. Après ce qui s'est passé ici la nuit dernière, je suis sûre de faire des cauchemars pendant longtemps.

Reichen ressentit une poussée de honte, qu'il balaya bien vite. Il lui fallait garder l'esprit concentré sur la partie qui se jouait entre eux à ce moment même.

—Vous ne viendriez pas de rendre à l'instant une petite visite à votre

compagnon dans vos rêves, n'est-ce pas ?

Claire ne cilla même pas. Il vit passer dans son regard fixe le souvenir de son rêve et le constat que malgré toutes les années qu'ils avaient passées loin l'un de l'autre Reichen n'avait pas oublié son don particulier. Elle rougit un peu et il se demanda si elle était en train de repenser à toutes les fois où elle s'était immiscée dans ses rêves les plus érotiques au cours des quelques mois de passion intense qu'ils avaient partagés.

Il n'avait pas oublié un seul des moments qu'ils avaient passés ensemble, éveillés ou réunis dans un rêve ; et pourtant Dieu savait qu'il avait essayé.

— Wilhelm n'aime pas que je m'invite dans ses rêves, murmura-t-elle.

— Voilà qui n'est pas vraiment un démenti, rétorqua Reichen.

Il garda les mains appuyées sur les accoudoirs, ses bras tendus faisant du fauteuil une cage, et poursuivit son interrogatoire.

— Où est-il, Claire ?

— Je te l'ai dit, je n'en sais rien.

— Mais tu as une idée, insista-t-il. tentant de ne pas se laisser distraire par sa faim ou la constatation soudaine et envahissante de la proximité de leurs corps. (Il ressentait la chaleur de Claire se mêler à la sienne, et sa peau irradiée, pourtant en voie de guérison, lui donnait l'impression d'être caressé par les flammes.) Ne t'y trompe surtout pas, je le trouverai. Les autres n'ont pu m'échapper et il en sera de même pour lui.

— Quels autres ? demanda-t-elle d'un air de dégoût.

— Ses chiens fidèles, ceux qui ont exécuté ses ordres sans la moindre considération pour bien des vies innocentes. Je les ai tous éliminés, un par un. Et je l'ai gardé lui pour la fin parce que je voulais qu'il sache que j'étais sur ses talons. Je voulais qu'il comprenne qu'il allait avoir à payer pour ce qu'il avait fait.

Claire déglutit et secoua rapidement la tête.

— Ce que tu as dit la nuit dernière, que Wilhelm était responsable pour ton Havrobscur... tu te trompes, Andreas. Ça ne peut pas être vrai.

— Ce que je t'ai dit est la vérité.

— C'est impossible...

— Et pourquoi ? (Sa voix était cinglante.) Parce que cela voudrait dire que tu es liée non seulement à un voyou notoire mais aussi à un meurtrier de sang-froid, c'est ça ?

Elle eut une expression partagée entre la pitié et le mépris.

— Et c'est un homme qui a sur les mains le sang d'au moins douze personnes qui dit ça ?

À cette évocation, Reichen se rejeta en arrière. Il recula de quelques mètres, puis se retourna et quitta la pièce d'un pas vif. Il ne savait pas où il allait et s'en fichait pas mal. Il savait qu'il ne pouvait quitter la maison tant qu'il faisait jour, mais à présent il se sentait comme en prison.

Claire se glissa derrière lui sur le dallage de marbre du hall.

— Andreas, je sais que tu es blessé et troublé après tout ce que tu as dû traverser. On essaiera de comprendre tout ça plus tard. Pour l'instant, ce dont tu as besoin, c'est de calme pendant que ton corps se remet des brûlures. Tu as besoin de repos...

— Ce dont j'ai besoin maintenant, c'est de sang, gronda-t-il en se retournant, son lourd regard ambré posé sur elle. Et comme tu hésites tellement à me livrer Roth, j'imagine que tu ne voudras pas non plus que je me nourrisse à ta veine.

Elle pâlit, horrifiée. C'était bien l'effet recherché.

Reichen continua à arpenter impatientement le hall, remarquant les photographies et les tableaux qui en décoraient les murs. Il se mit à chercher des images de Claire et de Roth en couple amoureux pour alimenter la fureur qui brûlait toujours en lui. Ils ne figuraient ensemble que sur quelques photos, souvent au milieu d'un groupe de membres du Havrobscur ou de l'Agence du maintien de l'ordre, ou lors de soirées de gala. Sur chacune d'elles, Claire arborait un sourire impeccable, charmeur sans ostentation, poli sans froideur.

Reichen ne lui connaissait pas ce sourire. Il lui parut aussi lisse et fragile que le verre qui le recouvrait.

— D'où Roth dirige-t-il ses affaires ? demanda-t-il, se détournant de la Claire de papier glacé pour regarder la femme qui se tenait à présent derrière lui à bonne distance. S'il a des ordinateurs dans cette maison, ou des dossiers quelconques, je veux les voir.

—Tu ne trouveras rien de ce genre ici, affirma-t-elle, se contentant de dire les choses comme elles étaient. pour ce que j'en sais, Wilhelm gère tout depuis le Havrobscur d'Hambourg et d'un bureau qu'il a en ville. Nous n'avons jamais parlé de ses affaires.

Reichen grogna. Tout cela ne le surprenait pas vraiment. Il avait déjà repris sa déambulation, passant devant une autre pièce, un salon meublé avec goût mais sans ostentation, puis une autre encore, salle de bal aux proportions modestes mais ornée de nombreux miroirs, d'un parquet vernis et d'un plafond aux élégantes moulures crème. Au fond se tenait un piano à queue d'ébène laqué participant à la symphonie de reflets qui se jouait dans la pièce.

— C'est bon de voir que certaines choses n'ont pas changé, murmura-t-il. (Claire regarda dans la pièce mais sembla ne pas comprendre.) Le piano, ajouta-t-il. Tu es douée pour la musique si je me souviens bien.

Elle fronça légèrement les sourcils en le regardant.

— Oh, je ne... je n'ai pas joué depuis longtemps. J'imagine que j'étais trop occupée... par des choses plus importantes. La musique ne fait plus vraiment partie de ma vie.

— Non, j'imagine que non, répliqua-t-il, conscient de son ton caustique. Reste-t-il chez toi quelque chose dont je pourrais me souvenir, Claire ?

Un silence s'installa entre eux. Reichen s'attendait à la voir partir, voire se précipiter sur la porte et s'enfuir en courant dehors, où il ne pourrait pas la suivre à cause de la lumière du jour. Mais elle resta bien campée où elle était, le transperçant de son profond regard sombre, tenace comme toujours.

—Comment oses-tu ? Je ne t'ai pas demandé de prendre d'assaut ma vie et de la mettre en pièces et pourtant tu es là. Je n'ai aucune explication à te donner, ni à me justifier d'où la vie m'a menée.

C'était vrai, et il savait qu'il se montrait injuste envers elle. Ce n'étaient pas d'éventuelles réponses à ces questions-là qui lui permettraient de retrouver la trace de Roth. De toute façon, Claire, qui s'était approchée de lui, bouillait de colère et, s'il ne l'avait jamais vue dans une telle fureur, il la méritait largement.

— Nous avons tous deux suivi notre chemin, pas vrai, Andreas ?

—Toi, en tout cas, oui.

— Et tu t'attendais à quoi ? C'est toi qui es parti, tu t'en souviens, non ?

Il repensa à la manière abrupte dont leur histoire s'était terminée. Il ne lui avait donné aucune explication. Il passa en revue ses raisons : ironiquement, aucune d'elles n'avait plus la moindre importance. En tout cas pas après ce qui s'était passé la nuit précédente.

—Je ne pouvais pas rester.

— Et tu ne pouvais même pas me dire pourquoi ? Tu es parti sans un mot du jour au lendemain.

—J'avais des choses à régler avec moi-même.

Cela le rendait malade : il était encore capable d'éprouver la peur irrépressible, le choc et le dégoût de lui-même qui l'avaient obligé à fuir tous ceux qu'il connaissait ou aimait. Après ce qu'il lui était arrivé la dernière fois qu'il avait vu Claire, il n'avait pas eu d'autre choix que de la quitter. Il ne voulait pas risquer de lui faire du mal et il ne pouvait plus l'approcher, pas plus elle que qui que ce soit d'autre, tant qu'il ne serait pas parvenu à contrôler le pouvoir terrible qui s'était réveillé en lui pour la première fois à l'époque. Et quand il y était arrivé, il avait déjà perdu Claire au profit de Roth.

Il haussa les épaules.

— Mais je suis revenu, Claire.

— Près d'un an après, rétorqua-t-elle. En tout cas c'est ce que je me suis laissé dire par des amis des Havrobscurs. qui m'ont annoncé ton retour à Berlin. (Elle secoua la tête, les yeux pleins de regret.) Je n'imaginai même pas que tu reviendrais.

— Et c'est pour ça que tu n'as pas attendu.

—M'avais-tu donné la moindre raison de le faire ?

—Non, reconnut-il, laissant le mot s'échapper lentement de ses lèvres.

Il aurait voulu continuer, lui révéler des choses qu'il se devait peut-être de lui dire, mais c'était tellement vain désormais. Claire avait raison. Ils avaient suivi leurs voies respectives. Ils avaient vécu des vies distinctes, et même si ces vies convergeaient à présent, au milieu d'un maelstrom de violence et de sang, rien de ce qu'il pourrait dire ne changerait quoi que ce soit au passé ou à ce qui aurait pu être. Sa présence dans cette demeure n'avait qu'un but : venger le tort que lui avait fait Wilhelm Roth.

Reichen reprit sa visite des lieux.

Claire le suivit - elle avait repris ses distances.

—Qu'est-ce que tu fais ?

—Je te l'ai dit. Je cherche des infos me permettant de localiser ton compagnon.

—Et je t'ai dit que tu ne trouveras rien à lui ici. C'est ma maison, pas la sienne.

Reichen entendit cette curieuse remarque, mais il venait déjà d'apercevoir une pièce emplies d'étagères du sol au plafond et se dirigeait vers sa porte ouverte.

—Andreas, appela Claire derrière son dos. Je t'en prie, arrête ça. La bibliothèque est mon espace privé. Tu n'y trouveras rien d'important.

—Alors tu ne verras pas d'inconvénient à ce que j'y jette un coup d'oeil, répliqua-t-il, plus décidé que jamais puisqu'elle insistait pour qu'il n'entre pas.

Que cachait-elle là ? Il dépassa les bibliothèques chargées, le petit canapé et son guéridon où luisait encore une lampe allumée la nuit précédente. Plus loin dans la pièce, il vit un bureau de noyer en désordre, comme si le travail en cours avait été abandonné en hâte.

Et au-delà, sur une grande table de travail, se dressait une espèce de maquette d'architecte. Reichen se dit qu'il devait s'agir de quelque projet de Havrobscur - un projet qui donnerait probablement lieu à un nouveau cliché de Claire arborant son impeccable sourire, jouant le rôle de la parfaite compagne à côté de Roth et de plusieurs de ses petits copains. Mais ce qu'il vit en s'approchant lui donna la chair de poule.

Il connaissait le terrain représenté là.

Il en connaissait la forme, les reliefs, la situation... Il le sentait en lui.

Ce terrain était à lui.

La propriété aux contours irréguliers en bord de lac était celle où s'élevait son Havrobscur, ou plutôt où il s'était élevé avant que la perfidie de Roth et son propre désespoir l'aient laissé à l'état de ruines.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Claire s'approcha. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— Andreas, tout le monde pensait que tu étais mort. Il n'y avait pas d'héritier en vie pour prétendre à la propriété. Elle allait être vendue aux enchères devant le reste de la communauté vampire de Berlin...

— C'était ma terre. (Sa voix se mit à trembler curieusement.) C'était chez moi.

— Je sais, répondit Claire très vite. Je sais et je ne pouvais me résoudre à laisser n'importe qui l'acquérir. Lorsque s'est tenu le service commémoratif pour toi et ta famille il y a quelques semaines et que j'ai appris que personne ne s'était présenté comme héritier, je l'ai achetée moi-même. Personne ne l'a su. Je voulais en faire un endroit spécial, une sorte de sanctuaire à la mémoire des vies qui avaient été perdues là.

Reichen considéra longuement la maquette du paisible parc avec ses miroirs d'eau, ses allées et ses massifs de fleurs soigneusement agencés. Le dessin en était charmant, parfait.

Claire avait fait ça... pour lui. Il était abasourdi.

— Il ne m'appartenait probablement pas de faire ça, dit-elle. Je suis désolée. Je ne supportais tout simplement pas l'idée que le lieu où tu avais vécu soit vendu au plus offrant. Cela me semblait injuste. Mais ce que j'ai fait ne te semble probablement pas plus juste.

Reichen resta planté là, silencieux, immobile. Dire que le geste de compassion de Claire le remuait aurait été un euphémisme. Il était bouleversé, plus profondément qu'il se rappelait l'avoir jamais été depuis des années. Il regardait la maquette d'architecte, dont les détails reflétaient tout le soin et toute la sensibilité qui avaient présidé à la conception du parc.

Pour lui, et en mémoire de sa famille.

Il se tourna lentement vers Claire et comprit que son visage devait être de pierre lorsqu'il la vit faire un pas en arrière.

C'est bien, se dit-il. C'est bien. Garde-la à distance.

Parce que ce qu'il désirait le plus à cet instant, c'était la serrer dans ses bras et l'embrasser jusqu'à ce qu'ils en perdent tous deux le souffle.

Mais Claire était la compagne de Roth.

La compagne de son ennemi.

Et lui, Reichen, était toujours dangereux, toujours sur le fil du rasoir de sa faim. S'il la touchait à présent, il n'était pas sûr de pouvoir s'empêcher d'aller plus loin. Et s'il avait été un homme d'honneur à une époque de sa vie, le feu qui s'était réveillé en lui trois mois auparavant n'avait fait qu'une bouchée de cette partie de lui-même. Il constituait une menace pour Claire, et ce par bien des aspects.

—J'ai besoin d'être seul, grommela-t-il d'une voix rauque.

Il ne mentait pas ; il ne pouvait se permettre de rester près d'elle à ce moment-là. Il ne voulait pas penser au passé bref mais inoubliable qu'ils avaient partagé, ni à la rapidité avec laquelle son corps, mais aussi son cœur si faible, réagissaient à sa simple présence.

Il ne voulait pas la regarder : elle s'approchait de lui, son expression tendre et attentionnée, la main tendue comme si elle voulait le toucher - ce à quoi il aspirait égoïstement de toutes les fibres de son corps.

Son pouls battait furieusement dans ses veines. Il avait la bouche sèche de la soif d'elle qu'il éprouvait, le sexe durci de désir.

Un seul pas les séparait à présent. Il cessa de respirer lorsqu'elle leva la main et vint la poser doucement contre sa poitrine.

—Andreas, je suis désolée, je n'avais pas de mauvaises intentions...

— Sors, Claire. (Il inspira en sifflant à travers ses crocs.) Maintenant, putain !

Elle sursauta devant cet aboiement furieux et bondit en arrière comme s'il allait la frapper. Elle leva les yeux vers lui un long moment, les lèvres entrouvertes, avant de fuir la pièce sans un mot. Lorsqu'il fut certain qu'elle était partie, Reichen alla jusqu'à la porte de la bibliothèque et la ferma soigneusement. Il se dit qu'il était soulagé de sa fuite. Et que si elle avait un minimum d'instinct de survie, elle quitterait la maison et courrait aussi loin de lui qu'elle le pourrait.

Il pria pour avoir la force de résister à l'envie de lui donner la chasse avant le coucher du soleil, heure à laquelle il aurait la possibilité de sortir et d'étancher sa soif de sang sur quelqu'un d'autre, n'importe qui d'autre.

CHAPITRE 6

Boston, Massachusetts

Lucan Thome appuya ses lèvres sous l'oreille gauche de sa Compagne de sang. Debout près d'elle au milieu du salon de leurs appartements privés dans le complexe souterrain de l'Ordre, il avait du mal à la lâcher. Il préférait la serrer contre lui, prêt à négliger ses devoirs de chef du groupe de guerriers de la Lignée pour profiter encore un moment du plaisir de la sentir près de lui. Il fit jouer sa langue sur la petite marque écarlate qui ornait la peau crémeuse, douce et chaude de sa gorge sous son oreille, à l'endroit même que ses crocs avaient percé quelques instants auparavant tandis qu'ils faisaient l'amour.

—Si tu continues, murmura-t-elle, on va passer la nuit ici.

Il grogna, sourit et poursuivit ses agaceries.

—En voilà une bonne idée !

—Tu es impossible, tu sais ?

Il lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Ce n'est pas ce que tu as dit il y a une vingtaine de minutes quand nous étions sous la douche. Ni avant, au lit, quand tu avais tes superbes cuisses serrées autour de mes reins et que mon cul nu jouait les balanciers. Tu ne me trouvais pas impossible alors. Tu étais trop occupée à jouir et à crier mon nom en me suppliant de ne pas m'arrêter.

Il n'essayait même pas de masquer sa fierté de mâle. De toute façon, son excitation était évidente dans l'allongement de ses crocs comme dans la tente que formait son jean. Et il sentait ses dermoglyphes puiser sous son tee-shirt.

— Corrige-moi si je me trompe, ajouta-t-il, mais n'as-tu pas dit à un moment que j'étais un dieu ? Sauf erreur, l'expression exacte que tu as employée était : « un vrai dieu, putain ! »

— Prétentieux, va, jeta-t-elle, l'humour transparaissant dans sa voix.

Le rire léger de Gabrielle se transforma soudain en un sifflement modulé alors que Lucan dessinait de l'extrémité de ses canines acérées la courbe de son épaule. Il passa une main dans son épaisse chevelure auburn et elle inclina la tête pour lui faciliter l'accès à sa gorge. Et tandis que sa main libre s'aventurait sous le corsage de sa partenaire et derrière la ceinture de son pantalon, elle lui enfonçait les ongles dans l'épaule. Elle frissonna quand il fit courir sa bouche et sa langue le long de sa gorge délicate, puis lâcha un petit cri lorsqu'il plongea les doigts dans son sexe à la douceur satinée. Elle était toujours prête à répondre à ses caresses.

— Lucan, laissa-t-elle échapper dans un souffle. Oh, mon Dieu... mon dieu...

— Ouais, voilà qui est mieux, grogna-t-il avant de lui prendre la bouche pour un baiser profond alors qu'il la menait à un orgasme rapide et violent.

Quand elle eut récupéré, Gabrielle leva vers lui un regard ironique où se lisait cependant le contentement.

—Ton ego connaît-il la moindre limite, vampire?

Il lui décocha un sourire satisfait et un clin d'oeil.

— Probablement pas.

Levant les yeux au ciel, elle lui prit la main pour l'emmener hors de leur appartement. Il aurait pu rester là toute la nuit sans se fatiguer de la satisfaire. Mais la nuit était le domaine de l'Ordre et le temps de la tâche cruciale qui réclamait l'énergie de tous, y compris des femelles du complexe, qui s'avéraient d'incalculables partenaires dans le cadre de la lutte contre un fléau difficile à imaginer, un mal qui semblait prêt à déclencher une guerre total.

Au moins ce mal portait-il désormais un nom: Dragos. Au cours des

mois écoulés, les membres de l'Ordre avaient découvert de nombreux éléments sur ce vampire de deuxième génération et l'opération qu'il menait depuis des décennies - des siècles, même - tout en se dissimulant derrière de multiples pseudonymes et des alliances obscures et secrètes au sein de la Lignée. Mais il y avait également beaucoup de choses qu'ils ignoraient. Des soupçons trop inquiétants pour qu'ils ne tentent pas de les confirmer. L'Ordre s'était donné pour mission de mettre au jour les alliances contractées par Dragos, de localiser son quartier général et de paralyser ses activités avant qu'il ne gagne encore du terrain.

Sur ce dernier point, les efforts consentis avaient payé. L'été précédent, les guerriers avaient réussi à perturber une réunion de Dragos avec nombre de ses associés non loin de Montréal. L'Ordre n'avait pas encore pu déterminer le but de ce rassemblement, mais l'arrivée impromptue de plusieurs de ses membres sur les lieux avait forcé Dragos et ses conspirateurs à se disperser.

Cet événement avait aussi permis à l'Ordre de gagner un allié inattendu - deux, si on pouvait faire confiance à l'assassin Gen-1 qui avait été engendré et élevé pour servir Dragos et avait depuis rejoint l'Ordre. Lucan n'était pas encore convaincu de l'honnêteté de ce vampire appelé le Chasseur. Il était froid comme une machine, secret et distant. Cela dit, grandir dans le dénuement le plus complet et à l'écart de tout être vivant hors du Laquais affecté à son éducation dès la naissance pouvait difficilement préparer un individu à trouver sa place dans une équipe déjà constituée. Mais, si le Chasseur n'avait pas donné à Lucan de raison objective de se méfier de lui, il restait malgré tout un loup solitaire d'origine douteuse dont la loyauté n'avait pas encore été mise à l'épreuve.

Mais l'autre allié qui avait rejoint l'Ordre lors des événements canadiens était un atout indubitable. Cette aubaine s'appelait Renata et elle avait intégré l'Ordre comme Compagne de sang de Nikolaï. En passant avec Gabrielle le long de la salle d'armes sur le chemin du labo situé à l'autre bout du labyrinthe de couloirs du complexe, Lucan les vit tous deux en train de s'affronter au tir à la cible. Rien d'étonnant après tout à ce qu'un féru d'armes comme Niko se soit trouvé une femelle pour qui elles n'avaient plus le moindre mystère. Mais le couple partageait bien plus que cette passion commune. Ils étaient aussi les parents adoptifs d'une jeune Compagne de sang orpheline, du nom de Mira, qu'ils avaient sauvée des pires dangers au Canada.

Niko et Renata n'étaient pas seuls dans le stand de tir. Il y avait aussi Tegan, l'un des plus vieux membres de l'Ordre, et Elise, sa Compagne de sang. Lorsque Tegan vit Lucan et Gabrielle passer, il glissa un mot à l'oreille d'Elise, l'embrassa et sortit dans le couloir.

Il salua Gabrielle, mais son regard vert émeraude se reporta tout de suite sur Lucan. Le boulot avant tout.

—Tu as déjà parlé à Gideon cette nuit ?

Lucan secoua la tête.

— Nous allions justement le retrouver au labo. D'où me vient l'impression soudaine que cette nuit ne va pas être facile ?

— On a reçu de mauvaises nouvelles d'Allemagne, dit Tegan en passant une main dans sa chevelure fauve. Je suis sûr que tu te souviens de l'explosion qui a anéanti le Havrobscur d'Andréas Reichen ?

—Ouais.

Lucan se souvenait parfaitement. La nuit où Reichen et sa famille avaient été tués par le souffle monstrueux qui avait rasé son domaine, l'Ordre avait perdu l'un de ses meilleurs alliés civils, un véritable ami. Cette perte avait durement affecté les guerriers, et pas seulement parce que Reichen. avait joué un rôle déterminant dans leur lutte contre Dragos. C'était un homme bon, un mâle honorable qui aurait dû pouvoir profiter de la paix que ses efforts au profit du combat de l'Ordre allaient aider à restaurer.

L'intonation de Tegan était aussi sérieuse que l'expression qu'il arborait.

—Gideon a reçu un rapport d'Hambourg aujourd'hui. Il semble qu'un autre Havrobscur soit parti en fumée la nuit dernière. Il n'en reste plus rien.

— Seigneur, murmura Gabrielle en serrant la main de son compagnon. Y a-t-il eu des survivants ?

— Un seul. Un Agent du maintien de l'ordre en poste sur place qui est parvenu à s'échapper et à avertir les autorités de l'attaque. Mais il est mort quelques heures plus tard.

— Tu as dit «attaque» ? (Lucan fronça les sourcils. Il n'aimait pas du tout ce qu'il venait d'entendre.) Qu'est-ce qu'on sait exactement de cette

histoire ?

— Pas grand-chose pour l'instant. Gideon s'efforce de réunir des éléments, mais l'Agence fait de la rétention d'informations. Le Havrobscur qui a été détruit la nuit dernière appartenait à l'un de ses commandants, un certain Wilhelm Roth, membre de la deuxième génération. Apparemment, coup de bol pour eux, ni lui ni sa Compagne de sang n'étaient en ville à ce moment-là.

Lucan ne connaissait pas Roth, mais il fallait bien dire que ni lui ni les autres guerriers n'étaient en bons termes avec les membres de l'Agence du maintien de l'ordre, que ce soit aux Etats-Unis ou ailleurs dans le monde. Les guerriers avaient tendance à penser que l'Agence n'était qu'un ramassis de vantards pontifiants plus prompts à s'assurer de leur propre intérêt que de la sécurité du public. Et, pour l'Agence, l'Ordre était un gang de dangereux justiciers qui se fichaient pas mal de l'autorité.

Ce qui n'était pas absolument faux, Lucan le reconnaissait volontiers. Lui et ses frères d'armes n'avaient rien à faire des débats sans fin et de la politique de l'autruche privilégiés par l'Agence. C'est pourquoi ils n'en tenaient en général aucun compte et se contentaient d'agir et de faire le boulot. Et si ça ne convenait pas à des types comme Wilhelm Roth et à ses collègues de l'Agence, eh bien... qu'ils aillent se faire foutre et laissent l'Ordre travailler.

—Voyons ce qu'a trouvé Gideon, dit Lucan qui avait repris son chemin avec Gabrielle vers le labo.

Tegan se joignit à eux et Lucan ne put s'empêcher de repenser à l'époque pas si lointaine au cours de laquelle les deux vieux Gen-1 qu'ils étaient avaient passé plus de temps à s'affronter qu'à marcher de conserve. Les choses étaient très différentes à présent et, alors qu'ils pénétraient ensemble dans le labo avec Gabrielle, les guerriers assemblés dans ce qui servait de salle de réunion à l'Ordre levèrent les yeux de leur tâche comme si l'arrivée des deux plus anciens et plus puissants membres de leur groupe avait soudain modifié la composition de l'air ambiant.

Les trois recrues les plus récentes - Kade, Brock et Chase - étaient vêtues de la tenue de patrouille standard avec Doc Martens, jean, chemise et blouson de cuir noirs et aux hanches un arsenal complet d'armes semi-automatiques et de couteaux. Le trio de mâles célibataires s'était chargé des missions de routine consistant à chasser le Renégat dans les bas-fonds

de Boston, avant de mener à bien une chasse d'un tout autre ordre pour leur propre compte dans les clubs de la ville encore ouverts aux petites heures de la nuit.

Quant aux autres guerriers, ceux qui étaient en couples. ils faisaient eux aussi leur part du boulot, mais à les regarder là - Rio assis à côté de sa Compagne de sang, Dylan, ou encore Dante, incapable de s'arrêter de caresser le ventre de la sienne, Tess, enceinte de six mois, tout en bavassant avec Chase et les autres -, il était clair que les choses changeaient au sein du complexe. *C'est ça l'évolution*, pensa Lucan. en voyant Gabrielle lui lâcher la main pour aller s'asseoir par terre à côté de Mira et de Savannah, la compagne du petit génie du groupe, Gideon. Il sentit son cœur se serrer en observant sa compagne sourire et se mettre à bavarder avec l'enfant et Savannah, occupées à se passer une balle de caoutchouc qu'essayait d'attraper au passage un affreux petit chien que Tess avait recueilli et soigné.

Ce spectacle le perturbait.

Il lui semblait qu'en dix-huit mois le complexe était passé du statut de forteresse militaire à celui de résidence communautaire, de véritable foyer, et cela le préoccupait sérieusement. Les foyers étaient vulnérables, surtout en temps de guerre. Il pensa aux deux Havroscurs allemands, fièrement dressés un jour, champs de ruines le lendemain. Et une angoisse difficile à dissiper s'empara de lui à l'idée de la fragilité de la vie en général et de celle de ceux qu'il aimait en particulier.

—Je vois à ta tête que Tegan t'a mis au courant de ce qui s'était passé à Hambourg, dit Gideon, qui, ayant fait pivoter le fauteuil dans lequel il était assis face à ses ordinateurs, observait Lucan par-dessus les verres de ses lunettes de soleil bleu pâle. Et tu veux connaître le pire dans cette histoire ?

—Allons-y, lâcha Lucan.

—J'ai fouiné un peu dans les serveurs allemands de l'Agence. Eh bien, ils ont l'air d'avoir un peu de mal à garder leur personnel local en vie. (Lucan souleva un sourcil interrogateur et Gideon poursuivit.) Au cours des dernières semaines, neuf Agents des bureaux de Berlin et Hambourg ont été tués.

Tegan se joignit à la conversation en jetant un coup d'oeil aux données affichées sur les écrans de Gideon.

—Tu veux dire assassinés, c'est ça ?

Lucan avait suivi la même idée et se demandait si les semblables du Chasseur, des Gen-1 entraînés à tuer que Dragos avait récemment lancés aux troussees des membres les plus anciens de la nation vampire, avaient changé d'objectif pour se tourner vers des membres de l'Agence.

— Ça ne ressemble pas aux meurtres auxquels nous avons assisté au sein de la population civile, dit Gideon. Ces assassinats sont exécutés avec un soin extrême. Ce sont des chefs-d'œuvre d'efficacité.

Il se retourna, frappa quelques touches au clavier et l'image du cadavre d'un vampire salement amoché auquel manquait une partie du crâne apparut à l'écran.

—Ce cliché a été pris à la morgue, reprit Gideon. Ces assassinats sont brutaux, très ciblés. Un escadron complet a été éliminé, membre après membre, ainsi que cinq Agents haut placés dans la hiérarchie. Il y a quelqu'un là-bas qui a un message fort à faire passer. À mon avis, ça pue le règlement de compte.

CHAPITRE 7

Andreas n'était pas sorti de la bibliothèque de la journée. Claire était assise dans le hall devant la porte close. Elle s'était installée là sans bruit sur une petite banquette inconfortable peu de temps après qu'il l'avait chassée de la pièce. Elle avait mal au dos et, comme elle n'avait pas osé dormir plus de quelques minutes d'affilée, elle était épuisée.

Elle ne savait pas ce qu'il faisait là-dedans. Elle ne savait même pas s'il allait bien. Elle avait frappé à la porte deux heures plus tôt pour vérifier, mais il n'avait pas répondu. Les pieds sur la banquette et les bras autour des genoux, elle regardait à présent la porte comme si un animal enragé devait en sortir.

Le soleil était presque couché. Le détachement d'Agents du maintien de l'ordre que Wilhelm devait envoyer n'allait pas tarder à arriver pour emmener Andreas.

Claire était sûre d'avoir fait le bon choix en s'adressant à Wilhelm pour lui demander son aide. Elle avait fait la seule chose possible, pas seulement pour elle, afin d'assurer sa sécurité et celle de son compagnon, mais aussi pour Andreas. La peur terrible qu'elle avait éprouvée pour lui la nuit précédente s'était muée en une forme de compassion inquiète. Il était tellement à vif, tellement lourd de colère.

Elle espérait de toutes ses forces qu'il aurait le bon sens de suivre les Agents sans se rebeller quand ils arriveraient. Sinon... elle ne voulait même pas y penser.

Un petit clic se fit entendre. Il provenait de la porte de la bibliothèque. Claire leva les yeux, déplia les jambes et posa les pieds au sol tandis qu'Andréas sortait de la pièce. Il semblait aller beaucoup mieux physiquement et, malgré le regard noir qu'il lui jeta, il lui parut plus calme, plus reposé que lorsqu'elle l'avait laissé. Il y aurait peut-être moyen de raisonner avec lui, après tout.

—Tu es toujours là, fit-il remarquer avec un déplaisir évident. Je t'aurais crue à des heures d'ici à présent.

—Non, murmura Claire.

Reichen eut un petit rire méprisant.

— Il doit pourtant y avoir dans le coin tout un tas de planques de l'Agence où Roth aurait pu t'envoyer. Je suis étonné que tu n'aies pas filé vers l'une d'entre elles à la première occasion.

Claire ne lui dit pas que Wilhelm lui avait ordonné de rester au manoir. Ça l'avait simplement tracassée sur le moment, mais à présent, sous le regard perçant d'Andréas, sa gêne se transformait en honte à l'idée que son compagnon l'ait volontairement laissée dans une situation dangereuse. Cela dit, elle ne s'était jamais montrée sous le jour d'une pauvre femme sans défense et Wilhelm ne lui aurait pas demandé de rester avec Andreas s'il ne l'avait pas considérée capable de gérer la situation.

Mais ce raisonnement sonnait un peu creux à l'évocation du cynisme avec lequel il lui avait dit de faire tout ce qui s'avérerait nécessaire pour retenir Andreas pendant les longues heures où il lui faudrait attendre que les Agents puissent se manifester.

« Tu le connais mieux que personne, après tout. Je suis certain que tu trouveras un moyen de le retenir. »

— Le crépuscule n'est pas loin. (La voix profonde de Reichen lui fit l'effet d'une décharge électrique.) Combien de temps crois-tu qu'il faudra à Roth pour arriver?

Claire cligna des yeux, puis secoua la tête

—Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

À son sourire froid, elle comprit qu'il n'était pas convaincu.

—Tu vas vraiment rester assise là à prétendre que tu n'es pas partie à sa recherche pour lui demander son aide et l'avertir de ma présence ? (Afin d'empêcher toute dénégation de sa part, il accentua la sévérité de son expression.) Tu sais, Claire, j'espère bien que tu l'as fait. J'espère que tu lui as dit de venir ici aussi vite que possible, parce que, crois-moi, je ne demande qu'à mettre un terme à cette histoire.

Le sang de Claire se figea dans ses veines.

—Tu tiens tellement à mourir, André ?

Il ricana.

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut t'en faire.

Ses iris étaient parcourus d'étincelles d'ambre, et elle apercevait la pointe de ses crocs quand il parlait : il était clair que si sa colère semblait s'être calmée, il lui en faudrait peu pour s'enflammer de nouveau. Il aurait peut-être été plus sûr d'essayer de lui mentir, mais elle se sentait redevable d'une certaine honnêteté envers lui.

— D'accord. Je suis allée à la rencontre de Wilhelm. Comme tu l'as deviné, je l'ai rejoint en rêve quand tu étais à la cave. Mais ton besoin de vengeance malvenu devra attendre parce qu'il ne viendra pas.

—Tu lui as dit que j'étais là ?

—Oui. (Elle se leva en voyant Reichen faire un pas vers la banquette.) C'est mon compagnon. Je me devais de l'avertir.

—Tu lui as parlé des incendies? De son Havrobscur d'Hambourg?

Comme elle acquiesçait, il se rapprocha, la coinçant entre son grand corps et la banquette, dont l'arête lui rentrait dans les mollets.

—Sait-il que tu es seule avec moi, à ma merci ?

Claire déglutit.

—Il sait tout cela.

Et pourtant il ne vient pas.

Même si Andreas s'était contenté de penser ces mots, ils se lisaient distinctement sur son visage. Claire détourna le regard, incapable de soutenir celui d'Andréas plus longtemps. Et elle fut profondément surprise quand elle sentit les doigts de Reichen se poser délicatement sous son menton. Mais quand elle suivit leur mouvement pour relever les yeux vers lui, elle ne trouva aucune douceur dans son expression.

—A-t-il la moindre idée du danger que tu cours à rester seule avec moi comme ça, Claire ?

Il détailla son visage. Il se tenait si près d'elle qu'elle sentait son souffle chaud sur son front et jusqu'aux battements de son cœur, dont le rythme soutenu agissait follement sur son propre pouls. Un désir inattendu s'empara d'elle et il lui fallut mettre en œuvre toute la puissance de sa volonté pour ne pas faire glisser sa joue dans la paume d'Andréas et jouir de la chaleur de ses doigts sur sa peau.

Ce n'est pas bien.

C'est de la folie.

Oh, mon Dieu... Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas connu cela.

Andreas avait raison. Rester seule avec lui comme ça était très, très dangereux.

— Si tu étais mienne, murmura-t-il, je traverserais jusqu'aux flammes de l'enfer pour te protéger d'un homme comme moi.

Claire regardait ses yeux couleur d'ambre. Elle ne savait pas quoi dire ou penser. Elle ne sentait que le désir qui le disputait en elle au regret.

Le regret l'emporta.

Soudain, Andreas lâcha son regard pour reporter le sien au-dessus de son épaule, tendant l'oreille, la tête légèrement inclinée. Claire ne percevait pas le moindre bruit, mais elle ne disposait pas de l'ouïe surnaturelle des membres de la Lignée. Toutefois elle n'avait pas besoin d'entendre quoi que ce soit pour comprendre ce qui se passait à l'extérieur du manoir.

— Les Agents du maintien de l'Ordre, murmura-t-elle. Wilhelm m'a dit qu'il enverrait un détachement au coucher du soleil pour discuter avec toi.

Reichen recula avec un petit rire grave.

— Un escadron de la mort.

—Non. (Elle espérait de tout cœur que ce ne soit pas le cas.) Il ne t'arrivera rien. Je ne laisserai rien de mal t'arriver. André...

Il ne l'écoutait plus. Il bondit soudainement jusqu'à l'escalier et se mit à gravir les marches quatre à quatre.

— Sors de la maison, Claire. Maintenant!

C'était hors de question. Elle jura entre ses dents et se précipita à sa suite.

Arrivé au premier étage, il plongea dans une des pièces de façade et alla directement à la fenêtre. Là, il arracha le store anti-UV pour voir dehors devant la maison. Il lâcha un juron. Claire arriva juste à temps pour voir les formes noires de plusieurs Agents armés qui se glissaient furtivement vers le manoir.

Andreas fit volte-face, les crocs luisant derrière sa lèvre supérieure. Son regard était accusateur.

—Alors, tu trouves qu'ils ont l'air de négociateurs?

Claire n'eut pas l'opportunité de répondre.

On entendit au rez-de-chaussée un bruit de verre brisé, suivi du claquement de lourdes bottes sur le marbre poli du sol. Les Agents se

précipitaient à l'intérieur.

— Que vas-tu faire ? glissa Claire à Reichen à voix basse. Elle sentait la pièce se réchauffer et l'air grésiller. (C'était la rage d'Andréas qui grandissait, amenant avec elle les effets terribles de la pyrokinésie.) André, écoute-moi... tu ne peux pas continuer comme ça. S'il te plaît ! Je t'en supplie !

Ses yeux étaient de braise sur son visage menaçant.

— C'est Wilhelm Roth qui devrait me supplier, pas toi.

En bas, le bruit des Agents qui fouillaient la maison s'intensifiait. Quelqu'un appela Claire pour lui conseiller de faire connaître sa position à l'unité d'intervention.

—Vas-y, dit Reichen. Laisse-les te mettre en sécurité.

Elle savait bien qu'il avait raison, que ce qu'il y avait de plus sensé à faire était de suivre les hommes de Wilhelm hors de la maison tandis qu'ils essayaient de convaincre Andreas de se rendre sans violence.

Mais son cœur hésitait.

— Bon Dieu, Claire. (Andreas vint jusqu'à elle, la saisit violemment par les épaules et la secoua.) Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Elle entendit un claquement assourdissant derrière elle. Un objet brûlant fila le long de son oreille droite. La balle qui venait ainsi de la manquer de peu alla finir sa course dans la poitrine d'Andréas.

—Non! hurla-t-elle horrifiée.

Il tituba en arrière mais le tir ne l'abattit pas. Claire eut soudain la tête pleine des odeurs de poudre et de sang mélangés.

Ils lui avaient tiré dessus.

Oh, Seigneur... non !

S'interposant entre Andreas et le tireur, elle fit demi-tour pour faire face à l'Agent qui se tenait sur le seuil de la chambre.

Il visait toujours Reichen de son énorme fusil d'assaut noir, le doigt sur la détente.

—Tout va bien, *Frau Roth* ?

Le souffle coupé, elle n'arrivait pas à parler. Son cœur battait la chamade et elle tenait à peine sur ses jambes. L'agent lui parlait mais gardait toute son attention fixée sur Andreas, qui, derrière elle, laissait échapper une chaleur de four.

—Ça va aller, dit l'Agent. Je contrôle la situation. Il ne vous fera plus de mal.

Il avança prudemment dans la pièce jusqu'à se trouver à moins d'un mètre de Claire, sans laisser dévier son arme de sa cible. Andreas laissa échapper un feulement. La chaleur que ressentait Claire augmenta encore, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

—Je vous en prie, parvint-elle enfin à articuler. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites. Baissez votre arme.

L'Agent reporta son regard sur elle une fraction de seconde, comme s'il voulait vérifier si elle avait encore toute sa tête.

— Il faut vous écarter, *Frau Roth*. J'ai des ordres précis et j'ai bien l'intention de les exécuter.

L'ordre précis d'abattre Andreas à vue.

La prise de conscience fut brutale.

Il s'agissait bien d'un escadron de la mort, comme l'avait prévu Andreas. Wilhelm avait ordonné sa mort, une exécution de sang-froid, devant elle s'il le fallait.

Tandis qu'on entendait d'autres hommes gravir rapidement les marches, l'Agent reprit d'une voix glaciale :

—Écartez-vous, *Frau Roth*. Je ne vous le redemanderai pas.

Le canon de son arme se rapprocha encore, comme pour préciser une menace déjà bien réelle. Elle n'avait aucune intention de coopérer, mais, dans l'instant qui suivit, elle sentit, plus qu'elle ne la vit, la main d'Andreas la contourner pour venir s'emparer en un éclair de l'arme pointée sur lui. La chaleur qui accompagnait ce mouvement lui irradiia le flanc et elle sentit un courant électrique vibrer au cœur même de ses os.

Andreas verrouilla son poing sur le canon du fusil. Son bras rougeoyait de la chaleur qui se propageait jusqu'à ses doigts en une lumière aveuglante. La vague d'énergie se transmettait instantanément au métal de l'arme.

L'Agent écarquilla les yeux. Sa tête roula sur son épaule et il fut parcouru par un spasme violent qui fit s'entrechoquer ses dents. Claire sentit l'odeur de la peau et des chairs qui brûlaient. Écœurée, elle détourna le regard au moment où le vampire s'affalait par terre et se mettait à convulser. Avant même qu'il soit mort, un autre Agent se précipita dans la chambre prêt à faire feu.

—Claire, en arrière! rugit Andreas.

Au même moment, il émit une nouvelle dose de chaleur et de lumière qui vint se matérialiser au creux de sa main. Il lança la boule de feu sur le nouvel arrivant, qui succomba sur-le-champ. Des flammes se déclenchèrent tout autour de lui et le feu se répandit au mur du fond et au plafond.

Par-dessus son épaule ensanglantée, Andreas lança un regard à Claire, tétanisée par le terrible pouvoir qui se manifestait chez lui.

—Viens, intima-t-il. Il faut qu'on sorte d'ici.

Elle le suivit hors de la pièce en flammes sur le palier du premier étage. Deux Agents de plus gravissaient l'escalier dans l'espoir de leur empêcher toute retraite. Reichen les stoppa en plein milieu avec deux boules de feu qui explosèrent comme des bombes, créant un trou dans le mur tendu de soie et arrachant une bonne partie de la rampe de bois ouvragée.

Tandis qu'ils se frayaient un passage vers le rez-de-chaussée, Claire resta proche d'Andréas, mais pas trop, à cause de l'énergie brûlante qui parcourait l'ensemble de son corps. À moins de cinquante centimètres, cette chaleur était insupportable. Le rougeoiement furieux qui émanait de lui dans les bois la nuit précédente était de retour. Elle savait que si elle le touchait à présent, même par accident, elle y laisserait la vie.

Mais, alors que l'enfer qu'il avait déclenché s'étendait à l'étage et dans le hall, et qu'il éliminait les membres restants du commando venu le tuer sur un ordre explicite de Wilhelm, Claire savait que cet être létal était sa meilleure chance de survivre aux minutes qui allaient suivre.

Alors, elle courut quand il lui dit de courir, restant aussi près de lui qu'elle l'osait. Ce n'est que lorsqu'ils furent tous deux sortis du manoir et qu'ils eurent gagné l'herbe fraîche éclairée par la lune que Claire se laissa enfin glisser au sol et se mit à pleurer.

Elle pivota, le souffle court à cause des émotions et de l'air frais de la

nuit. Sa maison était en flammes. De nouvelles vies avaient été perdues. Elle aurait voulu crier, mais ce qui dominait au fond de son cœur était un immense soulagement égoïste à la pensée qu'Andréas était toujours vivant.

Tournant la tête, elle le regarda. Son immense forme brillante semblait trembler à travers ses larmes. Au cours des mois écoulés depuis l'annonce de sa disparition, elle avait si souvent prié pour qu'il soit encore en vie, versé en secret tellement de larmes sur son sort et celui de sa famille disparue !

Malgré ce qu'avait dit Andreas, elle s'était interdit de croire un seul instant que Wilhelm avait eu quoi que ce soit à voir avec la destruction de son Havrobscur. Elle espérait de toute son âme que ses accusations étaient injustifiées.

Mais, après ce qui venait de se produire, elle ne pouvait se débarrasser du doute qui s'était immiscé en elle. Et elle savait qu'elle ne jouirait plus d'aucune tranquillité avant de savoir avec certitude si Wilhelm était coupable ou innocent.

Elle voulait des réponses. Plus que jamais, elle avait besoin de comprendre exactement quel genre d'homme était Wilhelm Roth.

— Ça va? demanda Andreas lorsqu'elle se leva après s'être essuyé les yeux.

Claire hochait la tête, mais elle était en fait engourdie et sentait la nausée s'installer au creux de son ventre.

— Il t'aurait fait tuer cette nuit, murmura-t-elle. Je ne savais pas, Andreas. Je te le jure : je ne savais pas.

Il la regarda en silence à travers la pulsation de feu rougeoyante qui continuait à parcourir son corps. Il était blessé et saignait, et la chaleur l'avait une nouvelle fois transformé en monstre. Tout ça à cause de Wilhelm Roth. Et à cause d'elle. Certes, malgré le devoir que lui imposait son statut de compagne, elle regrettait à présent d'avoir contacté Roth, mais elle avait pratiquement signé elle-même l'arrêt de mort d'Andréas.

— D'autres Agents ne tarderont pas à arriver, dit-elle. En l'absence de rapport de ce commando, il en enverra d'autres à ta poursuite.

— Oui, affirma Andreas d'un ton égal. Roth enverra d'autres hommes et je les tuerai, eux aussi, jusqu'à ce que j'en aie tué tellement qu'il n'aura d'autre choix que de venir m'affronter lui-même. J'attends ce moment avec

impatience et je me fous de ce qu'il faudra faire pour y arriver.

Claire frissonna à l'idée de tant de violence et de mort. Elle-même tenait à obtenir des réponses précises de Wilhelm et n'avait pas l'intention de rester là à attendre de nouveaux massacres et de nouvelles destructions. Dépassant Andreas, elle se mit à marcher vers le chemin qui menait hors de la propriété.

— Claire, appela-t-il, mais elle continua à marcher, sa résolution inentamée, bien au contraire.

La voix grave d'Andréas lui parvint une nouvelle fois de l'obscurité derrière elle :

— Claire... mais où crois-tu aller comme ça enfin?

Elle s'arrêta et tourna vers lui un regard las.

— Tu dis que tu veux localiser Roth pour te venger de lui. Moi, j'ai besoin qu'il me dise la vérité. Il dirige la plupart de ses affaires depuis un bureau en ville. Peut-être qu'en nous y rendant nous trouverons tous deux les réponses qui nous manquent.

CHAPITRE 8

Reichen n'était pas sûr de ce qu'il trouvait pire : la douleur persistante que lui infligeait sa blessure ou la faim qui lui tordait les tripes. Il connaissait le remède à ces deux maux. Du sang.

Alors qu'il s'emplissait les narines des odeurs mélangées des dizaines d'humains qui l'entouraient dans le wagon du train pour Hambourg, il sentit un grondement se frayer un passage le long de sa gorge asséchée. La tentation de lever les yeux afin de repérer une proie potentielle pour étancher la soif qui le taraudait était presque insupportable.

—Garde la tête baissée, lui murmura Claire en un souffle chaud qui vint lui caresser l'oreille. Et les yeux aussi, André.

Déjà qu'il saignait et que lui et Claire devaient sentir le ramoneur à plein nez, il n'aurait plus manqué qu'un des passagers assis près d'eux aperçoive ses yeux transformés ou les spécificités de sa dentition.

Au moins, sa fureur s'était calmée.

Ils avaient marché pendant près d'une heure avant que l'éclat de la pyrokinésie décline. Ils n'avaient eu d'autre possibilité que d'aller à pied. Tant que son métabolisme ne revenait pas à la normale, tout ce qu'il touchait et tout ce qui s'approchait trop de lui finissait en cendres. Claire semblait l'avoir compris et s'était tenue à une distance prudente tandis qu'il luttait pour remettre tous ses systèmes internes au pas.

En tant que membre de la Lignée, et malgré sa blessure par balle, Reichen aurait pu aisément parcourir à pied la distance qui séparait la maison de campagne de Roth de son bureau privé d'Hambourg et franchir ces kilomètres à une vitesse qu'aucun œil humain n'était capable de déceler. Mais pour rien au monde il n'aurait laissé Claire seule de nuit. Pas après tout ce qu'elle venait de traverser. Ou plutôt tout ce qu'il lui avait fait traverser.

Elle était fatiguée et le temps qu'elle avait passé assise dans ce train n'avait pas suffi à la débarrasser de sa lassitude. Quand il l'avait menée à la petite gare du village le plus proche du manoir, elle n'avait opposé qu'une résistance de principe. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre d'argent sur eux et Reichen avait dû hypnotiser brièvement le contrôleur posté à l'accès au quai pour qu'il ne les voie pas passer les tourniquets et monter dans le train. Ce petit tour de passe-passe avait épuisé presque toute l'énergie qui lui restait, mais au moins Claire pouvait se reposer assise au chaud. En revanche, lui était fébrile et tendu comme un arc. A l'injonction de Claire, il

rentra le menton et courba l'échiné pour masquer ses petits problèmes personnels aux yeux des humains un tant soit peu curieux.

Quant à sa soif, c'était une autre paire de manches.

Toujours d'une intensité extrême après ses manifestations incendiaires, elle le rongeaient. En temps normal, les membres de son espèce pouvaient tenir une semaine sans se nourrir, voire plus, mais depuis l'attaque menée contre son Havrobscur et le réveil du pouvoir létal qui l'habitait, sa soif était tenace.

Presque permanente.

Il avait vu d'autres vampires céder à la Soif sanguinaire. Cela n'arrivait pas souvent, et en général à des jeunes manquant de force spirituelle ou, à l'autre extrémité du spectre, à de vieux vampires dont le sang était moins dilué par des gènes humains et plus proche de celui des Anciens - les extraterrestres à l'origine de la race vampire sur Terre.

Certes, la malédiction que constituait pour lui sa pyrokinésie était terrible, mais la soif qui s'élevait dans son sillage l'effrayait tout autant que le feu qu'il pouvait convoquer à volonté. Et, pour être honnête envers lui-même, il ne pouvait pas nier que ce dernier était désormais moins une réaction à sa fureur qu'un élément constitutif de sa personnalité qui prenait de plus en plus souvent le dessus.

Depuis qu'il avait entamé sa croisade contre Roth quelques semaines auparavant, le feu se renforçait. Une simple pensée suffisait à le déclencher et il brûlait plus profondément et plus longtemps, chaque fois plus explosif. Et quand il cédait, Reichen était envahi par un besoin de sang qu'il avait du mal à contenir ou même à éteindre.

Il était en train de perdre son combat contre le feu et la soif, et il le savait. Et s'il restait encore longtemps avec Claire, elle le saurait aussi.

Malgré le poids que faisait peser sur lui cette pensée, Reichen n'en restait pas moins attentif à ce qui se passait autour de lui. Un jeune branché venait de se lever du siège qu'il occupait de l'autre côté du wagon pour venir s'installer sur une place qui s'était libérée lors de l'arrêt précédent. Reichen le suivit de son regard de prédateur et remarqua l'absence d'attention au monde extérieur dont faisait preuve le jeune homme, qui s'affala sur le siège vacant. Des écouteurs blancs enfoncés dans ses oreilles laissaient passer les échos de la musique qui lui hurlait

dans le crâne. L'air abattu, le regard maussade derrière une frange irrégulière, le gamin semblait consacrer toute son attention à l'écran tactile de son Smartphone, depuis lequel il envoyait SMS sur SMS.

Reichen l'observait avec le même intérêt qu'un lion guettant les gazelles et les zèbres venus s'abreuver à la mare, tous ses instincts de chasseur en éveil, choisissant une proie facile dans le troupeau des autres passagers. Le train ralentit. Alors qu'il entraît en gare, le jeune humain se leva. Les muscles de Reichen entrèrent en action par réflexe et il se leva pour le suivre, obéissant à sa soif. Mais Claire lui posa doucement la main sur l'avant-bras.

— Pas celui-ci. Nous descendons à l'arrêt suivant.

Il se rassit, réprimant un grognement de frustration en voyant son repas potentiel se fondre dans la foule sans se douter un seul instant de ce à quoi il venait d'échapper.

Quelques minutes plus tard, Reichen et Claire arrivaient à destination. Ils quittèrent le train pour parcourir à pied le reste du chemin jusqu'à la Speicherstadt, la zone d'entrepôts d'Hambourg. Des rangées de hauts bâtiments de brique séparées par des canaux rougeoyaient sur fond de ciel nocturne à la lumière des lampadaires. Une brise fraîche transportant les parfums des cafés et des épices stockés là atteignit Reichen tandis que Claire lui faisait traverser l'arche d'un pont qui les amena plus profondément dans le quartier historique. Comme l'indiquaient les odeurs, certains des édifices gothiques semblaient toujours servir à entreposer des matières premières ; d'autres avaient été convertis pour stocker d'autres produits, comme des tapis d'Orient.

Quelques entrepôts plus loin, Claire s'arrêta devant un bâtiment de brique et de calcaire que rien ne distinguait de ses voisins. Trois marches de béton ornées de rampes de fer forgé ouvragées menaient à une porte sans numéro ni indication d'aucune sorte.

—Ça appartient à Roth ? demanda Reichen alors qu'ils atteignaient la porte.

—C'est l'un des bureaux privés qu'il a en ville, confirma-t-elle. Tu vas pouvoir ouvrir les serrures ?

—Si ma volonté n'y suffit pas, j'emploierai la force.

Il passa devant elle pour appliquer une commande mentale aux deux

verrous qui fermaient la porte. Il se concentra franchement tout en prenant soin de ne pas réveiller le feu qui rôdait en lui. Quelques clics métalliques plus tard, les verrous étaient ouverts. Alors que Claire allait repasser devant lui pour entrer, il la retint d'un regard.

—Attends ici le temps que je jette un coup d'oeil. L'endroit n'est peut-être pas sûr.

Mais tout en pénétrant, aux aguets, dans le sombre édifice, il reconnut en son for intérieur l'ironie de son réflexe protecteur. Certes, se retrouver face à face avec d'autres Agents du maintien de l'ordre serait un réel problème, mais lui-même constituait de loin la pire menace pour la sécurité de Claire, en particulier quand il était assoiffé à ce point.

—Tout va bien, lui dit-il quand il fut certain que le bâtiment silencieux était vide.

Il alluma une lampe et elle entra.

Cet endroit avait été décoré avec un curieux mélange de classicisme et de minimalisme moderne. Des meubles épurés de chrome et de verre y côtoyaient de délicates antiquités. Quant aux tableaux accrochés au mur, s'il s'agissait d'authentiques chefs-d'œuvre, ils représentaient tous sans exception des scènes d'une brutalité sans nom. Les images de mort dominaient ; leurs sujets en étaient aussi bien des hommes ou des femmes que des animaux. Roth semblait ne pas faire la différence pour peu que la violence dépeinte soit à son goût.

—Séjourne-t-il souvent ici ? demanda Reichen, qui avait vu qu'une chambre à coucher occupait tout le premier étage en mezzanine.

—Oui, pour autant que je sache, répondit Claire d'un ton calme et sans amertume en se dirigeant vers un ordinateur, qu'elle alluma. (Tandis qu'il démarrait, elle ouvrit l'un des tiroirs du bureau et commença à en parcourir le contenu.) Mais je sais aussi qu'il va de temps en temps à Berlin pour son travail à l'Agence.

Reichen leva les yeux et vit dans le regard brun de Claire qu'elle avait beau ne pas vouloir croire ses accusations contre son compagnon, cela ne l'empêchait pas d'avoir quelques doutes sur le compte de Wilhelm Roth.

— Comment va ta blessure ? demanda-t-elle avec un air coupable qui ne se justifiait pas.

Reichen haussa son épaule intacte. La balle avait traversé proprement

sous l'autre. Dès qu'il se serait nourri, la guérison s'accélérait.

—Je survivrai, répondit-il. Assez pour faire ce qu'il me reste à faire.

Il la vit déglutir avec difficulté.

— Quand te décideras-tu à arrêter tout ça, André? Combien de personnes devront-elles encore y laisser la vie ?

— Une seulement.

Elle soutint son regard dur.

— Que feras-tu si tes accusations contre lui s'avèrent fausses ?

—Que feras-tu si elles s'avèrent justifiées ?

Elle ne répondit rien. Et alors qu'il s'approchait d'elle, elle s'écarta de quelques pas pour lui donner accès à l'ordinateur et à la poignée de cartes de visite et de reçus qu'elle avait disposés sur le bureau. Reichen lança le logiciel de messagerie de Roth et se mit à regarder ses e-mails sans trop savoir ce qu'il cherchait : des indices sur ses activités, ses contacts, des pistes quant à l'endroit où il se trouvait, enfin bref tout et rien.

Il fallait absolument qu'il se concentre sur ses raisons d'être là et pas sur la présence de Claire si près de lui, sur la chaleur qu'elle provoquait au plus profond de son être. Il faisait de tels efforts pour ignorer ses réponses viscérales à cette présence qu'il lui fallut revenir trois fois aux cartes de visite étalées en désordre sur le bureau de Roth avant que son regard ne soit accroché par celle de vélin argenté aux élégants caractères noirs.

Il prit la carte et, même s'il connaissait par cœur le nom et l'adresse imprimés dessus, la lut. Certes, trouver cette carte chez Roth n'avait rien d'étonnant; pourtant il sentit son sang se figer.

—Qu'as-tu trouvé ? demanda Claire, qui avait remarqué qu'il s'était raidi. (Elle s'approcha pour regarder le morceau de papier translucide qu'il avait en main.) «Aphrodite» ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un club de Berlin, répondit Reichen. Un bordel de luxe, en fait.

Il vit son regard passer de la curiosité à la gêne.

—Wilhelm n'a jamais manqué de compagnie féminine prête à le satisfaire. Il aurait considéré comme indigne de lui d'avoir à payer pour ça. Qu'il ait cette carte en sa possession ne veut rien dire.

— Cela signifie qu'il y est allé, rétorqua Reichen. Je n'ai pas besoin de ce bout de papier pour le prouver. La propriétaire de l'*Aphrodite* et moi étions... proches. J'avais une totale confiance en elle.

Claire détourna un instant le regard.

—J'avais entendu dire que tu avais une relation avec une mortelle. Une parmi beaucoup d'autres, d'après ce que j'ai compris.

Il ne releva pas le commentaire, mais il fut surpris d'entendre qu'elle était au courant de sa vie privée. Et oui, c'était vrai, il y avait eu de nombreuses femmes au cours des ans, une brochette de liaisons sans lendemain dont il ne tirait aucune fierté, pas plus aujourd'hui qu'hier. Et même encore moins aujourd'hui.

Mais il respectait Hélène plus que les autres femmes humaines qui étaient passées dans son lit ou sous ses crocs. Elle était devenue pour lui une véritable confidente, une amie sincère, même si elle non plus n'avait pas été au courant du côté sombre et menaçant de sa personnalité.

— Hélène était une femme bien. Elle savait que j'appartenais à la Lignée et ne l'a jamais révélé à personne. Elle me tenait au courant de ce qui se passait au club. J'ai appris il n'y a pas longtemps que l'une de ses employées avait commencé à fréquenter un homme riche et haut placé en dehors de son travail. Cette femme, qui était arrivée plusieurs fois au club avec des marques de morsure au cou, avait disparu sans laisser de traces. J'ai demandé à Hélène de mener son enquête et elle a trouvé un nom, celui de Wilhelm Roth.

Claire fronça les sourcils.

— Ce n'est pas parce que cette fille a pu passer un peu de temps avec lui qu'il l'a tuée.

—Il n'en est pas resté là, reprit Reichen, la voix serrée. Alors que j'étais retenu loin de Berlin par une autre affaire, Hélène s'est présentée à mon Havrobscur. Un de mes neveux l'a fait entrer sans se rendre compte que c'était une embuscade. Hélène avait été transformée en Laquais. Son Maître l'avait envoyée chez moi avec un commando d'assassins armés, un escadron de la mort de l'Agence. Ils ont tué tout le monde. Ils les ont tous abattus de sang-froid, Claire. Même les enfants.

Elle secouait la tête, bouche bée.

—Non. Il y a eu une explosion, un incendie terrible...

— Oui, c'est vrai. (Sa colère commençant à bouillonner à ce souvenir, Reichen la prit par les bras.) J'ai mis le feu à la maison, mais pas avant d'y pénétrer et de constater le massacre. J'y ai trouvé Hélène, qui m'attendait, couverte du sang de ma famille. Elle m'a dit qui l'avait transformée, Claire... juste avant que je mette fin à ses tourments. Alors seulement, j'ai brûlé ma propre maison et tout ce qui restait des pauvres âmes qui l'habitaient.

Le doux regard de Claire s'emplit soudain de larmes, mais elle se tut. Pas un mot de déni ou d'incrédulité. Pas une seule syllabe pour la défense de son compagnon.

—André...

Elle n'aurait pas dû le toucher. La chaleur de sa paume sur la joue de Reichen le fit plonger dans le gouffre au bord duquel il titubait depuis qu'il avait de nouveau posé les yeux sur elle, ou, à dire vrai, depuis beaucoup plus longtemps.

Sa main vint épouser la douce courbe de la nuque de Claire et il l'attira contre lui. Puis il inclina la tête et posa les lèvres sur les siennes. Il n'y eut aucune hésitation, pas le moindre effleurement préalable : leurs lèvres se rejoignirent en un baiser fiévreux qui leur sembla aussi évident et justifié qu'il était interdit.

Claire!

Ah, Seigneur!

Il avait presque oublié ce que c'était de la tenir contre lui, de l'embrasser. De la vouloir d'un désir qui se répandait comme de la lave dans son ventre. Son corps se souvenait de toutes les manières dont elle l'avait jadis fait brûler. L'excitation se répandant en lui transforma son sang en feu et son sexe en une barre d'acier trempé. À cet instant, sa blessure, le sang qui en coulait et sa vengeance forcenée lui étaient indifférents.

Il se fichait pas mal qu'elle appartienne à un autre - son ennemi le plus perfide. Tout ce qui importait, c'était la chaleur de la bouche de Claire sur la sienne, les courbes de son corps contre le sien.

Il en voulait plus.

Il la voulait tout entière, et à présent la soif, qui ne l'avait pas lâché, l'oppressait plus que jamais. Son estomac se tordait, brûlait. Ses crocs

déchiraient ses gencives, et leurs pointes tremblaient sous la caresse des lèvres de Claire.

Il voulait la goûter. Il voulait se noyer en elle, là, tout de suite.

Elle aurait dû être sienne. Ce baiser lui disait qu'elle était sienne, toujours, même si la loi de la Lignée et le lien de sang qu'elle avait accordé à un autre mâle interdisaient qu'elle le soit.

Elle serait toujours sienne...

Non.

Reichen grogna et s'arracha au baiser en la repoussant avec rudesse. Il respirait difficilement, sifflant entre ses crocs. La blessure provoquée par la balle dans le haut de sa poitrine se remit à le faire souffrir, et ce d'autant plus que son sang battait sous l'effet de la soif. L'atmosphère de la pièce lui parut étouffante. Il lui fallait se calmer avant de perdre toute mesure.

Claire le regardait avec de grands yeux, les doigts posés sur ses lèvres gonflées, comme si elle ne savait pas si elle devait crier ou pleurer.

—J'ai besoin d'air, murmura-t-il. Seigneur, c'était une connerie de venir ici avec toi. Il faut que je me casse.

—Andreas. (Il fit demi-tour mais, avant qu'il ait pu faire deux mètres, Claire l'avait rejoint.) Où vas-tu ? Parle-moi, je t'en prie.

Il continua à avancer vers la porte, espérant qu'elle le laisserait partir. Il voulait que Roth paie pour ce qu'il avait fait, mais avait-il vraiment le droit de détruire Claire pour autant ? Une partie égoïste de son être lui disait que ce ne serait que justice. Quelle meilleure vengeance que de prendre sa femme à ce salopard corrompu ?

Seigneur!

Il ne voulait même pas y penser.

L'idée avait beau être tentante, il ne s'agissait pas de cela. Il avait fait des efforts considérables des décennies auparavant pour protéger Claire du monstre létal qu'il était devenu. Ce n'était pas pour revenir l'anéantir à présent... N'est-ce pas ?

—Andreas, s'il te plaît, ne me fuis pas, le poursuivit la voix de Claire alors qu'il allait ouvrir la porte.

Elle laissa échapper un rire brisé, sans humour plein de douleur et de

mépris. Quand elle eut enfin retrouvé sa voix, elle était calme et tranchante.

— Maudit sois-tu! Comment fais-tu pour me bouleverser encore après toutes ces années ? Sois maudit pour m'avoir quittée! Et pour revenir comme ça, juste quand je pensais que tu étais parti pour toujours et que j'espérais pouvoir enfin t'oublier.

Malgré son instinct, qui lui criait de mettre un pied devant l'autre et d'aller régler son conflit mortel avec Roth loin de Claire, Reichen s'arrêta. Elle ne savait pas à quel point il était dangereux en cet instant. Ou peut-être le savait-elle mais était-elle trop troublée et trop furieuse pour s'en soucier ?

Elle inspira bruyamment puis lâcha un profond soupir de défaite.

— Maudit sois-tu, André, pour me faire douter de tous les choix que j'aie jamais faits.

Il se retourna pour faire face à la colère justifiée de Claire. Mais lorsqu'il la vit, la soif de sang le submergea, son besoin physique de nourriture le disputant à un désir charnel qu'aucune quantité d'air frais n'aurait pu calmer. Elle était si belle, si forte. Si bonne et si honnête. Et elle était en fureur contre lui, le pouls qui battait frénétiquement sous sa peau café au lait en attestait.

Reichen ne pouvait détacher les yeux du rythme régulier de son cœur.

Le feu comme sa blessure avaient sérieusement sapé ses forces. Il ne contrôlait plus sa soif; elle avait désormais pris le dessus sur sa volonté. Il revint vers Claire, cible à présent de tout ce qui était vampire en lui.

— Pourquoi m'as-tu quittée ? demanda-t-elle alors qu'il s'approchait d'elle.

Il gronda, savourant l'odeur sucrée de vanille émanant du sang de Claire.

— Pour te protéger.

Elle fronça les sourcils, dubitative.

— De quoi ?

— De ce qu'il y a de pire en moi.

Elle secoua lentement la tête.

—Je n'ai jamais eu peur de toi, André. Et je n'ai toujours pas peur.

— Et pourtant vous devriez, *Frau Roth* !

Il retroussa les lèvres sur ses crocs et riva sur elle l'ambre de ses yeux transformés - un bref avertissement, suffisant pour lui permettre de reculer hors de portée, de le frapper ou de crier. Elle ne savait pas à quel point il était difficile pour Andreas de lui donner ne serait-ce que cet instant. Il se rapprocha encore, à la toucher, tout en se disant qu'il avait encore de l'honneur, que le feu qui vivait en lui n'avait pas consumé toute son humanité.

Mais c'était un mensonge.

Il sentit cet espoir creux s'écrouler à la seconde même où ses crocs pénétraient la chair tendre de la gorge de Claire.

Bouche bée, elle leva les mains entre leurs deux corps pour venir poser les paumes contre son torse. Il sentit sa tension soudaine, son sursaut et sa montée d'adrénaline comme il l'enserrait dans ses bras et tirait la première gorgée de son sang chaud et riche.

Au début, il but sans penser à rien d'autre, goulée après goulée, tout à son besoin primitif de se nourrir. Mais, à travers le brouillard qui envahissait son esprit enfiévré, il commença à sentir quelque chose... d'autre.

Le parfum du sang de Claire l'envahissait, emplissant son esprit comme la plus douce des intoxications. Son pouls rapide contre sa langue s'épanouissait à présent en un battement viscéral qui trouva un écho dans son propre sang. L'instinct de possession s'élevait en lui, sombre et dangereux. Il la maintenait sous ses crocs, se délectant d'elle tandis que son sexe se raidissait avec le besoin de la faire sienne d'une manière plus charnelle encore.

Il sentait les doigts de Claire s'enfoncer dans son dos ainsi que sa respiration haletante contre son oreille. Ses sens s'emplissaient d'elle. Une puissance bourdonnante se mettait à circuler en lui, à se précipiter en vrombissant à travers ses cellules et toutes les fibres de son corps. Et au-delà même, dans ce qui constituait son âme, au cœur de son être.

Claire était la première, l'unique Compagne de sang à laquelle il se soit abreuvé et désormais il ne pourrait y en avoir d'autre tant qu'elle vivrait. Il savait sans le moindre doute que la conscience profonde qu'il avait d'elle

en cet instant ne le quitterait jamais, qu'il s'agissait d'une empreinte éternelle, d'un lien de sang.

Une union à laquelle seule la mort, celle de Claire ou la sienne, pourrait mettre un terme.

—Andreas!

Le petit cri de détresse de Claire le piqua au vif.

Horrié par ce qu'il venait de lui faire - de leur faire à tous deux -, il scella sa morsure d'un rapide coup de langue et recula en chancelant. Les joues de Claire étaient rouges et elle haletait en le regardant d'un air horrié. Reichen sentit son effroi comme si c'était le sien. Désormais, il ressentirait chacune de ses émotions les plus intenses.

—André, murmura-t-elle, levant la main et la posant sur la morsure refermée. (Son visage était déformé par le trouble.) Oh, mon Dieu... Qu'as-tu fait ?

Il recula encore d'un pas, rattrapé par la honte.

Claire appartenait à un autre mâle. Pas à lui. Quoi qu'il puisse en penser, elle s'était donnée à Roth. Elle était déjà liée par le sang, comme Roth l'était à elle. Avec cette violation inadmissible de ce sacrement, Reichen s'était immiscé dans ce lien.

En s'abreuvant à la gorge de Claire, il s'était lié à elle irrévocablement.

Il serait toujours attiré vers elle, toujours conscient d'elle. C'était le présent le plus sacré qu'une Compagne de sang pouvait faire à un membre de son espèce, et il l'avait pris - volé - pour satisfaire un besoin égoïste.

— Pardonne-moi, Claire, murmura-t-il.

Dégoûté d'oser éprouver un tel désir pour elle, avec ou sans l'intensité d'un lien de sang, il s'écarta encore d'elle vers la porte.

—Ah, Seigneur... Pardonne-moi, je t'en prie.

CHAPITRE 9

— Andreas, attends !

Il n'attendit pas. Il ne regarda même pas. Se retournant soudain, il fut à la porte sans que les yeux humains de Claire aient pu suivre son déplacement. Il l'ouvrit sur la nuit froide et sortit sur le perron de béton.

—André...

Le coup d'œil qu'il lui lança par-dessus son épaule était sauvage et brûlant. Ses crocs, d'une longueur effrayante, brillaient. Claire en sentait encore la pointe acérée dans le tendre de son cou. Elle pourrait vivre encore mille ans, elle n'oublierait jamais la douleur à la fois saisissante et sensuelle de sa morsure. Pas plus que le plaisir.

Mon Dieu ! Le plaisir torride qui s'était emparé d'elle!

Il les avait damnés tous deux en un instant. Elle le savait, et lui aussi, cela s'était lu sur son visage comme cela se voyait à présent dans l'éclat tourmenté de son regard alors qu'il se tenait sous la lumière des lampadaires.

Il ne pouvait la vouloir pour lui. Claire dut se rappeler ce fait quand ses jambes se mirent instinctivement à la porter vers lui. Elle appartenait à un autre par le sang et les vœux qu'elle avait prononcés, sinon par amour.

Un autre qui aurait ressenti le pic émotionnel qui s'était déclenché dans le corps de Claire comme si cela avait été dans le sien. Et d'après la loi de la Lignée, il n'y avait pas de plus grande faute que de trahir le sacrement du

lien de sang.

Mais tandis qu'Andréas sautait à bas du perron et qu'elle courait à la porte juste à temps pour le voir disparaître dans la nuit, elle comprit qu'il y avait une faute bien plus grave : celle de s'être liée à quelqu'un par le sang alors que son cœur se languissait toujours pour un autre.

Trente ans plus tôt, elle n'était qu'une jeune femme naïve d'une vingtaine d'années, qui n'avait pas idée de l'existence d'une autre race dont les membres se nourrissaient de sang et ne supportaient pas la lumière du jour, tout en possédant une mesure d'humanité.

Venue étudier à l'étranger pour la première fois, elle avait été assaillie par un vampire dans ce même quartier d'Hambourg. Elle avait été sauvée de la morsure de ce dernier par un autre vampire, qui n'avait rien à voir avec la brute cruelle sortie de l'ombre pour lui sauter dessus. C'était un grand type blond, charmant et sophistiqué, du nom de Wilhelm Roth.

Il l'avait amenée à sa résidence - son Havrobscur, comme elle apprendrait plus tard que cela s'appelait - et lui avait offert sa protection tant qu'elle vivrait à Hambourg. Claire s'était prise d'affection pour Wilhelm Roth et sa compagne, Usa, une jeune femme timide qui portait à la cheville la même marque de naissance insolite que Claire avait dans le cou. Elle avait beaucoup appris au cours des premières semaines passées comme pupille de Wilhelm Roth au sein de la Lignée, et en particulier qu'il était tout à fait envisageable pour elle de tomber amoureuse d'un de ses membres, ce qui ne manqua pas d'arriver lorsqu'elle rencontra Andreas Reichen.

Après quatre mois de bonheur partagé, elle avait été dévastée par la disparition abrupte d'Andréas. Wilhelm Roth lui avait fourni une épaule solide sur laquelle s'appuyer, mais, peu de temps après, Usa avait péri lors d'une attaque de Renégats et c'avait été son tour à elle de lui offrir son soutien. Même alors, Claire avait su que sa compassion à son égard n'était pas de l'amour, loin de là. Et plus tard la même année, alors qu'il la pressait de devenir sa compagne, Wilhelm n'avait pas eu l'air de se soucier que son cœur pleure encore le départ d'Andréas. D'ailleurs, il s'était à peine écoulé une semaine depuis leur lien que Wilhelm la déménageait à la campagne alors que lui-même restait en ville.

Quelle erreur terrible, quelle folie elle avait commise ! Elle le savait désormais, leçon amère alors que son esprit débordait de doutes sur le

compte de Wilhelm et son cœur d'amour pour Andreas.

Claire était encore sonnée par cette révélation lorsqu'un 4x4 noir freina brusquement le long du trottoir devant elle. Deux Agents du maintien de l'ordre armés jusqu'aux crocs en descendirent et l'éclairèrent des faisceaux croisés de leurs torches.

—*Frau Roth!* S'étonna l'un d'eux, visiblement surpris de la trouver là. Le système d'alarme à distance nous a avisés d'une tentative d'intrusion. Tout va bien ?

Elle ne sut pas si elle répondait ou non. Elle se sentait comme anesthésiée, à la dérive... désespérée.

—Y a-t-il quelqu'un d'autre dans le bâtiment ? demanda l'autre garde.

—Etes-vous seule, *Frau Roth* ? reprit le premier. Comment avez-vous fait pour échapper au fou qui a tout ravagé ces deux dernières nuits ?

Claire n'avait pas de réponses à leur donner. Tout ce qu'elle voulait, c'était se lancer à la poursuite d'Andréas, mais les deux grands gardes armés jusqu'aux dents ne lui en laissèrent pas l'occasion et l'entraînèrent à l'intérieur du bâtiment, avant de commencer à le fouiller.

— Ne vous inquiétez pas, l'assura l'un d'entre eux. Ce cauchemar est bien fini, maintenant. Avec le commandant Roth, nous allons retrouver le salopard qui a attaqué votre maison et l'abattre comme le chien enragé qu'il est.

— Et comment ! confirma le second, souriant comme pour la rassurer. Vous verrez. Bientôt, vous serez en lieu sûr, comme si rien de ce qui s'est passé ces dernières nuits n'avait eu lieu.

Prétextant un besoin urgent, Claire alla se réfugier aux toilettes, où elle resta assise dans l'obscurité en essayant de ne pas crier.

Dans une installation souterraine dissimulée sous une forêt intacte du sud de la Nouvelle-Angleterre, une créature d'un autre âge - et même d'une autre planète - retroussa les lèvres sur d'énormes crocs et lâcha un rugissement effrayant. Haut de deux mètres dix, imberbe et nu si on ne tenait pas compte du réseau intriqué de dessins qui ornait sa peau de la tête aux pieds, l'Ancien était hallucinant, terrible à voir. Et ce d'autant plus

qu'il allait et venait furieusement dans sa prison d'UV cylindrique, un regard meurtrier émanant de ses pupilles en fente logées au creux d'iris d'ambre incandescent.

Wilhelm Roth, qui le regardait bien en sécurité depuis la salle d'observation du laboratoire high-tech, fut soudain distrait par une vérité qui s'imposa à lui dans toute sa crudité : sa Compagne de sang était en train de le trahir avec Andreas Reichen. Ses sens l'en informèrent à l'instant même de la morsure de Reichen. Il ressentit un goût acide sur la langue et trembla de l'envie de hurler sa rage comme l'Ancien captif dans l'autre salle, mais il serra les dents et ravala sa fureur.

Roth sentait les tourments de Claire, ses émotions exacerbées - son trouble et son désespoir - se réverbérant dans ses propres veines. Qu'elle en pince toujours pour Reichen ne le surprenait pas. Elle avait fait beaucoup d'efforts pour refouler les sentiments qu'elle avait pour lui pendant toutes ces années, mais elle était faible et son sang l'avait trahie facilement. Roth ne s'était certes pas particulièrement soucie de savoir son cœur infidèle. L'amour était une émotion passagère et changeante qui ne l'avait jamais beaucoup concerné. L'ambition et le dynamisme, la possession et la gagne... voilà ce qui comptait pour lui. Et c'était un très mauvais perdant !

— Cela fait vingt et un jours que l'Ancien est privé de nourriture, dit le vampire qui observait la créature au côté de Roth.

Il s'appelait Dragos, même s'il portait un autre nom - l'un de ses nombreux pseudos -, lorsqu'il avait approché Roth pour lui proposer de participer à sa révolution. Ou plutôt son « évolution », car l'idée de Dragos était de faire sortir la Lignée du monde d'ombre où ses membres étaient obligés de se dissimuler, pour la mener à une position de pouvoir suprême sur l'humanité. Une évolution qui verrait Dragos et quelques-uns de ses associés triés sur le volet prendre les commandes.

— La privation de nourriture est douloureuse, bien entendu, poursuivit Dragos, mais d'ici à quelques jours ses fonctions vitales se seront ralenties au niveau adéquat. Nous lui avons administré des doses de sédatif à intervalles réguliers pour accélérer le processus, mais, malheureusement, dans ce type d'opérations, laisser faire le temps est la seule méthode éprouvée et... Si je vous ennuie, *Herr Roth*, n'hésitez surtout pas à me le dire.

Roth se força à revenir à la situation. Prudent, il eut un hochement de tête respectueux.

—En aucun cas, sire.

Contrarier Dragos était suicidaire et, vu le ton plaisant qu'il venait de simuler, il devait être furieux.

—Vous commencez à m'inquiéter, Roth. Est-ce que les problèmes que vous avez depuis peu avec cet emmerdeur chez vous en Allemagne vous auraient distrait de questions plus importantes ?

Malgré l'affront, Roth baissa un peu plus la tête.

—Non, sire, pas le moins du monde.

Dragos savait que le Havrobscur de Roth à Hambourg et sa maison de campagne avaient été détruits. Il savait aussi que la compagne de Roth s'était retrouvée au cœur des événements, mais il ne savait rien du fait qu'elle avait une histoire commune avec le responsable des attaques.

Roth avait lui aussi une histoire commune avec Reichen. Sa haine remontait à plusieurs mois avant l'arrivée de Claire à Hambourg, mais il s'était souvent demandé si Reichen comprenait l'ampleur de son inimitié et jusqu'où il était allé afin de le voir souffrir.

Il lui fallait reprendre le contrôle de la situation en Allemagne, c'est-à-dire s'assurer qu'Andréas Reichen trouve une mort rapide, certaine et de préférence douloureuse.

Roth releva la tête et rencontra le regard dur de son chef.

—Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, sire. Notre mission constitue ma seule priorité.

— Bien. (Le regard perçant de Dragos était sans pitié.) Faites en sorte que cela le reste, *Herr Roth*.

De l'autre côté de la baie vitrée, l'Ancien lâcha un autre hurlement de souffrance. Dragos regarda sans ciller la créature qui était le père de son père se lacérer lui-même de ses ongles et mugir de douleur.

—Je n'ai plus besoin de vous pour l'instant, marmonna Dragos sans regarder Roth. Je veux un rapport dans la soirée.

—Bien, sire, siffla Roth à travers un sourire forcé.

Ce sourire se transforma en rictus tandis qu'il sortait du labo pour aller s'occuper de sa mission pour Dragos. Alors qu'il traversait le bunker en rage, son portable sonna dans sa poche et il lui fallut se retenir pour ne pas l'écraser dans son poing.

— Qu'est-ce que c'est ? éructa-t-il en décrochant.

Prêt à exploser, il écouta un Agent du maintien de l'Ordre d'Hambourg l'informer que sa Compagne de sang était en sécurité près de lui.

— Est-elle seule ?

— Oui, commandant. Et par miracle, elle semble indemne. Elle est avec nous dans votre bureau de la Speicherstadt

— Parfait. (Roth se glissa dans une réserve inoccupée et ferma la porte derrière lui.) Passez-la-moi, je voudrais lui dire un mot.

Assise par terre, Claire aurait voulu ignorer l'Agent qui frappait à la porte des toilettes, mais elle ne pouvait pas se cacher là indéfiniment. Pas plus qu'elle ne pouvait éviter de parler à Wilhelm, qui l'attendait apparemment au bout du fil.

— *Frau Roth !* appela l'Agent. Tout va bien là-dedans ?

Elle se releva et alla ouvrir la porte. Alors qu'elle sortait de la pièce obscure, l'Agent lui tendit son portable. Elle le prit et le porta lentement à son oreille.

Dès qu'elle entendit le souffle de Wilhelm dans l'écouteur, elle sut qu'il était furieux contre elle. Elle sentit dans ses veines qu'il était à bout de patience.

— Tu m'as menti, dit-elle en guise de salut. Mais de toute façon, tu as menti à propos de beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

Sa réponse fut tranchante.

— Mais, bordel, de quoi parles-tu ?

— Les hommes que tu as envoyés au manoir cette nuit. Ils n'avaient pas la moindre intention d'emmener Andreas paisiblement. C'était un commando de tueurs qui avaient ordre de l'abattre.

—Andreas Reichen est un individu très dangereux, répondit Roth, glacial. Je ne pensais qu'à ta sécurité, Claire.

—Ah oui ? (Elle avait légèrement haussé le ton, suffisamment pour s'attirer des regards anxieux de la part des Agents présents.) Si tu avais le moindre souci pour ma sécurité, pourquoi alors avoir insisté pour que je reste là-bas avec lui ? Tu m'as pratiquement jetée dans ses bras.

Le ricanement amusé de Roth lui porta sur les nerfs.

—En vérité, je ne vois pas ce qui te peine tant, ma chérie. Après tout, d'après ce que j'ai compris, tu t'es débrouillée pour te tirer de la situation sans dommages pour ton joli cou.

Claire écarta le commentaire à l'évidence orienté de Roth d'un mouvement de tête. Elle n'allait pas le laisser essayer de la culpabiliser alors qu'il la rendait malade de colère et de dégoût, mais aussi de peur.

— Et la fille de *l'Aphrodite*, Wilhelm ? Est-ce qu'elle t'a échappé sans dommages ?

Le silence se prolongea à l'autre bout de la ligne et cela donna à Claire le courage de poursuivre, de tout déballer en un souffle.

— Que sais-tu de l'attaque contre le Havrobscur d'Andréas, Wilhelm ? Tu as quelque chose à voir avec ça ? (L'horreur de ce qu'elle allait dire faillit la submerger.) Est-ce que tu as envoyé un Laquais chez lui avec un commando chargé de tuer tous les occupants de sa maison, ou non ? Es-tu l'assassin qu'il t'accuse d'être ?

—Voyons, Claire. Tu te rends compte de ce que tu dis ? C'est quoi toutes ces conneries paranoïaques ?

—Paranoïaques, hein ?

Elle avait entendu son hésitation comme elle entendait presque les rouages de son cerveau brillant cliqueter tandis qu'il soupesait les erreurs qu'il avait commises et calculait la meilleure manière de les minimiser.

— Qu'est-ce qu'il y a entre toi et Andreas ? reprit-elle. A-t-il menacé de révéler ce que tu es vraiment, ou bien est-ce que c'est personnel... à cause du passé ?

—Je me fous pas mal du passé, rétorqua Roth sans la moindre émotion dans la voix. Et, sauf erreur de ma part, Claire, ce qu'il peut y avoir entre Reichen et moi est devenu il y a quelques minutes à peine, aussi personnel

que ça peut l'être. Et quelle sorte de compagnon serais-je pour toi si je le laissais sans réagir violer le caractère sacré de notre lien et s'en aller tranquillement ? Il n'y a pas un mâle dans toute la nation vampire qui me refuserait le droit de défendre ton honneur. *Oh, mon Dieu! Il a raison.*

Si la violence dont il avait fait preuve au cours des semaines écoulées n'avait pas suffi, en s'abreuvant à sa veine, à la veine d'une Compagne de sang déjà liée, Andreas venait tout simplement de signer son arrêt de mort.

La gorge serrée d'effroi, Claire déglutit.

—Tu ne m'as jamais aimée, Wilhelm, pas vrai ? Pourquoi as-tu voulu que je devienne ta compagne ? En quoi ce que je peux faire maintenant te concerne-t-il alors que je n'ai jamais vraiment fait partie de ta vie ? Notre lien n'a jamais été autre chose qu'une mascarade, une...

— Si tu cherches un moyen de justifier tes actes, Claire, tu commets une grave erreur. Le fait est que tu es ma compagne. Si, ou plutôt quand je mettrai la main sur Andreas Reichen, j'exigerai mon dû, rien de moins. Compte sur moi.

La menace dans sa voix était sans appel et Claire savait à la façon abrupte qu'il avait eue de l'interrompre qu'elle ne trouverait chez lui aucune pitié. Elle n'avait jamais été du genre à trembler, mais à l'idée qu'il puisse envoyer de nouveaux tueurs en ville à la poursuite d'Andréas elle eut le cœur serré comme dans un étau.

—Wilhelm, je t'en prie...

—Ne me supplie pas, Claire. Pas pour lui, l'interrompit-il d'un ton plein de fiel. Repasse-moi l'Agent maintenant. Tu vas aller avec lui et son collègue jusqu'à leur quartier général et les aider à retrouver cet... cet animal.

—Wilhelm, non...

—Repasse-moi l'Agent, bordel !

Elle n'eut pas à attirer l'attention des gardes. Ils étaient tous deux bouche bée, ayant entendu la violente sortie de Wilhelm, dont le son ricochait encore à travers la pièce. L'un d'eux vint jusqu'à elle ; de mauvaise grâce, elle le laissa lui prendre le téléphone des mains. Il écouta quelques instants, puis fit signe à l'autre garde de rejoindre Claire et lui ordonna de ne pas la laisser partir.

Claire sentit son cœur battre la chamade tandis que le premier garde reprenait sa conversation avec Roth. Puis il raccrocha, le regard troublé et plein de compassion, et vint vers elle avec la calme résolution d'un soldat habitué à gérer des situations difficiles.

— Il faut que vous veniez avec nous maintenant, lui dit-il gentiment mais avec fermeté. Nous avons des ordres, *Frau Roth*. Je suis désolé.

— Non. (Il lui prit le bras et Claire eut un accès de panique.) Je ne vous suivrai pas. Ne me touchez pas !

Le second garde s'approcha, l'air grave.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont, d'accord ?

Claire arracha son bras à l'étreinte puissante du premier Agent et recula de deux grands pas, se préparant à foncer pour atteindre la porte. Mais avant même qu'elle ait eu le temps de cligner des yeux, l'un des gardes s'y trouvait déjà. L'autre arriva derrière elle et lui enfonça un objet dur et froid dans les reins.

Un instant elle sentit la morsure brûlante du Taser, puis s'affala au sol en criant, le corps entier parcouru par la douleur.

— Ramasse-la, entendit-elle l'un d'eux dire au-dessus d'elle. Je vais ouvrir la voiture.

Claire sentit de grandes mains la mettre debout sans ménagement. Elle entendit la porte de l'appartement s'ouvrir, sentit le froid de l'air nocturne se glisser à l'intérieur. Il y eut alors un grondement sourd et le bruit écœurant de quelqu'un qui s'étranglait puis se mettait à gargouiller, cherchant désespérément à reprendre son souffle.

L'Agent qui tenait Claire la lâcha pour faire face à ce qui se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Putain, qu'est-ce que...

Claire leva la tête et ne put retenir un cri de surprise et de soulagement. *Andreas!*

Oh, mon Dieu ! Il est revenu me chercher.

Son grand corps bloquait la porte. Ses yeux lançaient des éclairs et ses crocs brillaient, menaçants. À ses pieds gisait le cadavre ensanglanté de l'Agent qui l'avait électrocutée, la gorge brutalement sectionnée, presque

arrachée, par une barre de fer forgé. Alors que le second garde tirait son arme, Andreas se glissa à l'intérieur du bâtiment et l'abattit avec celle de son collègue.

Puis il fut auprès de Claire et plus rien d'autre n'exista.

— Claire... Seigneur, dit-il d'une voix rauque.

Elle ne l'avait jamais vu si grave. Il passa ses mains sur son visage, la touchant partout comme s'il avait peur qu'elle soit cassée. Ses doigts puissants tremblaient contre sa peau. Pendant un instant, elle crut - elle espéra de toute son âme -qu'il allait l'embrasser de nouveau.

—Tu es blessée?

Elle secoua la tête, mais ses jambes tremblaient et il lui entourra les épaules de son bras valide pour la guider loin du sang et des morts qui gisaient au sol.

—Nous ne sommes plus en sécurité dans cette ville, dit-elle. Je viens de parler avec Wilhelm. Il sait que je suis avec toi. Il sait que tu as bu à ma veine cette nuit.

Reichen serra les lèvres. Un éclair sombre passa dans ses yeux. Du remords, peut-être ? Ou bien était-ce du regret ?

—Je crois que nous sommes désormais tous deux dans sa ligne de mire, ajouta-t-elle.

Il la regarda longuement, intensément. Puis il hocha la tête.

— Tu viens avec moi, Claire. Quoi qu'il arrive, je te protégerai.

CHAPITRE 10

Après avoir récupéré les armes, les portables et les espèces que transportaient les Agents du maintien de l'Ordre, Reichen fit signe à Claire de le suivre jusqu'au 4x4 garé le long du trottoir.

— Où allons-nous? demanda-t-elle alors que Reichen démarrait en trombe. Il ne faudra pas longtemps à Wilhelm pour mettre la moitié de l'Agence à nos trousses.

Il confirma d'un hochement de tête.

— Pas question de rester à Hambourg. Il serait probablement plus prudent de quitter carrément l'Allemagne.

— Pour aller où ? Il a des contacts partout en Europe. Nous ne pouvons faire confiance à personne dans les Havrobscurs ou à l'Agence ; on serait trahis à la première occasion.

— Nous pouvons faire confiance à l'Ordre.

Du coin de l'œil, Reichen vit la moue dubitative de Claire.

— L'Ordre ? D'après ce que j'ai entendu dire, ses membres ne sont pas du genre accueillant. Et pourquoi un dangereux groupe de justiciers basés aux Etats-Unis voudrait-il nous aider ?

Reichen résista à l'envie qu'il avait de rectifier cette vision des choses, une opinion injustement mais largement répandue au sein de la nation vampire depuis des générations. Il risqua un regard vers Claire.

— Cela fait près d'un an maintenant que je travaille avec Lucan, Tegan et les autres guerriers. La nuit où mon Havrobscur a été attaqué, j'étais loin de Berlin parce que je menais à bien une mission pour l'Ordre. Nous rassemblions des informations sur une série d'assassinats de Gen-1 et cherchions d'éventuels liens avec des clubs de sang européens.

— Toi et l'Ordre... vous travaillez ensemble ? (Elle se tut et l'observa tandis qu'il prenait un boulevard fréquenté menant hors de la ville.) Il y a tant de choses que je ne sais plus sur toi, André. Tout ce qui te concerne semble si différent à présent.

Pas tout, pensa-t-il, se rappelant combien elle lui avait semblé familière quand il l'avait serrée contre lui, leurs bouches réunies en un baiser torride. Dès qu'il était avec elle, il se sentait possessif, farouchement protecteur : tout ce qu'il avait ressenti au début de leur relation. Le temps n'avait rien affadi, même si cela ne lui donnait aucune raison de se réjouir.

Son besoin immédiat de la tenir dans ses bras était presque insupportable. Il savait que globalement elle allait bien, mais rien que l'idée qu'elle ait pu être bousculée par les Agents - ils lui avaient donné un coup de Taser, putain ! - le faisait bouillir de rage. L'écho de la peur de Claire, de sa douleur, lui parcourait encore les veines.

Un élément avait changé chez lui : le lien qu'il lui avait volé par le biais de sa morsure imposée. Même si Claire ne lui avait encore rien reproché, il en porterait la culpabilité jusqu'à la fin de ses jours. Et en particulier lorsqu'il aurait fait d'elle une veuve esseulée en éliminant Wilhelm Roth.

Toutefois quelque chose d'intéressé en lui trouvait l'idée de la mort imminente de Roth d'autant plus attrayante qu'elle donnerait à Claire la liberté de prendre un nouveau compagnon ; en particulier s'il s'agissait de lui-même. Mais, indépendamment du fait qu'il s'était déjà lié à elle par le sang, Claire méritait plus que ce qu'il pourrait jamais lui offrir.

— Est-ce que tu as faim ? lui demanda-t-il, pressé de détourner son esprit des nombreux torts qu'il lui avait causés, récemment comme par le passé. Tu n'as rien mangé de la journée.

Elle haussa les épaules.

— Je comprendrais que ce ne soit pas une bonne idée de s'arrêter où que ce soit pour l'instant, mais...

— Il faut que tu manges, dit-il, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. Nous allons faire une pause.

Claire étant une Compagne de sang, seule l'absorption régulière du sang d'un mâle de la Lignée pouvait lui assurer une santé parfaite et une longévité accrue, mais son corps avait tout de même besoin de nourriture pour fonctionner. Et c'était infiniment plus facile pour Reichen d'envisager de perdre les quelques minutes qu'il faudrait pour lui acheter un sandwich que d'imaginer Wilhelm Roth nourrissant Claire, comme lui seul, son véritable compagnon, pouvait le faire. Il se demanda depuis combien de temps elle ne s'était pas abreuvée à la veine de Roth, et se dit qu'à en juger

par son air vigoureux et juvénile, ça ne devait pas faire longtemps. Puis il se demanda quand elle avait fait l'amour avec Roth pour la dernière fois. L'avait-elle jamais aimé ?

Ces questions lui brûlaient la langue, mais il les ravala. Il ne voulait pas vraiment savoir. Elle n'était pas sienne et il valait mieux qu'il mette toutes ces pensées de côté s'il voulait pouvoir se concentrer sur la seule chose qui importait vraiment à présent : venger les âmes innocentes que Roth avait détruites. S'il n'en était pas capable, alors il n'était bon à rien, que ce soit pour lui-même ou pour les autres.

Reichen conduisit un moment sans parler, luttant pour ignorer le fait que seuls quelques centimètres de cuir et de plastique le séparaient de Claire. Au moins, il n'avait pas eu d'accès de pyrokinésie au bureau de Roth. Et cette petite victoire était probablement à mettre sur le compte du sang de Claire. Il avait senti le feu se réveiller en lui quand, alors qu'il n'était qu'à quelques pâtés de maisons de là, sa détresse lui était devenue palpable, mais il était parvenu à calmer la chaleur en lui avant de se retrouver face aux Agents qui lui voulaient du mal. Enfin, tout juste.

Car malgré toutes les assurances qu'il lui avait données de la protéger, il savait que son pouvoir de destruction constituait pour elle un réel danger. Plus il l'utilisait, moins il le maîtrisait. Il ne savait pas combien de temps s'écoulerait avant que le feu qui couvait en lui n'échappe complètement à son contrôle.

Il se fichait pas mal de ce qui pouvait lui arriver, mais si cela se produisait à un moment où Claire se trouvait à proximité...

Andreas Reichen considéra son joli profil à la lumière laiteuse du tableau de bord. Tête baissée, elle tentait de réparer de son mieux un méchant accroc à son pull. Concentrée, elle triturait un fil tiré entre ses gracieux doigts de pianiste. Ses cheveux d'ébène détachés s'agitaient dans le souffle d'air chaud qui sortait d'une buse d'aération.

— Mais de quoi est-ce qu'il a peur? murmura-t-elle. (Elle jeta un coup d'œil à Reichen en fronçant les sourcils.) Pourquoi Wilhelm croit-il devoir se protéger de toi ?

Reichen secoua la tête.

— Je n'en sais rien et, franchement, ça m'est égal. Je me fous de la raison pour laquelle il a fait ce qu'il a fait. Tout ce qui compte à présent,

c'est qu'il doit payer.

Elle pivota sur son siège, le regard brillant d'un éclat de suspicion.

— Il se sent menacé par toi, Andreas. Pas à cause de ce qui s'est passé au cours des deux dernières nuits, mais du fait de quelque chose qui a eu lieu avant. Pourquoi sinon serait-il allé jusqu'à ordonner la destruction de ton Havrobscur?

—J'imagine qu'il n'a pas aimé que je fouine dans ses affaires. Il a cru devoir me le faire comprendre sans ambiguïté.

Claire hocha la tête, l'air grave.

—Et que croyait-il que tu pourrais découvrir, au juste ? Je n'arrive pas à croire que c'avait quoi que ce soit à voir avec cette fille du club disparue. Pas de quoi justifier le type de représailles que tu m'as décrites.

— Parce que tu me crois, maintenant ?

Elle le regarda dans les yeux sans ciller.

—Je n'en ai pas envie, mais après avoir parlé avec Wilhelm cette nuit... je ne trouve plus la force de le croire, lui. Tu l'as effrayé, André. Il a toujours peur de ce que tu pourrais savoir ou de ce que tu pourrais lui faire. La question est : pourquoi ? Qu'est-ce qu'il protège... ou qui ?

Reichen sentit le froid lui tordre le ventre en écoutant Claire. Il ne s'était jamais demandé pourquoi Roth lui était tombé dessus. Il avait supposé que c'était le résultat d'une animosité ancienne combinée à une nouvelle opportunité qu'il lui avait lui-même fournie en lui mettant Hélène dans les pattes. Le pourquoi ne lui avait pas vraiment semblé important : après le massacre, il n'avait plus connu que la fureur et le chagrin.

Sa rage l'avait aveuglé. Son désir de vengeance aussi. Il n'avait jamais pris le temps de considérer la simple vérité que Claire venait d'exposer pour lui si distinctement.

Roth avait quelque chose de très important à cacher. Quelque chose qui allait bien au-delà des alliances crapuleuses avec les escrocs et les politiciens gravitant autour de l'Agence que la rumeur lui attribuait. Quelque chose qui justifiait de tuer une dizaine de personnes sans la moindre hésitation. Et même plus que ça, Reichen en était à présent certain.

Et tandis qu'il regardait la route devant lui, un nom s'immisça dans son

esprit comme un serpent. *Dragos!*

Seigneur Dieu ! Ces deux-là étaient-ils liés d'une façon ou d'une autre ?
Avait-il failli mettre au jour quelque alliance entre Dragos et Roth ?

S'il avait des raisons de contacter l'Ordre jusque-là, cela devenait à présent urgentissime. Il mit le pied au plancher, les pensées qui lui traversaient l'esprit aussi sombres que le paysage nocturne qui défilait au-dehors.

Quelques minutes après avoir quitté la ville, il repéra un cybercafé. Il quitta la route pour le rejoindre, priant de toute son âme pour que son intuition d'une coalition entre Roth et Dragos ne soit qu'un produit de son imagination.

Mais si son instinct ne le trompait pas ?

Ah, putain !

Si c'était le cas, il venait de refermer le couvercle non seulement de son cercueil, mais aussi de celui de Claire.

Il la fit entrer dans le café et la guida vers une table avec PC située aussi à l'écart des autres clients que possible. En utilisant une partie de l'argent qu'il avait récupéré sur les Agents morts, il acheta un bol de soupe et un sandwich pour Claire et une heure de connexion pour lui.

Tandis qu'elle commençait à manger, il ouvrit un navigateur Internet sur le PC et se connecta au site d'urgence sécurisé de l'Ordre. Une page toute noire s'afficha. En son centre clignotait une fenêtre. Reichen saisit et valida successivement le code d'accès et le mot de passe que Gideon lui avait fournis à Boston quelques mois auparavant, quand il avait commencé à travailler à distance pour l'Ordre. Puis il attendit, en se demandant si le code d'accès individuel qu'on lui avait assigné était toujours valable. L'invite disparut et il se retrouva à regarder un écran noir.

—Qu'est-ce que c'est? demanda Claire en se penchant vers Reichen.

Ce dernier secoua la tête en se disant que les guerriers devaient le tenir pour mort après la destruction du Havrobscur et trois mois sans nouvelles de sa part.

— Ce site est relié au complexe de Boston. Il est complètement sécurisé et contrôlé en continu par l'Ordre. Si mon code est encore valide, nous devrions avoir une réponse de Gideon, le guerrier en charge de la

technologie.

Il avait à peine fini de parler que l'invite réapparut, assortie cette fois d'une demande de précision quant à la méthode de contact. Reichen saisit le numéro de l'un des portables de l'Agence en spécifiant toutefois qu'il était volé et que la ligne risquait d'être surveillée.

La réponse de Gideon ne se fit pas attendre : « Bien reçu, pas de problème. T'appelle sur canal crypté immédiatement. »

Le portable se mit à sonner.

Reichen décrocha et, à la demande de l'ordinateur, énonça son nom et une série de codes de sécurité.

— On dirait que j'ai vraiment bien fait de prendre mon temps avant de supprimer ton accès au système, dit Gideon quand la communication fut établie. Eh bien, ça fait plaisir d'entendre ta voix, Reichen. Nos sources en Allemagne nous avaient dit qu'on t'avait perdu. Je vois que tu appelles d'Hambourg. Alors qu'est-ce qui s'est passé là-bas bon Dieu ?

Reichen s'efforça de résumer les dernières semaines sans omettre quoi que ce soit, pas plus l'attaque lancée par Wilhelm Roth sur sa résidence que la vengeance sans pitié qu'il avait exercée sur le vampire et ses associés depuis.

Il lui dit que Roth et ses petits copains de l'Agence étaient sur sa piste et que la situation s'était d'autant plus compliquée que Claire était désormais en fuite avec lui. Et tant qu'à parler d'elle, il lui avoua ce qu'il lui avait fait dans le bureau de Roth.

—Eh bien, Reichen. siffla le guerrier à l'autre bout du fil. Elle est liée à lui par le sang. Tu sais que pour ça il pourrait te tuer en toute légalité ; il pourrait exposer ta tête dans tous les Havrobscurs de la nation vampire et personne n'y trouverait rien à redire.

—Oui, je sais.

Reichen ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil à Claire et de se dire que depuis moins de vingt-quatre heures qu'elle était avec lui, tout allait de mal en pis pour elle.

—Je me fous pas mal de ce que Roth pourrait me faire, reprit-il. C'est Claire que je veux voir protégée. Roth est en fureur et ça ne m'étonnerait pas de lui qu'il essaie de passer sa rage sur elle. Cette nuit même, ses

Agents ont essayé de l'arrêter sur ses ordres. L'un d'eux lui a même donné un coup de Taser avant que j'aie une chance de le désarmer.

Gideon laissa échapper un sifflement.

—Seigneur. Ce Roth est décidément un vrai prince, hein ?

— On fait difficilement pire. Et ce n'est pas tout. Je commence à penser qu'il pourrait bien être impliqué dans quelque chose de beaucoup plus gros que ses magouilles habituelles. Il est bien possible qu'il soit de mèche avec Dragos.

—Oh, bordel... Et tu as des preuves de ça, ou c'est juste une intuition ?

— Une intuition pour l'instant, mais ça ne me surprendrait pas une seule seconde.

—D'accord, dit Gideon. (On entendait en fond sonore le bruit de doigts courant sur un clavier.) Avant tout, il faut que vous quittiez l'Allemagne. Je suis en train d'arranger votre vol pour les États-Unis, mais malheureusement je ne peux pas vous faire récupérer avant demain soir. Y a-t-il un endroit où vous puissiez aller vous terrer avant le lever du soleil ?

Reichen réfléchit, mais sans succès.

— Rien de sûr dans le coin à l'heure actuelle. Roth est en cheville avec beaucoup trop de gens. N'importe laquelle des personnes auxquelles je pense pourrait nous trahir.

— Compris. Bon, écoute. Voilà ce qu'on va faire. Vous n'êtes qu'à trois heures de train du Danemark. Si on vous trouve un endroit sûr là-bas chez des amis de l'Ordre, est-ce que tu crois que vous pourrez vous débrouiller seuls pour le voyage ?

—On se débrouillera, affirma Reichen d'un ton décidé.

Sa blessure guérissait rapidement désormais et il avait retrouvé toutes ses forces. Quand bien même il devrait rejoindre le Danemark à pied en portant Claire, il le ferait !

De nouveaux bruits de clavier se firent entendre.

—Je viens d'envoyer le message à notre contact à l'instant même, reprit Gideon. On devrait avoir une réponse d'ici à une ou deux minutes.

—Gideon, l'interrompit Reichen. Je ne sais pas comment te remercier.

— Pas besoin de me remercier. Tu nous as sauvés la mise plus d'une fois. Aujourd'hui, c'est notre tour, tout simplement. (Il se tut quelques secondes, avant de glousser.) Eh bien voilà, je viens juste d'avoir confirmation du Danemark. Votre contact vous retrouvera à la gare de Varde. Elle sait à quoi vous ressemblez. Quant à vous, cherchez une blonde sculpturale avec un marmot sur la hanche. Elle s'appelle Danika.

Avant de répondre, Reichen eut un signe de tête encourageant à l'intention de Claire.

—C'est bon. On se met en route sur-le-champ.

Dragos se réveilla en sursaut, le front trempé de sueur. Sortant de son cauchemar, il s'assit dans son lit et cligna des yeux, soulagé de se retrouver dans le décor luxueux de son quartier général, toujours maître du domaine souterrain qu'il avait fait excaver plus d'un siècle auparavant dans un vaste soubassement de granit du Connecticut. Rien n'avait bougé.

Le cauchemar n'était pas la réalité.

Pas encore, en tout cas.

Et il ne le serait jamais si ça dépendait de lui.

Depuis qu'il avait eu, plusieurs semaines auparavant, la vision de son humiliante défaite - une vision qui lui avait été révélée dans les yeux ensorcelés d'une fillette probablement réfugiée au sein de l'Ordre à l'heure actuelle - , Dragos avait été poursuivi par des cauchemars. Il ne parvenait pas à se débarrasser de l'image de son laboratoire enfumé et sens dessus dessous, le précieux matériel qui l'équipait en pièces... et la cage aux barreaux d'UV vide, son monstrueux occupant - l'arme secrète de Dragos - disparu.

Mais le pire était encore cette vision pitoyable de lui-même, battu, suppliant, implorant pitié à genoux.

—Jamais, lâcha-t-il furieux, comme si sa rage pouvait suffire à bannir la prophétie de l'enfant.

Il se leva, enfila rapidement une robe de chambre de soie et passa dans son bureau. Là, un ordinateur doté d'un grand écran tactile trônait sur un bureau ouvragé qui avait jadis appartenu à un empereur humain. Dragos

fit glisser ses doigts sur la surface lisse de l'écran et une image vidéo de son laboratoire s'afficha.

Ouf, se laissa-t-il aller à penser, perturbé par l'ampleur de son soulagement. *Tout est toujours en place.*

La brillance des barreaux d'UV blessait ses yeux hypersensibles, mais ça lui était bien égal. Il zooma sur la créature léthargique, à moitié morte de faim, que contenait la cellule - une créature de sa lignée, un extraterrestre létal qui n'était autre que son grand-père. Certes, cette parenté lui importait peu, mais la puissance que recelaient les cellules sanguines et l'ADN de l'Ancien, en revanche, avait été essentielle à la mise en œuvre de ses projets.

Après des décennies de labeur, des siècles de patience passés dans la clandestinité à arranger les pièces de l'échiquier et attendre le moment propice pour jouer son coup, la réussite était à portée de main.

Et il était absolument hors de question qu'il laisse l'Ordre l'en priver et l'empêcher de jouir de la gloire qui lui était due.

Il avait déjà pris ses dispositions pour faire en sorte que la prophétie ne se réalise jamais. Il avait apporté quelques modifications à son projet, prenant des mesures drastiques et onéreuses pour protéger ses atouts.

Et il ne comptait certainement pas rester le cul sur une chaise à regarder l'Ordre continuer à foutre son travail en l'air. Ces guerriers constituaient un problème dont il se serait bien passé, un risque qu'il ne pouvait se permettre alors qu'il était si près de triompher. Avec le raid qu'ils avaient lancé sur la conférence au sommet qu'il avait organisée près de Montréal l'été précédent et qui s'était terminée par une fuite honteuse pour lui-même et ses lieutenants, les membres de l'Ordre avaient franchi une nouvelle étape dans la guerre qu'ils lui menaient. Cette attaque brutale et imprévue avait miné son autorité, pour ne rien dire du temps qu'elle lui avait fait perdre. Il ferait en sorte que les guerriers le paient chèrement.

Mais ce n'était pas le seul problème auquel Dragos avait à faire face.

Il lança l'application de téléconférence sur son ordinateur et appela les appartements de Roth, situés à l'autre bout de sa forteresse. Le vampire allemand, commandant aguerrri de l'Agence du maintien de l'ordre d'Hambourg, n'était certes pas accoutumé à jouer les sous-fifres et Dragos s'amusa à l'idée que se faire réveiller en milieu de matinée allait l'agacer

prodigieusement. Mais, malgré cela, efficace comme toujours, Roth décrocha avant la deuxième sonnerie.

C'était par cette efficacité, et aussi son ambition impitoyable, qu'il trouvait grâce aux yeux de Dragos.

— Sire, dit Roth en se positionnant devant le moniteur installé dans ses quartiers. En quoi puis-je vous servir?

—Votre rapport de situation, exigea Dragos avec un regard dur pour son lieutenant.

Roth se racla la gorge.

—Tout est arrangé. La première frappe de l'opération a été lancée hier soir. Nous devrions très vite entrer en phase de combat.

Dragos lâcha un grognement d'approbation.

—Et l'autre problème ?

Roth eut un instant d'hésitation, mais pas plus. Dragos se demanda s'il avait conscience que, pour le moment, seule son honnêteté le maintenait en vie. L'Allemand s'éclaircit la voix.

—J'ai dû faire face à un... une difficulté d'ordre personnel à Hambourg, sire.

—C'est le moins qu'on puisse dire, répliqua Dragos sans mâcher ses mots.

Prévenu par des contacts d'outre-Atlantique, il savait tout de l'attaque dévastatrice contre deux des résidences de Roth en Allemagne. On l'avait également prévenu de la disparition de sa Compagne de sang. À ce qu'on lui avait dit, elle aurait été enlevée par un vampire en bisbille avec Roth après un affrontement avec des Agents du maintien de l'ordre sur le site d'un bureau privé de ce dernier.

Et ce vampire-là était censé avoir des liens avec l'Ordre.

Dragos serra les mâchoires en considérant les nombreux ennuis qu'un tel scénario pourrait lui amener.

— Et que comptez-vous faire, *Herr Roth* ?

—Je vais régler le problème, sire.

—J'espère bien, siffla Dragos. J'imagine qu'il est inutile que je vous dise

que cette femelle constitue désormais un risque. Si elle est dans les mains de l'ennemi, elle n'est plus qu'une arme contre vous. Et contre moi.

Roth plissa ses yeux intelligents.

—Elle ne sait absolument pas où je me trouve. Je ne lui ai jamais confié la moindre information importante. En outre, elle sait que mes affaires ne la regardent pas.

— Et d'après vous combien de temps faudra-t-il à son ravisseur pour vous retrouver grâce à votre lien de sang ? demanda Dragos. Et s'ils l'utilisent pour vous trouver, ils me trouveront aussi.

— Ça n'arrivera pas, sire.

—J'exige une solution permanente, dit Dragos, qui savait fort bien ce qu'il demandait. Êtes-vous prêt à mettre en œuvre une telle solution, *Herr Roth* ?

L'Allemand lui renvoya un sourire glacial.

1. — C'est comme si c'était fait, sire.

Dragos hocha la tête.

—Bien. Mais, à l'évidence, tant que cette femelle respire, votre présence est dangereuse pour l'opération. Vous irez vous installer à Boston jusqu'à ce que vous puissiez m'assurer que le problème est résolu. Partez dès le coucher du soleil, *Herr Roth*.

Le vampire inclina la tête avec déférence.

—Entendu, sire. Il en sera fait selon votre désir.

CHAPITRE 11

Quelques heures après avoir quitté le cybercafé des environs d'Hambourg pour prendre un train à destination du Danemark, Claire et Andreas se retrouvaient escortés vers un Havrobscur de village. Leur contact, la belle Compagne de sang blonde du nom de Danika, chaleureuse et hospitalière, les fit entrer chez elle comme s'ils avaient été de la famille.

— Ce n'est pas très grand, mais confortable, dit-elle en les faisant pénétrer par la porte de derrière dans une jolie cuisine aux couleurs vives. Nous n'avons qu'une chambre avec une salle de bains attenante à vous proposer, mais vous y êtes les bienvenus.

La ferme où vivait Danika avec son petit garçon, Connor, et un jeune couple était plutôt petite comparée aux autres Havrobscurs qu'avaient connus Andreas et Claire. Les membres de la Lignée vivaient en général dans des manoirs ou des immeubles cossus, plus rarement dans des tours d'habitation. Les Havrobscurs abritaient la plupart du temps des communautés d'une dizaine d'individus, chacun prenant soin des autres même en l'absence de liens familiaux.

Mais l'environnement de Danika n'était pas la seule chose inhabituelle chez elle. Mère d'un tout petit enfant, un adorable bambin qui avait hérité de sa blondeur, mais visiblement aussi des gènes solides d'un père vampire, elle n'avait cependant pas mentionné de compagnon et paraissait mélancolique, surtout quand elle regardait son fils.

C'était justement le cas, alors que le petit Connor, qu'elle avait dans les bras, se penchait en avant en montrant distinctement Andreas du doigt. Les yeux bleus du petit garçon observaient intensément le vampire, au regard assombri par ses sourcils froncés.

—Je suis désolée, dit Danika. C'est le dermoglyphe qu'on voit au-dessus de votre col. Ces quinze derniers jours, c'est devenu sa passion.

Andreas grogna et fit un signe de tête au petit.

— Il reconnaît déjà ceux de son espèce. Il est futé.

— Oh oui!

Surprise, Claire vit Andreas remonter sa manche afin de dégager son bras et les marques qui en parcouraient la peau, pour la plus grande joie de Connor. Le petit vampire tendit une main potelée et tapota les magnifiques arabesques qui ornaient le bras musclé de son aîné.

— Pa, s'exclama-t-il alors. Pa! Pa!

— Oh ! (Les joues laiteuses de Danika prirent instantanément une teinte rose vif.) Non, mon cœur, ce n'est pas ton père. Oh, mon Dieu... Je suis désolée. Comme c'est gênant !

Claire rit et Andreas fit de même.

— Pas du tout, dit-il. Je vous assure que je me suis vu affublé de noms autrement plus désagréables.

Danika sourit, mais un voile de tristesse envahissait de nouveau son regard.

— Le père de Connor, Conlan, était un guerrier de l'Ordre. Il a été tué à Boston lors d'une mission avant la naissance du petit.

—Je suis navrée, murmura Claire, qui se rendit compte que cette perte était encore toute récente car le fils de Danika ne devait même pas avoir deux ans.

Danika haussa les épaules et s'éclaircit la voix.

—Après la mort de Conlan, je suis partie pour l'Ecosse son pays d'origine, pour y donner naissance à Connor. Je me disais que je pourrais m'y installer et élever notre fils dans les Highlands que Conlan aimait tant, mais se trouver dans son pays sans lui n'a fait que renforcer mon sentiment de manque et je suis rentrée chez moi, au Danemark, l'année dernière.

Andreas caressa la petite tête blonde de sa large paume.

—Il serait fier de vous, Danika. Où que vous ayez choisi d'élever son fils.

—Merci.

Elle sourit timidement et, au regard qu'elle lança à Andreas, Claire vit

qu'elle était sous le charme. C'était vrai qu'il était charmant, et quand il prit le petit garçon dans ses bras pour lui permettre d'explorer de plus près encore les glyphes qui l'intriguaient tant Claire eut comme un aperçu de l'homme dont elle se souvenait, cet homme insouciant et charismatique dont elle était tombée éperdument amoureuse autrefois.

Depuis qu'il avait si violemment ressurgi dans sa vie la nuit précédente, Claire pensait que l'homme qu'elle avait tant aimé n'existait plus depuis longtemps. Elle pensait que cet aspect-là de sa personnalité avait été détruit par les flammes qui lui avaient ravi sa famille et l'avaient laissé seul survivant, avec la vengeance comme unique but.

Dire qu'elle l'avait jadis accusé de ne pas prendre la vie assez au sérieux... de ne pas la prendre, elle, assez au sérieux. Elle en était venue à craindre ses comportements insaisissables et irraisonnés. Elle avait eu peur qu'il ne puisse se satisfaire d'une seule femme, et, après tout, cela avait peut-être bien été le cas car elle avait entendu parler des nombreuses compagnes qu'il avait eues au cours des ans, toutes mortelles.

Elle savait qu'il n'avait jamais eu de Compagne de sang avec qui fonder une famille, et s'était longtemps réjouie en secret de le savoir libre de ce lien. Quant au compagnon qu'elle avait elle-même si mal choisi, le lien sans amour qu'elle avait contracté avec lui n'avait heureusement jamais eu de fruit, ce qui était à présent une bénédiction étant donné ce qu'elle commençait à comprendre de sa nature traîtresse.

Andreas, malgré son insouciance affichée et ses tendances canailles de l'époque, aurait fait un compagnon formidable. Elle s'en rendait compte à présent à la gentillesse dont il faisait preuve envers Danika et la facilité avec laquelle il se prenait de tendresse pour son fils.

En le regardant, elle se demanda comment ils avaient fait pour laisser tant de temps, tant d'erreurs et de faux pas les séparer.

Elle se demanda combien de temps il lui faudrait pour oublier de nouveau ce côté magnétique d'Andréas une fois la poussière et la cendre de l'aventure dangereuse qui les avait réunis retombées.

Comment poursuivre son existence à la lumière de tout ce qu'elle apprenait sur le compte de Wilhelm et tout ce qu'elle mourait d'envie de revivre avec Andreas ?

— Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que l'aube soit déjà si proche, dit

Danika, dont la voix mélodieuse pénétra les lourdes pensées de Claire. Vous devez être épuisés. Voulez-vous que je vous montre votre chambre ?

Claire hocha la tête, persuadée, à l'expression de tendresse et de compassion qu'arborait l'autre Compagne de sang, qu'elle avait dû lire son visage à livre ouvert. Elle força ses traits à former un masque calme et indéchiffrable - un talent qu'elle avait perfectionné au cours des années passées au côté de Wilhelm Roth.

— Ce que j'aimerais vraiment, c'est un bon bain chaud, dit-elle, sentant le regard d'Andréas se braquer sur elle comme si sa requête avait été absolument déraisonnable.

— Bien sûr, répondit Danika. (Elle regarda Andreas, qui tenait toujours un Connor émerveillé dans les bras.)

Cela vous ennuerait-il de le surveiller pendant que je montre l'étage à Claire ?

— Pas de problème, affirma-t-il, les yeux toujours rivés sur Claire avec une intensité qui lui fit bouillir les sangs. Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Le petit gars et moi nous en tirerons très bien tout seuls.

Tandis que Danika la conduisait hors de la cuisine pour rejoindre les marches qui montaient à l'étage, Claire sentit le regard brûlant d'Andréas la suivre, aussi palpable qu'une caresse.

— La salle de bains est là, dit la grande femme blonde en indiquant la porte ouverte en haut de l'escalier. Personne n'utilise cette partie de la maison. Alors, faites comme chez vous. Et voici la chambre.

Claire eut du mal à retenir un soupir de contentement en pénétrant dans la pièce accueillante située au bout du couloir. Le plancher de bois massif ciré, les meubles de merisier et le grand lit couvert d'une couette créaient une atmosphère de chaleureuse simplicité comme elle n'en avait pas rencontré depuis longtemps.

— Je vous ai sorti une chemise de nuit et vous trouverez tout ce qu'il faut comme serviettes dans la salle de bains. Je ne sais pas à quoi vous êtes habituée, mais j'espère que vous serez bien ici.

— C'est absolument charmant, répondit Claire.

Elle alla jusqu'au lit massif et fit glisser ses doigts sur le point de croix expert qui ornait le magnifique dessin nordique bleu-vert, gris et crème de

la couette.

—Cette pièce me rappelle la maison du Rhode Island où j'ai grandi.

Danika sourit.

—Alors, vous êtes américaine? (Elle alla jusqu'à une grande armoire à pieds et en tira l'une des poignées de laiton poli.) Il me semblait bien que vous n'aviez pas l'accent allemand.

—En effet. Je suis arrivée en Europe il y a de nombreuses années, pour étudier la musique en fait. (Claire rejoignit l'autre femme pour l'aider à sortir deux oreillers supplémentaires et une couverture de laine pliée.) J'imagine que j'étais une idéaliste à l'époque, comme beaucoup de jeunes. Moi, j'étais déchirée entre mon amour du piano et le besoin de faire de ma vie quelque chose d'important, comme sauver le monde.

—Je ne suis pas sûre que le monde puisse être sauvé, dit Danika, ses yeux bleus soudain graves. Il y a tant de corruption et de tragédies partout. Il y a tout le temps des gens bien qui meurent, même ceux dont le seul tort est de s'efforcer de faire du bon boulot et d'améliorer la vie des autres.

Claire acquiesça.

—Mes parents faisaient partie de ces gens-là. Ma mère a quitté une vie très confortable en Nouvelle-Angleterre pour aider à creuser des puits et à distribuer des équipements médicaux dans un petit pays d'Afrique. Elle y a rencontré mon père, un jeune médecin zimbabwéen. Ils sont tombés presque tout de suite amoureux l'un de l'autre, mais à l'époque le mariage entre une Américaine blanche et un Africain noir n'était pas une mince affaire. Tombée enceinte de moi, ma mère est rentrée seule aux États-Unis jusqu'à ma naissance. Mon père est resté de l'autre côté de l'Atlantique pour continuer son travail en attendant que nous revenions reformer la famille. Quelques mois plus tard, un conflit a éclaté dans la région où il se trouvait. Ma mère n'a pas supporté d'être loin de lui alors que le village qu'ils avaient aidé à bâtir avec tant d'efforts était menacé par la guerre. Elle est repartie pour l'Afrique et, dans le mois qui a suivi, ils ont tous deux été tués lors d'une attaque rebelle sur leur camp.

— Oh, Claire! (Danika la serra tendrement contre elle). Comme ça a dû être affreux pour vous et votre famille. Je suis désolée.

Cela faisait longtemps que Claire n'avait pas repensé à la disparition de ses parents - un couple qu'elle ne connaissait que par des photos et les

histoires que sa grand-mère lui avait racontées. Elle avait eu une enfance et une adolescence à part, sans parents, tout en profitant d'une jeunesse dorée au sein de la bonne société de Newport. A présent, toute sa famille américaine avait disparu. La maison de Newport lui appartenait toujours et était entretenue par l'entremise d'une société privée, mais cela faisait presque vingt ans qu'elle n'y était pas retournée. Et soudain, elle lui manquait, et avec elle l'impression d'être vraiment chez soi.

Au bout de quelques instants, Danika relâcha son étreinte et tenta d'aborder un sujet plus léger.

— Et alors, quel objectif avez-vous fini par poursuivre ?

—Aucun des deux, en fait, admit Claire. Peu de temps après mon arrivée en Allemagne, j'ai eu mon premier contact avec un membre de la Lignée. Il était très jeune, tout au plus adolescent. C'était tard le soir et je rentrais seule d'un concert. J'ai cru qu'il voulait voler mon sac, mais il cherchait en fait tout autre chose. Il allait me mordre quand un autre vampire l'en a empêché.

—Andreas, devina Danika en souriant.

Claire secoua la tête.

—Non, pas lui. C'était quelqu'un... d'autre. Quelqu'un de très important à Hambourg, même si je ne le savais pas à l'époque. Il avait senti l'odeur de mon sang lorsque l'autre mâle m'avait fait chuter et que je m'étais écorché le genou. Il s'était tout de suite rendu compte que j'étais une Compagne de sang. Il a chassé l'autre vampire, puis il m'a prise sous son aile. Je n'ai rencontré Andreas que plus tard.

Et comme cela s'était produit pour ses parents, André et elle avaient tout de suite succombé à un amour impossible. Puis elle avait passé trente années à essayer de l'oublier, à tenter de se convaincre qu'elle n'était plus amoureuse de lui.

—C'est terrible d'être séparés aussi longtemps, murmura Danika d'une voix un peu absente. Et je sais combien il est difficile de se voir refuser ce dont son cœur a le plus besoin.

Claire lui lança un regard étonné.

— Quoi ? Mais... comment savez-vous... ?

L'autre Compagne de sang retint son souffle, puis soupira.

—Pardonnez-moi, je n'avais pas l'intention de m'immiscer dans vos pensées. (Elle porta l'index à sa tempe.) C'est mon don, hélas. Je n'aime pas lire les pensées et, à dire vrai, la plupart du temps je déteste ce pouvoir. Malheureusement, depuis la disparition de Conlan, je ne contrôle plus ce que je perçois. Je n'ai pas pris d'autre compagnon - je n'en ai d'ailleurs pas l'intention -, et la privation de sang de la Lignée semble perturber mon don. Il se déclenche et se met en sommeil quand il veut. Je suis navrée, Claire. C'était très impoli de ma part.

—Ce n'est pas grave.

— Si cela peut vous reconforter, sachez que vous n'êtes pas la seule à souffrir dans cette histoire. Andreas ressent la même chose, vous savez. Il a les mêmes regrets que vous. (Danika sourit avec douceur.) Ses pensées étaient tout aussi claires pour moi dans l'autre pièce que le sont les vôtres ici. Il est déchiré par la soif de vengeance, mais il souffre d'autre chose aussi.

Claire gardait le regard rivé sur Danika, incapable de parler. À peine arrivait-elle à respirer.

—La vie est précieuse, poursuivit Danika. Et elle est si courte, même pour nous. Quatre cent deux ans avec Conlan ne m'ont pas suffi le moins du monde. Nous n'avons que rarement de deuxième chance, que ce soit dans la vie ou en amour. Si j'avais droit ne serait-ce qu'à une minute de plus avec mon Conlan, je n'en perdrais pas une seconde en vains regrets. Dites à Andreas ce que vous ressentez vraiment

—Mais il n'est pas à moi, murmura Claire. Il ne l'est plus.

— Essayez de dire ça à votre cœur. (Danika serra doucement la main de Claire.) Essayez de dire ça au sien.

Pendant des heures après que Danika fut revenue récupérer son fils, Reichen s'empêcha de monter à l'étage. Elle était allée s'étendre pour la journée avec Connor, le laissant rôder dans la ferme paisible, à tuer le temps en essayant de ne pas trop penser au fait que Claire était couchée quelque part au-dessus de lui.

Au lit, seule, son corps charmant reposé et détendu. Sa peau crémeuse de métisse comme du velours au toucher, propre, douce et chaude...

Ah, Seigneur!

Dès l'instant où elle avait demandé à prendre un bain, elle l'avait condamné à l'imaginer nue et parfumée après un long séjour dans l'eau chaude. Il avait eu une envie furieuse de bondir après elle dans l'escalier quand elle avait quitté la cuisine avec Danika, une envie qui ne lui était toujours pas passée. Il ne désirait rien tant que d'être avec elle, la reconforter et lui dire qu'elle était à l'abri de Roth et de ses associés. Lui assurer que, quel que soit le mal à l'œuvre autour d'eux, il la protégerait à n'importe quel prix.

Ce qu'il avait été incapable de faire pour sa famille ou pour Hélène.

Mais le temps passé avec Danika et son jeune fils l'avait ramené sans pitié à cette réalité : il n'était pas là pour dissiper les craintes de Claire, pas là pour assouvir son propre désir d'elle ou répondre à l'appel primitif du lien de sang qui l'attirerait vers elle à jamais. Un lien de sang qu'il lui avait imposé, ne manqua-t-il pas de se rappeler à lui-même.

Non. Il était là pour une seule raison : se venger.

Tout le reste - ses besoins et ses désirs, son avenir, son droit au moindre petit instant de joie égoïste - avait brûlé dans le feu qui avait dévoré son Havrobscur.

Bien avant ça même, se dit-il tristement, se projetant par la pensée la nuit où il avait vu Claire pour la dernière fois. Cette nuit de bêtise et de violence l'avait laissé battu et ensanglanté, à cuire dans un champ sous un rude soleil matinal. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait rien su du pouvoir qui lui avait été imposé à la naissance, un pouvoir transmis par une mère Compagne de sang qu'il n'avait pas connue, qui n'avait pas vécu assez longtemps pour l'avertir de ce que sa fureur risquait de provoquer.

Il l'avait appris lors d'un moment saisissant de brutalité, cet affreux matin dans les environs d'Hambourg, et l'horreur de ce qu'il avait fait ne l'avait jamais plus quitté.

Il y avait eu tant de vies innocentes réduites en cendres autour de lui. Sa propre vie courait vers une fin identique, mais il avait encore le temps de rétablir la justice, au moins au nom des vies qui avaient été supprimées sur ordre de Wilhelm Roth. Il savait très bien que sa colère et sa haine ne pouvaient que renforcer le feu qui vivait en lui et que celui-ci finirait par le détruire, mais il était hors de question qu'il disparaisse sans entraîner

Roth avec lui.

Il espérait seulement qu'il serait assez résolu pour tenir Claire à distance tandis qu'il se rapprocherait de cette fin inévitable.

C'est la force de cette conviction qui finit par lui donner celle de monter l'escalier pour rejoindre la chambre que Danika leur avait attribuée. En outre, il ne savait pas si le couple qui partageait la ferme avec Danika et son fils était au courant de leur présence, et il n'avait pas l'intention de la mettre en position d'avoir à mentir si ses corésidents s'avisaient de passer par la cuisine et y trouvaient un étranger.

Arrivé au fond du couloir, Reichen s'arrêta devant la chambre fermée. Son cœur battait la chamade tant il avait conscience de la présence de Claire de de l'autre côté de la porte. Il pria pour quelle soit endormie, en se disant quelle devait forcément l'être, vu les nombreuses heures qu'il avait passées à attendre en bas. Aussi doucement que possible, il tourna le bouton de porcelaine et glissa un regard dans la pièce.

— Salut, dit Claire, sa voix à peine plus qu'un murmure.

Elle était assise d'un côté du grand lit, vêtue d'un léger tee-shirt bleu qui masquait difficilement ses tétons bruns et la courbe avantageuse de sa poitrine. Une petite lampe était allumée sur la table de chevet à côté d'elle et sa lumière dorée jouait dans les cheveux d'ébène de Claire et sur ses traits charmants.

Fronçant les sourcils, il pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui sans un bruit.

—Tu devrais être en train de dormir.

Elle haussa les épaules.

—J'ai cru que le bain me calmerait, mais je n'arrive pas à fermer l'œil.

Il lui fallut fournir un gros effort pour ignorer la poussée de désir qui s'empara de lui à cette nouvelle évocation de Claire nue dans une baignoire d'eau fumante et savonneuse.

— La nuit tombe tôt, grommela-t-il. Nous devons être prêts à attraper notre avion pour les États-Unis au coucher du soleil. Tu ferais mieux d'éteindre et d'essayer de te reposer.

Elle bougea, pas pour éteindre mais pour lui montrer l'espace vide à côté d'elle.

—J'ai pris un des oreillers les plus mous, mais si tu préfères tu peux l'avoir.

Il lui lança un regard noir, plus à cause de l'inconfort que lui causait son érection grandissante que de sa proposition de choisir son oreiller. Son mouvement avait eu pour effet de tendre son tee-shirt et de le transformer en deuxième peau.

De plus, la couette avait glissé et le regard brûlant de Reichen vint se braquer sur les quelques centimètres carrés de la culotte de Claire.

Une culotte rouge écarlate !

Il se figea, chacun de ses nerfs tendu de désir.

—Tu te souviens peut-être que quand je dors, c'est profondément. Alors n'aie pas peur de me réveiller si tu es toujours du genre à te tourner et te retourner et à accaparer les couvertures. Je ne m'en rendrai probablement même pas compte.

Il revint à lui en comprenant qu'elle s'attendait à ce qu'il dorme dans le lit avec elle. Juste à côté d'elle, alors que seuls un mince bout de coton et un minuscule triangle de soie l'empêchaient de suivre le désir dévorant qu'il avait d'elle.

—Le lit est à toi, dit-il d'une voix rauque. On n'est pas entre copines, bordel. Tu ne peux pas vraiment t'attendre à ce que je dorme avec toi, Claire.

Le visage de cette dernière s'assombrit.

—Mais, je ne voulais pas dire...

— Seigneur! grommela-t-il. (Une onde de chaleur parcourut soudain sa peau, avivant encore son désir.) Coucher avec toi maintenant serait pour moi la pire des choses à faire.

Vu la façon dont elle détourna le regard, il avait dû dire ça d'une voix encore plus dure qu'il ne l'avait cru. Elle secoua la tête et laissa échapper un soupir.

— Le lit est assez grand pour nous deux. C'est tout ce que je voulais dire.

Il la contempla un long moment, les muscles tendus par son désir de la rejoindre sur le matelas et de la serrer contre lui.

Ce désir était si fort qu'il ne voyait plus rien d'autre. Il ne sentait plus que la pointe de ses crocs s'enfonçant dans la chair de sa langue.

— Dors, Claire.

Il s'arracha à sa contemplation et s'installa sur le plancher. Le tapis tissé main qui couvrait les vieilles planches de bois était inégal et sentait la cire d'abeille. Malgré la dureté du sol, il se mit sur le côté, seule position lui permettant de ne pas souffrir de la formidable érection qui faisait de son membre une colonne de marbre.

L'avait-il vraiment prévenue quelques minutes auparavant que la nuit ne tarderait pas à tomber ?

Tu parles!

Le coucher du soleil était encore loin et l'attente allait lui paraître sacrement longue.

CHAPITRE 12

Etendue sur le lit, tout à fait éveillée, Claire avait les yeux grands ouverts sur l'obscurité assurée par les volets fermés. Elle n'avait pas bougé depuis qu'Andréas s'était allongé au sol. Le temps s'éternisait et pendant un long moment elle avait été sûre qu'il était tout aussi éveillé qu'elle... et tout aussi déterminé à garder le silence et à faire comme si de rien n'était.

Mais, il devait y avoir de ça environ une heure, sa respiration était passée d'un souffle contrôlé difficilement discernable au profond murmure rythmé du sommeil.

Tandis qu'elle l'écoutait dormir, les mots de Danika sur la rareté des deuxièmes chances et la vanité des regrets se répétaient en boucle dans son

esprit comme une chanson dont on n'arrive pas à se défaire. Il y avait tant de choses qu'elle aurait voulu dire à Andreas. Tant de choses qu'il fallait qu'il entende.

Mais il ne l'aurait pas écoutée. Il ne semblait pas disposé à la laisser approcher assez pour l'atteindre. Et elle avait besoin d'être proche de lui à présent, ne serait-ce que pour sentir sa force à un moment où tout son monde s'écroulait autour d'elle.

Elle avait senti un mur s'élever entre eux la nuit précédente. Et il semblait grandir sans cesse depuis qu'ils avaient rejoint le Havrobscur. Claire ne savait pas bien ce qu'elle avait fait pour le contrarier, mais peut-être avait-il simplement mal supporté de se retrouver obligé de prendre soin d'elle à présent que Wilhelm les avait tous deux dans le collimateur.

Un instant elle souhaita posséder le don de Danika; l'esprit d'Andréas et ses émotions obscures ne constitueraient alors plus un tel mystère pour elle.

Mais, en la circonstance, son propre don l'aiderait aussi. Dans le royaume du rêve, tout le monde était plus accessible. Certes tout ce qu'on y entendait ou voyait n'était pas forcément la vérité, mais la nature surréelle des rêves avait l'avantage de dépouiller le rêveur de ses inhibitions.

Claire risqua un coup d'oeil par-dessus la partie inoccupée du grand lit à la masse imposante du corps d'Andréas sur le sol. Elle passa en chien de fusil, la tête sur le bras, et se mit à l'observer en se demandant où ses rêves l'avaient emmené. Elle ferma les yeux et pensa à lui en laissant son corps se relâcher, forçant son esprit à se calmer et à se préparer au sommeil.

Puis elle laissa son don faire son office, ses rameaux de conscience à l'affût.

Il fallait en général une concentration considérable pour trouver un rêveur mais, avec Andreas, elle n'avait pas plus tôt glissé sous le voile du sommeil qu'il était là. c'avait toujours été le cas avec lui, comme si le lien établi lors de leur première rencontre ne s'était jamais affaibli.

Il y avait eu des moments, longtemps après qu'il avait disparu de sa vie, où Claire avait été tentée de le chercher dans son sommeil. Mais elle avait eu trop peur d'avoir de nouveau à faire face à son rejet et trop honte de n'avoir su trouver pour Wilhelm, malgré tous ses efforts, un amour proche de celui dont elle n'avait pu se défaire pour Andreas.

Et après tout ce qui s'était passé depuis la nuit précédente, ce qu'elle ressentait à présent envers Wilhelm - et le lien de sang qui l'enchaînait à lui - n'était plus qu'une méfiance glaciale et dévorante, voire du mépris si tout ce qu'elle avait appris à son sujet s'avérait exact.

Après tout ce qu'elle avait traversé avec Andreas au cours des longues heures épuisantes qu'ils venaient de passer ensemble, elle devait bien reconnaître quelle éprouvait une certaine peur devant l'individu légal qu'il était devenu. Mais cette angoisse avait été accompagnée par une vague d'émotion qui la terrifiait encore plus quand elle se rendait compte à quel point elle l'aimait encore.

À quel point elle le désirait encore, combien elle avait encore besoin de lui.

Avec quelle facilité elle se voyait retomber amoureuse de lui... Comme si en fait elle n'avait jamais cessé de l'être.

Et alors qu'elle pénétrait dans son rêve, elle eut le souffle coupé de le trouver sous un ciel étoilé, assis torse et pieds nus dans l'herbe fraîche du parc sanctuaire qu'elle avait conçu pour l'espace vide qu'avait occupé son Havrobscur. Tout était exactement comme dans la maquette d'architecte, au détail près, jusqu'au dernier banc et au dernier massif de fleurs.

Mon Dieu ! Il a complètement mémorisé le projet.

— C'est magnifique, déclara-t-il alors, et elle sentit la vibration de sa voix profonde se répercuter dans tous ses os. Tu savais exactement ce qu'il fallait mettre là. Je ne sais pas comment tu as fait, mais tu savais.

Il ne se retourna pas pour lui faire face tandis qu'elle s'approchait prudemment du bord de son rêve, dans lequel le terrain qu'il imaginait embrassait le lac étincelant qu'il bordait. Luminescente au clair de lune, la peau dorée d'Andréas était rendue plus somptueuse encore par la luxuriance des glyphes intriqués qui parcouraient son dos musclé comme le chef-d'œuvre d'un peintre inspiré. Claire se souvint d'avoir suivi par le passé ces marques superbes du bout de la langue ; en fermant les yeux, elle voyait encore chacun des arcs et chacune des arabesques qui couraient sur sa peau à la fois douce et ferme.

—Tu sais que tu ne devrais pas être ici, dit-il lorsqu'elle s'arrêta à côté de lui.

A présent il la regardait, avec une expression qu'elle n'aurait pas

vraiment qualifiée d'amicale. Ses iris lançaient une lumière d'ambre perçante et lorsqu'il retroussait les lèvres pour parler, les pointes de ses crocs brillaient, tranchantes comme des rasoirs.

— Tu n'as pas ta place ici, Claire. Pas avec moi. Pas comme ça. Tu n'aurais pas dû venir ici sans y être invitée.

— Il fallait que je te trouve.

— Pour quoi faire ?

— J'avais besoin de te voir. Je voulais... parler.

— Parler!

Il avait craché le mot comme une menace. Avant que Claire ait compris ce qu'il faisait, il était debout, la dominant de toute sa hauteur. Ses yeux brûlaient tellement qu'elle fut surprise que son tee-shirt et sa culotte ne fondent pas sous l'éclat du regard qui la parcourut du haut de la tête aux orteils nus.

— Et de quoi voulez-vous parler, *Frau Roth* ?

— Ne fais pas ça, dit-elle, tressaillant à son ton mordant. Ne l'utilise pas pour mettre un obstacle entre nous.

— Il est l'obstacle entre nous, Claire. Nous l'y avons mis tous deux, non ? Et si tu ne le regrettes que maintenant, ce n'est pas mon problème.

Elle fronça les sourcils, désarçonnée par cette rebuffade alors qu'elle était venue là par affection pour lui, en toute amitié.

— Pourquoi fais-tu ça, Andreas ?

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu me repousses. Tu me traites comme si Wilhelm et moi ne faisons qu'un, que nous étions tous deux tes ennemis.

— Et tu voudrais que je fasse quoi: Que je te dise que tout finira par coller entre nous ? Que je prétende que Roth n'existe pas de sorte que nous puissions tous deux reprendre où nous en sommes restés il y a tant d'années ?

Claire baissa les yeux. Elle se sentait idiote d'avoir voulu qu'il lui dise toutes ces choses-là, et d'autres encore. Des mots qu'il ne lui dirait peut-être plus jamais, même à l'abri de la protection éphémère d'un rêve.

Il lui souleva le menton du bout de ses doigts puissants.

— Nous ne pouvons rien changer à ce qui s'est passé, Claire. Je ne veux pas mentir pour que toi ou moi nous sentions mieux. Et je ne vais pas te faire des promesses que je sais ne pas pouvoir tenir.

—Non, répliqua-t-elle. Tu préfères t'enfuir.

Ses traits se décomposèrent et il secoua la tête, un éclat sombre dans les yeux.

—Tu crois que j'avais envie de te quitter, c'est ça ?

Ce n'était pas une vraie question, plutôt une accusation.

— Quelle importance si je crois ça ? rétorqua-t-elle. (Elle eut un petit rire désabusé ; la blessure qu'il lui avait infligée trente ans auparavant la faisait encore souffrir.) Laisse tomber, ne réponds pas. Je ne voudrais pas t'obliger à dire quelque chose uniquement pour que je me sente mieux.

Se rendant compte qu'elle avait commis une erreur en pénétrant dans le rêve d'Andréas, elle pivota pour le laisser seul à ses réflexions maussades. Mais avant qu'elle puisse faire un seul pas, elle sentit les doigts du vampire se refermer sur son bras, l'immobilisant sur place. Puis il vint se mettre devant elle, le visage tendu et mortellement sérieux.

—Te quitter était la dernière chose que je voulais faire. (Il se renfrogna et, assurant sa prise sur son bras, l'approcha de la paroi brûlante de son corps.) C'a été la chose la plus difficile que j'ai jamais faite. De toute mon existence, Claire.

Elle le regarda le souffle coupé, perdue dans l'éclat sombre de ses yeux. L'instant d'après, il inclina la tête et l'embrassa, leurs bouches se fondant l'une dans l'autre en de longues retrouvailles.

Elle aurait voulu que ça ne finisse jamais. Elle se sentait incapable de le laisser partir à présent qu'il était de nouveau dans ses bras, même si ce n'était qu'un rêve.

—Je te veux, Claire, grogna-t-il contre ses lèvres, que frôlaient les pointes acérées de ses crocs. Je veux te faire l'amour... Ah, Seigneur, ça fait si longtemps que j'ai besoin de te faire l'amour.

C'était un rêve, et comme dans les rêves il suffit parfois de murmurer ses souhaits pour qu'ils se réalisent, Claire se retrouva dans l'instant allongée sur l'herbe tendre et fraîche, le superbe corps d'Andréas suspendu

au-dessus d'elle.

Ils étaient nus à présent, leurs vêtements évanouis comme la brume. Mais même en rêve la peau d'Andréas était chaude et ferme au toucher. Ses larges épaules et ses bras solides, sa poitrine et son ventre musclés... tout en lui dégageait une impression réelle de force et de virilité. Claire ne se lassait pas de parcourir ce corps parfait. Et elle se souvenait très nettement que cette perfection s'étendait plus bas encore.

Comme c'était un rêve, elle mit de côté toutes les raisons qui les empêchaient d'être ensemble. Elle ne voulait connaître que l'appel de son cœur et, en posant sa paume sur la poitrine d'Andréas, elle connut l'appel du sien aussi. Son pouls battait contre ses doigts. Il respirait vite, profondément, plein de désir. Claire leva les yeux vers un regard de flamme dans un visage tendu au masque tourmenté.

— Oui, siffla-t-il, presque au-delà des mots.

Quand le bout de son gland vint titiller son sexe, elle en eut le souffle coupé. Puis il se glissa en elle d'une lente poussée des hanches, s'y enfouissant le plus profondément possible.

Claire lâcha un cri et se cambra pour le prendre tout entier en elle, avide de se sentir pleine de lui.

— Oh oui, laissa-t-elle échapper alors qu'ils retrouvaient un rythme familial, parfaitement unis de nouveau comme s'ils n'avaient jamais été séparés.

C'était un amant sauvage ; elle le savait déjà et se délectait de sa vigueur animale. Chaque poussée était pour elle comme une petite explosion, chaque grognement envoyait un frisson dans ses veines.

Il savait exactement comment bouger avec elle, connaissait le tempo précis qui arracherait à son corps tout le plaisir qu'il renfermait. Claire sentit les premiers soubresauts de la jouissance se matérialiser comme de petits éclairs dans son sang. Elle ne pouvait plus la contenir, n'avait plus la force de résister à la maîtrise de ses sens dont faisait preuve Andreas.

Elle ne put qu'enfoncer ses ongles dans ses épaules puissantes pour s'y accrocher tandis qu'il la menait vers un orgasme dévastateur. Elle ne sut pas s'il l'avait suivie sur ce chemin. Tout ce qu'elle ressentit fut l'incroyable vague de plaisir qui la submergea... puis le déchirement soudain de son absence.

Claire l'appela dans le rêve, mais il n'était nulle part.

Et à présent le parc sanctuaire où ils s'étaient étendus tous deux avait lui aussi disparu. Aveuglée par la lumière du jour, elle était assise au milieu d'un champ baigné de soleil.

—André?

Elle se leva et se mit à marcher, une main en visière au-dessus des yeux, luttant pour trouver son chemin. Elle ne connaissait pas cet endroit. Elle ne comprenait pas ce que signifiait cette lumière dorée, pas plus que l'odeur acre de fumée, et une autre qu'elle ne parvenait pas à identifier mais qui emplissait ses narines et la faisait tousser. Autour d'elle la végétation était roussie.

Soudain, elle trébucha, son pied accrochant un objet noir carbonisé au sol.

Elle fut saisie d'horreur avant même que ses sens n'analysent ce qu'elle voyait.

C'était un enfant.

Un enfant mort, brûlé au-delà de toute possibilité d'identification.

— Oh, mon Dieu. (Elle recula, révoltée. Tétanisée.) Andreas !

Elle tourna la tête et poussa un cri de soulagement en voyant la grande pelouse verte et le manoir qui avaient constitué le Havrobscur d'Andreas sur une colline qui descendait en pente douce vers un lac. Elle courut vers la maison. Elle était nue et grelottait, terrifiée et désespérée à cause de ce qu'elle venait de voir.

—André ? appela-t-elle presque hystérique en longeant l'arrière de la maison. André, tu es là ?

Les bras serrés sur sa poitrine nue, elle passa sur le devant du manoir et grimpa les marches du perron qui menait à l'élégante entrée. Elle frappa à la porte, qui s'ouvrit sans bruit. Mais personne ne l'attendait à l'intérieur.

Claire franchit le seuil et pénétra dans un étrange mausolée blanc. Où que le regard se porte, tout était d'un blanc immaculé - les sols, les murs, les meubles -, et d'un calme sépulcral.

—Andreas, je t'en prie. J'ai peur. Où es...

Il émergea de l'une des pièces qui donnaient sur le hall sinistre. Il était

nu lui aussi ; ses yeux couleur d'ambre brûlaient toujours et ses crocs étaient encore sortis. Il avança vers elle sans un mot, la serra de toutes ses forces dans ses bras et l'embrassa avec tant de fièvre et de désir qu'elle se sentit presque défaillir.

Et puis, alors qu'elle commençait à se sentir de nouveau en sécurité, il s'écarta d'elle violemment et la poussa loin de lui, au point qu'elle eut du mal à ne pas perdre l'équilibre. Elle sentit alors quelque chose d'humide et de glissant sous les pieds. Mais il fallut un instant avant que l'odeur cuivrée du sang n'atteigne son nez.

— Oh, mon Dieu !

Claire regarda le sol, qui n'était plus blanc, mais de marbre veiné. Du marbre tâché de sang et couvert d'entrailles. Les murs et les meubles n'étaient plus immaculés non plus. À présent tout était dévasté, criblé de balles, ensanglanté. Tout était renversé, en morceaux.

— Oh, non... Oh, mon Dieu... Non !

Elle ne savait comment interpréter le champ brûlé ou le cadavre tragique de l'enfant là dehors, mais il n'y avait pas le moindre doute sur ce qu'elle était en train de contempler. Claire regarda Andreas horrifiée, la mort dans l'âme, consciente qu'il lui montrait la destruction de sa maison. Une destruction voulue par Wilhelm Roth, comme Andreas le lui avait dit cette première nuit dans son manoir des environs d'Hambourg. Elle lui tendit la main pour chercher son réconfort, mais il ne la prit pas. Il arborait une expression dure, accusatrice. En baissant les yeux, elle comprit pourquoi.

Elle avait les paumes et les doigts couverts de sang. Il y en avait aussi partout sur le devant de son corps, et même ses cheveux en étaient collants. Et là, à ses pieds, était étendu le corps sans vie d'un petit garçon, l'un des petits-neveux de Reichen, tué par balle. Il y avait d'autres corps ailleurs dans le manoir, au rez-de-chaussée, dans l'escalier à mi-étage, près de la porte de la cave à l'autre bout du hall. Elle se trouvait au milieu d'un massacre qu'elle n'aurait pu imaginer dans ses pires cauchemars.

Lorsque son regard revint à Andreas, il émanait de lui une chaleur mortelle. Des flammes s'échappaient de son corps pour aller mettre le feu aux murs et aux meubles. En quelques secondes, l'incendie était général.

Claire laissa échapper un cri de désespoir strident.

Elle se secoua pour sortir du rêve, incapable de supporter une seconde de plus toute cette laideur.

Nauséuse et tremblante, elle s'assit dans le lit et rejeta la couette et les draps. Elle n'avait pas de sang sur elle. Pas de cendres non plus. Ne restaient plus que les sueurs froides provoquées par la terreur qu'elle avait ressentie et l'angoisse d'avoir assisté à l'horrible cauchemar d'Andréas.

Elle s'attendait à ce qu'il se réveille et lui offre une explication ou son réconfort. Il devait savoir combien tout cela l'avait secouée. Mais il dormait toujours, respirant tranquillement au sol à côté du lit. Il la laissait supporter seule son profond désarroi, comme s'il avait tenu à ce qu'elle soit bouleversée, terrifiée même, par ce qu'il lui avait montré.

Peut-être, d'une certaine manière, avait-il aussi voulu qu'elle ait peur de lui.

Claire attendit que son pouls se calme et que son corps arrête de trembler, puis elle se glissa sous la couette et compta les heures jusqu'au crépuscule.

CHAPITRE 13

Putain, c'est mort, ici, ce soir, grommela Chase en parcourant du regard le night-club pourtant bondé. On aurait dû filer sur le nord de la ville comme je te le disais plutôt que de perdre notre temps dans Dorchester.

Kade haussa les épaules en faisant un sourire en coin à Brock, le troisième élément de leur patrouille.

— Si tu veux vraiment voir des clubs vides, va faire un tour chez moi en Alaska. C'est pathétique, mec. On a plus d'élans que de femmes au kilomètre carré.

— Pas possible, grogna Chase. Rien d'étonnant à ce que tu aies sauté sur l'occasion de venir à Boston l'an dernier. Combien de mois à te geler les couilles avant que tous ces élans finissent par te faire bander ?

Brock émit un ricanement et Kade, retroussant ses lèvres pour laisser voir la pointe de ses crocs, fit un double doigt d'honneur à l'intention de ses deux compagnons.

— Bon, on s'est bien marrés, mais maintenant je me casse, annonça Chase. (Sous le bord de son bonnet noir, ses yeux bleus avaient quelque chose de trouble.) J'ai un besoin que je ne satisferai pas en restant dans ce bouge. Bonne chance pour la chasse à l'élan, conclut-il en caressant sa barbe naissante.

Kade fit un signe de tête à l'ancien Agent du maintien de l'ordre.

— On se retrouve au complexe.

— Un jour ou l'autre, c'est sûr, répondit Chase, qui se dirigeait déjà vers la sortie du club.

Après son départ, Brock soupira en secouant la tête.

— Ce fils de pute a un sérieux problème.

— Tu veux dire à part le balai dans le cul hérité de son séjour à l'Agence ? lâcha Kade en regardant le grand guerrier que l'Ordre avait recruté à Détroit à peu près au moment où lui-même arrivait d'Alaska.

Ce n'était pas que Kade n'aimait pas Sterling Chase - surnommé « Harvard » en raison des brillantes études qu'il avait faites. Chase était un bon guerrier, l'un des meilleurs, même. C'était un tireur hors pair et un soutien sans faille lors d'un combat, mais côté relations personnelles, il était plus froid qu'un glacier.

— Je ne sais pas ce qui cloche chez lui, dit Brock. Mais il ferait mieux de regarder où il met les pieds, voilà ce que je dis. Pour moi, c'est le genre de type qui en a un dans la tombe et l'autre qui ne demande qu'à suivre. Il se fout de tout, et ça, c'est dangereux. Pas seulement pour lui, mais aussi pour

ceux qui comptent sur lui.

Tout en écoutant Brock, Kade observait le bar et la piste de danse.

Une paire de jeunes femelles arrivait de leur côté. Brock leur fit son sourire enchanteur, celui qui ne manquait jamais d'attirer à lui les plus belles femmes. Ce type avait de la technique, c'était incontestable. Mais Kade n'était pas un empoté non plus. Il considéra les deux beautés qui traversaient la foule en prenant leur temps, braquées sur les deux vampires comme deux missiles guidés par laser.

—Tu peux prendre la blonde, murmura-t-il, s'étant décidé pour la brune aux jambes qui n'en finissaient pas sous sa minijupe de cuir rouge.

Il leur fallut à peine trois secondes pour convaincre ces dames de les suivre à l'extérieur. Malheureusement, une fois dehors sur le parking, il n'en fallut pas plus à Kade pour sentir ses sens de vampire se réveiller et monter tout de suite en puissance.

Il humait l'odeur du sang.

Du sang frais, et beaucoup, qui venait de quelque part derrière le club.

Un coup d'oeil à Brock lui confirma que l'autre vampire avait lui aussi perçu l'odeur cuivrée des globules rouges humains. Plantant là les deux femmes, qui se mirent à protester énergiquement, ils se précipitèrent à l'arrière du bâtiment.

Rien.

L'unique lampe de sécurité montée sur le toit éclairait une zone de béton nu et de rares bouts de pelouse envahis par les mauvaises herbes. Mais l'odeur du sang, particulièrement repérable pour Kade et les membres de son espèce, saturait l'air.

—Là, dit-il en repérant une tache sombre à quelques pas d'où il se trouvait.

Des éclaboussures rapprochées imprégnaient la terre sèche près d'un grillage en piteux état. C'était là que l'humain avait été blessé le plus sévèrement et la piste d'hémoglobine au sol ne laissait aucun doute sur le fait que, quoi qu'il se soit passé, la victime n'irait pas bien loin avant d'avoir perdu tout son sang.

— Il n'y a pas que du sang humain, dit Brock, sa voix de basse sinistre. L'attaquant appartient à la Lignée. Il a été blessé aussi.

À présent que l'autre guerrier le mentionnait, l'odorat de Kade reconnaissait également autre chose que des cellules *d'Homo sapiens*.

— Mais ce n'est pas un Renégat, ajouta-t-il car il ne détectait rien de l'odeur de pourriture que laissaient derrière eux les accros de leur espèce. Qui d'autre pourrait être assez bête pour se nourrir avec aussi peu de soin et laisser son Amphitryon partir en titubant comme un canard sans tête ?

Brock secoua la tête en signe d'ignorance, mais un soupçon vint soudain assombrir son calme regard d'obsidienne. Et même s'il s'était abstenu de l'énoncer, Kade avait lu le doute dans les yeux du grand mâle.

— Chase? se moqua-t-il. Impossible!

—Y a un truc qui cloche chez lui, je te dis.

—Ouais, mais pas ça.

Certes l'ex-Agent n'était pas blanc comme neige, mais de là à saigner à mort un humain et enfreindre ce faisant une des lois les plus intangibles de la Lignée... Quand il avait dit avoir un besoin à satisfaire, il n'avait certainement pas pu vouloir dire un truc pareil...

L'air grave, Brock hocha la tête.

—Il faudrait peut-être quand même qu'on aille jeter un coup d'œil, juste pour être sûrs.

Ils se mirent à suivre la piste de sang à travers un terrain vague puis le long d'une allée étroite. Plus ils avançaient plus la quantité de sang répandue augmentait. Les éclaboussures devinrent des flaques, dont les plus importantes devaient correspondre aux endroits où la victime était tombée avant de réussir à se relever pour fuir un peu plus loin.

Les traces les conduisirent jusqu'à l'entrée d'une casse au bout de la zone industrielle. L'endroit était fermé par une grille mais, malgré la grosse chaîne et le cadenas qui la verrouillaient, on avait ménagé un étroit passage, juste assez large pour que quelqu'un se glisse à l'intérieur. Et les taches écarlates que portait le cadre de la grille ne laissaient aucun doute sur le fait que quelqu'un l'avait emprunté.

—Allons-y, dit Kade en agrandissant encore l'ouverture pour qu'ils puissent s'y glisser à leur tour.

Il entendit le bruit un instant avant de voir les grands chiens noirs débouler de derrière un tas de ferraille. Deux rottweilers, gros comme des

tanks et féroces comme

des fauves.

— Oh, putain!

Le cri de Brock fut noyé par les aboiements et les grondements sauvages des chiens qui leur arrivaient dessus. Aucun animal au monde n'aurait pu venir à bout d'un vampire, mais cela ne voulait pas dire que la vue de près de cent cinquante kilos de fureur canine ne pouvait déclencher une certaine inquiétude chez un membre de la Lignée. Kade, lui, resta bien campé sur ses deux jambes, tandis que la paire de dogues se rapprochait rapidement.

Il riva son regard sur le leur.

Ils ralentirent... puis s'arrêtèrent, avant de se coucher tous deux à ses pieds. Ils geignaient et se frottaient le ventre au sol, gardant leur grosse tête basse et leurs yeux noirs levés vers lui dans l'attente d'une marque d'affection.

—Allez, filez maintenant!

Ils se retirèrent en bondissant, obéissants comme des chiots.

Brock était bouche bée.

— C'était quoi ça, bordel ?

— Par ici, dit Kade, ignorant la question et le regard étonné qui le suivait tandis qu'il s'enfonçait plus avant dans la casse.

La réponse pouvait attendre. Ils avaient des problèmes plus importants et plus urgents à traiter.

Ils n'eurent aucun mal à trouver la victime ensanglantée. C'était un homme jeune, qui s'était effondré assis contre une caisse de métal rouillée, une jambe allongée devant lui. Il avait l'air tout mou et épuisé, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Il avait une main collée contre la gorge à l'endroit où il saignait le plus. Mais il ne pouvait arrêter le flux. Quelques minutes de plus et il serait mort.

—Seigneur, siffla Brock.

La voix du guerrier était rauque et tendue, mais on n'aurait su dire si c'était de dégoût ou parce que la vue et l'odeur de tant de sang frais à la fois ne pouvaient que déclencher une soif terrible, même chez le plus

impassible des vampires.

Les crocs de Kade aussi commençaient à émerger. Il fit de son mieux pour en dissimuler les pointes acérées en se penchant sur l'homme.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-il malgré les blessures qui à l'évidence ne pouvaient avoir été provoquées que par un membre de son espèce.

— M'a sauté dessus, râla l'homme. Mon cou... ce connard... m'a mordu.

Lorsque l'homme enleva sa main pour lui montrer la morsure, la puissante odeur cuivrée de son sang frappa Kade comme un coup de poing dans le ventre. Il s'était nourri la veille, mais le besoin de boire de nouveau s'imposa à lui. Sa vision s'affina et ses yeux se mirent à projeter une lumière d'ambre.

— Qui t'a mordu ? demanda Brock à l'humain en se glissant auprès de Kade, qui avait dû détourner le regard. Est-ce que tu peux décrire celui qui t'a fait ça ?

L'homme soupira. Il n'en avait plus pour longtemps. Il leva des yeux vitreux, bougea son bras et indiqua lentement du doigt un point situé au-delà de l'épaule de Brock.

— Lui, souffla-t-il d'une voix à peine audible. Derrière vous... c'est lui...

Kade et Brock tournèrent la tête à l'unisson... juste à temps pour voir un énorme vampire s'enfuir vers le fond de la casse. Il portait un pantalon de treillis et un polo à manches longues noirs. Il avait la tête rasée et l'arrière de son crâne nu était couvert d'un motif de dermoglyphes qu'il était impossible de ne pas reconnaître.

— Bon Dieu, murmura Kade.

Il se mit à courir, Brock sur les talons. Ils foncèrent vers l'arrière du terrain encombré, mais le Gen-1 devant eux allait dix fois plus vite. D'un bond aérien, il sauta sur une montagne de carcasses de voitures compactées, puis il disparut.

Ce n'était pas Chase qui s'était attaqué à l'humain, le laissant pour mort, mais un autre mâle de la Lignée que tous les membres de l'Ordre connaissaient bien depuis peu. Un Gen-1 qui les avait rejoints quelques semaines auparavant.

— Le Chasseur, grogna Brock. Fils de pute !

CHAPITRE 14

Lorsqu'elle descendit du jet privé de l'Ordre à Boston quelques heures plus tard cette nuit-là, Claire se sentait un peu nauséuse. Le voyage lui avait paru long, et ce surtout à cause du silence inconfortable qui s'était installé entre elle et Andreas. Heureusement, comme elle n'avait pas dormi de la journée après le rêve désastreux qu'ils avaient vécu ensemble, elle avait pu le faire pendant l'essentiel du vol entre le Danemark et les États-Unis. Lui, en revanche, avait semblé trop nerveux pour se reposer.

Même à présent, tandis qu'il la guidait à travers le hangar vers une Land Rover noire étincelante qui arrivait pour les emmener, Andreas vibrait presque sous l'effet de la sombre énergie qui l'habitait.

—Tegan et Élise, lui dit-il alors qu'un grand vampire aux cheveux fauves et sa menue compagne blonde sortaient du véhicule.

À leur vue, l'attitude distante d'Andréas qui avait enragé Claire pendant le vol laissa place à une chaleureuse familiarité.

— Mes amis, ajouta-t-il en s'avançant pour saluer le superbe couple.

Lors de l'un des brefs échanges dont il l'avait gratifiée pendant le vol, Andreas avait mentionné le fait qu'Élise avait été liée à un commandant de

l'Agence du maintien de l'ordre de Boston. Celui-ci était mort quelques années auparavant au champ d'honneur lors d'une rencontre avec un Renégat. Elle avait aussi perdu son fils unique quelque temps après. Claire n'avait pas eu droit aux détails de la rencontre entre Elise et Tegan, mais étant donné l'aura de paix qu'ils dégageaient tous deux, il était évident qu'ils étaient follement amoureux l'un de l'autre.

Claire se tint en retrait pendant qu'Andréas portait la main de la femme à ses lèvres pour poser un baiser chaste mais chaleureux sur ses doigts. Elle n'avait certes aucun droit de se sentir possessive à l'égard d'Andréas, mais elle eut un petit coup au cœur en voyant la jolie Compagne de sang le prendre dans ses bras avec tendresse.

Le compagnon d'Élise lui parut presque aussi affecté qu'elle. Avec sa chevelure ébouriffée et ses yeux d'émeraude qui surveillaient sa femme en une attitude à la fois fière et protectrice purement masculine, le grand guerrier musclé n'avait pas l'air commode. Andreas lui avait dit que Tegan était un Gen-1 mais, à le voir de près, Claire l'aurait deviné d'elle-même. Son calme étudié rappelait celui d'un fauve; tous ces muscles pouvaient bien avoir l'air au repos, il ne faudrait qu'une fraction de seconde pour qu'ils se transforment en armes létales s'il sentait son monde ou la compagne qu'il adorait menacés.

— Bonjour Claire, je suis Élise, dit la Compagne de sang de Tegan qui avait libéré Andreas de son étreinte pour venir vers elle et la saluer avec la même gentillesse.

Tandis que les deux mâles se serraient la main, Claire se retrouva à son tour l'objet d'une rapide embrassade pleine de chaleur. Élise s'écarta alors. Elle avait des yeux pâles couleur lavande qui brillaient d'intelligence et de douceur.

— Je suis très heureuse de vous rencontrer, dit-elle à Claire. Même si nous ne nous sommes jamais croisées dans le cadre de l'Agence, je connais bien certaines des actions philanthropiques que vous avez menées à bien à Hambourg.

Vous avez vraiment fait beaucoup pour les communautés des Havrobscurs de la région.

Gênée par ces louanges, étant donné surtout la raison de sa venue précipitée aux États-Unis avec Andreas, Claire haussa légèrement les épaules. Et, même si les deux mâles discutaient à voix basse, elle entendit

les condoléances présentées par Tegan à Andreas pour la perte de sa famille et la destruction de son Havrobscur.

—Je me souviens de l'un de tes jeunes neveux et de sa Compagne de sang, qui était enceinte lors de ma visite à Berlin il y a un an, disait Tegan en fronçant les sourcils.

Andreas eut un petit hochement de tête.

—Je crois même que tu étais là quand ils m'ont demandé d'être le parrain.

—Oui, répondit le guerrier, qui eut un léger sourire à cette évocation avant de retrouver une expression de tristesse. Nous avons tous été sonnés en apprenant ce qui s'était passé. Si ça ne tient qu'à l'Ordre, cette attaque sera vengée.

Tegan lança un regard rapide dans la direction de Claire, allusion silencieuse au rôle qu'avait joué son compagnon dans la tragédie dont seul Andreas avait réchappé. Sa culpabilité et sa gêne augmentèrent et le nœud qu'elle avait à l'estomac se serra encore. Elle avait les nerfs à vif et sentait l'angoisse palpiter dans sa poitrine.

Alors qu'ils poursuivaient leur conversation tranquillement, Andreas posa la main sur l'épaule de Tegan.

—Je veux que tu me donnes ta parole, mon ami. S'il s'avère que Dragos a quelque chose à voir, même de loin, avec ce qui est arrivé à mon Havrobscur, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider à choper ce salaud et à lui faire fermer boutique. Mais Roth est à moi, et à moi seul. Est-ce que tu peux me promettre ça ?

Le guerrier hocha lentement la tête.

—Je connais le genre de haine que tu ressens. Je suis passé par là aussi. Je suis le dernier à pouvoir te dire comment affronter tes propres démons, mais sois prudent, d'accord ? C'est vrai qu'il y a plein de salopards qui méritent qu'on les tue, mais la vengeance te consumera si tu ne la contrôles pas.

Ce conseil vient peut-être un peu tard, pensa Claire en voyant Andreas se raidir et son regard hanté se durcir tandis qu'ils rejoignaient le 4 x 4 de l'Ordre. Son besoin de venger sa famille et sa maîtresse humaine lui semblait devenir encore plus fort et sa colère encore plus volatile.

Après les horreurs qu'il lui avait montrées dans son rêve, il y avait une part d'elle-même qui comprenait sa rage et allait jusqu'à la partager. Mais de ce qu'elle avait vu de lui les jours précédents, elle s'angoissait à l'idée que sa propre vie n'avait plus de sens pour lui. Resterait-il pour lui quoi que ce soit de sacré s'il finissait par avoir l'opportunité de détruire celui qui lui avait fait tant de mal ?

Wilhelm.

Rien que de penser à lui la rendait malade de mépris. Claire ne pouvait plus nourrir le moindre espoir que les accusations proférées par Andreas contre Wilhelm soient infondées. Mais ce qui la terrifiait le plus, c'était que leur interaction ne pouvait rien donner de bon, ni pour elle ni pour lui. Andreas ne semblait avoir ni envie ni besoin de l'affection qu'elle lui portait. Il n'avait plus qu'un objectif dans la vie et elle le connaissait assez bien pour comprendre que s'il avait à choisir entre sa vie et la justice dont il pensait ne pouvoir se passer, il consacrerait son dernier souffle à atteindre ce but.

Claire ne pourrait supporter la mort d'Andréas - une nouvelle fois, après le miracle de sa résurrection et de son retour dans sa vie. Rien que le fait d'évoquer cette possibilité faillit la faire chanceler malgré l'air frais de la nuit à la sortie du hangar.

L'impression de malaise ne l'avait pas quittée et elle ressentait à présent comme un picotement de plus en plus net dans les veines. Le sentiment grandissant d'une présence qu'elle n'avait pas vraiment reconnu jusque-là alors qu'il était tapi là dans ses cellules depuis un moment déjà.

Wilhelm était tout proche.

Oh, mon Dieu ! Comment avait-elle pu ne pas s'en apercevoir ? Elle avait eu l'esprit tellement occupé par Andreas et ses amis, avait dû faire face à tant d'émotions contradictoires qu'elle n'avait pas réagi aux signaux que lui envoyait son corps pour lui dire que son compagnon de sang était quelque part dans le coin.

Quelque part dans la ville de Boston, elle en était certaine. Mais que faisait-il là ?

— Claire ? Ça va ? Élise lui posa une main sur le bras en un geste de sollicitude. Que se passe-t-il ?

Elle secoua la tête, mettant encore plus de vigueur dans son

mouvement lorsqu'elle vit Andreas s'arrêter avec Tegan et poser sur elle un regard interrogateur et plein de soupçon.

—Je me sens un peu faible, répondit-elle, choisissant une excuse plausible qui ne l'obligerait pas à dire à Andreas que l'ennemi qu'il voulait tuer - et qui serait lui aussi décidé à le tuer - ne se trouvait probablement qu'à quelques kilomètres de là. Il ne fallait pas qu'Andréas sache que Wilhelm était si proche. Elle ne pouvait pas le permettre, se dit-elle, une terreur soudaine lui serrant la gorge.

—Qu'est-ce qui ne va pas ?

La voix profonde d'Andréas l'imprégna tout entière, mais ça ne suffit pas à calmer l'inquiétude qui grandissait en elle.

— Rien, affirma-t-elle, mentant parce qu'elle avait conscience qu'en entendant la vérité, il se précipiterait tout droit dans les griffes de la mort. Je vais bien. Ça faisait un moment que je n'avais pas pris l'avion et ce n'est probablement qu'un vague mal de l'air. Ça va aller. J'ai besoin de me poser quelques instants pour que ça passe, c'est tout. Est-ce qu'il y a des toilettes quelque part ?

— Par ici, dit Élise en désignant un terminal à quelques pas de là. Je vous montre...

—Non, non. Je trouverai bien toute seule. Je vous en prie... attendez ici. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Seul le regard intrigué d'Andréas l'empêcha de se mettre à courir. Il avait senti son désarroi à travers le lien de sang qui le liait à elle depuis peu. Mais c'était son autre lien de sang - celui qui l'enchaînerait à Wilhelm Roth tant qu'il vivrait - qui la faisait fuir dans un état de quasi-panique.

Elle fila vers les toilettes, où elle parvint essoufflée et tremblante. Si elle sentait dans son sang que Wilhelm était proche, alors lui aussi devait savoir qu'elle était à présent à Boston. Elle préférait ne pas penser à la possibilité qu'il parte à sa recherche, ça lui faisait trop peur. À l'inverse, que se passerait-il si Andreas essayait de la forcer à l'aider à retrouver Wilhelm à travers leur lien de sang ? Elle ne se le pardonnerait jamais, et à lui non plus.

Et il y avait un autre problème, plus important et plus troublant. Qu'en serait-il si Wilhelm Roth était vraiment impliqué dans quelque chose de plus gros que ce qu'elle avait imaginé, quelque chose de lié à Dragos ?

Comment Andreas pourrait-il faire face aux escadrons de la mort de Wilhelm et à la puissance ténébreuse de quelqu'un que même l'Ordre n'avait pas réussi à vaincre jusque-là ?

Oh, mon Dieu! Je ne peux pas laisser Andreas savoir que Wilhelm est dans les parages.

S'il désirait ardemment se venger, Claire voulait encore plus farouchement qu'il vive. Elle ne pouvait pas participer à sa destruction, ce qui était exactement ce qu'elle faisait en restant en sa compagnie.

Il fallait qu'elle quitte Boston.

Il fallait qu'elle s'éloigne d'Andréas...avant que le lien qu'elle partageait avec Wilhelm Roth ne la trahisse et ne le mène directement à sa perte.

—Vous êtes bien sûrs de ce que vous avancez ? Parce que c'est vraiment du lourd et je dois être absolument certain. (Lucan cessa d'arpenter le labo pour regarder Kade et Brock, qui venaient juste de rentrer de patrouille avec un rapport explosif.) Vous n'avez aucun doute ni l'un, ni l'autre. C'était le Chasseur ?

—Ouais, dit Kade en se passant les doigts dans la jungle des épis noirs qui lui couvraient le crâne. (Ses yeux gris argent ne lâchaient pas ceux de Lucan.) C'était lui. Difficile de ne pas reconnaître ses glyphes. Et ce n'est pas comme si on tombait sur des Gen-1 à chaque patrouille.

Lucan grogna.

— Et il vous a vus tous les deux, il vous a reconnus aussi.

— Ce fils de pute nous a regardés en face avant de disparaître vers la ville, répliqua Brock. (Le guerrier noir retroussa les lèvres, dissimulant à peine un rictus.) C'était comme s'il avait voulu qu'on le voie. Comme s'il avait voulu qu'on sache que c'était lui qui avait fait ça.

Tandis que Lucan assimilait ces nouvelles peu réjouissantes, les portes coulissantes du labo s'ouvrirent et Chase fit son entrée dans la salle. Il sentait la poudre, l'adrénaline et l'odeur métallique du sang humain en train de coaguler.

En l'entendant, Gideon se détourna de son écran, sur lequel une série

de données piratées continua de défiler.

—Harvard! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, putain?

L'ex-Agent du maintien de l'ordre se laissa tomber sur le siège le plus proche, arracha son bonnet de laine noire et l'envoya valser sur la table de conférence devant lui.

—Je viens de passer la dernière heure à me débarrasser d'un voyou mort dans le quartier nord. Quelqu'un a déchiré la gorge de ce petit con et l'a pratiquement vidé de son sang. Avant de le laisser sur place, où n'importe qui aurait pu tomber dessus.

Lucan intercepta le regard en coin que lui lançait Kade. La description des blessures infligées et de la sauvagerie de l'attaque était beaucoup trop familière pour qu'il s'agisse d'une coïncidence.

—Tu as vu des traces du vampire qui a fait ça ?

Chase leva les yeux et hésita, comme s'il n'était pas certain de devoir livrer aux autres ses soupçons.

—J'ai bien aperçu quelqu'un dans le coin, mais il a disparu avant que je l'aie vu d'assez près pour l'identifier à coup sûr.

— Ouais, eh bien, nous, on l'a vu d'assez près, c'est sûr, intervint Kade.

Chase plissa ses yeux bleu acier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Après ton départ du club, Brock et moi sommes tombés sur le même genre de scène dans Dorchester. Un humain avec le larynx déchiré, qui avait perdu du sang sur l'équivalent de deux pâtés de maisons et était laissé pour mort en plein air. Lorsque nous avons retrouvé la victime, le tueur traînait encore dans le coin. Un grand salopard au crâne rasé orné de glyphes de Gen-1.

—Oh, putain ! lâcha Chase dans un soupir. Alors, c'était vraiment le Chasseur. Je l'ai vu moi aussi, mais mon instinct me disait de ne pas condamner avant d'être sûr. Bordel, je sais que ce type n'est pas très doué pour les rapports sociaux, vu son passé, mais cette merde, c'est de la folie.

— Pas besoin de lui demander ce qu'il fait de son temps libre, ajouta Gideon sèchement.

Lucan lança un regard noir à ses compagnons.

— Si quelqu'un le voit ou entend parler de lui, je veux le savoir sur-le-champ. Et si l'un d'entre vous est le témoin d'un autre massacre d'humain comme ceux de cette nuit et que notre ami est dans les parages et refuse de le suivre sans faire d'histoires, je l'autorise à le descendre.

—Merde, Lucan. Tu es sérieux ? dit Gideon en secouant la tête. Je connais une petite fille ici qui aura le cœur brisé s'il arrive quoi que ce soit au Chasseur. Certes, ce n'est pas le plus avenant des compagnons, mais Mira l'adore. Et aussi curieux que cela puisse paraître, je pense que ce sentiment est réciproque. Vous avez vu comme il est doux avec cette petite. Il sait que si Mira n'avait pas plaidé en sa faveur après le raid sur la conférence de Dragos, Niko lui aurait logé une balle dans le crâne. Le Chasseur ferait n'importe quoi pour cette gamine.

— Ça n'enlève rien à ce qu'il est, leur rappela Lucan à tous. Je suis le premier à vouloir croire qu'il est de notre côté - bordel, au train où vont les choses, on a besoin de lui dans notre camp -, mais n'oublions pas qu'il y a trois mois il n'était encore rien d'autre qu'une arme dans l'arsenal de Dragos. Une arme inflexible et mortelle.

Gideon hocha la tête en signe de ralliement.

— Peut-être que Tegan devrait avoir une conversation avec lui, reprit-il, histoire de voir ce que le petit soldat lui donne comme impression maintenant.

Gideon faisait allusion à la capacité qu'avait Tegan de distinguer les émotions de la personne qu'il touchait, un don qui lui avait permis de confirmer la bonne foi du Chasseur quand il avait offert ses services à l'Ordre l'été précédent près de Montréal.

—Tegan est allé chercher des gens à l'aéroport, répondit Lucan. Est-ce que quelqu'un sait quand le Chasseur était censé rentrer de sa patrouille cette nuit ?

Devant les haussements d'épaules de tous, Lucan soupira.

— Nous avons assez à faire en ce moment sans avoir à nous coltiner des conneries de ce genre. Je veux que ça cesse et je veux qu'on fasse rentrer le Chasseur dès que possible pour avoir quelques réponses.

Kade, Brock et Chase murmurèrent tous leur accord avant de sortir ensemble du labo. Lorsqu'ils furent partis, Lucan se retourna vers Gideon.

—Et si tu as de bonnes nouvelles à propos des rapports de disparition

dans les Havrobscurs de la région sur lesquels ont travaillé Dylan et Savannah, je serais ravi de les entendre.

Mais au regard que lui jeta Gideon, Lucan eut le sentiment que sa nuit était mal partie.

Reichen était assis dans la Rover avec Tegan et Elise. Chaque minute qui passait augmentait son angoisse. Cela faisait à présent un bon moment que Claire était partie. Dix-sept minutes, exactement.

C'était tout juste si elle n'avait pas filé en courant après la discussion qu'il avait eue avec Tegan à propos de ce qu'il fallait faire de Wilhelm Roth. c'avait été plus que malvenu de sa part de parler comme il l'avait fait en sa présence. Quelle qu'ait été sa haine de Roth, ce mâle était toujours le compagnon de Claire, et ce depuis de nombreuses années, et cela n'était pas rien. Il lui devait des excuses et il lui en ferait dès qu'elle reviendrait à la voiture.

Il avait aussi senti l'embarras de Claire pendant le vol et il savait qu'il en était également responsable. Il se sentait vraiment con après ce qui s'était passé quand elle avait pénétré dans son rêve chez Danika. Faire l'amour à Claire, même en rêve, avait été fantastique mais imprévu. Il l'avait désirée avec une telle force que quand elle s'était tenue là devant lui - rêveuse ou pas rêveuse - il avait été incapable de la repousser.

C'était l'autre partie du rêve qu'il regrettait.

Pas question bien sûr de revenir en arrière, mais il n'avait eu aucune intention d'amener Claire au milieu du saccage de son Havrobscur. Pas plus que de l'exposer à l'autre vérité cauchemardesque qui le hantait depuis longtemps et ne cesserait jamais de le faire.

Personne ne devrait jamais assister à ce genre d'horreurs, elle moins que tout autre. Elle n'y avait absolument aucune responsabilité, mais cela n'avait pas empêché l'esprit de Reichen de la projeter dans le carnage et, pire, de lui faire endosser le rôle d'Hélène. Sa culpabilité au sujet de tout ce qui était arrivé à sa famille et à Hélène restait une plaie béante de son âme.

Et oui, il était possible que dans quelque recoin paranoïaque de son cœur il s'inquiétât de ce que, comme Hélène, Claire soit utilisée contre lui - que son lien de sang le trahisse à Roth d'une façon ou d'une autre.

Roth ne pouvait plus faire grand-chose pour le blesser; il lui avait déjà pris tout ce qu'il avait. Mais il pouvait faire du mal à Claire.

Reichen avait dû faire face et avait survécu à plus d'épreuves qu'il ne s'en serait cru capable. Il savait que si Claire devait souffrir de quelque façon, en particulier à cause de lui et de la quête de vengeance dans laquelle il l'avait entraînée, il ne s'en remettrait pas. Cela le tuerait, il n'avait pas le moindre doute là-dessus.

—Cela fait trop longtemps qu'elle est partie, murmura-t-il, alors qu'un curieux sentiment de vide envahissait sa poitrine. Il y a quelque chose qui cloche.

Elise, qui était assise à l'avant, pivota pour lui faire face.

—Tu as raison. Ça fait un moment. Je vais voir si tout va bien.

La Compagne de sang de Tegan sortit du 4 x 4 et se dirigea vers le terminal dans lequel était entrée Claire. Moins d'une minute plus tard, elle en ressortait, la mine inquiète, et courait vers la voiture.

—Elle n'est pas aux toilettes. J'ai vérifié toutes les cabines et le hall du terminal devant. Elle n'est plus là.

— Merde. Monte, ma chérie, dit Tegan. Elle ne peut pas être bien loin. Nous allons la retrouver avec la voiture.

—Non. (Reichen ouvrit la portière arrière et descendit du véhicule.) Je m'en occupe. Je crois que je sais où elle a pu aller.

Il se concentra sur le lien de sang qui lui avait dit qu'elle s'éloignait de lui, s'en servant comme d'une boussole. Le lien le mènerait à elle mais, même sans lui, il avait une idée d'où Claire avait pu s'enfuir si elle s'était sentie troublée et dépassée par les événements.

Tegan abaissa sa vitre et braqua son regard émeraude intense sur Reichen.

—Tu es sûr que tu ne veux pas un coup de main ?

Reichen secoua la tête.

—Allez-y sans moi. Il faut que je parte à sa recherche.

Tegan acquiesça puis plongea la main dans sa poche de veste, dont il ressortit un téléphone portable.

— Prends ça. Les deux derniers numéros abrégés te connecteront directement au complexe.

—Merci, dit Reichen. Je vous appelle dès que je peux.

CHAPITRE 15

Les pas de Claire rendaient un son creux sur les sols nus de la maison de sa grand-mère. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas mis les pieds dans cette grande bâtisse victorienne qui dominait la côte escarpée de la baie de Narragansett, mais celle-ci n'avait pas changé. Elle avait toujours la même odeur, un parfum de vieux bois, d'encaustique et d'air salé. Bien sûr, au cours des années qui s'étaient écoulées depuis que, jeune fille, elle était partie étudier en Allemagne, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. Sa grand-mère était décédée et, désormais, le domaine lui appartenait, car elle était la seule héritière et la dernière de sa lignée maternelle. Wilhelm lui-même ne savait rien de cet endroit. Elle en avait gardé l'existence pour elle, et elle était à présent bien contente de ne pas lui avoir révélé ce secret.

Les gardiens appointés par le notaire s'étaient remarquablement bien

occupés de la maison et du parc après la mort de sa grand-mère. Comme prévu dans leur contrat, il y avait toujours un double des clés derrière une brique descellée des fondations du côté de la véranda - un emplacement qui servait déjà à cet usage quand la mère de Claire était petite fille et vivait dans cette magnifique maison. Claire avait compté dessus quand elle avait fui l'aéroport de Boston pour sauter dans le bus qui l'avait amenée jusqu'à Newport.

Retrouver les clés où elles avaient toujours été lui avait donné l'espoir que peut-être tout finirait par s'arranger, qu'elle finirait peut-être par trouver un peu de paix, un lieu bien à elle, quand toute la poussière des événements qui secouaient sa vie à présent serait retombée.

Le problème, c'était qu'elle continuait à se représenter Andreas comme faisant partie de cet avenir, et que ça ne servait qu'à lui préparer de futures désillusions.

Elle tenta de le chasser de son esprit tandis qu'elle circulait à travers les pièces du rez-de-chaussée, se réappropriant les souvenirs d'un passé déjà lointain. Les portraits de famille et les autres tableaux avaient été décrochés et mis à l'abri dans des caisses. L'élégant mobilier que sa grand-mère soignait tant était couvert de longues housses blanches, ce qui donnait à l'ensemble un aspect fantomatique malgré toutes les lampes qu'elle avait allumées. Rideaux et stores masquaient les fenêtres et les baies vitrées qui ouvraient sur la terrasse surplombant l'océan.

C'est vers ces dernières que Claire se dirigeait à présent. Elle les ouvrit toutes - il y en avait quatre - pour laisser entrer le vent d'automne salé venu de l'Atlantique. L'appel de l'océan était trop fort pour qu'elle y résiste. Elle sortit et franchit la terrasse de brique avant de traverser la pelouse en respirant à pleins poumons cette odeur d'iode qu'elle avait toujours associée à sa maison.

Un peu plus loin s'avançaient quelques rochers qui avaient constitué l'une de ses retraites favorites. Elle les rejoignit et, naviguant prudemment entre les imposantes formes noires, elle retrouva la saillie plate qui formait un siège idéal au bord de l'amas rocheux.

Elle s'assit et, pendant un long moment, contempla les vagues qui scintillaient sous la pâle lueur de la lune et des étoiles.

Elle aurait pu rester des heures à cet endroit tranquille, mais la marée montante gagnait du terrain sur les rochers et bientôt l'eau l'en chasserait.

A regret, elle se retourna pour quitter le rivage. Mais quand elle se releva, elle eut la surprise de ne plus être seule.

—Andreas !

La respiration du vampire était saccadée et les traits tendus de son visage exprimaient l'inquiétude.

Claire dut s'obliger à rester sur place, son premier réflexe ayant été d'aller à la rencontre d'Andréas. Malgré ce que son cœur avait l'air de ressentir, elle ne voulait pas de lui là.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

Mais à l'instant même où elle posait la question, elle sut qu'elle connaissait la réponse. Les sens des membres de la Lignée avaient une acuité surhumaine et si le lien de sang qui les unissait désormais n'avait pas suffi, il aurait pu facilement retrouver sa trace grâce à son odeur. De toute façon, il ne semblait pas enclin à s'expliquer. Il était fâché et inquiet, et l'idée qu'il ait pu faire tout ce chemin pour la retrouver aurait dû la rassurer, et même la flatter.

Sauf qu'avec Wilhelm Roth à moins de cent cinquante kilomètres de là elle aurait voulu savoir Andreas aussi loin d'elle que possible. Et le plus tôt serait le mieux.

—Tu es partie sans rien dire, Claire.

Elle se retint de ricaner. Quelle ironie !

—Vu tes antécédents concernant les adieux, je t'aurais cru un peu plus tolérant sur la question.

Il plissa les yeux.

—Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle haussa les épaules avec une nonchalance feinte.

— Rien.

— Pourquoi es-tu partie comme ça? Tu n'as pas pensé une seule minute que j'allais m'inquiéter si tu disparaissais sans un mot d'explication ? (Puis il jura à voix basse et secoua la tête, penaud, même si ses yeux étaient encore pleins de colère.) Je l'ai bien mérité, je sais. Mais tu m'as fichu une trouille d'enfer. Parle-moi. Dis-moi ce qui se passe.

Elle n'y parvint pas. La peur de ce qu'il ferait s'il savait que Roth était à portée de main bloqua cette vérité dans sa gorge. Elle détourna le regard.

—J'ai peur, Andreas. J'avais juste besoin de me retrouver en terrain connu, dans un endroit où j'ai ma place. Après tout ce qui s'est passé, je pense que je voulais simplement être chez moi. Je voulais un peu de paix.

—Ta maison et la paix, répliqua-t-il, la bouche tendue par le doute. Non, je ne te crois pas. Tu as filé de l'aéroport comme si c'était moi que tu fuyais. Je veux savoir pourquoi. Est-ce que c'est à cause de ce qui s'est passé... dans le rêve ? Parce que je n'avais pas l'intention de te faire de mal. Je veux que tu le saches.

Alors que, rendue muette par le tourment qui l'agitait, elle ne put que tourner son visage vers lui, il leva la main pour lui caresser doucement la joue.

—Mon Dieu, Claire... tout ce que j'ai toujours désiré c'est de te garder en sécurité.

Un sanglot échappa à Claire.

—Pourquoi? murmura-t-elle. Pourquoi me témoigner tant de tendresse maintenant, André ? Pourquoi pas à l'époque?

Il jura doucement.

— Pour assurer ta sécurité, je devais me priver de toi.

Elle secoua la tête, incapable d'accepter une telle excuse, mais il lui prit tendrement le menton et lui effleura légèrement les lèvres du pouce.

—Je t'ai quittée à cause de ce que j'étais devenu. Tu l'as vu maintenant... le feu qui vit en moi. J'ai été horrifié quand j'ai pensé à ce qu'il risquait de faire à ceux que j'aimais. Comme toi, Claire. Seigneur... surtout toi.

La gorge sèche, elle avala sa salive.

— Et pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit pendant tout ce temps ? Nous aurions pu trouver un moyen...

—Non. Il n'y avait pas de moyen, pas à l'époque. Ce feu a explosé sans le moindre avertissement. J'ai vécu la plus grande partie de ma vie sans savoir ce dont ma fureur était capable. Une fois qu'elle a été libérée, elle m'a possédé .

J'ai quitté l'Allemagne parce que c'était la seule chose que je pouvais faire. Il m'a fallu presque un an pour parvenir enfin à maîtriser le feu. Quand j'ai fini par rentrer, tu étais déjà avec Roth.

En l'écoutant, Claire luttait pour mettre en place dans son esprit toutes les pièces du puzzle.

—Alors avant tu n'avais jamais rien su de ton don de pyrokinésie ?

—Pas jusqu'à la dernière nuit où je t'ai vue.

—Nous nous sommes disputés, dit-elle, les derniers mots échangés entre eux lui revenant en mémoire.

Ils avaient passé l'essentiel de la soirée dehors dans Hambourg, à profiter l'un de l'autre comme ils l'avaient fait pendant les quelques mois de leur relation. Mais elle avait eu un accès de jalousie en voyant une autre femme flirter avec lui. Avec sa beauté physique et son charme inné, Andreas avait toujours attiré la compagnie des femmes, mais il lui avait juré qu'il ne s'intéressait qu'à elle. Claire ne l'avait pas cru. Elle lui avait dit qu'elle voulait des preuves de la sincérité de son amour, un engagement. Le voyant hésiter, elle avait été vexée et avait eu peur qu'il ne l'aime pas vraiment. Elle l'avait traité d'égoïste, d'irresponsable et autres gentilleses. Elle s'était montrée déraisonnable et le savait, l'avait su tout de suite.

—J'ai regretté ce que j'avais dit l'instant qui a suivi, déclara-t-elle à Andreas, des excuses en retard de quelques décennies. J'étais jeune et stupide, et je me suis montrée injustement dure envers toi, André.

Il haussa les épaules.

— Et j'étais un idiot cabochard, qui aurait dû réfléchir un peu. Au lieu de ça, j'ai tout fait pour te montrer que tu avais raison. Après t'avoir ramenée au Havrobscur de Roth, je suis retourné en ville en cherchant une occasion de me battre. Et j'en ai trouvé, plusieurs même, et après avoir suffisamment fait le coup de poing et donné quelques coups de boule, je me suis retrouvé dans un hôtel miteux en compagnie de deux femmes sôules que j'avais ramenées d'un bar trouvé sur mon chemin.

A la déception ressentie par Claire à ce récit se mêlait l'inquiétude que lui inspirait ce qui s'était apparemment passé ensuite.

—À un moment donné, quelqu'un a frappé à la porte. C'était une autre femme. Je l'ai laissée entrer, et parce que j'étais... distrait par ma propre bêtise, je ne me suis rendu compte qu'elle avait un couteau en main que

lorsqu'elle me l'a passé en travers de la gorge.

Claire grimaça, son cœur se serrant à cette pensée.

—Qu'est-ce que tu as fait ?

—J'ai saigné, répondit-il simplement. J'ai tellement saigné que j'ai cru que j'allais en mourir. J'ai bien failli, en fait. J'étais trop faible pour lutter quand un groupe de vampires est arrivé dans la pièce pour m'emmener jusqu'à une camionnette qui attendait dans la rue. Ils m'ont enchaîné et m'ont jeté dans un champ éloigné de tout pour que je finisse d'y perdre mon sang avant de griller au lever du soleil.

— Oh, mon Dieu, André... J'ai vu ce champ, n'est-ce pas ? Tu me l'as montré dans ton rêve hier.

Le regard grave qu'il lui jeta confirma l'hypothèse de Claire.

—Un peu plus tard entre ce moment affreux et le lever du jour, j'ai senti une chaleur surnaturelle se mettre à brûler en moi. Elle a continué à croître jusqu'à ce que tout mon corps soit baigné d'une énergie incandescente. Et puis elle a explosé. Je ne me souviens pas de tout - j'allais apprendre que c'était l'un des effets secondaire les moins déplaisants de ces épisodes. Le feu venait de l'intérieur de mon corps, mais ma peau ne s'enflammait pas. Avant l'aube les chaînes avaient fondu. J'ai essayé de ramper à l'ombre, mais la perte de sang m'avait considérablement affaibli. Je n'ai pas vu la petite fille avant qu'elle soit juste à côté de moi.

L'estomac de Claire se noua d'effroi.

—Une petite fille ?

Il acquiesça d'un très léger hochement de tête. Il avait la bouche tendue, le visage ravagé par le remords.

—Elle n'avait pas plus de dix ou douze ans. Elle cherchait son chat dans le champ. Elle m'a vu lutter dans la poussière et m'a demandé comment m'aider. À cause de ma blessure à la gorge, je n'avais plus de voix. Je n'aurais pas pu l'avertir de s'éloigner, même si j'avais eu la moindre idée de ce qui risquait de lui arriver si elle s'approchait trop de moi alors que mon corps émettait encore une chaleur mortelle.

Claire ferma les yeux. Elle comprenait à présent. Elle posa la main contre la joue d'Andréas, incapable de parler de la douleur qu'il devait

ressentir pour ce qu'il avait fait à cette enfant, même après toutes ces années.

—J'ai réussi à sortir du champ comme un animal. Et j'avais l'impression d'être un animal, pire que ça même, pour avoir détruit quelqu'un de si innocent et de si pur. J'ai trouvé un abri dans une grotte le temps de guérir. Quand j'ai eu récupéré, j'ai fui. Je ne pouvais pas rester... pas après ce que j'avais fait. Et depuis, même si de nombreuses années sont passées sans que le feu revienne, j'ai continué à vivre avec la peur de blesser les gens que j'aimais le plus. (Il caressa avec légèreté les cheveux de Claire, puis lui passa les doigts tendrement sur le front.) Te quitter n'avait jamais fait partie de mes intentions. Quand je suis rentré et que j'ai entendu dire que tu t'étais liée à Roth, je suis resté à Berlin en me disant que tu étais mieux avec lui. Comme ça au moins, j'étais sûr que tu serais toujours à l'abri de la mort que je transporte partout avec moi.

—J'ai vu ton pouvoir à l'œuvre, André. J'ai vu ce dont il est capable. Mais il ne m'a pas fait de mal... Tu ne m'as pas fait de mal.

— Pas encore, répliqua Andreas d'un ton sinistre. Mais maintenant, il est plus fort que jamais. J'ai commis une imprudence terrible en convoquant le feu la nuit où mon Havrobscur a été attaqué. Il est plus mortel que jamais et, chaque fois que la fureur se réveille en moi, il est un peu plus chaud.

Claire voyait sa souffrance mais, au-delà de la compassion, elle provoqua chez elle une colère amère.

— Est-ce que ta vengeance justifie tout ça? Y a-t-il vraiment quoi que ce soit qui vaille la peine de se tuer pour l'obtenir ? Car c'est ce que tu es en train de faire, André. Tu te suicides avec cet affreux pouvoir qui est le tien, et tu le sais.

Il ricana.

—Je fais ce qui doit l'être. Je me fous de ce qui m'arrivera au bout du compte.

—Mais moi pas, bordel, dit-elle, moi pas. Je te regarde et je vois un homme qui s'autodétruit avec sa rage. Combien de fois encore pourras-tu sortir des flammes sans t'y être perdu ? Combien de temps avant que le feu ne consume toute ton humanité ?

Il la considéra un long moment, la mâchoire crispée. Puis il secoua la

tête.

—Que voudrais-tu que je fasse ?

— Que tu arrêtes, répondit-elle. Que tu arrêtes tout ça avant qu'il soit trop tard.

Ça lui paraissait tellement logique. Le choix était évident : laisser tomber sa fureur et vivre ou poursuivre sa vengeance et périr, à cause soit du pouvoir qui le détruisait, soit du combat contre Roth qu'il continuait à nourrir volontairement.

—Il n'y a plus moyen d'arrêter, Claire, Je suis allé trop loin pour faire demi-tour maintenant et tu le sais. J'ai poussé Roth dans ses derniers retranchements lors de ces dernières nuits et depuis que j'ai commencé à lui donner la chasse. (Il laissa échapper un bref soupir et ses lèvres formèrent un sourire sans humour.) Quelle ironie, n'est-ce pas? C'est précisément ce qui m'a poussé à te quitter qui est à l'origine de nos retrouvailles. Mais ce que tu as dit tout à l'heure est vrai. Tu as droit à la paix maintenant... et je dois te laisser en profiter.

Il s'approcha et pressa ses lèvres sur le front de Claire, avant de déposer un tendre baiser sur sa bouche. Puis il recula, se retourna et s'éloigna.

Claire le vit commencer à remonter la pelouse. A chaque pas elle sentait son cœur se briser un peu plus. Elle ne pouvait pas le laisser partir, pas comme ça. Pas quand chaque fibre de son corps pleurait pour qu'il reste.

—Andreas, attends!

Il ne s'arrêta pas, ses grandes enjambées l'éloignant toujours plus d'elle.

Même si elle avait été oubliée là, enchaînée au rocher derrière elle, elle n'aurait pas pu le laisser partir. Elle remonta la pelouse en courant et vint lui prendre la main. Puis, la gorge encombrée par les mots et les regrets qui s'y précipitaient, elle le força à se retourner.

— Reste.

Ce fut tout ce qu'elle parvint à articuler, une supplique toute simple.

Les yeux noirs du vampire scintillaient d'éclats d'ambre. Sa peau dorée semblait plus tendue au clair de lune, sa bouche un trait sévère de détermination qui ne dissimulait pas complètement l'émergence de ses crocs derrière ses lèvres.

—André, je t'en prie... ne t'en va pas.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et passa la main derrière sa nuque puissante pour l'attirer jusqu'à ses lèvres. Elle l'embrassa avec toute la force de la passion qu'elle nourrissait pour lui depuis si longtemps - de tous ces désirs désespérés et impossibles qu'elle avait abrités dans son cœur durant tant de longues années.

Il lui rendit son baiser avec une ardeur encore plus grande. Il la prit dans ses bras, la serrant contre lui pour qu'elle sente la chaleur de sa poitrine et de ses cuisses sur elle, ainsi qu'une part plus dure et plus chaude de son anatomie qui appuyait comme une barre d'acier épais contre sa hanche. Claire se délectait de son excitation, du grognement animal qui se mit à vibrer dans ses os quand il interrompit leur baiser pour enfouir son visage dans le creux de son cou. Il la désirait, autant voire plus qu'elle avait besoin de lui.

Il ne s'agissait plus d'un rêve. Tout ça était vrai à présent, intense, et tellement... tellement juste.

— Mon Dieu, Claire, lâcha-t-il d'une voix rauque, titillant de la pointe de ses crocs la peau tendre de ses clavicules. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé partir ?

Elle secoua la tête, trop égarée pour parler ou raisonner. Tout ce qu'elle sentait, c'était le désir qu'elle avait pour cet homme, pour cet incroyable vampire si honorable qui aurait dû être sien. Et qui ne le serait peut-être jamais plus de nouveau, si la soif de justice qui le consumait finissait par le lui arracher.

Claire laissa ses mains errer sur les formes musclées du corps d'Andreas, penchant la tête en arrière pour laisser sa bouche parcourir sa peau. Elle haletait de désir, et la chaleur qui se déclencha dans son sexe manqua de la faire défaillir.

Andreas recula pour la regarder dans les yeux. Elle le trouvait si beau, l'air si sauvage et si puissant que son cœur en aurait éclaté. Elle vit la passion brute crépiter dans ses yeux couleur d'ambre et sut qu'il voyait le même désir en elle. Elle ne pouvait le nier et n'avait même pas la force d'essayer

Ils avaient été séparés trop longtemps. Il y avait encore eux trop d'obstacles, des obstacles qui semblaient à présent impossibles à

surmonter. Mais le désir était bien là? Claire en tremblait et, accrochée à Andreas, elle sentait une vibration identique circuler en lui.

—S'il te plaît, murmura-t-elle, mourant d'envie de sentir son poids sur elle.

Elle avait un besoin impérieux de sentir son corps se fondre au sien, pas en rêve ou dans un souvenir, mais en chair et en os, peau contre peau.

— Oh, mon Dieu, André... Je t'en prie... Viens !

Il grogna un blasphème dans le cou de Claire, dont le pouls se mit à battre encore plus fort.

D'un mouvement fluide et assuré il l'arracha au sol pour l'accueillir dans le berceau de ses bras musclés. Il la transporta à travers la pelouse jusqu'aux portes-fenêtres de la maison. Une fois à l'intérieur, il la reposa délicatement au sol. Il l'embrassa tendrement, avec beaucoup de douceur, tout en attrapant le bord de la toile blanche qui recouvrait une élégante méridienne matelassée pour la mettre de côté.

Claire se laissa guider sur le siège ancien et s'y allongea tandis qu'il se tenait au-dessus d'elle comme une sorte de dieu immense. Et alors qu'il l'embrassait de nouveau, il commença à défaire les boutons de son petit gilet.

Contrairement à ce qui s'était produit lors de leur rencontre rêvée, leurs vêtements ne se volatilèrent pas comme par miracle. Andreas prit tout son temps pour la déshabiller, rendant hommage de ses lèvres à chaque centimètre carré de peau qu'il dénudait, lui suçant les tétons et caressant la courbe de son ventre et de ses hanches. Lorsqu'il l'eut soigneusement débarrassée de son pantalon et de sa culotte, il plongea la tête entre ses cuisses et se mit à titiller des dents sa peau tendre avant d'écarter les pétales de son sexe avec la langue.

Claire rejeta la tête en arrière et gémit de plaisir sous la caresse de sa bouche et le frôlement des pointes acérées de ses crocs blancs.

Le premier orgasme la prit totalement par surprise et l'emporta vers un plaisir si intense qu'elle ne put contenir un cri rauque. Andreas continuait à la laper amoureusement, patiemment, même s'il sentait ses mains trembler en la pétrissant et en caressant sa peau nue enflammée.

—Tu es si douce, murmura-t-il. Encore plus sucrée que dans mon souvenir. Meilleure que dans n'importe quel rêve.

Claire posa ses mains sur ses épaules, le repoussant doucement tout en se levant. Puis elle le fit s'allonger à son tour et rampa sur lui pour venir enfourcher ses jambes de ses cuisses nues. Elle passa alors les mains sous sa chemise, le dénudant pour mieux explorer sa peau de ses baisers.

Lorsqu'elle en fut arrivée à la gorge, Claire lui enleva complètement sa chemise et se laissa aller à contempler la beauté des motifs de ses dermoglyphes. Tous ses muscles tendus par le désir, ses glyphes puisaient à présent d'indigo, de bordeaux et d'or brun. Claire en suivit le dessin du bout des doigts, puis inclina la tête et traça de la langue les arabesques intriquées comme elle mourait d'envie de le faire depuis qu'elle l'avait vu assis au bord du lac baigné de lune de son rêve.

Certains de ces glyphes, elle s'en souvenait fort bien, se poursuivaient plus bas. Désireuse de ne rien négliger de son corps, Claire déboutonna le pantalon d'Andréas et en ouvrit la fermeture Éclair. Il retint sa respiration tandis qu'elle titillait la peau douce de son pubis et en mordillait la chair tendre. Et quand elle tira son pantalon plus bas, au-delà de son gland puis plus bas encore, il jura tout doucement.

Claire embrassa délicatement le pourtour de son sexe, admirant sa puissance avant de venir en saisir le bout entre les lèvres. Elle se contenta d'abord de le taquiner, se délectant de son goût salé et de sa douceur soyeuse. Elle ne voulait rien précipiter. Elle voulait prolonger cet instant, cette nuit volée dont elle rêvait depuis si longtemps.

Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix rendue rauque par la passion et un désir renouvelé.

—As-tu la moindre idée du nombre de fois où j'ai été tentée de partir à ta recherche dans mon sommeil ? Il y a eu des jours, voire des semaines d'affilée où je ne pensais plus qu'à ça... où tout ce que je désirais, c'était de fuir pour te retrouver. Pour connaître de nouveau ce plaisir avec toi. Tu étais le seul, André. C'a toujours été toi.

Il poussa un grognement de possessivité sans bornes. Et tandis qu'elle se penchait sur lui de nouveau pour le prendre complètement dans sa bouche, les mains d'Andréas se firent plus rudes dans ses cheveux, plus dures contre l'arrière de son crâne. Il se cambra, lâchant un cri inarticulé quand elle glissa encore plus loin sur son membre.

—Ah, Seigneur, souffla-t-il. C'est si bon ! Claire, si tu ne t'arrêtes pas...

Elle continua de plus belle. Elle ne pourrait jamais assouvir sa faim de lui et, quand après un soubresaut de tout son corps il jouit violemment, elle poursuivit ses caresses de la langue et de la gorge, avide de tout ce qu'il pouvait lui donner après tant d'années de désir insatisfait.

Tant d'années d'amour pour lui.

Un amour qu'il n'était plus question de nier quand il s'arracha à sa bouche pour venir l'embrasser avec fièvre. C'était l'amour qui emplissait son cœur comme il vint emplir son corps du sien.

Et l'amour qui la fit hurler son nom tandis qu'il l'emmenait vers les sommets d'un nouvel orgasme dévastateur... avant d'en revenir aux préliminaires.

Cette petite pute commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs.

Wilhelm Roth serra le poing et l'envoya dans la vitre dépolie d'une fenêtre de l'entrepôt de Boston où il avait été forcé de se replier. Une douleur fulgurante le traversa alors qu'il ramenait sa main ensanglantée. Il savait que Claire la sentirait elle aussi, ne serait-ce que de loin, comme lui avait senti la preuve de son infidélité avec Andreas.

Le plaisir de sa compagne provoquait un bouillonnement acide dans son estomac.

Qu'il soit partagé avec Reichen lui donnait l'envie de les tuer tous les deux sauvagement.

Il avait été surpris - et pas qu'un peu - de détecter la présence de Claire près de Boston un peu plus tôt cette nuit-là. Depuis, la conscience qu'il avait d'elle s'était un peu estompée, mais il était certain qu'elle se trouvait quelque part en Nouvelle-Angleterre. Avec Reichen, à ce qu'il semblait.

La seule chose qui l'empêchait de se mettre à la recherche du couple maudit tout de suite, c'était que la mission qu'il menait à bien pour Dragos en ville occupait tout son temps. En l'exilant, ce dernier avait été parfaitement clair sur ce que devaient être ses priorités, et il n'avait aucune intention de le décevoir.

L'opportunité de faire payer Claire et son amant maudit ne tarderait pas. Il était sûr qu'il aurait plein d'occasions de les faire souffrir tous deux.

Mais le plus tôt serait le mieux.

Dragos lui avait par ailleurs laissé entendre que Reichen s'était acoquiné avec l'Ordre, ce qui ne l'avait pas vraiment étonné. Malgré son arrogance et son manque de discipline il lui trouvait depuis longtemps un petit air vertueux.

Roth se dit que Reichen avait dû souscrire à une sorte de code d'honneur, même quand, jadis, il était venu roder autour de Claire alors que lui, Roth, avait déjà décidé qu'elle lui appartiendrait, à lui et à lui seul. Peu importait qu'il ait déjà eu une compagne ; lui et Usa constituaient une union sans attrait, le résultat d'un instant de passion qui n'avait pas duré bien longtemps. Il aurait dû se débarrasser d'elle beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait fait, et, quand Claire était apparue dans le tableau, elle lui avait fourni une excellente excuse pour passer à l'acte.

En fait, c'était plutôt Andreas Reichen qui lui avait donné le prétexte attendu, très peu de temps avant que l'un ou l'autre ait rencontré la belle Claire Samuels.

Roth s'était souvent demandé si Reichen s'était rendu compte du mépris enragé qu'il lui avait inspiré le jour où il avait eu un geste de gentillesse envers la pauvre petite Usa lors d'une réception. Ça n'avait pas été grand-chose pourtant : l'offre d'un manteau pour la couvrir après que Roth l'eut envoyée en pleurs sur un balcon battu par la pluie pour avoir osé le contredire devant ses pairs. Il avait prévu de la punir en privé, mais Reichen était passé par là et l'avait trouvée assise seule dans le froid. Et il avait eu le culot incroyable d'insister pour qu'elle prenne son manteau, et de s'arranger pour que son chauffeur la ramène à la maison sans la permission de Roth.

Rien que d'y penser, Roth se sentit bouillir de rage, comme à l'époque.

Il avait attendu l'opportunité de remettre Reichen fermement à sa place. Elle s'était présentée lorsque Claire était arrivée à Hambourg, attirant les regards de presque tous les vampires célibataires de la région, Reichen y compris. Roth avait attendu et observé et, le moment venu, il avait ordonné à ses hommes de s'occuper de Reichen. Il n'avait plus eu ensuite qu'à se donner pour mission d'aider la pauvre Claire, complètement dévastée, à ramasser les morceaux de son cœur brisé. Et en faire sa compagne n'avait été que la cerise sur un gâteau déjà délicieux.

Oh, certes, il avait dû tuer Usa pour réaliser ses projets, mais ce n'avait

été qu'un désagrément mineur au regard de la satisfaction qu'il avait eu à moucher Reichen et à lui voler la femme qu'il aimait.

Rien ne l'avait plus surpris que d'apprendre la réapparition de Reichen à Berlin quelques mois plus tard. Il fallait toutefois mettre au crédit du jeune mâle le fait qu'après ce qui avait dû être pour lui une leçon fort amère il s'était sagement tenu à l'écart d'Hambourg et de Claire. Jusqu'à l'été précédent, quand la putain qui avait été sa dernière maîtresse humaine s'était mise à fouiner dans les affaires de Roth.

Il ne s'était senti aucune patience cette fois-là et il avait immédiatement fait parvenir une réponse sans équivoque au Havrobscur de Berlin où vivaient Reichen et sa famille. Rapide et sans équivoque, mais pas tout à fait exhaustive, puisque Reichen, absent, avait survécu à l'attaque.

Roth se jura que ce ne serait plus le cas.

Lorsqu'il aurait de nouveau Andreas Reichen en ligne de mire, c'en serait fini de ce fils de pute. Et tant mieux s'il envoyait Claire *ad patres* en même temps.

Il était en train de se laisser aller à quelques idées sadiques sur la manière d'accomplir ce double objectif lorsque le portable qu'il avait en poche se mit à sonner.

— Oui, sire.

—Je suppose que votre opération se déroule comme prévu, dit Dragos, dont le ton mettait pratiquement Roth au défi de lui dire le contraire.

— La diversion est complètement sous contrôle, sire. Comme je vous l'ai promis.

Dragos grogna.

— Continuez comme ça. J'en ai presque fini avec les préparatifs de mon côté. Le nouvel objectif sera bientôt en voie de réalisation.

—Très bien, sire, acquiesça Roth. Je vais poursuivre le plan dont nous avons discuté e: attends la suite de vos instructions.

CHAPITRE 16

Le lendemain matin, alors que Reichen restait sur place en essayant de ne pas devenir complètement parano à l'idée des dangers qui pouvaient la guetter à chaque coin de rue, Claire quitta la maison avec les euros qui leur restaient et alla en ville pour les changer et acheter de quoi manger pour elle et des vêtements pour eux deux. Reichen avait tenté de la persuader d'attendre le soir pour qu'il puisse l'accompagner au cas où elle aurait des problèmes, mais, d'un regard, elle l'avait forcé à renoncer, avant de le laisser tout seul dans la grande maison. Il avait oublié à quel point elle était indépendante et quelque part il était admiratif de ce que les trois décennies passées sous la férule de Roth n'avaient rien entamé de sa détermination. Malgré tout, il était inquiet.

Il savait qu'elle ne risquait rien de Roth, Dragos ou aucun autre membre de la Lignée tant qu'il ferait jour et que le soleil garderait bloqués à l'intérieur tous ceux de son espèce, mais son côté protecteur - qui n'avait pas encore accepté qu'il ne soit plus le chef d'un Havrobscur, responsable de la sécurité de sa maison et de sa famille - renâclait à l'idée que Claire se balade en ville sans qu'il soit là pour veiller sur elle. Elle était trop précieuse, trop vulnérable pour ce monde empli de dangers cachés. C'était un trésor à préserver à tout prix.

Et elle était... non, elle n'était pas sienne.

Bon Dieu comme c'était difficile de se souvenir de ça, surtout après la nuit précédente. Ils avaient passé une soirée incroyable, faisant l'amour

dans le salon qui dominait l'océan, puis de nouveau à l'étage, sur le lit à baldaquin de l'immense chambre qui avait été celle de Claire jeune fille dans la maison de sa grand-mère. Et une nouvelle fois le matin avant le lever du jour, après qu'elle se fut levée pour aller vérifier que tous les volets et tous les rideaux étaient bien tirés pour le protéger du soleil.

Il avait voulu la suivre sous la douche avant qu'elle parte faire ses courses, mais elle l'avait gentiment grondé, en lui disant qu'ils allaient avoir beaucoup de temps pour eux. Mais il savait bien que ce luxe leur était interdit. Il était pourtant facile d'imaginer ces retrouvailles durer éternellement - ce répit inespéré dans un cadre idyllique, sans rien pour leur rappeler en permanence l'horreur qu'ils avaient laissée derrière eux en Allemagne.

Facile, mais trompeur.

Malgré ce bonheur retrouvé, ils ne pourraient rester ensemble à Newport longtemps. Tant que Roth n'aurait pas été débusqué et éliminé, il fallait que Claire se trouve hors de sa portée dans un lieu où elle serait en sécurité. Elle n'allait pas aimer ça, mais tant que Roth serait vivant et susceptible de lui mettre la main dessus, elle allait se retrouver sous la protection de l'Ordre. Et le plus tôt serait le mieux.

Quant à Andreas, chaque instant qu'il consacrait à autre chose qu'à traquer Roth donnait à ce dernier la possibilité de se terrer encore plus profondément et de poursuivre sa probable machination au côté de Dragos. Reichen savait tout cela. La vengeance lui dévorait toujours les tripes et il n'allait pas oublier son combat contre Wilhelm Roth simplement parce qu'il avait désormais Claire pour réchauffer son cœur et son lit.

Roth était le mal personnifié et il n'était pas question de le laisser nuire plus longtemps, d'autant plus qu'il risquait de décider de punir Claire pour s'être laissée impliquer de nouveau dans la vie de Reichen.

Ces idées noires en tête, il prit une douche.

Puis, s'installant nu sur un des fauteuils, il prit le portable que lui avait donné Tegan et appuya sur la dernière touche d'appel rapide. Deux sonneries plus tard, l'accent britannique de Gideon se faisait entendre.

—J'écoute, dit-il, alerte bien qu'a priori dérangé sur son temps de repos.

—C'est Reichen. Pardon de ne pas avoir appelé hier soir.

— Pas grave. Où es-tu?

—Newport, Rhode Island.

—Tu as trouvé ta femelle ?

Reichen tressaillit à ces mots.

—Oui. Tout va bien. Claire est en sécurité, et moi aussi. Avez-vous trouvé quelque chose sur Roth ?

— Rien pour l'instant, mais on est sur le coup. Je suis moi-même en train de suivre quelques pistes du côté de l'étranger. Crois-moi, nous voulons mettre la main sur ce salopard autant que toi. Il pourrait bien constituer notre relais le plus solide sur la piste de Dragos, alors nous fouinons de tous côtés pour en savoir plus sur lui.

En écoutant Gideon, Reichen réfléchissait au fait qu'il aurait dû être à Boston avec les guerriers à décortiquer tous les indices permettant de retrouver Roth et de le faire sortir de son trou. C'est ça qu'il voulait faire et il sentait ses mains fourmiller de son envie d'étrangler Roth pour le punir de tout ce qu'il avait fait.

— Et alors, ça se passe comment à Newport? reprit Gideon. Tu vas être retardé longtemps là-bas ?

—Non, répondit Reichen, même s'il était déchiré entre ce que son cœur voulait l'entendre dire et ce qu'exigeait son devoir. Plus question de repousser. Je dois régler quelques trucs de ce côté, mais Claire et moi serons prêts à partir dans la soirée si tu peux nous envoyer quelqu'un.

— Pas de problème. Je peux demander à un des gars d'être là-bas à peu près une heure après le coucher du soleil.

Reichen grimaça en calculant le peu de temps que cela allait lui laisser pour annoncer à Claire qu'il allait l'arracher à sa maison. Une fois de plus.

—J'aurais peut-être besoin d'un peu plus de temps que ça, Gideon. Claire ne sait pas que je t'ai appelé, ni qu'elle va devoir partir ce soir. Elle vient juste de quitter une cage dorée et j'ai bien l'impression qu'elle ne sera pas chaude pour en rejoindre une autre.

—Ah. (Le guerrier eut un petit rire complice.) C'est ça les quelques trucs à régler, hein ? Eh bien, bonne chance.

— Ouais, conclut Reichen, qui savait qu'il lui faudrait en passer par

cette conversation avec Claire, mais la redoutait malgré tout. Je te rappellerai pour préciser l'heure du rendez-vous.

Alors qu'il raccrochait, la porte de devant s'ouvrit. Claire entra en faisant bien attention à ce qu'Andréas ne soit pas dans le chemin de la lumière qui se déversait autour d'elle.

— Salut, dit-elle en souriant tout en fermant la porte alors qu'il se levait pour l'accueillir. Tu es nu !

—Et toi tu devrais l'être, répliqua-t-il, surpris de la vitesse à laquelle son corps réagissait rien qu'à sa présence. Comment se sont passées tes courses ?

—Très bien. (Elle posa les provisions par terre et leva les sacs qu'elle avait gardés en main.) L'un de ces sacs est pour toi, dit-elle, en montrant celui qui portait le logo d'une boutique pour hommes. Celui-ci contient un jeu de draps et de taies, et le reste est pour moi. J'ai hâte de pouvoir mettre quelque chose de plus propre que ces trucs que je me trimballe sur le dos depuis l'Allemagne.

Reichen se dirigea vers elle sans chercher à dissimuler ses intentions.

—Je crois qu'il faut que je t'aide.

Elle lui répondit par un sourire coquin et il eut mal à l'idée qu'il allait devoir la priver de cette légèreté.

— Il va d'abord falloir que tu m'attrapes.

Elle fila vers l'escalier sans lâcher les sacs plastique, qui faisaient un bruit soyeux à ses côtés. Reichen plongea à sa poursuite, grimpant les marches trois fois plus vite qu'elle. Il la rattrapa à mi-chemin du premier étage. Son petit cri de surprise feinte se transforma en rire... puis, bien vite, en grognements et soupirs de plaisir.

Ce soir-là, alors qu'elle s'essuyait après une longue douche chaude, Claire sentait son corps bourdonner encore des heures de bonheur sexuel partagées avec Andreas. Sortant de la salle de bains elle le trouva affalé sur le lit comme un roi fainéant. Il avait étiré une de ses jambes musclées jusqu'au bout du matelas et replié l'autre nonchalamment. Confortablement installé sur des oreillers, il avait glissé son bras droit sous sa tête. Sur son torse, ses bras et ses cuisses, ses glyphes étaient toujours

animés de couleurs multiples, qui s'atténuaient toutefois pour se rapprocher de la teinte dorée de sa peau.

Et, même au repos, son sexe était impressionnant. Elle n'arrivait pas à s'habituer à le voir nu; chaque fois, quoi qu'elle ait été en train de faire, elle se retrouvait plantée là à le contempler.

Le sourire qui s'attardait sur les lèvres d'Andréas disait assez qu'il savait exactement l'effet que sa nudité provoquait sur elle, et son ego de mâle - pour ne parler que de lui - se dressait de fierté.

Claire rompit le charme et alla prendre les vêtements neufs qu'elle avait préparés. Elle lui lança un regard ironique en enlevant les étiquettes du jean et du pull gris clair.

—Tu ne me vaux rien de bon, tu sais ça?

—Aucun doute sur la question, rétorqua-t-il.

Mais alors qu'elle plaisantait, lui était tout ce qu'il y a de plus grave. Il avait l'air préoccupé, comme si de sombres pensées l'alourdissaient tout d'un coup. Elle allait lui demander ce qui le contrariait lorsqu'il se leva et marcha vers elle en ramassant au passage une jupe de laine noire moulante.

— Mets ça plutôt que le jean. Et les bottes à talons hauts aussi.

Elle le regarda avec une lueur d'incompréhension dans les yeux.

—Je veux que nous sortions. Tu vas me faire visiter ta ville.

— Une sortie en amoureux ? demanda-t-elle, enthousiasmée.

Ce qui ne l'empêchait pas de s'interroger au fond d'elle-même sur le fait que toute la journée avait passé sans qu'Andréas mentionne Wilhelm Roth ou l'Ordre et ce qu'il avait à faire à Boston. Certes, Claire ne tenait pas à ce que cela vienne polluer le temps qu'ils avaient ensemble, mais elle n'était pas assez naïve pour penser que quelques heures consacrées à faire l'amour - et avec quel bonheur! - suffiraient à lui faire oublier la vengeance qui l'animait.

En le regardant, elle ressentit une inquiétude passagère : et si tout ça n'était que le calme avant la tempête, si elle se réveillait pour s'apercevoir que cette brève escapade avec Andreas n'avait été qu'un rêve trop vite brisé ?

Mais le sourire d'Andréas était plus charmeur que jamais et sous sa caresse le corps de Claire ne demandait plus qu'à se souvenir de sa chaleur et du plaisir qu'il lui avait donné.

—Ça fait bien longtemps que je ne t'ai pas proposé de rendez-vous en bonne et due forme, Claire. Acceptes-tu?

— Oui, bien sûr. (Elle hocha la tête frénétiquement). J'en serais ravie.

— Habille-toi, alors. Je vais prendre une douche et je te retrouve en bas.

Emoustillée comme une collégienne qui vient de tomber amoureuse, elle mit la jupe et le pull puis enfila les bottes noires sexy avant de descendre l'attendre dans le salon, toujours sur un petit nuage. Lorsqu'il descendit à son tour quelques minutes plus tard, douché, rasé de frais et ses cheveux bruns humides ébouriffés, Claire eut un petit coup au cœur. Vêtu du pantalon anthracite et de la chemise de soie noire qu'elle lui avait achetés, il était superbe. Au point qu'elle fut prise de l'envie de le déshabiller sur-le-champ et de déployer une nouvelle fois pour lui tous ses charmes.

—Prête? demanda-t-il.

Elle acquiesça et prit la main qu'il lui tendait. La nuit était agréable, fraîche mais claire. Le centre historique de Newport était proche et ils le rejoignirent à pied. Il avait beaucoup changé depuis la dernière fois que Claire était revenue chez elle, quelque vingt ans auparavant. Les boutiques vieillottes, les petits commerces et les bistrotts qui sentaient le grailon avaient été largement remplacés par des hôtels et des résidences de tourisme, des magasins de vêtements franchisés et des restaurants chics.

Mais certains vieux quartiers avaient résisté, même du côté des quais, la partie de Newport que préférait Claire. C'était un lieu magique, en particulier la nuit. Là voisinaient, mollement agités par la marée montante invisible, des yachts luxueux, des voiliers plus modestes, de vieux bateaux de pêche ou encore les inévitables vedettes de tourisme. Des galeries, des boutiques et des restaurants bordaient les allées de brique piétonnières qui conduisaient aux quais, le tout baigné d'une douce lumière dorée et bruissant des rires et des conversations émanant des groupes de touristes.

Plongée dans cette foule anonyme, bien loin des chocs et de la violence des deux derniers jours, Claire, en fermant les yeux, parvenait presque à imaginer un avenir paisible. Et c'était encore mieux avec la main retenue

doucement prisonnière dans la poigne d'Andréas. Avec lui à ses côtés comme ça, elle aurait presque pu prétendre qu'ils formaient comme jadis un couple d'amoureux avec rien d'autre que l'aventure et le bonheur devant eux.

Claire essayait de ne pas penser à Wilhelm Roth. Elle n'arrivait plus à le considérer comme son compagnon, si tant est qu'il eût jamais rempli ce rôle. Elle le savait dangereux, surtout depuis qu'il savait qu'elle avait fait l'amour avec Andreas. Il lui avait fait part de son mécontentement la nuit précédente en lui envoyant une décharge de douleur physique à travers le lien de sang qu'ils partageaient. Un message qui n'aurait pu être plus explicite s'il l'avait gravé à même sa chair. Compagnon ou pas, Wilhelm Roth était désormais son ennemi autant que celui d'Andréas.

Cette pensée ne l'avait pas encore quittée quand Andreas l'entraîna à l'intérieur d'une boutique de chocolats fins installée sur le quai.

—Viens ici, intima-t-il plaisamment en la conduisant jusqu'aux vitrines étincelantes qui contenaient un assortiment d'appétissants chocolats maison.

Claire le regarda d'un air interrogateur, car elle savait que le système digestif des vampires ne pouvait assimiler la nourriture humaine au-delà des minuscules quantités qui leur permettaient de se faire passer pour humains au besoin. Ce qui était bien dommage, se dit-elle en regardant l'étalage qui lui réjouissait les yeux et la faisait saliver.

—Lequel veux-tu goûter en premier ?

Elle se mordilla la lèvre, incapable de se décider.

— Le brillant avec les raies rouges a l'air bien. Oh et celui-là aussi, le carré avec les petites taches dorées. Et celui avec la noix de coco sur le dessus.

Tandis qu'elle hésitait, un homme d'âge mûr affligé d'une calvitie naissante sortit de l'arrière-boutique avec une pile de ballotins vides. Il leur adressa un sourire poli et un petit signe de tête avant de poser ses boîtes derrière le comptoir.

—Encore une belle soirée d'été indien, dit-il. Que puis-je pour vous ?

— Madame voudrait goûter quelques-uns de vos chocolats, dit Andreas.

— Mais bien sûr. Quels sont ceux qui vous tentent, ma petite dame ?

Claire leva les yeux et rencontra le regard affable du commerçant.

— Est-ce que je peux essayer le petit carré là?

Il hocha la tête et en prit un dans le présentoir.

— Excellent choix. C'est notre produit phare.

Claire mordit légèrement dedans et savoura la douce amertume d'un chocolat au pourcentage de cacao élevé. Il fondait comme du beurre sur la langue.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle. C'est merveilleux!

L'homme lui sourit et son regard sembla s'attarder un long moment sur ses traits avant de se reporter sur Andreas.

— Et pour vous, monsieur?

— Rien, merci. Mais donnez-lui tout ce qu'elle veut, s'il vous plaît.

L'homme gloussa.

— La sagesse même !

Claire montra du doigt un chocolat rebondi rayé de rouge.

— C'est quoi celui-là ?

— Du chocolat noir fourré à la framboise. Vous en voulez un ?

Il avait de nouveau ce regard scrutateur qui donna à Claire la très vague impression qu'ils se connaissaient.

—Excusez-moi, dit-il en fronçant les sourcils. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

—Non, je ne crois pas.

Il rit doucement en caressant une petite barbe grisonnante.

—Vous ressemblez à quelqu'un que j'ai connu il y a longtemps. Vous êtes même son portrait tout craché en fait.

— C'est vrai ? dit Claire en reportant le regard sur la plaque de cuivre qui portait le logo du magasin et le nom de son propriétaire : Robert Vincent. Je ne pense pas vous connaître, pourtant.

—C'est tout à fait surprenant. Vous ressemblez trait pour trait à une de mes camarades de lycée. Est-ce que le nom de Claire Samuels vous dit

quelque chose ?

Claire sentit Andreas se raidir à côté d'elle. Elle cilla, surprise d'entendre son nom de jeune fille prononcé par l'homme. Bien sûr qu'ils auraient pu être dans la même classe. Elle avait vingt ans quand elle avait quitté les États-Unis pour étudier à l'étranger et s'il n'y avait pas eu le sang de Wilhelm Roth et la composition chimique particulière de son corps de Compagne de sang, elle aurait à présent les mêmes signes de vieillissement que lui. Au lieu de ça, elle avait essentiellement le même aspect que trente ans auparavant.

— Ma... ma mère, bredouilla-t-elle. Vous devez parler de ma mère.

— Ah ! (Son sourire s'élargit encore.) Votre mère bien sûr. Mon Dieu, on vous croirait jumelles. Claire sourit à son tour.

— On me l'a déjà dit plusieurs fois.

— Il faudrait qu'on y aille, intervint Andreas d'une voix ombrageuse.

— Comment va votre mère ? demanda le commerçant.

— Elle va bien, répondit Claire. Elle vit à l'étranger depuis longtemps.

— J'avais un sacré béguin pour elle à l'époque. C'était la plus jolie fille de la classe, mais aussi une des plus gentilles. Et, Seigneur, ce qu'elle jouait bien du piano. C'est comme ça que je l'ai rencontrée la première fois, vous savez. J'étais l'assistant du chef de l'orchestre de l'école.

— Buddy Vincent ! lâcha Claire, se souvenant soudain du gentil garçon un peu emprunté en regardant le visage marqué par le temps du mortel qui, lui, avait vieilli normalement.

— Elle vous a parlé de moi, alors ?

Il rayonnait de bonheur.

Andreas se racla la gorge impatiemment, mais Claire l'ignora.

— Vous étiez un garçon très doux, dit-elle à Buddy, se rappelant de comment il avait souvent essayé de faire en sorte qu'elle se sente désirée et acceptée à une période où sa différence n'était pas toujours facile à assumer. Votre amitié lui a été précieuse.

— Eh bien, dit-il en bombant un peu le torse. (Il alla prendre un des ballotins et commença à le remplir avec les chocolats que Claire avait repérés.) Rien de plus facile que de se montrer gentil envers une jeune fille

jolie et douce comme l'était votre mère. Quand vous lui parlerez, merci de lui transmettre mon meilleur souvenir.

—Je n'y manquerai pas.

Il lui tendit la boîte pleine.

— Régalez-vous, cadeau de la maison.

—Vous êtes sûr?

— Nous allons les payer, dit Andreas en même temps. Combien ?

Mais Buddy secoua la tête.

—Il n'en est pas question. Je vous en prie. C'est un cadeau.

Claire se pencha et lui prit la main.

— Merci, Buddy. J'ai eu beaucoup de plaisir à vous rencontrer.

— Bonne continuation, à vous et à votre merveilleuse mère.

Claire prit congé poliment de son ancien camarade de classe et Andreas la prit par le coude sans rien dire pour la faire sortir. Il avait l'air boudeur, voire même carrément irrité.

—Serais-tu... jaloux ? demanda Claire.

Il grogna :

—Je t'en prie !

—J'hallucine, tu es jaloux ! (Claire rejeta la tête en arrière et se mit à rire.) Oh ! Je n'y crois pas ! Quand tu traverses une foule tu fais tourner toutes les têtes, celles des hommes comme des femmes. Et moi, j'accroche le regard d'un vieil homme inoffensif et tu...

—Aucun homme n'est inoffensif, Claire.

— Buddy Vincent a au moins cinquante ans et il est aussi doux qu'un chaton, insista-t-elle avec un grand sourire, toujours aussi amusée.

—Ce n'en est pas moins un mâle, rétorqua Andreas sans changer de ton. Et il est toujours en train de nous observer.

—Ah, ouais? (Claire attrapa le devant de la chemise d'Andréas pour le forcer à se tourner vers elle.) Eh bien, alors, arrête de le regarder et viens plutôt m'embrasser.

Avec un regard noir qui promettait bien plus que des baisers, Andreas s'exécuta.

CHAPITRE 17

Deux heures à peine après le début de la patrouille, Kade repéra l'odeur du sang humain fraîchement versé.

— Dans cette allée, dit-il à Brock et Chase, qui acquiescèrent en silence.

Les trois guerriers filèrent ensemble, armes au côté et prêts à tirer, le long de l'étroite bande d'asphalte sombre qui séparait deux vieux bâtiments de brique du quartier le plus sordide de la ville. L'allée sentait les excréments humains et les déchets pourrissants, mais rien ne pouvait déguiser à leur odorat surentraîné le parfum cuivré qui venait de l'autre côté d'un container à ordures hors d'usage.

Kade fut le premier à atteindre le cadavre. C'était celui d'une jeune femelle cette fois, aussi brutalement saccagé que celui du mâle qu'il avait trouvé la veille avec Brock. Malheureusement pour elle, le vampire qui l'avait égorgée s'était d'abord servi ailleurs. Sa jupe courte était déchirée et couverte de sang. Ses ongles peints en rose fluo étaient cassés et ses

genoux éraflés, comme si elle avait tenté sans succès de fuir son agresseur.

— Seigneur, lâcha Brock à voix basse. Cette gamine est la fille de quelqu'un. Peut-être la sœur de quelqu'un. Quel est le salaud d'animal qui...

Chase leva la main pour couper court à tout bavardage. Il pointa le doigt vers les toits au-dessus de leurs têtes. Il y avait quelqu'un là-haut. Dans la tranquillité de la claire nuit d'automne leur parvenait le bruit d'un pas écrasant du gravier.

Était-ce le Chasseur?

L'aspect de ce nouveau cadavre correspondait en tout cas à ce qu'ils avaient vu de son passe-temps supposé.

— Je monte, articula Chase en silence.

— Pas sans couverture, répliqua Kade, mais l'ex-Agent était déjà en mouvement.

Il rengaina son arme et sauta silencieusement sur le container avant d'en bondir pour attraper le bas d'un escalier de secours noir, dont il se mit à franchir sans bruit les marches de métal branlantes. Enfin il effectua un rétablissement pour rejoindre le toit.

Des coups de feu éclatèrent à l'instant même où il disparaissait du champ de vision de ses camarades.

—Et merde, siffla Brock à l'intention de Kade. Le triple idiot. Tu prends l'escalier intérieur; je passe par le même chemin que lui.

Montés chacun de leur côté, ils arrivèrent à quelques secondes d'intervalle l'un de l'autre pour trouver Chase blessé à la poitrine et baignant dans une flaque de son propre sang. Il était mal en point mais il respirait.

— Oh, putain, lâcha Kade en courant jusqu'au guerrier allongé par terre.

— Pas... lui, grogna Chase grimaçant sous l'effort. Pas le Chasseur...

— Qu'est-ce que tu veux dire, ce n'est pas le Chasseur ? Mais alors qui...

Une nouvelle grêle de balles déchira l'obscurité. Certaines ricochaient et un peu partout autour d'eux la vieille brique éclatait.

Kade et Brock répliquèrent en tirant dans la direction de l'attaque, mais sans rien voir de net à cibler. De nouvelles balles leur arrivèrent dessus.

Soudain, Brock cria de douleur.

— Bordel, je suis touché !

— Nom de Dieu, gronda Kade en se retournant.

Le grand guerrier noir avait pris une balle dans le haut du bras. La blessure allait le handicaper sérieusement mais n'était pas fatale. Mais Chase... merde. Chase était vraiment mal barré.

Rendu furieux par le sort de ses frères d'armes, Kade répliqua par une violente volée de tir automatique. Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement - noir sur noir - et vit leur assaillant bondir sur le toit du bâtiment voisin.

—Ce salopard décampe. Je lui file le train.

Laissant Brock couvrir Chase, il se précipita derrière l'énorme vampire qui sautait d'immeuble en immeuble comme un chat. N'étant pas un Gen-1 comme l'était à l'évidence sa proie, Kade ne pouvait développer la même vitesse, mais il avait l'avantage de la détermination. Il ne se laissa pas distancer, naviguant dans le fatras de colonnes de ventilation, de portes d'accès, de bouts de tuyaux et d'outils posés là comme au hasard qui constituait le paysage des toits de Boston.

Mais, alors qu'il commençait même à gagner du terrain sur le salaud qu'il poursuivait, Kade aperçut de nouveaux ennuis arrivant de son côté. Sur un toit encore lointain venait d'émerger un autre Gen-1 vêtu de noir, lui aussi équipé d'un fusil-mitrailleur. Si tous deux se retournaient contre lui avec leurs armes, il était fait comme un rat.

Mais ce ne fut pas sur lui que le deuxième Gen-1 ouvrit le feu, ce fut sur celui que Kade poursuivait.

Dans un bruit épouvantable, l'échange de balles illumina la nuit. Kade s'arrêta sur le toit voisin et, halluciné, vit les deux vampires lâcher leurs armes pour en venir aux mains.

Le combat fut sauvage. On entendait le bruit des os qui craquaient, des chairs qu'on arrachait, et, tandis que s'intensifiait la bataille, des cris qui n'avaient rien d'humain vinrent déchirer l'air.

Kade gardait son arme prête à tirer, mais dans la mêlée il ne parvenait

pas à savoir quel vampire viser. Enfin, l'un d'entre eux prit le dessus. Il frappa la tête de son adversaire sur le ciment du toit, puis, attrapant ce qui ressemblait à un morceau de tuyau, le leva haut au-dessus de lui et, lâchant un rugissement furieux, l'abattit de toutes ses forces.

Il y eut un son de métal contre métal et, une fraction de seconde après, un flash de lumière blanche fusa dans la nuit noire.

Kade se plaqua au sol, où son instinct le maintint jusqu'à ce que le rayon perçant s'éteigne un moment plus tard. Alors seulement, il s'accroupit. Sur l'autre toit, le Gen-1 victorieux commençait lui aussi à se relever. Même si ses muscles et son bon sens lui conseillaient de ne pas bouger d'un poil, Kade ramassa son arme et bondit de son toit pour aller l'affronter.

Il s'avança prudemment, le doigt sur la détente, prêt à truffer le salopard de plomb. En s'approchant il put voir le mort. Sa tête était séparée de son tronc et des brûlures grésillaient encore en un cercle parfait autour de son cou et de ces dermoglyphes familiers qu'il avait repérés sur le vampire croisé la nuit précédente.

Sur le toit, à côté du cadavre fumant, il aperçut un collier noir cabossé muni d'un système électronique. Une LED rouge clignotait, mais s'éteignit bientôt.

Kade observa le visage du mort et jura à voix basse. Chase avait raison. Ce n'était pas le Chasseur. Il lui ressemblait assez pour être du même sang, au point d'être son frère même, mais ce n'était pas l'assassin Gen-1 qui avait rejoint l'Ordre quelques semaines auparavant.

Non, le Chasseur était debout à côté de Kade à présent. Il considérait sans passion la scène alors qu'il venait pourtant de tuer avec sauvagerie quelqu'un qui était génétiquement de sa famille. Il s'avança, puis se pencha pour ramener l'étrange collier au milieu des lambeaux de chair de son adversaire.

— La dernière fois que j'ai vu Dragos - il m'a dit qu'il y en avait d'autres comme moi, dit le Chasseur d'une voix égale. Ça fait trois nuits que je piste celui-ci en ville. Il n'est pas seul. Il y en aura d'autres très bientôt.

Kade se passa une main sur le crâne.

— Et bien, on peut dire que tu es un optimiste, toi !

Le Chasseur tourna la tête vers lui et le regarda sans répondre.

—Viens, dit Kade. Allons nous occuper des deux autres et rentrons faire notre rapport.

Il aurait voulu que cette soirée ne s'achève jamais. La balade dans Newport avait été vraiment agréable, n'était-ce que parce qu'il avait vu Claire s'épanouir en lui montrant tous les endroits qu'elle fréquentait jeune fille, des endroits qui semblaient avoir toujours une grande importance pour elle. C'était là chez elle, pas en Allemagne. Sa place était là, en Nouvelle-Angleterre, avec les brises salées de l'Atlantique et l'air frais de l'automne qui lui rosissaient les joues.

Reichen ne l'imaginait pas retourner en Allemagne. Il ne savait pas ce qui allait se passer au cours des prochains jours ou des prochaines semaines, selon le temps qu'il lui faudrait pour retrouver Wilhelm Roth et l'éliminer. Il ne savait pas non plus si lui-même serait encore là après la bataille. Mais il y avait pour lui une certitude: les moments qu'il passait avec Claire, ces retrouvailles improbables - et tellement brèves - dont ils profitaient là resteraient les heures les plus précieuses de son existence.

En vérité, s'il ne survivait pas à sa confrontation avec Roth, avoir connu Claire de nouveau et être certain que Roth ne pourrait jamais rien faire pour la blesser suffiraient à lui rendre la mort acceptable.

— C'est vraiment dommage que tu ne puisses pas partager ça avec moi, dit-elle, mordant dans un chocolat alors qu'elle passait devant lui dans le hall de la maison. Fermant la porte derrière lui, il alluma les lampes pour elle et regarda le mouvement fluide de ses hanches, que moulait sa jupe noire. Ce spectacle l'avait titillé presque toute la soirée.

—Tu es sûr que tu ne veux pas te laisser convaincre d'en essayer juste une bouchée ?

Il la rejoignit en moins de temps qu'il n'en fallut à Claire pour cligner de l'œil. Puis il l'embrassa, passant la langue au-delà de ses douces lèvres dans la chaleur merveilleuse de sa bouche. Le chocolat était doux-amer sur sa langue, mais il était loin d'avoir le même pouvoir de tentation que le simple fait de la tenir dans ses bras.

—Délicieux, murmura-t-il contre sa bouche. Je crois que je vais devoir te manger.

Elle rit et le repoussa d'un air taquin, mais ses yeux brillaient quand elle les leva vers lui.

—Allons faire une petite balade le long de la côte.

Il secoua la tête.

—J'ai une meilleure idée.

—Ça, je l'aurais parié.

Il sourit et caressa doucement sa joue en feu.

—Est-ce que tu ferais quelque chose pour moi ? (Devant son air interrogateur, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au piano à queue recouvert d'une housse en tissu.) Joue pour moi, Claire.

— Oh, je ne sais pas si..., se déroba-t-elle en fronçant les sourcils, enlevant malgré tout la housse pour découvrir le Steinway noir à la laque brillante. Ça fait si longtemps que je n'ai rien joué. Je suis sûre que je serais mauvaise. Et puis ça doit faire des années que ce piano n'a pas été accordé.

— S'il te plaît, dit-il, refusant de se laisser dissuader.

Dès qu'il lui aurait parlé et qu'il aurait appelé l'Ordre pour que Gideon lui envoie une voiture, ils n'auraient guère plus d'une heure devant eux avant de quitter Newport, et il se disait que ça pourrait bien être l'une des dernières occasions qu'ils auraient de passer du temps ensemble. C'était peut-être égoïste, mais il voulait profiter à fond des ultimes instants de cette soirée extraordinaire.

—Joue ce que tu veux, insista-t-il. Je me fiche pas mal de la perfection. Je veux juste t entendre jouer de nouveau. Pour moi.

— Pour toi, répondit-elle avec un sourire qui s'attarda sur ses lèvres tandis qu'elle tirait la banquette de piano de sous l'instrument et s'asseyait. Entendu, mais ne viens pas te plaindre quand tes oreilles commenceront à saigner.

Il gloussa.

—Je n'ai pas la moindre inquiétude de ce genre. Joue, Claire.

Elle souleva le couvercle du clavier, puis soupira d'un air pensif en caressant les touches.

Dès les premières notes, elle l'hypnotisa. Il ne connaissait pas le morceau qu'elle jouait, mais il était magnifique - prenant, triste, puissant. Chaque note était d'un lyrisme si profond qu'il ne pouvait que rester là à se laisser submerger, envahir par la musique.

En la regardant jouer le morceau de mémoire, il ressentait la profondeur de sa réaction à la musique. Elle vivait la musique en la jouant, chaque phrasé gorgé de sens pour elle. Et soudain, il se rendit compte qu'elle avait composé ce morceau elle-même, qu'il venait de son propre cœur, de son âme.

— C'est toi qui as écrit ça, dit-il doucement quand la dernière note eut fini de vibrer. Elle le regarda, les yeux brillants.

—Après ton départ, pendant un temps je n'avais plus que la musique. J'ai composé plusieurs pièces, dont celle-ci. Pendant les premières semaines, c'était comme... je ne sais pas... comme si elle jaillissait littéralement de moi.

Ému par tout ce qu'il entendait et le pouvoir des sentiments qu'il éprouvait lorsqu'il était en présence de cette femme, Reichen se rapprocha d'elle.

— C'est incroyable, Claire. Tu es incroyable.

Il s'assit à côté d'elle sur la banquette et plongea le regard dans ses yeux marron foncé tout en caressant des doigts le velouté parfait de sa belle peau café au lait.

Et quand il l'embrassa, ce ne fut pas avec une passion violente mais avec une douceur et un respect infinis. Il la tenait comme si elle était de verre, vénérant sa bouche comme si elle était d'une fragilité extrême.

Il l'aimait.

S'il avait tenté de le nier, et ce même en son for intérieur, la vérité lui éclatait à présent au visage. Il aimait cette femme, même si elle n'était pas sienne. Même s'il n'était pas assez bien pour elle et ne l'avait jamais été. S'il y avait une chose à propos de laquelle Roth ne s'était pas trompé, c'était bien celle-là.

— Il sait pour nous, lâcha Claire doucement dans les bras d'Andréas. Il sait que nous avons fait l'amour hier, que je suis avec toi.

Il n'en fut pas autrement surpris. Le lien de sang qu'elle partageait avec

Roth l'aurait trahie. Mais le léger tremblement de peur qu'il avait entendu dans sa voix lui fit bouillir les sangs.

— Que s'est-il passé ? Il t'a fait quelque chose ?

— La nuit dernière, alors que nous faisons l'amour, il m'a bien fait comprendre qu'il était conscient de mon infidélité. Je ne sais pas ce qu'il s'est fait, mais son message de douleur m'est parvenu clair et net.

—Et tu ne m'as rien dit. (Reichen l'écarta de lui et la regarda fixement dans les yeux.) Pourquoi avoir gardé ça pour toi ?

— Parce qu'on ne peut rien y faire, André.

—Comment ça, on ne peut rien y faire? grinça-t-il. Tu peux être sûre que, dès que je saurai où se cache ce salopard, j'y ferai quelque chose !

Claire grimaça et secoua lentement la tête.

—J'ai peur de ce qu'il te fera. Il faut que tu saches que, s'il le peut, il te tuera. Je pense qu'on peut affirmer sans risque de se tromper que c'est lui qui a essayé de te tuer à Hambourg il y a si longtemps. Il était là au Havrobscur après notre dispute. Je suis rentrée en pleurant et je lui ai raconté ce qui s'était passé, combien je désirais plus que tout au monde que tu veuilles bien de moi comme compagne. Je lui ai tout dit, André. Et aussitôt, tu as disparu. Je n'ai pas pensé alors au fait que j'étais allée lui faire des confidences sur ton compte, mais maintenant...

Reichen la serra contre lui et embrassa le sommet de son crâne.

— Tu n'as rien fait de mal. J'ai toujours pensé que l'attaque dont j'avais été l'objet était trop personnalisée et trop violente pour être le fait du hasard. Il est même possible que notre relation n'ait pas été seule à son origine. Mais que Roth y ait été pour quelque chose ou non n'a pas d'importance, parce que le résultat final - la transformation que j'ai subie dans ce champ - est ce qui m'a poussé à m'éloigner de toi. C'est la seule chose qui aurait pu me garder à distance.

Elle lui entoura le torse de ses bras et enfouit son visage dans sa poitrine.

—Je suis tellement désolée. Je suis désolée pour tout ce qu'il t'a fait, tout ce qu'il a fait à ta famille, à ton amie berlinoise qu'il a transformée en Laquais... Oh, mon Dieu,

André, je m'en veux tellement pour toute la souffrance que tu as

endurée.

Reichen la fit taire en la serrant encore plus fort.

— C'est entre Roth et moi. Tu n'as rien à te reprocher. Ce qui m'est arrivé ne compte pas. Mais ma famille mérite que justice soit faite. Et Hélène aussi.

Claire resta silencieuse un long moment, puis demanda doucement :

—Tu l'aimais vraiment beaucoup ?

Il pensa à Hélène et à leurs solides liens de confiance et de compréhension mutuelles. C'était une femme remarquable, qui avait été pour lui quelque chose de plus qu'un de ses nombreux flirts occasionnels. Ça l'avait presque tué de la voir dépourvue de son humanité et encore plus d'avoir à mettre lui-même fin à ses jours après que Roth l'eut vidée de sa substance pour en faire l'esclave de sa volonté dévastatrice.

—Je ressentais pour Hélène une profonde tendresse, admit-il. Je l'aimais de mon mieux. Mais je ne pouvais pas lui donner mon cœur parce qu'il était déjà pris par une autre.

Claire se dégagea de son étreinte et leva les yeux vers les siens.

—C'a toujours été toi, tu sais. (Il lui prit le visage entre les mains.) Je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Elle ferma les yeux un long moment. Quand elle les rouvrit, ils étaient pleins de larmes.

— Oh, André. Je t'aime toujours. Je t'ai toujours aimé.

Incapable de contenir un grognement, Reichen couvrit la bouche de Claire d'un baiser possessif. Et quand ils n'en purent plus de désir ni l'un ni l'autre, il la mit debout devant lui après avoir repoussé la banquette du piano. Elle se retrouva plaquée aux touches du clavier, qui laissèrent entendre une série de sons discordants. Puis il releva sa jupe sur ses cuisses.

—Ah, Seigneur, siffla-t-il à travers ses immenses crocs. Tu ne portes pas de culotte.

Elle lui fit un sourire grivois.

— Surprise!

S'il avait su cela avant, ils ne seraient jamais sortis se promener en ville. Impatient, il plongeait la tête entre ses jambes et vint goûter sa douceur. Elle s'accrochait à lui, les doigts lui triturant les cheveux. Il la lapait sans pitié, avide de la sentir jouir contre sa bouche. Et lorsqu'elle se mit à se tortiller, à geindre et à soupirer sous l'impact d'un orgasme violent, il dégrafa son pantalon pour libérer sa formidable érection.

Se relevant il vint se positionner entre ses cuisses splendides. Il aurait voulu la pénétrer jusqu'à la garde, mais elle était trop appétissante pour qu'il brusque ainsi les choses. Il prit sa virilité dans sa main et fit jouer son gland le long de sa fente, se repaissant de ses miaulements de plaisir hachés.

Mais il fut le premier à céder à cette torture.

Prêt à jouir rien qu'en la touchant, il donna un coup de reins. Elle était comme du plomb fondu autour de son sexe, l'avalant tout entier. Il commença à aller et venir en elle, doucement d'abord, encore assez naïf pour croire qu'il pouvait montrer la moindre patience quand il faisait l'amour à Claire. Mais la délicieuse friction de leurs deux corps le conduisait inexorablement vers une accélération de son propre rythme. Il ne pouvait plus s'arrêter. Il ne pourrait pas tenir une seconde de plus.

Il grinça des dents et lâcha un puissant rugissement lorsque sa semence jaillit en elle. Elle jouit avec lui, ses ongles plantés dans les épaules de son amant en criant elle aussi. Il se mit alors à murmurer son nom, son sexe toujours dur comme le marbre alors même que les derniers soubresauts de l'orgasme le traversaient.

Il la regarda, ému comme toujours par son exquise beauté fragile. Il aimait l'image parfaite que leurs deux corps unis lui renvoyaient et le contraste de leurs peaux. Et il adorait la senteur épicée et chaude de son sang, en particulier quand il se mélangeait au parfum musqué de son excitation.

—Je voudrais que cette nuit ne se termine jamais, murmura-t-il en se perdant dans la couleur des yeux de Claire. Je ne veux pas me séparer de toi.

—Alors, ne le fais pas. (Elle serra ses bras un peu plus fort autour de lui.) Cette fois, je ne te laisserai pas partir.

Il sourit, déchiré de l'intérieur par le regret et le devoir. Cela faisait déjà

une demi-douzaine de fois depuis le coucher du soleil qu'il voulait lui expliquer que leur séjour à Newport était terminé. Mais au lieu de ça, il venait de se perdre au fond de ses yeux et dans le plaisir enivrant de son corps.

— Pour l'instant, dit-il en l'embrassant, restons ensemble.

— Oui, répondit-elle, remuant ses hanches contre lui pour le provoquer. (Puis elle leva vers lui des yeux implorants.) Il y a autre chose que j'aimerais que tu fasses pour moi cette nuit, André.

Il grogna, penchant la tête pour venir déposer un baiser derrière son oreille.

— Ce que tu veux.

— Fais-moi l'amour comme si nous étions vraiment accouplés.

Il releva la tête, les sourcils froncés.

— Bois à ma veine, dit-elle en lui caressant le visage avec une tendresse infinie. Laisse-moi rêver que nous sommes ensemble comme de vrais compagnons de sang. Juste pour cette nuit.

Bon Dieu !

Rien qu'à cette idée ses veines s'embrasèrent. Il sentit ses glyphes se mettre à puiser des couleurs de la soif et ses crocs s'allongèrent encore dans sa bouche.

— S'il te plaît, insista-t-elle doucement. Bois à ma source comme si j'étais vraiment tienne.

Il lâcha un son bestial, puis se rejeta en arrière, luttant contre l'exigence qui le traversait de part en part. Mais Claire inclina alors la tête de côté et dégagea ses cheveux de son cou : il était perdu !

Il fondit alors sur elle sans plus de retenue, les crocs ciblant sa veine, tandis qu'il plongeait profondément dans sa chaleur accueillante une nouvelle fois.

Le goût du sang chaud et doux de Claire submergea ses sens et il ne put retenir un grognement de possessivité. Aspirant goulûment à sa gorge, il la serrait de toutes ses forces contre lui et s'enfonçait en elle jusqu'à la garde. Il allait et venait rapidement sans plus de ménagement, incapable de délicatesse sous l'effet excitant de son sang, plus puissant que la plus

intoxicante des drogues.

Il n'avait jamais connu ce genre d'union primitive, viscérale.

Cela le stupéfiait.

Ce fut pour lui une leçon d'humilité.

Cela lui faisait honte aussi, alors qu'il aurait voulu plus que tout se donner à Claire de la même façon, mais ne pouvait le faire parce qu'elle était déjà liée à un autre mâle. Il pouvait offrir sa veine à Claire, mais quelle que soit la quantité de sang qu'elle boirait à sa source, c'était à Wilhelm Roth qu'elle resterait liée.

Une étincelle d'agressivité et de rage commença à s'allumer dans les tripes de Reichen à l'idée qu'un autre mâle puisse prétendre que Claire était sienne. Et que ce soit Roth ne faisait qu'alimenter un peu plus la colère qui menaçait de s'enflammer en lui.

Non, pensa-t-il avec force, repoussant la chaleur qui n'attendait que de se réanimer à sa demande.

Reichen se concentra sur Claire, ignorant tout sauf le rythme accéléré de son pouls contre sa langue et la douce pression qu'exerçait son sexe autour du sien. Il se délecta de ses petits cris quand elle jouit, mémorisant chacun des soubresauts et des tremblements qui parcouraient son corps lors de ses orgasmes répétés, terrifié de voir la nuit - et le peu de temps qu'il leur restait ensemble - arriver à son terme.

CHAPITRE 18

Comment va Harvard ? demanda Lucan alors que Gideon sortait de

l'infirmierie du complexe.

— Il est toujours inconscient, ce qui vaut probablement mieux pour l'instant. Heureusement, la balle est ressortie proprement, mais la cicatrisation des trous qu'elle a laissés dans sa poitrine et son dos va prendre du temps. Il s'en sortira, mais il aura mal pendant un moment et il est hors jeu pour au moins une semaine.

—Merde, murmura Lucan. La dernière chose dont nous ayons besoin, c'est de nous retrouver en sous-effectif alors qu'apparemment Dragos, lui, monte en puissance.

L'accrochage de la nuit avait été une révélation en ce sens. Certes, l'Ordre était conscient que Dragos avait à sa botte d'autres assassins super entraînés comme le Chasseur - des vampires dont la loyauté était en principe garantie par des colliers UV inamovibles et programmés pour se déclencher et couper la tête de ceux qui tenteraient de trafiquer le dispositif ou de désobéir à un ordre. Mais, jusque-là, Lucan et ses guerriers n'avaient pas su - et n'avaient pas osé imaginer - qu'un ou plusieurs de ces assassins étaient comme lui de première génération.

Et, ce qui n'arrangeait rien, le fait que ces Gen-1 ressemblent étonnamment au Chasseur lui-même au point de porter des glyphes similaires ne pouvait mener qu'à une seule conclusion : ce fils de pute de Dragos devait les faire engendrer par l'un des pères extraterrestres originels de la nation vampire sur cette planète. Un Ancien.

Comme celui dont l'Ordre avait récemment découvert qu'il avait été gardé en hibernation au plus profond d'une grotte des montagnes de Bohême pendant probablement des siècles, celui que Dragos avait réveillé et emmené Dieu seul savait quand.

Si cette créature était vraiment en vie et utilisée pour produire de nouveaux fils dotés de la puissance et des capacités des Gen-1, si un processus d'élevage de ce genre durait depuis des décennies, voire plus longtemps, alors ce n'était pas seulement l'Ordre et la nation vampire qui avaient de quoi s'inquiéter, mais l'humanité tout entière. Rien ne saurait arrêter une telle force, brutale, puissante et avide de sang.

C'est chargé de ces sinistres pensées que Lucan quitta l'infirmierie avec Gideon pour se diriger le long des couloirs tortueux jusqu'au labo de ce dernier, qui servait aussi de salle de réunion. Les guerriers qui rentraient de patrouille y étaient rassemblés, ainsi que les Compagnes de sang. Le

Chasseur se trouvait là, également, debout au fond de la pièce tandis que le reste du groupe était assis autour de la grande table qui en occupait le centre.

Lucan eut pour lui un bref signe de tête, manière silencieuse de le remercier pour son rôle cette nuit-là, car c'était plus que probablement grâce à lui que les dégâts avaient été limités chez les guerriers, et il avait en outre permis à l'Ordre de récupérer un collier UV d'assassin. Même si ce collier avait été fracassé et déclenché, Gideon jouait avec depuis qu'il l'avait entre les mains, essayant de comprendre son mécanisme et comment on pouvait s'en servir contre son porteur.

— Comment va ton bras ? demanda Lucan à Brock, qui était assis entre Kade et Nikolai.

Le massif guerrier noir haussa son épaule blessée avec un grand sourire.

—Ça ira beaucoup mieux quand j'aurai eu l'occasion de descendre l'un de ces monstres Gen-1. Sans vouloir t'offenser, ajouta-t-il à l'adresse du Chasseur.

Le regard doré de l'immense vampire était resté complètement neutre.

—Tu ne m'offenses pas.

Lucan rejoignit sa place à côté de Gabrielle au bout de la table et s'adressa à l'équipe assemblée là.

—Après ce que nous avons appris il y a quelques heures, il semble évident que notre mission concernant Dragos et son opération a désormais un nouvel objectif et une nouvelle urgence. Inutile de vous rappeler que la dernière chose dont nous ayons besoin, c'est d'un tueur Gen-1 lâché dans la ville à massacrer des humains au petit bonheur et à foutre un bordel général. Maintenant, on pourrait espérer qu'il s'agit d'un cas isolé, mais je ne suis pas vraiment du genre à m'en remettre à l'espoir. J'ai besoin de réponses. Des infos solides sur ce à quoi nous avons affaire... avant que Dragos ne l'envoie sonner à notre porte.

Il y eut quelques hochements de tête autour de la table et plus d'un des guerriers accouplés lança à Lucan un regard où se lisait la même crainte que la sienne : que se passerait-il si leur lutte contre Dragos devait mettre le complexe en péril ?

— La nuit prochaine je veux un balayage de la ville entière, reprit-il. Nous constituerons trois équipes avec Tegan, le Chasseur et moi-même

répartis entre chacune au cas où nous tomberions sur d'autres Gen-1. Il s'agit d'une mission d'extermination. Si on repère l'un des assassins de Dragos, on le descend. Je veux faire passer un message sans équivoque à ce fils de pute et le faire reculer.

— Mais c'est peut-être précisément ce qu'il attend de nous, intervint Tegan. Tu ne t'es pas dit que ce qui s'est passé ces deux dernières nuits était peut-être destiné à nous appâter ? Que Dragos essayait de nous entraîner dans des combats de rue contre ses sous-fifres de sorte qu'on le laisse tranquille pendant ce temps-là.

Lucan hocha la tête.

— Possible. Mais s'il a envoyé des assassins en ville, est-ce qu'on peut vraiment se permettre de prendre le risque de ne pas faire face à cette menace ?

Très doucement, avec une tendresse infinie, Tegan vint poser une main sur celle d'Elise.

— Non, on ne peut pas.

— C'est donc décidé, conclut Lucan. Prenons le plan de la ville et délimitons les zones de chaque équipe pour la patrouille de demain soir.

Reichen ferma le téléphone portable et se passa une main sur le crâne.

— Putain!

— Mauvaises nouvelles ?

Claire sortait de la douche entourée d'une serviette, le corps encore brillant de gouttelettes d'eau.

— On pourrait dire ça, ironisa-t-il en levant les yeux d'où il était assis sur le lit. (Il était près de minuit et il attendait que Claire soit lavée et habillée avant d'aborder le sujet de leur départ de Newport quand l'Ordre avait appelé.) Deux des guerriers se sont fait tirer dessus cette nuit lors d'un accrochage avec l'un des hommes de main de Dragos.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Je suis navrée de l'apprendre, André. C'est terrible!

Reichen acquiesça, l'air grave.

— Ils ont un homme valide de moins maintenant, et ils ont l'intention de patrouiller dans la ville la nuit prochaine pour en extirper toute menace éventuelle.

Claire se rapprocha un peu de lui, mais au lieu de le toucher, elle croisa les bras. Il ressentit son malaise dans sa façon hésitante de se déplacer comme dans le pic soudain d'adrénaline dans son sang, qui se répercuta dans ses propres veines.

— Est-ce qu'ils pensent que Dragos est à Boston, alors ! demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. C'est déjà assez inquiétant qu'il ait envoyé ses assassins Gen-1 foutre le bordel.

— Il a des tueurs qui appartiennent à la première génération de la Lignée ? (La mine de Claire devint encore plus soucieuse.) Je n'en avais pas la moindre idée. Dragos doit décidément être un ennemi très dangereux.

— Oui, confirma Reichen. Mais il n'y a pas que ces Gen-1 qui le rendent si dangereux. Il a d'autres atouts aussi. L'Ordre pense qu'il contrôle l'un des Anciens, qu'il cache dans un endroit que nous ne connaissons pas encore.

Claire fronça les sourcils.

— Mais tous les Anciens ont été tués au cours du Moyen Âge. C'est l'Ordre qui leur a déclaré la guerre et qui les a massacrés. Même moi, je connais cette partie de l'histoire de la Lignée.

Reichen secoua lentement la tête.

— L'un des Anciens en a réchappé. Il a été dissimulé dans une crypte de Bohême pendant très longtemps... jusqu'à ce que Dragos la lui fasse quitter. J'ai vu la crypte vide moi-même, l'an dernier, en gravissant la montagne aux environs de Prague avec quelques-uns des guerriers. Nous espérions que l'Ancien était mort et tombé en poussière depuis, mais ce n'est pas le cas. Apparemment, Dragos a gardé la créature en vie pendant des siècles et l'a utilisée pour créer une nouvelle génération des vampires les plus puissants de la planète. Avec assez de temps et de ressources,

Dragos pourrait créer sa propre armée d'assassins Gen-1 élevés pour exécuter ses ordres.

— Pas si l'Ordre parvient à l'arrêter, dit Claire avec de l'espoir dans la voix.

— Nous n'avons pas le choix, rectifia Reichen. Nous devons le frapper où nous le pourrons et par n'importe quel moyen.

Claire l'observait avec circonspection.

— Nous ? Mais tu n'es pas...

— J'ai une obligation envers eux, déclara-t-il solennellement. L'Ordre a répondu présent pour moi quand j'ai eu besoin d'eux par le passé et je leur ai juré d'être là quand ils auraient besoin de moi. Je ne peux pas revenir sur ma parole.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il leur manque un homme à Boston maintenant. Je dois aller les aider.

— Tu vas aller à Boston ? (Il ne comprenait pas pourquoi le pouls de Claire s'accélérait à ce point, mais il ressentit son effroi dans ses propres veines.) Mais tu n'es pas l'un d'entre eux, Andreas. Tu n'es pas un guerrier, alors comment pourraient-ils te demander une chose pareille ?

— Ils ne m'ont rien demandé. Je leur ai offert mon aide parce que ce sont mes amis.

Elle détourna le regard, semblant chercher ses mots.

— Mais je croyais que nous étions... Je pensais qu'après la nuit dernière, après tout ce que nous nous sommes dit...

Il posa doucement sa main sur sa joue.

— Ça ne change absolument rien à ce que nous avons partagé ici, ou à ce que je ressens pour toi. Je t'aime, Claire. Mais ce n'est pas un choix que je fais entre toi et eux. C'est simplement mon devoir. Il s'agit de mon honneur. Et si m'associer à l'Ordre pour contrecarrer Dragos m'aide à retrouver la trace de Roth, tant mieux.

Claire se leva et, s'écartant de lui, traversa la pièce. Elle avait les épaules tendues. Même s'il n'avait pas été à elle par le sang, il aurait sans aucun doute su qu'elle était perturbée par quelque chose de plus profond que ce qu'elle avait pu exprimer jusque-là.

— Je ne veux pas que tu partes. André. Tu ne peux pas aller à Boston.

Pas maintenant.

—Tu savais forcément qu'aucun de nous deux ne pourrait rester ici comme ça longtemps. (Il la rejoignit et la fit pivoter doucement pour la mettre face à lui) L'Ordre nous envoie une voiture. Elle sera là dans l'heure.

— Tu seras tué, dit-elle d'une voix fêlée. Andreas, tu mourras si tu vas à Boston. Je le sens dans mon cœur. Si ta vengeance ne te tue pas, ta fureur le fera sûrement.

Il lui souleva le menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

—Je n'ai jamais eu autant de raisons de vivre. Je ne vais pas chercher à mourir, mais je n'aurai pas un moment de paix tant que Roth et sa clique n'auront pas été éliminés. Et toi non plus.

— Tu ne peux pas partir, murmura-t-elle, refusant obstinément de l'entendre. (Quand il commença à secouer la tête, elle reprit avec encore plus de détermination.) Et si je te demandais d'abandonner ta haine contre Wilhelm Roth ? Si je te demandais de choisir...

— Ne fais pas ça, murmura-t-il. Je n'ai pas à choisir. (Il dégagea les mèches de cheveux que Claire avait devant le visage, ce qui lui donna l'impression que quelque chose de précieux lui glissait entre les doigts.) Si je restais maintenant et que je mettais de côté ma haine contre Roth, que ferions-nous quand il viendrait nous chercher ? Parce qu'il le fera, Claire. Tu le sais aussi bien que moi.

—Alors nous ferons front ensemble. Si, ou plutôt quand ce moment arrivera, nous le vaincrons ensemble.

Reichen secoua lentement la tête.

—C'est mon combat, pas le tien. Je ne veux pas te savoir à proximité quand je mettrai enfin la main sur Roth. C'est un risque bien trop grand. Que crois-tu qu'il t'arrivera si le feu se déclenche en moi et refuse de se calmer ?

Il avait réfléchi à ce scénario horrible des centaines de fois, dont la première dans ce champ aux environs d'Hambourg et les dernières la nuit précédente et ce jour même, parce qu'il sentait encore les braises rougeoyant dans son ventre.

Et comment pourrait-il jamais se le pardonner s'il faisait le moindre

mal à Claire ?

—Je ne peux pas prendre ce risque, dit-il de nouveau, avec plus de force à présent. Et je ne te laisserai pas le prendre non plus. Je veux que tu viennes avec moi cette nuit jusqu'au quartier général de l'Ordre. Tu y seras en sécurité et tu pourras y rester jusqu'à ce que...

—Jusqu'à quand ? (Elle ferma les yeux un long moment, comme si elle pesait les mots d'Andréas.) Jusqu'à ce que tu sois mort ou tout comme ? Tu veux que je reste là à te regarder courir derrière ta propre destruction, André ? Là, c'est toi qui en demandes trop.

Il aurait voulu lui dire que ses peurs n'étaient pas fondées. Plus que tout, il aurait voulu lui promettre qu'il n'avait aucun doute sur la manière dont cette histoire avec Roth allait se terminer. Il aurait aimé pouvoir lui assurer que, d'une façon ou d'une autre, ils sortiraient indemnes de tout ça, qu'ils auraient un avenir ensemble, l'avenir que Wilhelm Roth leur avait volé tant d'années auparavant.

Mais elle n'aurait pas été dupe.

Mettre à bas Roth risquait de réduire à néant le peu de contrôle qu'il avait encore sur son pouvoir, et s'il devait laisser aller celui-ci jusqu'à son maximum infernal pour détruire ce salaud, il le ferait. Bien sûr, il savait que si les choses en arrivaient là ses chances d'en réchapper avec la moindre parcelle de son humanité intacte étaient quasiment nulles.

Il regarda le merveilleux visage de Claire et repoussa tendrement une mèche humide sur son front.

— Maintenant habille-toi. d'accord? Nous pouvons continuer à parler, mais les gens qui viennent nous prendre ne vont pas tarder. Et tu viens avec moi, Claire. C'est non négociable.

Elle l'observa un long moment sans rien dire. Puis elle serra les lèvres et secoua légèrement la tête.

—Je sais où est Wilhelm, André.

Reichen en resta muet d'étonnement. Il resta là comme foudroyé, troublé au-delà de toute expression, sentant la rage se reformer rapidement au fond de lui-même.

—J'ai senti sa présence à travers notre lien de sang la nuit dernière à notre arrivée à Boston.

Cet aveu fut fait d'une voix calme et raffermie, pleine de certitude. Celle-ci le força à se calmer malgré le tempo effréné de son pouls.

—Il est ici aux Etats-Unis ?

Elle hocha légèrement la tête.

—À Boston.

Le sang de Reichen se mit à bouillir.

—Et tu le savais ? Tu le savais, mais tu ne m'as rien dit.

Il ne voulait pas que ça sonne comme un reproche, mais la chaleur qui s'éveillait en lui rendait son élocution difficile. Il avait la tête qui bourdonnait et son combat pour garder le contrôle sur le feu qui commençait à se répandre dans son corps lui rendait toute autre tâche quasi impossible.

Roth n'est qu'à une heure d'ici.

Pendant tout ce temps il était à portée de main.

—Je ne pouvais pas te le dire, André. Je ne voulais pas te donner une information qui ne pouvait te mener qu'à la mort. C'est pour ça que j'ai quitté l'aéroport sans rien te dire. Mais après tu m'as suivie ici et je me suis dit que, peut-être, si nous passions un peu de temps ensemble comme avant, j'arriverais à te convaincre de renoncer à ton besoin de vengeance.

Reichen pouvait à peine respirer. Ses narines se remplissaient de l'odeur acre de la fumée et de la chaleur. Il sentait l'électricité grésiller partout dans ses membres, qui devenaient de plus en plus chauds.

— Mais bordel, Claire, tu aurais dû me parler de ça! Il fallait que je sache. Bon Dieu, il fallait que l'Ordre le sache aussi.

—Je ne voulais pas que mon lien de sang avec Roth puisse te mettre en danger, toi ou quelqu'un d'autre.

Sous l'effet de la rage, sa vision virait au rouge. Il s'écarta d'elle, furibond.

— Claire, c'est toi qui as été en danger tout ce temps. Si près, Roth devait lui aussi savoir que tu étais ici. Il aurait pu se pointer à la porte de cette maison à n'importe quel moment.

—Mais il ne l'a pas fait, dit-elle calmement de derrière lui. Je ne pouvais

pas te dire que je savais où il était, ou tu serais parti à sa recherche. Et ne me dis pas que tu n'aurais pas insisté pour que je t'aide à le localiser, Andreas. Tu es tellement résolu à te faire justice, combien de temps aurais-tu tenu avant de me demander d'utiliser mon lien de sang pour te mener jusqu'à lui ?

—Jamais, dit-il, horrifié. (Il se retourna pour lui faire face, son corps vibrant de chaleur.) Je ne t'aurais jamais utilisée. Jamais. Mon Dieu, tu ne sais pas ça ?

—J'imagine que je n'avais pas envie de vérifier, répondit-elle. Andreas, je t'en prie, ne sois pas fâché contre moi...

—Je suis furieux contre toi, oui ! rugit-il, incapable de ravalier la peur qui s'était fermement emparée de son cœur.

Sa poitrine se soulevait avec effort à chaque respiration. Il était agité d'un tremblement qui venait de si loin, d'un puits d'effroi si profond et si noir qu'il aurait pu l'avalier tout entier. Et la chaleur de son pouvoir de destruction continuait à augmenter, brûlant chez lui toute raison et tout self-control.

—Je ne peux pas rester près de toi pour l'instant. Il faut absolument que je sorte.

Quand il passa à côté de Claire, elle tendit la main vers lui.

Trop tard pour la prévenir ! Il sentit ses doigts se refermer sur son bras ; elle poussa un cri de douleur et recula en ramenant la main contre sa poitrine.

Oh, mon Dieu, je l'ai brûlée!

Il lui avait piétiné le cœur et à présent il lui faisait encore mal d'une autre façon. Comme il avait tant craint de finir par le faire.

Il la dépassa et rejoignit la porte à grandes enjambées.

—Andreas, appela-t-elle derrière lui.

Il ne se retourna pas.

Le corps rendu létal par la chaleur de sa rage, il fusa hors de la pièce et sauta du haut de l'escalier dans le hall. Il l'entendit crier son nom de nouveau mais il ne s'arrêta pas même une seconde.

Désormais rayonnant d'énergie, la malédiction de la pyrokinésie se

répandant dans ses veines et ses membres, dans son esprit et dans son âme, il ouvrit la porte de devant d'une commande mentale et sortit dans l'air frais de la nuit sans regarder derrière lui.

CHAPITRE 19

Il lui fallut presque une heure pour parvenir à faire reculer l'essentiel de sa chaleur pyrokinésique. Il était toujours fâché contre Claire lorsqu'il revint vers la maison, mais au moins il ne risquait plus de la brûler. Cependant, en remontant le chemin et en la voyant debout dehors avec le guerrier que Gideon leur avait envoyé de Boston pour les récupérer, il vit bien qu'elle avait encore mal.

—Ah, vous voyez ? dit Rio d'une voix chaude et teintée d'un accent espagnol quand il repéra Reichen. Je vous l'avais bien dit qu'il reviendrait.

Il tendit la main à Reichen pour le saluer avec un sourire qui fit disparaître les cicatrices déparant le côté gauche de son visage.

—Ça fait plaisir de te voir, l'ami.

—À moi aussi, dit Reichen en serrant brièvement la main du guerrier.

La jolie Compagne de sang de Rio, Dylan, une magnifique rousse, l'accompagnait. Elle le rejoignit et donna à Reichen un baiser désinvolte sur la joue.

— On commençait à se demander ce qui t'arrivait, lui dit-elle.

— Toutes mes excuses, murmura-t-il, en jetant un bref coup d'oeil à Claire.

Visiblement, elle ne voulait pas le regarder ; elle tenait encore ses doigts brûlés près de la poitrine. Que sa malédiction ait pu la blesser, ne serait-ce que légèrement, rendait Reichen malade. Il aurait voulu le lui dire, mais ça ne pourrait se faire qu'en privé.

Elle n'avait de toute façon pas l'air de vouloir lui parler.

Pas plus d'ailleurs qu'il ne semblait vouloir discuter plus longtemps sa décision de l'emmener avec lui au quartier général de l'Ordre. Elle suivit Dylan jusqu'à la voiture, où elle s'engouffra à l'arrière.

— Tout va bien ? demanda Rio quand les deux femmes ne furent plus à portée de voix. Ça n'a pas l'air d'aller, *amigo*.

— Ça ira mieux quand je la saurai à l'abri dans le complexe, répondit Reichen.

En fait, il se sentirait mieux quand il aurait eu la possibilité de chasser et d'étancher la soif que lui avait laissée l'épisode pyrokinésique. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de se retrouver à côté de Claire pendant tout le voyage du retour à Boston. C'était déjà assez dur d'avoir besoin de sang pour calmer les dernières braises qui brûlaient en lui, mais ce serait une vraie torture de devoir se maîtriser en présence de celle qu'il désirait tant.

Rio sembla se rendre compte de ce dernier point tandis qu'ils rejoignaient ensemble le 4 x 4.

— Ça ne gênera pas Dylan si tu t'installes devant avec moi, dit-il. Elle peut se mettre à l'arrière avec Claire. Ça leur permettra de faire connaissance. De toute façon, Dylan est de bien meilleure compagnie que toi ou moi.

Reichen n'allait certainement pas s'y opposer. Il s'assit à la place du mort et se laissa aller sur le dossier tandis que Rio conduisait la Rover le long du chemin pour rejoindre la route.

Il ne s'était pas trompé en envisageant le voyage comme un long exercice de patience et de maîtrise de soi. Pendant que Claire et Dylan bavardaient tranquillement derrière lui, évoquant ce qu'elles aimaient le plus en Nouvelle-Angleterre les endroits où elles avaient grandi et quantité d'autres banalités sympathiques, Reichen regardait devant lui par le pare-brise teinté et essayait de ne pas penser à sa soif.

Mais la bataille était perdue d'avance. Le temps qu'ils passent le péage et rejoignent la ville, il n'y tenait plus.

—J'ai besoin de marcher un moment, dit-il à Rio, qui venait de s'arrêter à un feu. (N'attendant pas la réponse, il ouvrit la portière et sauta à bas du véhicule.) Je vous retrouve tout à l'heure au complexe. Je sais comment y aller.

Il surprit le regard inquiet que lui jetait Claire depuis la banquette arrière et sentit aussi son angoisse dans son sang. Elle pensait sans doute qu'il risquait de partir seul à la recherche de Roth.

Il aurait pu être tenté de le faire, effectivement, mais sa soif l'en empêchait. Ainsi, dès que le 4 x 4 repartit dans la nuit, il se mit à rôder dans le quartier populaire très bâti où il se trouvait. Il fit bien attention à rester dans l'ombre de petites allées, où il lui était plus facile de dissimuler sa présence et ses intentions. La nuit était chargée de pluie et de vent et il y avait peu de gens attardés sur les trottoirs ou sortis fumer une cigarette devant les pubs. Seule une poignée des individus les plus endurcis et les plus désespérés avaient de bonnes raisons d'être dehors cette nuit-là. Et Reichen en faisait partie.

Il considérait ce que la ville avait à lui offrir d'un œil froid, conscient que lorsqu'il était comme ça, aux prises avec son pouvoir, il n'était qu'un prédateur dans le pire sens du terme. Il avait la bouche sèche et ses crocs s'enfonçaient dans sa langue. Dans cet état, il était aussi léthal que l'Ancien de Dragos. Un monstre assoiffé de sang.

Soudain, dans le fond d'une allée étroite, le bruit d'une porte claquée furieusement lui fit lever la tête. Un jeune humain coiffé d'une casquette et vêtu d'un survêtement trop grand pour lui descendait un porche de bois branlant en hurlant des obscénités à une femme plus âgée dont la silhouette se détachait sur les lumières de la maison.

— Reviens ici tout de suite, Daniel, tu m'entends ! cria-t-elle, assez fort pour que tout le quartier l'entende.

Le jeune lui fit un doigt d'honneur et se mit à marcher dans l'allée tout en lui hurlant dessus à son tour :

—Ouais, ouais, c'est ça ! Va te faire foutre aussi, maman ! Retourne à ta bouteille et t'approche plus de mon herbe ! Tu me dois vingt dollars pour ce que tu m'as volé !

Reichen inclina la tête et regarda l'humain prendre une allée perpendiculaire. Tête baissée, le gamin parlait à présent tout seul comme s'il s'adressait encore à sa mère alcoolique et ne remarqua même pas qu'il était suivi.

Il ne vit pas Reichen arriver derrière lui et ne sentit probablement de son mouvement qu'un courant d'air froid sur sa nuque tatouée. Et avant qu'il ait une chance d'émettre la moindre exclamation de surprise, Reichen lui avait sauté dessus.

Rapidement, il le fit chuter sur l'asphalte craquelé, lui releva le menton et lui mit la tête de côté pour dégager la veine où battait son pouls. Puis il mordit profondément et aspira une grande gorgée de sang chaud et salvateur. Il se nourrit voracement, ignorant les faibles tentatives que faisait son Amphitryon pour se dégager. Mais ça ne suffit pas à éteindre la soif inextinguible qui l'habitait.

Et cette soif était toujours là quand l'homme cessa de résister. Reichen continua à se nourrir. Il ne pouvait pas s'arrêter. Il n'était même plus sûr de savoir comment, si terrible était cette conséquence de son don.

Et s'il n'avait pas eu la conscience soudaine d'un objet d'acier froid plaqué sur sa tempe, il aurait peut-être tué l'homme.

—Le buffet est fermé, connard.

Reichen grogna. Quelque chose cherchait à faire jour dans son esprit, mais il continua à boire, pas encore rassasié.

Le chien du gros pistolet qu'on armait résonna d'un puissant avertissement métallique.

—Lâche-le, putain, ou tu vas te manger du plomb.

Reichen grondait à présent, furieux de l'interruption et toujours trop enfiévré pour s'arracher à son Amphitryon. Le sang affluait sur sa langue et dans sa gorge, mais le feu de son ventre brûlait toujours, refusant de se laisser éteindre. Il jeta de côté un regard sauvage pour jauger le vampire

qui lui tenait un pistolet sur le crâne.

—Nom de Dieu, murmura l'énorme mâle derrière lui. (Reichen sentit le canon du pistolet quitter sa tempe.) Reichen ? Putain, c'est quoi cette histoire ?

Reichen connaissait cet immense vampire aux cheveux fauves ébouriffés et aux yeux verts perçants. Son instinct lui disait qu'il s'agissait d'un guerrier, un ami, même si son attitude et le ton de sa voix avaient un moment auparavant semblé plus que menaçants. Ce fut cet instinct qui empêcha Reichen de se retourner contre le vampire quand il abattit une main puissante sur son épaule pour le détacher sans ménagement de sa proie. Tandis qu'il trébuchait en arrière, l'autre mâle releva l'humain pour sceller sa morsure d'un coup de langue efficace.

Le cul planté sur le béton, Reichen vit le grand mâle passer la paume de sa main sur le front de l'homme pour effacer chez lui tout souvenir de l'agression.

—Et maintenant fous le camp, l'entendit-il lui dire ensuite.

Encore sous le choc, l'homme s'éloigna en titubant vers l'autre bout de l'allée.

—Tegan, murmura Reichen d'une voix épaisse, formulant le nom qui avait fini par émerger dans son esprit embrumé.

Le guerrier arriva vers lui.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Aux dernières nouvelles, Lucan avait envoyé Rio a Newport pour te ramener au complexe.

Reichen haussa les épaules.

—J'ai eu un petit creux en chemin.

Tegan ne rit pas. Il maintint son regard dur rivé sur Reichen, le surveillant comme s'il était une grenade dégoupillée.

—Tu m'as l'air dans un état pas possible.

—Je vais mieux maintenant, répondit Reichen, qui sentait le sang frais régénérer ses organes et ses cellules. (Mais cela n'avait pas suffi. Sa soif le taraudait encore.) Je vais bien.

Tegan ricana.

— C'est ça, oui ! Tu as la tremblote et tu n'es pas capable de fixer ton regard sur quoi que ce soit.

— Ça va passer.

Cette fois, Tegan lâcha un juron.

— Donne-moi la main. Tu ne m'as pas l'air vraiment capable de te relever tout seul.

Reichen prit la main tendue et laissa Tegan le remettre debout. Mais à peine était-il sur ses pieds que Tegan laissa échapper un sifflement. Ses crocs apparurent derrière ses lèvres et le vert de ses yeux fut soudain parsemé de paillettes d'ambre. Reichen se souvint que le don du guerrier était de lire les émotions des gens rien qu'en les touchant et comprit qu'il venait d'absorber de sa part un torrent d'éléments perturbateurs.

— Putain, mais qu'est-ce qui t'arrive, mec ?

— C'est la pyrokinésie. Ça me fait ça après coup. Rien de bien méchant.

Mais il savait pertinemment que c'était faux. Il lui était de plus en plus facile de faire appel à son pouvoir ; mais pour en sortir ce n'était pas du tout le même tabac.

Peut-être Claire avait-elle eu raison ? Combien de fois encore pourrait-il faire ça en espérant s'en sortir entier ?

Combien de temps avant qu'il n'atteigne le point de non-retour et que le feu ne dévore ce qui restait de son humanité ?

Et si ce n'était pas le feu qui le faisait, il avait l'impression nauséuse que la soif quasi inextinguible que celui-ci laissait dans son sillage s'en chargerait.

— Merde, souffla Tegan sans le lâcher du regard. (Il tira un portable de sa veste et tapa sur une touche.) Ouais moi. Je suis dans Jamaica Plain. J'ai Reichen avec moi, je le ramène au complexe.

Les femmes de l'Ordre accueillirent Claire avec plus de chaleur qu'elle n'en avait jamais ressentie de la part de ses contemporaines dans les Havrobscurs. Trois des Compagnes de sang des guerriers, Savannah, Gabrielle et Élise lui avaient préparé une charmante collation, constituée

d'une soupe crémeuse et de biscuits faits maison, et Dylan, la guidant dans le labyrinthe de couloirs dallés de marbre, l'amena jusqu'à un appartement privé dont elle lui expliqua qu'il était à sa disposition pour toute la durée de son séjour dans le complexe.

Elles lui avaient dit de faire comme chez elle, et Claire ne put s'empêcher de passer quelques minutes à fureter dans l'immense quartier général, qui semblait s'étendre à l'infini. C'est avec fascination, mais aussi un certain malaise, qu'elle se rendit compte qu'une organisation comme l'Ordre non seulement existait, mais aussi se devait d'exister. En réfléchissant à la manière dont Wilhelm Roth et ses petits copains de l'Agence se pavanaient, en se prétendant les protecteurs de la Lignée alors qu'ils étaient en fait aussi corrompus qu'un cancer grignotant lentement les fondements de tout ce qui était vraiment bon et juste, Claire se sentit extraordinairement naïve. Wilhelm Roth avait toujours été un scélérat et elle avait été trop aveugle pour le voir.

Mais ce qui lui taisait encore beaucoup plus mal, c'était le fait qu'elle avait été amoureuse d'Andréas Reichen la plus grande partie de sa vie. et qu'à présent qu'elle bénéficiait d'une miraculeuse seconde chance avec lui Wilhelm Roth risquait de les séparer de nouveau. Son seul espoir était que le bien triompherait du mal que lui et Dragos symbolisaient. Elle ne pouvait que prier qu'une fois le pire passé elle et Andreas pourraient se débarrasser de la peur et de la colère qu'il y avait entre eux à présent.

Le trajet de Newport à Boston lui avait semblé prendre des années au lieu d'une heure. Elle avait été accablée de ne pouvoir reparler avec Andreas avant que Rio et Dylan arrivent pour les emmener au complexe. Et l'angoisse qui s'était emparée d'elle à l'instant où il avait sauté de la voiture quand ils étaient arrivés en ville n'avait pas encore complètement disparu.

Elle ne savait pas où il était allé, mais elle s'était sentie un peu réconfortée d'apprendre par Élise qu'il était à présent avec Tegan, et qu'ils étaient très probablement tous deux en train de rejoindre le complexe.

Au moins, il est en sécurité.

Au moins aurait-elle encore l'opportunité d'essayer d'arranger les choses entre eux.

Claire tourna au coin de l'un des couloirs blancs et suivit le motif de glyphes noirs incrusté dans le sol. Les marques avaient quelque chose

d'hypnotisant, et ce d'autant plus qu'elle était déjà perdue dans ses pensées. Elle venait de repérer une vague odeur de chlore quand une porte s'ouvrit dans le couloir.

Une petite fille aux cheveux blonds mouillés stoppa net devant elle. Elle portait, nouée autour de son corps frêle, une serviette-éponge blanche, au-dessus de laquelle apparaissaient les bretelles d'un maillot de bain rose.

—Oh ! s'exclama Claire, surprise et étonnée de voir une enfant dans le complexe. Je suis désolée, je ne t'avais pas vue sortir de...

Elle ne finit pas sa phrase, le regard plongé dans une paire de grands yeux luminescents d'une teinte des plus étranges qui n'était pas vraiment une couleur, mais qui rappelait l'acier poli. En fait, ils étaient presque blancs, aussi lisses que du verre... envoûtants.

—J'étais juste..., murmura Claire, plus très sûre de ce qu'elle allait dire ensuite parce qu'à cet instant les yeux de la fillette se mirent à changer.

La surface de ses iris se troubla, comme une mare dans laquelle on vient de jeter un caillou. Et ses pupilles rétrécirent jusqu'à ne plus être que des têtes d'épingle, entraînant Claire plus loin dans l'envoûtement de ses yeux. Puis quelque chose bougea dans les profondeurs de ce miroir.

C'était une image qui prenait forme rapidement. Claire regardait, totalement fascinée. Une femme se précisait. Elle courait dans l'obscurité. Écrasée de chagrin, elle pleurait.

Cette femme, c'était elle, Claire.

Elle regardait la vision se dérouler comme un extrait de film. Mais ce n'était pas d'un film qu'il s'agissait, c'était de sa vie. De son angoisse. Elle le savait d'instinct en se regardant foncer dans un massif d'arbres et de ronces, tentant désespérément d'atteindre quelque chose - ou quelqu'un - tout en sachant à travers la souffrance de son âme que ce qu'elle cherchait était déjà perdu pour elle. Il y avait à présent une lumière aveuglante devant elle, un profond puits de décombres dans lequel rugissait un feu projetant une chaleur si intense qu'elle la brûlait comme si elle venait de pénétrer dans un four.

Quelqu'un lui criait de revenir.

Mais elle continuait à courir vers la fumée et les flammes. Elle ne pouvait s'en détourner.

Même si elle savait au rond de son cœur qu'il était parti, elle ne pouvait pas se détourner de lui.

—André, murmura-t-elle.

La porte s'ouvrit de nouveau et cette fois ce fut une femme qui en sortit.

— Oh, mon Dieu, Mira ! s'exclama-t-elle en détournant rapidement de Claire la petite fille, dont elle enfouit le visage dans la courbe généreuse de son ventre de femme enceinte.

Claire sortit de sa transe comme si on l'avait giflée.

— Que s'est-il passé ?

L'autre femme était à présent agenouillée devant l'enfant et, tout en lui caressant les joues, lui murmurait des paroles rassurantes. Elle regarda Claire l'air contrit.

— Bonjour, je suis Tess. Vous devez être Claire. Voici Mira. Nous sortons de la piscine. Est-ce que tout va bien ?

Claire hocha la tête.

— Ses yeux...

—Oui, dit Tess. Mira est voyante. En général, elle porte des lentilles de contact spéciales pour empêcher son don d'agir, mais elle les a enlevées de peur de les perdre dans l'eau.

— Bonjour, Claire, dit Mira, qui faisait bien attention à regarder par terre à présent. Je ne voulais pas vous faire peur.

— Ce n'est rien, dit Claire, même si elle était encore très perturbée par ce qu'elle venait de voir.

Elle sourit et passa la main sur les cheveux humides de la petite fille. Mais Tess sembla se rendre compte de son malaise. Les yeux aigue-marine de la Compagne de sang enceinte étaient pleins de tendresse et de compassion.

—Mira, vas-y. Je te rejoins dans un instant pour te lire une histoire en attendant le retour de Renata et Niko.

— D'accord. (La fillette se tourna vers Claire et parla à ses pieds.) Enchantée de vous connaître.

—Moi de même, Mira.un sourire compatissant.

Une fois la gamine partie, Tess adressa à Claire un sourire compatissant.

—C'était affreux, ce qu'elle vous a montré ?

—Oui, répondit Claire, trop remuée pour expliquer ce qu'elle avait vu.

Tess fit la grimace.

—Je suis désolée. J'aimerais pouvoir vous dire que les visions de Mira ne se réalisent pas toujours, mais son don est d'une honnêteté sans pitié. Elle n'y peut rien. Elle ne peut même pas le contrôler, raison pour laquelle elle porte désormais les lentilles spéciales, car chaque fois qu'elle utilise son don, sa vue se dégrade.

—Oh, mon Dieu, c'est affreux! (Claire se sentait encore plus mal d'avoir sans le vouloir enlevé quelque chose à la petite fille.) Je ne savais pas...

— Comment l'auriez-vous su? Alors, s'il vous plaît, ne culpabilisez pas, dit Tess, lui mettant du baume au cœur. Le vampire qui détenait Mira avant qu'elle arrive ici au complexe exploitait son don sans arrêt. Niko et Renata l'ont tirée de ce mauvais pas il y a à peine quelques semaines. Et nous espérons que sa vue se rétablira petit à petit.

—Je l'espère aussi, murmura Claire.

Elle était sincèrement désolée pour la fillette, mais ses propres pensées l'entraînèrent bien loin.

Il fallait qu'elle dise à Andreas ce qu'elle avait vu.

Elle ne se faisait pas vraiment d'illusions. Il y avait peu de chances qu'il accepte encore de l'écouter. Vu la façon dont les choses s'étaient terminées entre eux à Newport, elle n'était même pas sûre qu'il veuille la revoir. Mais il fallait absolument qu'elle arrive à se faire entendre de lui, ne serait-ce que pour qu'il sache et puisse ensuite décider par lui-même ce qu'il devait faire.

Claire sentait que l'autre Compagne de sang l'observait comme si elle comprenait le poids de ses pensées.

—Lorsque je suis passée près de la salle d'armes tout à l'heure, il y était avec Tegan et Rio. Je pense qu'ils venaient juste d'arriver. Voulez-vous que je vous y amène ?

—Oui, merci, dit Claire et, le cœur serré, elle se mit en route au côté de

Tess.

CHAPITRE 20

Quand, quelques instants plus tard, Claire et Tess atteignirent la salle d'armes, Andreas n'y était plus. Tegan et Rio se tenaient près du stand de tir avec Gideon, en train de passer en revue des armes et des munitions posées sur une table à côté d'une grande armoire pleine du même genre de matériel. Entendant Tess et Claire entrer, Tegan leva les yeux.

—Avez-vous vu Andreas ? demanda Claire à l'impressionnant Gen-1.

Il hocha la tête gravement.

—Je l'ai vu. Et je vous déconseille formellement d'en faire autant. En tout cas pour les heures qui viennent. Il n'est pas franchement fréquentable pour l'instant.

—Il faut que je lui parle, Tegan. C'est important.

Comme le guerrier s'apprêtait visiblement à lui opposer une fin de non-recevoir, Tess intervint :

—J'étais à la piscine avec Mira. Quand nous sommes sorties, elle n'avait pas remis ses lentilles et... Claire a vu quelque chose.

—Et merde ! (Tegan ne fut pas le seul vampire de la pièce à murmurer un juron. Il se passa une main sur la mâchoire, puis désigna le couloir.) Ses quartiers sont un peu plus loin ; cinquième porte après le premier coude.

Claire remercia Tess et Tegan d'un signe de tête, puis elle tourna les talons et sortit. Elle passa le tournant du couloir et, comptant les portes

fermées, se hâta vers la cinquième.

Mais, avant même d'être arrivée à mi-chemin, elle eut soudain la chair de poule. La sensation parcourut ensuite sa peau comme un courant basse tension. Elle l'aurait reconnue entre mille.

Andreas.

Elle s'arrêta devant une porte en ogive ouverte sur sa droite. La pièce était sombre, éclairée seulement par la flamme d'un unique cierge installé dans le fond. Il s'agissait d'une sorte de sanctuaire. Une chapelle, avec des murs de pierre taillée et deux rangées de bancs faisant face à un autel tout simple, sans la moindre fioriture.

Andreas était à genoux devant cet autel, tête baissée.

De petits éclairs lumineux circulaient sur tout son corps. Ce n'était pas le feu dévorant auquel elle avait déjà assisté, mais une énergie plus mesurée. Beaucoup moins volatile, mais cependant assez puissante pour générer un picotement dans tous ses membres et dans sa nuque. Tandis qu'elle observait le vampire, les éclairs commencèrent à ralentir et à s'affaiblir. Bientôt, ils avaient complètement disparu.

Andreas semblait si calme, si absorbé par sa méditation que Claire répugnait à le déranger.

Mais c'était trop tard. Il tourna la tête et ouvrit les yeux, la transperçant d'un éclat de l'ambre qui envahissait ses iris.

—Tu ne devrais pas être là, dit-il d'une voix profonde et rendue pâteuse par la présence de ses crocs. Va-t'en, Claire, je ne veux pas que tu me voies comme ça.

Elle n'eut pas besoin de lui demander ce qu'il voulait dire par là car, même si son corps était sorti des griffes de la pyrokinésie, elle sentait la souffrance s'échapper de lui par vagues. Il était pris dans l'étau d'une profonde soif de sang. Ses crocs et ses yeux transformés le prouvaient assez, mais c'étaient ses dermoglyphes qui le trahissaient vraiment. Ceux qui étaient visibles dans l'échancrure de sa chemise puisaient des couleurs de la soif.

Claire s'aventura plus avant dans la chapelle.

—Est-ce que ça va ?

À son approche, il poussa un grognement animal et menaçant. Claire se

dit qu'il allait se lever et s'éloigner d'elle, mais quand elle vint s'asseoir lentement sur le banc le plus proche de lui, il resta à genoux.

La vision que lui avaient renvoyée les yeux de Mira n'avait pas quitté son esprit, loin de là, mais en regardant Andreas son inquiétude pour lui prit le dessus. Elle aurait voulu tendre la main vers lui pour écarter de son visage les mèches de cheveux emmêlés et humides qui le masquaient en partie, mais elle n'osa pas, incertaine qu'il accepterait un geste tendre de sa part vu comment les choses s'étaient terminées entre eux à Newport.

— Où étais-tu passé, André ?

— Tu veux dire que Tegan ne t'a pas raconté ? Il a dû m'arracher à un humain avant que je ne le vide complètement de son sang. Il ne t'a pas dit qu'il lui avait fallu m'appuyer le canon de son arme sur la tempe et me menacer d'une balle dans la tête pour me faire revenir à moi ?

Claire déglutit.

— Non, je n'en savais rien.

Il détourna le regard en secouant la tête puis se concentra sur la flamme vacillante du cierge rouge posé sur l'autel.

— Alors, à moins que tu n'aies un pistolet caché sur toi, je te conseille de faire demi-tour et de filer le plus loin possible de moi tant que c'est encore possible.

Elle sentit le danger qui perçait dans son ton curieusement mesuré, mais elle ne bougea pas.

— Je suis là parce que je me suis inquiétée pour toi, mais aussi parce qu'il m'est arrivé il y a quelques minutes une chose qui m'a terrifié;

Il lui jeta un regard lourd en fronçant les sourcils.

— Que s'est-il passé ? Ça quelque chose à voir avec Roth ? Est-ce qu'il t'a encore fait du mal ?

— Rien de tout ça, non. Mais j'ai vu quelque chose qui, j'en suis sûre, a un rapport avec lui. (Devant son expression interrogatrice, elle poursuivit.) Il y a ici, dans le complexe, une enfant dotée d'un don de prémonition...

— Mira, dit-il. Je sais, les guerriers m'en ont parlé.

— Oui, Mira. J'ai vu une chose terrible dans ses yeux, il y a juste un moment de ça. J'ai vu ta mort, Andreas. (Elle expira lentement et ferma les

yeux un instant car rien que de dire ces mots lui était pénible.) J'ai vu un puits de feu et de décombres et tu étais dedans. J'essayais de te sauver mais je ne parvenais pas à l'atteindre à temps. Et le feu était si brûlant..

Il jura à voix basse et se leva. Son expression lui disait qu'il était prêt à nier ce qu'il entendait, mais Claire ne lui laissa pas l'occasion de répondre.

—J'ai senti ta mort, André. J'étais là, dans la vision. Elle était réelle. Je crois que, si tu ne renonces pas à ta volonté de détruire Wilhelm Roth, tu vas mourir.

Il écoutait, paraissant accepter gravement l'arrêt du destin. Comme s'il avait su depuis un moment que sa mort surviendrait au milieu des flammes et des ruines et ne voyait aucun besoin de s'y soustraire.

—Mon Dieu, lâcha-t-elle, furieuse de ne comprendre ça que maintenant. Chaque fois que tu laisses le feu grandir en toi, tu vois ta mort en face. Tu le sais, ça, n'est-ce pas ? Tu l'as toujours su, et pourtant tu persistes à utiliser ce pouvoir qui ne pourra que te détruire au bout du compte.

Il écoutait, imperturbable.

—Je n'ai pas peur de mourir, Claire.

— Non, dit-elle, forçant le mot à franchir ses lèvres malgré l'accès de rire sinistre qui la secouait. Tu n'en as pas peur, André. Je comprends ça, enfin. Tu cours à elle aussi vite que tu le peux. Et moi, est-ce vraiment si facile de ma fuir ? Ça doit l'être, puisque tu le fais sans cesse.

— Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

—Abandonne ta vengeance contre Wilhelm Roth, sur-le-champ. Laisse l'Ordre l'éliminer en s'attaquant à Dragos, mais ne t'en occupe pas. Je veux que tu restes loin de lui. Est-ce que tu peux faire ça... pour moi ?

Il tendit la main et vint poser tendrement les doigts sur la joue de Claire.

— Tu me demandes de tourner le dos à ceux qui ont toujours été prêts à risquer leur vie pour moi par le passé. D'oublier tout ce que Roth m'a fait, à moi et à ma famille, ce qu'il a aussi fait subir à de nombreux innocents. Tu me demandes d'oublier un criminel qui n'hésiterait pas à s'en prendre à toi, Claire.

Elle plongea le regard dans ses yeux couleur d'ambre - les yeux d'un

vampire assoiffé de sang - et vit un flux d'émotions gonfler en lui.

— Il y a des milliers de choses que je voudrais te dire, Claire, reprit-il. Des promesses que je voudrais pouvoir te faire. Mais je suis allé trop loin avec Roth, maintenant. J'ai engagé contre lui une guerre qui ne se terminera que par sa destruction ou la mienne. Je ne veux pas que ce soit la mienne, mais je ne vais pas me détourner des combats à venir, quels qu'ils soient.

Dieu lui en était témoin, elle ne voulait pas le pardonner sur-le-champ. Elle ne voulait pas lui pardonner d'être revenu dans sa vie, de lui avoir rappelé si vivement qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer et surtout de lui imposer la perspective de le perdre de nouveau après lui avoir donné un tel avant-goût du bonheur.

Mais lorsqu'il lui prit les doigts pour les porter à ses lèvres avec autant de douceur que de respect, sa colère et sa peur fondirent comme neige au soleil.

Et quand il déposa un baiser au creux de sa paume avant d'embrasser sa bouche avec la même vénération, elle lui fut complètement acquise.

Elle n'essaya même pas de résister quand il recula, haletant et sauvage, pour se déshabiller et la dénuder en pleine chapelle. Ses baisers devinrent plus exigeants, plus animaux. Comblée par ses assauts passionnés, elle perdit momentanément le souffle quand il la souleva de terre et fit passer ses jambes autour de sa taille avant de l'embrasser plus profondément encore. Il la pénétra avec force et le hoquet de plaisir de Claire se perdit dans leur baiser.

Puis il se mit à aller et venir en elle l'emportant avec une fougue surhumaine. Claire sentait la fraîcheur des pierres taillées contre son dos nu, délicieux contraste avec la chaleur de la verge qui lui procurait un plaisir ineffable.

Andreas maintenait son étreinte et s'enfonçait en elle à un rythme agressif et sans remords. Claire comprenait son besoin. Elle le ressentait elle aussi. Elle accueillait avec bonheur chaque poussée furieuse, chaque retrait cruel.

Elle aurait voulu l'entendre hurler sa jouissance, même si cela devait révéler leur passion à tout le complexe. La seule chose qui comptait pour elle, c'était lui et le plaisir dévastateur de leurs corps unis, et elle priait

pour que ce ne soit pas leur dernière fois.

— Baise-moi, lui murmura-t-elle à l'oreille tandis qu'il accélérât encore le rythme. Oh, mon Dieu, André... j'en ai besoin. Continue, je t'en supplie.

Avec un grognement, il obéit, l'amenant à un niveau de plaisir qu'elle n'aurait pas cru possible. Claire cria son extase en enfouissant son visage dans le cou d'Andréas tandis que son corps se contractait autour de lui dans un afflux de sensations trépidantes. Il jouit en même temps qu'elle dans un grand rôle libérateur.

Reichen lâcha les cuisses de Claire et la reposa avec délicatesse au sol. Il tremblait, certes des suites de son orgasme mais plus encore de l'envie impérieuse qu'il avait de planter ses crocs dans son cou si délicat.

Il ne s'était jamais senti aussi vivant que quand il était avec Claire. Les années qu'il avait passées loin d'elle n'avaient été pour lui qu'une longue mascarade, il s'en rendait compte, à présent. Quand la malédiction de la pyrokinésie lui était apparue, il avait fait bien attention à tenir tout le monde à distance. Il avait enfermé son cœur dans une forteresse aux murs épais.

Avec Claire, cependant, c'était inutile. Elle avait trouvé le moyen de pénétrer l'essence même de son être, de ce qu'il était et de ce qu'il espérait pouvoir être un jour.

Mais s'il se considérait comme son compagnon, il ne l'était pas complètement.

Il n'aurait pas dû lui faire ça. Pour des tas de raisons.

Par exemple, cela n'allait pas changer sa décision de poursuivre Roth.

Claire le savait.

Il le voyait dans ses yeux alors qu'elle se tenait devant lui, les joues en feu et les yeux assombris par ses pupilles dilatées de passion.

—As-tu déjà discuté avec les guerriers de la façon dont tu comptais aider l'Ordre ?

Tenter de la protéger de la vérité alors qu'il était clair qu'elle le connaissait mieux que quiconque n'aurait eu aucun sens.

—Tegan et moi avons discuté de ça sur le chemin du retour tout à

l'heure. A compter de demain soir, je remplacerai le guerrier blessé au sein des patrouilles. Comme nous savons que Roth est à Boston, nous parcourrons la ville en essayant de le localiser.

Elle hocha brièvement la tête, puis passa devant lui pour aller ramasser ses vêtements. Elle s'habilla à la hâte comme si elle voulait le quitter le plus vite possible.

Reichen secoua faiblement la tête, incapable de trouver les mots justes.

—Je suis désolé, Claire.

—Je sais, répondit-elle calmement. Moi aussi.

Quand elle sortit de la chapelle, il n'essaya pas de la retenir. Et aussi dur que cela soit pour lui de ne pas bouger, il resta là, immobile comme une statue, jusqu'à ce qu'elle ait disparu au tournant du couloir.

Alors il se laissa retomber à genoux et continua à prier pour avoir la force nécessaire de mener sa vengeance à son terme.

CHAPITRE 21

C'est un peu après le lever du jour que Claire se retrouva devant la douche de son appartement temporaire du complexe. Elle tendit la main pour ouvrir l'eau et resta là un instant à considérer d'un regard absent le brouillard chaud qui s'élevait de l'autre côté de la vitre.

Elle était en train de le perdre de nouveau. Et encore une fois à cause de Wilhelm Roth. Glacée jusqu'au sang en pensant à tout ce que Roth avait déjà pris à Andreas - et à elle-même -, elle passa une main tremblante sous la douche. Dans quelques heures à peine, le soleil se coucherait de nouveau et Andreas se joindrait aux guerriers de l'Ordre pour leur patrouille, fonçant au beau milieu de la ville même où se trouvait à présent Roth. Fonçant peut-être vers la mort.

Il lui avait clairement signifié que rien de ce qu'elle pourrait dire ne l'empêcherait de prêter main-forte à l'Ordre. Rien ne l'empêcherait de chercher à se faire justice, quel qu'en soit le coût, pour lui ou pour l'amour qu'ils avaient redécouvert après être restés tant de temps loin l'un de l'autre.

Au moins, cette fois, il ne s'éloignait pas sans explication. Il avait ses raisons. Des raisons honnêtes, nobles. Ce qui ne rendait pas la vérité plus facile à accepter.

Il y avait en elle quelque chose de désespéré, de profondément égoïste qui voulait retourner en courant jusqu'à la chapelle de l'Ordre pour le supplier de changer d'avis. Elle lui offrirait ce qu'il voudrait, dirait n'importe quoi.

Mais elle savait bien qu'il était vain d'essayer de le convaincre.

Il avait trop d'honneur pour ça.

Et elle l'aimait trop pour essayer de le faire renoncer à son intégrité juste pour satisfaire son cœur brisé. Mais Dieu que cela lui faisait mal de le laisser partir, de risquer de le perdre pour toujours.

La douleur et la colère la submergèrent.

Elle se sentait si perdue et si effrayée... si seule déjà.

Claire pénétra dans la douche et glissa le long de la vitre jusqu'au sol carrelé où elle laissa l'eau chaude couler sur sa peau et la vapeur la recouvrir. Elle ferma les yeux et imagina combien cela allait être difficile quand il partirait avec les guerriers la nuit suivante. Si le fait de pouvoir attendre son retour au complexe aidait, c'était peu de chose au regard de l'angoisse de le savoir là-dehors à chercher le combat contre Roth. Et si on ajoutait Dragos à l'équation... elle pouvait à peine supporter d'imaginer l'issue d'une confrontation de cette envergure.

Mais que pouvait-elle bien faire pour l'empêcher ?

Une petite voix désespérée venue d'un coin de son esprit lui murmura qu'il y avait quelque chose. Une chose à laquelle elle n'avait pas encore pensé. Une chose si déplaisante qu'elle en sentait la bile lui remonter dans la gorge.

Elle pouvait s'adresser directement à Roth.

Pas pour faire appel à sa pitié, car elle était bien consciente qu'il n'en avait aucune, particulièrement à présent. Pas en ce qui les concernait, Andreas et elle. Mais elle savait également à quel point Wilhelm Roth détestait perdre.

Il avait toujours eu un besoin compulsif de gagner, ne serait-ce que la plus triviale des compétitions.

Serait-il prêt à accepter la seule chose qu'elle pouvait encore lui offrir ?

Elle ne pourrait le savoir qu'en essayant.

Dégoûtée par ce qu'elle s'apprêtait à faire, mais persuadée que c'était son dernier espoir en ce qui concernait Andreas, elle inclina la tête en arrière et ralentit volontairement sa respiration. Elle était capable de se mettre rapidement en phase de sommeil, mais trouver Roth - en espérant qu'il dorme lui aussi - ne fut pas si facile. Elle suivit le courant qui l'entraînait vers le royaume des rêves, cherchant Roth, priant pour l'y trouver.

Il lui fallut de longues minutes avant de sentir le bord de son esprit rêvant à travers le voile du sommeil. Et tandis qu'elle s'avavançait vers lui, ignorant l'instinct qui lui criait de fuir, elle sentit son ventre se nouer.

Elle le voyait à présent devant elle. Il lui tournait le dos et se hâtait sous ce qui semblait être une sorte de voûte souterraine. Claire le suivit en silence, formulant sa requête désespérée. Devant lui, une lourde porte s'ouvrit pour le laisser passer. Claire parvint à se glisser derrière lui juste avant que le lourd panneau de pierre ne se referme.

Roth grommelait pour lui-même des mots inintelligibles pleins de fiel et de frustration. Dans la pièce où ils venaient de pénétrer, dont l'aspect clinique contrastait avec le côté brut de la voûte qui précédait, il passa presque en courant à côté d'une paillasse garnie de microscopes, de boîtes de Petri et de béchers. Alors qu'il approchait de son extrémité, il tendit la main, jetant ainsi au sol une partie de l'équipement. En voyant le verre tomber et se briser à ses pieds, Claire lâcha un petit cri.

— Bordel, qu'est-ce que...

Roth se retourna. Quand il la vit, il plissa ses yeux cruels et partit dans un rire de gorge cassant et menaçant.

—Eh bien, eh bien, si ce nest pas ma petite pute infidèle de Compagne de sang.

Elle ne se laissa pas désarçonner par cette gifle verbale.

—Nous devons parler, Wilhelm. Il faut que, toi et moi, nous arrivions à un accord avant que les choses dégénèrent entre toi et Andreas.

À présent, Roth, amusé, gloussait.

—Laisse-moi deviner. Il t'a envoyée ici faire appel à ma clémence ? A mon sens de l'honneur ?

—Non. Il ne sait même pas que je suis ici.

Le voyant lever un sourcil curieux, elle poursuivit :

—Je suis venue te demander de rester à distance d'Andréas. Oublie l'animosité que tu as envers lui et laisse-le vivre tranquille.

Roth éclata de rire.

—Tu n'es pas sérieuse, n'est-ce pas ?

— Si, dit Claire. Et je suis prête à t'offrir tout ce que j'ai pour obtenir de toi une promesse sur-le-champ. Je te reviendrai, Wilhelm. Tu feras de moi ce que tu voudras - tu pourras même te venger de lui sur moi, ça m'est égal. Mais laisse-le tranquille, je t'en supplie.

Les pupilles de Roth se réduisirent à deux fentes ; la méchanceté de son regard était tranchante.

— Es-tu vraiment si naïve, Claire ? Je me fous pas mal de lui, ajouta-t-il sans la moindre émotion. De toi aussi d'ailleurs.

Une lueur d'espoir s'anima dans le cœur de Claire. Mais Roth se laissa aller à un rire terrible et elle en eut la chair de poule.

—Il n'a jamais été question de toi, Claire. Tu ne le savais pas ? Tu ne t'en es jamais doutée ? Tu étais juste un butin que je tenais à emporter parce que cela signifiait lui arracher quelque chose de précieux. Et détruire son Havrobscur et sa famille a été un plaisir que je n'avais pas anticipé, mais un vrai plaisir, crois-moi.

— Tu es malade, Wilhelm. (Le mépris l'envahissait). Tu n'es qu'un monstre.

— Et toi, Claire, tu es déjà morte pour moi, gronda-t-il d'une voix qui la glaça jusqu'à la moelle. Reichen et toi êtes déjà morts. Vous ne le savez pas encore, c'est tout. Vous êtes des obstacles sut le chemin de la grandeur et vous serez supprimés. L'Ordre aussi.

— C'est ça, ton engagement envers Dragos ? demanda-t-elle d'un air impassible. Depuis quand es-tu son larbin ?

Roth répondit à son dégoût par un sourire cruel.

— Notre révolution a commencé avant même que je ne fasse l'erreur de jugement de te prendre comme compagne. Je n'aurais jamais dû perdre mon temps avec toi, quelqu'ait été mon plaisir à savoir de quoi je vous privais, Reichen et toi. Finalement, c'aurait peut-être été aussi gratifiant pour moi de te livrer à Dragos avec les autres femelles que je lui ai envoyées au fil des ans.

Claire tentait sans succès de comprendre ce qu'il disait. D'autres femelles ? Roth envoyait des femelles - voulait-il dire des Compagnes de sang ? - à Dragos. Elle se demandait dans quel but, mais n'allait pas tarder à avoir une réponse.

Comme né de l'étoffe du rêve, un mur garni de cellules apparut devant eux. De petites prisons terribles, humides et sans lumière. A l'intérieur de ces cellules étaient enfermées des femmes. Des Compagnes de sang ; de là où elle se tenait, Claire voyait sur certaines d'entre elles la tache de naissance représentant une petite goutte d'eau tombant dans un croissant de lune.

C'était celle qu'elle portait aussi, cette tache de naissance qui caractérisait une femelle humaine capable de se lier à un mâle de la Lignée et de porter ses enfants.

Oh, mon Dieu ! Il y avait plus de vingt femmes encagées là. Et Claire fut encore plus atterrée en voyant que, parmi elles, certaines étaient enceintes.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-elle en haussant la voix d'indignation, horrifiée et nauséuse. Mais qu'est-ce que vous fabriquez, Dragos et toi ?

Elle n'avait pas encore fini de parler qu'elle entendit le hurlement sourd d'un animal, provenant du plus profond du lieu où ils se trouvaient. Ce hurlement devint bientôt un rugissement - une mélopée douloureuse qui

vibrant dans les semelles de ses chaussures et jusque dans ses os.

Elle n'avait jamais entendu un cri pareil... C'était un bruit inimaginable, qui lui noua l'estomac de terreur.

Mais quel genre d'endroit était-ce ? A quelles horreurs Dragos et Roth s'y livraient-ils ?

Le cri terrible continuait, si fort qu'il faisait trembler le sol sous ses pieds. Roth rejeta la tête en arrière et, moqueur et sadique, accompagna le hurlement de la créature invisible.

Plus il adressa à Claire un sourire meurtrier.

— Tu es morte, Claire. Exactement comme ces Compagnes de sang que tu vois là. Il va vous arracher les membres un par un. A moins que je n'aie ce plaisir moi-même avant. Pense à ça la prochaine fois que tu laisseras Reichen te toucher. La prochaine fois qu'il te baisera, souviens-toi que c'est ça qui t'attend. Je vais vous tuer tous les deux et j'y prendrai un plaisir infini.

D'un coup, juste comme ça, Roth et la chambre des horreurs disparurent. Il avait tranché les fils qui les reliaient dans leur sommeil et Claire se réveilla en tremblant, haletante sous l'eau chaude de la douche.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-elle en enfouissant son visage dans ses paumes humides. (Elle sentit la bile lui monter dans la gorge.) Oh, mon Dieu... qu'ai-je fait ?

Ce ne fut que quelques minutes après son réveil que Wilhelm Roth se rendit compte de l'ampleur de l'erreur qu'il venait de commettre avec Claire.

Il avait d'abord été choqué de la voir dans son rêve - il n'aurait jamais cru qu'elle aurait le cran de s'aventurer si près de lui, même en rêve, après l'avoir délibérément mis en rage en couchant avec Reichen. Mais, une fois sa surprise passée, il s'était laissé aller à la provoquer, à alimenter sa peur avec un aperçu de ce dont Dragos et lui étaient capables.

Il s'était délecté à lui faire entendre les rugissements sauvages de l'Ancien dans sa cage. L'horreur qu'elle avait ressentie en voyant les Compagnes de sang captives que Dragos avait utilisées pour toutes sortes d'expériences lui avait donné un frisson délicieusement sadique.

Mais à présent qu'il ne rêvait plus, il avait le temps de réfléchir à ce que

risquait de lui coûter son petit jeu.

Il avait montré à Claire le laboratoire et le bunker souterrain où Dragos gardait tous ses secrets.

Comprendrait-elle ce qu'elle avait vu ? Il espérait que non.

Claire avait l'esprit curieux, mais que pourrait-elle faire de ce qu'elle venait d'apprendre ? Le raconter à l'Ordre bien sûr, mais grâce à Dieu, ou au diable, Dragos anticipait déjà une action des guerriers contre lui. Depuis la réunion qu'ils avaient perturbée près de Montréal l'été précédent, il avait prévu qu'ils finiraient par le débusquer. Et il avait planifié la suite, déplaçant des pièces sur l'échiquier de son grand œuvre.

Restait que Roth savait qu'il ne pouvait pas cacher son manquement à Dragos. Il était absolument certain que, même s'il essayait, Dragos finirait par l'apprendre. Il lui fallait jouer franc-jeu et accepter les conséquences. Avec un peu de chance, ça ne lui coûterait pas sa tête.

En réfléchissant à ce qu'il allait lui dire, Roth appela la ligne privée de Dragos.

— Sire, dit-il en réponse au grognement émis par l'autre vampire en guise de salut. Pardonnez cette interruption, mais j'ai des nouvelles, qui, malheureusement, ne peuvent pas attendre.

—Je vous écoute.

Roth lui raconta sa rencontre en rêve avec Claire. Il fit attention à se dédouaner le plus possible, faisant retomber le blâme sur la furtivité de fouine que les talents de sa Compagne de sang lui conféraient.

—Elle m'a espionné sans que je m'en rende compte, sire. Lorsque j'ai découvert qu'elle était dans le rêve avec moi, il était trop tard pour l'empêcher de voir le labo.

—Hum, grogna Dragos, rompant le silence crispant dans lequel il avait écouté Roth. Cela commence à me fatiguer sérieusement de savoir cette femelle et son compagnon encore en vie, *Herr Roth*. Maintenant que vous avez lancé l'opération à Boston, il est peut-être temps de s'occuper d'elle comme nous en avons déjà discuté.

—Oui, sire. Je vais le faire. (Il se racla la gorge, conscient de l'agressivité qui lui parvenait par la ligne téléphonique en dépit du calme apparent de Dragos.) Je serai absolument ravi d'arracher l'existence à cette putain...

après l'avoir forcée à me regarder tuer Andreas Reichen.

—J'ai une meilleure idée, dit Dragos d'une voix onctueuse et pleine de venin. Je veux que vous veniez au quartier général dès le coucher du soleil.

— Sire ? (Roth ne comprenait plus.) Mais... et le lien de sang ?

—Quoi, le lien de sang?

— Si elle raconte à l'Ordre ce qu'elle a vu, qui dit que les guerriers ne vont pas utiliser notre lien de sang pour me retrouver, et le labo avec ?

Dragos n'hésita qu'une fraction de seconde.

—Venez ici dès la tombée de la nuit, *Herr Roth*, vos instructions vous y attendront.

CHAPITRE 22

Le complexe de l'Ordre à Boston était une merveille d'architecture et de technologie. Malgré la gravité des raisons qui expliquaient sa présence dans les lieux, Claire ne put s'empêcher d'être impressionnée par l'immense réseau souterrain de couloirs et de salles caché sous le vaste manoir de pierre de taille qui s'élevait en surface.

Les membres de l'Ordre vivaient sans conteste dans le confort, mais il était clair que la situation du complexe était stratégique. Tout y tournait en fait autour du labo, véritable centre névralgique avec ses rangées d'ordinateurs, son équipement de surveillance, ses tableaux d'affichage et ses cartes d'état-major des principales villes du globe. Elle venait de pénétrer dans un lieu en pleine crise et, même si elle avait été accueillie en invitée par tous ceux qu'elle avait rencontrés jusque-là, elle était parfaitement consciente, assise là à la grande table de conférence, qu'elle restait la compagne de Wilhelm Roth, c'est-à-dire fortement liée à un individu qui avait fait alliance avec l'ennemi le plus perfide de l'Ordre.

—Tout le monde arrive, dit Gideon en mettant fin à l'appel général par lequel il venait de convoquer le reste des guerriers et de leurs compagnes pour qu'ils entendent ce que Claire avait à leur dire.

L'une des résidentes du complexe, une jeune femme au port de reine et aux cheveux auburn, posa sa main sur celle de Claire pour lui témoigner son soutien. Elle s'appelait Gabrielle et était la Compagne de sang du chef de l'Ordre, Lucan. Il avait été le premier à apprendre les nouvelles troublantes que Claire avait rapportées après sa rencontre rêvée avec Wilhelm Roth un peu plus tôt dans la journée. Le grand Gen-1 faisait les cent pas dans la salle sous l'œil de Rio et Dylan, installés à 1 autre bout de la table.

Claire ne savait pas trop à quoi s'attendre de la part de l'Ordre et n'en menait pas large lors de son arrivée à son quartier général la nuit précédente. Elle avait été surprise de voir que, contrairement à la rumeur qui les décrivait comme une bande de brutes sans scrupules, il s'agissait plutôt d'une troupe professionnelle de frères d'armes soudés.

La communauté que formaient les guerriers avec leurs Compagnes de sang, qui vivaient avec eux au sein du complexe, n'était pas si différente de celles qu'avait connues Claire au sein des Havrobscurs. A l'évidence, ils entretenaient des relations quasi familiales.

Claire ressentit une pointe d'envie, mais plus encore de culpabilité, en pensant au fait que Wilhelm Roth avait un rapport direct avec le danger qui menaçait à présent les guerriers. Après l'horreur de ce qu'elle avait vu dans son rêve, elle se sentait soudain acquise sans réserve à la cause de l'Ordre. Et elle était déterminée à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour empêcher Roth - ou Dragos - de nuire encore.

Malheureusement, depuis le coucher du soleil, la force de son lien de sang avec Roth semblait s'affaiblir progressivement. Il se déplaçait, elle en était certaine. S'il s'était trouvé à Boston lorsqu'elle était arrivée d'Europe avec Reichen, et probablement encore la veille, alors qu'ils revenaient de Newport, les sens de Claire lui disaient à présent qu'il n'était plus en ville. Elle venait d'expliquer ce fait à Gideon et à ceux qui étaient rassemblés dans le labo avant le départ des patrouilles de nuit.

—Avez-vous la moindre idée d'où il pourrait se rendre? demanda Savannah, la compagne de Gideon, qui assise à côté de lui près des terminaux informatiques. « La grande femme noire apportait une présence apaisante dans la salle, une source de puissance sereine qui parut à Claire un bon contrepoint à l'énergie vibronnante de Gideon) Y avait-il des éléments topographiques reconnaissables dans le rêve?

Claire secoua la tête.

—Je n'en vois pas, malheureusement. J'aimerais bien.

—Pensez-vous qu'il ait compris que vous saviez qu'il était à Boston ? demanda Rio en fronçant les sourcils.

— C'est très possible, puisque dans la mesure où je l'ai senti, je dois partir du principe que lui aussi a perçu ma présence en ville.

Gideon acquiesça.

— Ça pourrait être pour lui une raison suffisante de quitter Boston s'il pense aussi que vous nous avez livré cette information.

— Et s'il obéit aux ordres de Dragos, intervint Dylan, il est possible qu'il soit en train de se rapprocher de la tanière de ce dernier. Peut-être qu'en découvrant où il se trouve maintenant nous trouverions aussi Dragos.

Gideon réfléchit un instant, la mine renfrognée, puis il regarda Claire.

—Revenons sur ce que vous avez vu dans votre rêve. Peut-être Roth nous a-t-il laissé d'autres indices qui nous permettraient de le repérer.

Claire reprit le récit de son rêve depuis le début. Alors qu'elle revenait sur les détails de sa confrontation avec Roth, les portes vitrées du labo s'écartèrent et Tegan entra avec d'autres guerriers, tous en tenue de combat. Derrière eux suivait Andreas, habillé de la même façon et l'air tout aussi menaçant que ses compagnons.

En le voyant. Claire eut un pincement au cœur. Elle avait envisagé

d'aller le rejoindre directement après sa visite *rêvée* à Roth, mais s'était sentie incapable de supporter sa présence vu la façon dont ils s'étaient séparés dans la chapelle. Et quelque chose de plus lâche chez elle savait qu'il serait furieux d'apprendre ce qu'elle avait fait. Le regard qu'il lui lança en pénétrant dans la salle après Tegan n'était franchement pas amical. Il semblait évident qu'il avait été mis au courant du but de cette réunion au pied levé.

— De quoi d'autre vous souvenez-vous, Claire? lui demandait Gideon. Vous avez dit avoir vu du matériel de chimie et des paillassees couvertes d'instruments de laboratoire.

Elle hocha la tête.

— Oui, il y avait des microscopes, des ordinateurs, des béchers et toutes sortes de fioles. Il m'a semblé que c'était du matériel de pointe, mais je ne saurais pas vous dire à quel genre d'expériences il servait.

— Et au-delà du labo il y avait les cellules à barreaux, l'aida Gideon.

— Oui, des rangées de cellules où étaient enfermées des femmes. Des Compagnes de sang. Certaines étaient enceintes. (Claire sentait le regard d'Andréas braqué sur elle tandis qu'elle parlait, un regard qui la brûlait depuis l'autre côté de la pièce.) En entendant ce que disait Roth, j'ai eu la nette impression que les Compagnes de sang étaient livrées à la créature.

— À des fins de procréation, dit Gideon en lançant un regard grave à Tegan. Une nouvelle génération de mâles de la Lignée, directement engendrée par un Ancien.

Claire revécut la nausée qu'elle avait ressentie après avoir vu les captives et avoir entendu Roth.

— Il a dit qu'il fournissait des Compagnes de sang à Dragos depuis avant notre rencontre, il y a trente ans de ça.

— Seigneur, siffla Tegan. Combien de Gen-1 a-t-il pu créer en plusieurs décennies ?

— Avec un apport constant de Compagnes de sang. Ça fait froid dans le dos.

— Et personne ne dit que Roth a été le seul le fournir? ajouta gravement Rio. (Il jeta un regard à Dylan.) Chérie, dis-moi, combien de rapports sur les personnes disparues des Havroscurs font mention de Compagnes de

sang?

— Ça dépend jusqu'à quand on remonte, répondit Dylan, la mine grave. Même si leur nombre s'est accru récemment, on a trouvé des rapports datant du tournant du siècle dernier. Et c'est sans tenir compte des femmes qui disparaissent chaque année en dehors des Havrobscurs et qui peuvent être également Compagnes de sang.

Elle se tourna vers Claire.

— Il y a quelques mois, quand j'ai rencontré Rio, j'ai découvert que mon don est de voir les morts, expliqua-t-elle. Plus exactement les mortes et plus précisément encore les Compagnes de sang. J'en ai vu plusieurs dans le centre d'accueil pour jeunes fugueuses où travaillait ma mère. Elles m'ont demandé d'aider leurs sœurs captives - de les sauver avant qu'il les tue toutes. Elles m'ont dit qu'il y en avait d'autres, encore vivantes, prisonnières sous terre dans l'obscurité. Elles m'ont aussi donné le nom de leur ravisseur : Dragos.

— Oh, mon Dieu ! murmura Claire, stupéfiée.

— Les retrouver est devenu pour moi une sorte d'obsession et, depuis, nous avons étudié les rapports sur les personnes disparues, essayant de suivre des pistes qui nous permettraient de retrouver où ces femmes auraient été vues en dernier et où elles auraient pu aller. Peut-être les retrouverons-nous ? Si on peut sauver ne serait-ce qu'une vie, le jeu en vaudra la chandelle.

— Je vous aiderai par tous les moyens, dit Claire. Et si je dois sillonner les États-Unis et l'Allemagne de long en large pour trouver Wilhelm Roth et le forcer à nous livrer Dragos, je le ferai.

Dylan sourit.

— Je t'aime déjà.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, vous savez.

Gideon se propulsa hors de sa chaise pivotante et rejoignit l'une des grandes cartes de la Nouvelle-Angleterre accrochées au mur. Il montra du doigt une punaise rouge plantée non loin de la ligne qui représentait la frontière entre l'État de New York et le Connecticut.

— Nous savons où Dragos a été vu il y a peu, reprit-il. Nous savons qu'à un moment donné il avait une résidence à New York sous un faux nom. Si

nous commençons par chercher dans ce coin de la carte pour revenir progressivement vers la côte, peut-être trouverons-nous quelque chose. (Il regarda Claire.) L'aube est trop proche pour faire quoi que ce soit cette nuit, mais seriez-vous d'accord pour participer à une reconnaissance et utiliser votre lien de sang pour essayer de localiser Roth ?

— Bien entendu.

Elle fit comme si elle n'entendait pas le grognement à peine audible qui lui parvenait de l'endroit où se trouvait Andreas. Il pourrait toujours tenter de la dissuader, mais sa décision était prise. Elle était de ce combat à présent, que cela lui plaise ou non.

—Je serai prête quand vous voudrez, conclut-elle.

CHAPITRE 23

Andreas rejoignit Claire alors que les participants à la réunion se levaient pour partir. Le regard rivé sur elle, il attendit que les guerriers quittent la pièce pour finir de se préparer en vue de la dernière mission de la nuit en ville.

— C'est quoi cette histoire ? éructa-t-il avec dans la voix un mélange volatil d'indignation et de crainte lorsqu'elle sortit du labo avec Gabrielle et

Savannah. Quand Tegan m'a raconté il y a quelques minutes que tu avais pris contact avec Roth, je ne l'ai pas cru. Mais où avais-tu la tête, bordel ?

Sous ce violent assaut verbal, elle déglutit avec difficulté mais ne recula pas.

—Tout va bien, dit-elle aux deux Compagnes de sang qui l'accompagnaient. Andreas et moi devons parler seul à seul.

Les compagnes de Lucan et Gideon s'éloignèrent dans le couloir. La fureur de Reichen ne se calmait pas. Quant à Claire, elle restait imperturbable, avec toutefois dans l'œil une lueur de provocation.

—Mon Dieu, dit-il, terrassé comme il l'avait été quand Tegan lui avait raconté la visite faite par Claire en rêve à son compagnon après l'épisode de la chapelle. Mais qu'est-ce que tu cherchais à faire en approchant Roth comme tu l'as fait ?

—J'avais mes raisons, dit-elle d'une voix égale.

— Lesquelles ?

— Ça n'a pas d'importance. Il n'était pas intéressé à négocier. J'imagine que ça n'est pas une surprise pour toi.

Reichen ricana.

—Roth ne négocie jamais. Il prend. Et ce qu'il ne peut se contenter de prendre, il le vole. Il tue, Claire. Mais, putain, que croyais-tu gagner en partant à sa recherche, même en rêve ?

Elle s'éloigna, comme si elle avait l'intention de le laisser planté là dans le couloir sans réponse à sa question. Mais elle n'avait pas fait deux pas qu'il l'attrapait par le bras pour la ramener vers lui.

—Qu'est-ce que tu lui as demandé, Claire ? Ta liberté ? Sa clémence ? (Il se renfrogna, aussi furieux de son imprudence que soulagé qu'elle fût vivante et chaude sous l'emprise de sa main.) Est-ce que tu as cru qu'il allait simplement te lâcher si tu lui demandais gentiment ?

— Non, dit-elle en redressant le menton d'un geste fier. Je ne lui ai pas demandé de me lâcher, André. Je lui ai demandé de me reprendre... mais à la seule condition qu'il accepte de te laisser vivre.

Elle aurait tout aussi bien pu lui envoyer un coup de poing dans le sternum.

—Tu as fait quoi?

Seigneur, la seule pensée qu'elle retourne chez Roth - dans quelques conditions que ce soit - suffisait à lui faire bouillir les sangs. Alors, qu'elle s'offre à Roth en échange de sa vie, à lui, Andreas... Il aurait voulu hurler sa colère à pleins poumons.

—Il ne veut pas de moi. Il n'a jamais voulu de moi. Il m'a dit qu'il m'avait prise comme compagne parce qu'il savait que cela te blesserait. Cela fait longtemps qu'il essaie de te faire du mal, Andreas.

Que la haine de Roth ait été si ancienne ne le surprenait pas vraiment, mais il avait de toute façon beaucoup de mal à réfléchir à ça alors que la gravité de ce qu'avait fait Claire - de ce à quoi elle avait été prête à se soumettre, pour lui - le bouleversait tant.

—As-tu la moindre idée de combien j'aurais souffert s'il avait accepté ton offre ?

— Probablement pas autant que ce que je souffrirai quand tu iras à ta perte en tentant de le détruire.

Il l'avait bien cherché, il le savait. Mais cela ne l'empêcha pas de lui barrer le chemin alors qu'elle essayait de nouveau de partir.

—Tu ne vas nulle part où tu risques de te rapprocher de lui, Claire. Pas avec l'Ordre, pas même avec une putain d'armée à tes côtés. J'ai entendu ce que tu viens de dire là-dedans et je sais que tu veux aider à l'abattre, mais tu ne quitteras pas le complexe tant que Roth est en vie quelque part là-dehors. Je te l'interdis.

Elle en resta bouche bée.

—Tu quoi ? Tu m'inter...

—Je ne te laisserai pas faire ça.

— Et je n'ai pas le souvenir de t'en avoir demandé la permission ! rétorqua-t-elle, le cœur battant si fort sous le coup de la colère qu'Andreas en sentit l'écho dans ses veines. Après ce que j'ai vu dans le rêve de Roth aujourd'hui, je dois aider l'Ordre à en venir à bout. Par tous les moyens. Et j'aurais pensé que tu serais le premier à comprendre ça.

Reichen secoua la tête, se refusant à envisager cette idée une seule seconde.

— C'est hors de question, Claire. Je ne peux pas te laisser faire ça.

Elle le regarda sans rien dire un long moment, puis quelque chose attira son œil au-delà de l'épaule de Reichen, à l'autre bout du couloir.

— Tes camarades t'attendent.

Il se retourna et vit Tegan. Rio et deux autres guerriers devant l'ascenseur qui allait les conduire en surface. Il leur fit un petit signe de tête pour leur signifier qu'il avait besoin d'un instant supplémentaire, mais quand il revint à Claire, elle n'était plus devant lui : elle s'éloignait d'un pas déterminé dans le couloir.

— Et merde, lâcha-t-il à voix basse.

Puis il se retourna vers les guerriers et se dépêcha de les rejoindre pour la patrouille de nuit.

Tandis qu'il effectuait une énième vérification des systèmes du laboratoire souterrain de Dragos, Wilhelm Roth sentait les yeux froids et sans émotion de cinq assassins Gen-1 suivre ses mouvements. Tout était précisément en place selon les instructions qu'il avait reçues et il ne lui restait plus qu'à attendre... et espérer que Claire était en ce moment même avec les guerriers de l'Ordre en train de pleurnicher sur la façon dont il les maltraitait, elle et Reichen, et de leur raconter tout ce qu'elle avait vu dans son foutu rêve.

Aussi difficile que cela soit de trouver le repaire caché de Dragos, l'Ordre avait de la ressource et de la détermination. C'était sur ces deux qualités que comptait Dragos pour les faire pénétrer dans le piège qu'il leur avait tendu avec Roth.

Le lien que partageait Claire avec ce dernier et le ridicule sens de l'honneur de la Compagne de sang feraient le reste.

Roth savait parfaitement que son avenir était directement lié au succès de cette attaque imminente contre les guerriers. En cas d'échec, si aucun des assassins chargés de l'assister ne mettait un terme à ses jours, il ne faisait aucun doute que Dragos s'en chargerait. Et tandis qu'il faisait une ultime vérification des détonateurs et des pains d'explosif, il se demanda si on ne lui avait pas confié une mission suicide.

Mais il n'avait aucune intention de mourir là.

Les guerriers, en revanche...

Une fois qu'ils auraient été attirés dans son piège, aucun d'eux n'aurait la moindre chance de s'en sortir vivant . il espérait que l'Ordre engagerait son effectif total à sa pour-suite. Ce serait un tel plaisir de les voir tous périr d'un coup.

Et tant mieux si Claire et son amant passé et actuel faisaient partie du lot.

Sûr que tout était bien prêt dans le labo. Roth pénétra dans la prison d'UV pour en vérifier les réglages une dernière fois. Il voulait que tout soit parfait pour l'arrivée imminente de l'Ordre... et sa destruction.

C'était trop calme.

Lucan et les autres guerriers avaient passé beaucoup de temps à quadriller la ville à la recherche du moindre signe de Dragos ou des assassins Gen-1 qu'il avait apparemment lâchés dans les rues pour appâter l'Ordre. Plusieurs heures consacrées à passer en revue chaque terrain vague, chaque entrepôt, chaque allée obscure et chaque toit, et Lucan rentrait bredouille.

Et c'était pareil pour le reste des équipes en patrouille cette nuit-là. Il venait de retrouver Niko et Renata, qui avaient ratissé la zone de la Mystic River avec Dante et le Chasseur. Pas un problème, si l'on exceptait les conneries habituelles entre humains.

Décidément, la paix relative de cette nuit ne lui disait rien qui vaille.

Quelque chose clochait.

Lucan sentait encore l'agressivité brute qui avait imprégné la ville l'autre nuit. Ces meurtres d'humains se distinguaient par leur sauvagerie et leur caractère provocateur. Les guerriers avaient été attirés au-dehors sans subtilité, alors pourquoi Dragos se retirait-il à présent du terrain de jeu qu'il avait lui-même choisi?

Tout en parcourant une dernière fois des yeux sa zone d'intervention à l'approche de l'aube, Lucan ne put s'empêcher de penser que l'Ordre se trouvait sur le chemin d'un cyclone imminent. C'était comme si le vent était complètement retombé, laissant derrière lui un sentiment trompeur

de calme irréel.

Mais l'ouragan pouvait se déclencher à tout moment au-dessus de leurs têtes et tout emporter sur son passage.

CHAPITRE 24

Je persiste à penser que nous perdons un temps précieux et une occasion en or si nous ne faisons pas au moins l'effort de réfléchir à une reconnaissance de jour.

La compagne de Nikolai, Renata, vêtue d'un treillis noir et de rangers, sauta à bas du poste de tir sur lequel elle était perchée dans la salle d'armes et se mit à aller et venir dans la pièce. Ses longs cheveux noirs étaient libres de l'élastique avec lequel elle les retenait pendant ses patrouilles, et se balançaient autour de l'ovale de son visage tandis qu'elle essayait pour la deuxième fois de convaincre son auditoire.

—Enfin merde, les gars! Si la résistance macho qui se fait jour ici et maintenant n'a pour objet que d'assurer notre sécurité, à nous pauvres femelles, la question ne se pose même pas. Les Laquais constituent le pire danger que nous puissions rencontrer pendant la journée et je mets quiconque d'entre vous au défi de prétendre que je ne suis pas capable de régler son compte à n'importe quel esclave humain en dormant et avec une

main attachée dans le dos.

Niko adressa un sourire à sa compagne.

—Elle a raison, Lucan. Il ne s'agit pas là d'une situation de combat, mais juste de les envoyer récupérer des infos pour que nous puissions intervenir.

Lucan grogna, renfrogné.

—Je n'aime pas ça.

—Moi non plus, intervint Rio. Mais je sais que Dylan sera en sécurité avec Renata. Si les femmes sont prêtes à faire ça, peut-être devrions-nous les laisser nous aider. Tu l'as dit toi-même, Lucan : désormais, c'est tout le monde sur le pont.

Reichen, assis dans un coin, écoutait en silence, gardant pour lui son opinion, qui était en gros que tout ce que déciderait l'Ordre lui conviendrait, pour peu que les guerriers laissent Claire en dehors du tableau.

Malheureusement pour lui, cette dernière semblait voir les choses autrement.

Il sentit sa présence sur le seuil de la pièce avant même de la voir, le lien qu'il avait avec elle le forçant à tourner la tête dans sa direction comme s'ils étaient reliés par un câble. Elle entra avec la compagne de Dante et toutes les deux s'installèrent dans le fond de la salle tandis que la discussion se poursuivait entre Lucan et Renata.

— Réfléchis, Lucan. Si nous profitons du jour, ça nous donne un avantage de huit à dix heures, disait-elle. Être de huit à dix heures plus proches de Roth peut s'avérer un avantage crucial pour coincer Dragos. Si le retrait que nous avons constaté cette nuit dans Boston veut dire qu'ils ont peur et qu'ils fuient, alors nous n'avons pas de temps à perdre.

Plusieurs membres de l'assistance acquiescèrent.

— Et si ce retrait ne veut pas dire ça du tout? demanda gravement Lucan. Et s'ils s'étaient brusquement retirés de Boston non pas parce qu'ils ont peur qu'on les retrouve, mais parce qu'ils sont sur quelque chose de beaucoup plus gros ?

— En fait, je pense que nous devons partir du principe que ce n'est pas la peur qui est à l'œuvre ici, mais bien la stratégie.

Tout le monde, en entendant la voix de Claire, se retourna vers le fond de la salle d'armes. Elle parcourut le groupe du regard, en s'attardant sur Reichen. Elle était troublée et il sentait la détresse qui faisait battre son cœur trop fort.

— Je ne connais pas Dragos, mais je connais bien Wilhelm Roth. Il n'agit jamais sous l'emprise de la peur. Il se croit invincible, plus malin que tous les autres. Soyez persuadés que, où qu'il soit, il a un plan de rechange pour frapper encore plus fort qu'il ne la fait jusqu'ici.

— Raison de plus pour utiliser toutes nos opportunités de le retrouver, ajouta Rio.

Lucan regarda tour à tour Claire. Renata et Dylan, le trio de Compagnes de sang susceptibles de mener à bien la mission de jour.

— Vous êtes toutes d'accord alors ? Vous voulez vraiment faire ça ?

— Oui, répondirent-elles à l'unisson.

Il resta pensif un long moment, puis hocha solennellement la tête.

— Bon, c'est d'accord. Gideon repérera pour vous la meilleure zone où commencer vos recherches. Retrouvons-nous pour un dernier point au labo avant votre départ.

Après quelques commentaires de satisfaction quant à la décision prise, le petit groupe commença à se disperser. Reichen s'apprêtait à rejoindre Claire, mais avant qu'il puisse l'atteindre et lui présenter les multiples excuses qu'il répétait dans sa tête depuis leur dernière séparation, Renata et Dylan l'emmenèrent en bavardant.

Elle ne lui accorda qu'un bref regard en passant près de lui, un message parfaitement clair. Il n'avait pas son mot à dire quant à ce qu'elle avait décidé de faire. Il avait refusé de lui faire des promesses qu'il ne pourrait tenir et à présent elle lui rendait au centuple la monnaie de sa pièce. Il l'avait bien cherché et ça faisait mal.

Claire se détourna de lui et se remit à discuter avec ses deux amies de la mission qui emplissait Reichen de crainte.

Mais quand le soleil se leva, la frustration que Claire avait ressentie vis-à-vis d'Andreas avait disparu. Elle comprenait son inquiétude et sa colère. Elle avait été stupide de croire qu'elle pourrait négocier avec Roth. Et encore plus stupide d'envisager de redevenir sa compagne. Cependant elle

l'aurait fait. Elle aurait fait n'importe quoi pour le bien-être d'Andréas. Surtout après la vision qu'elle avait eue de sa terrible chute.

Tout ce qui comptait alors, c'était le besoin de le retenir près d'elle. C'était pour ça qu'elle lui avait demandé d'abandonner sa quête de vengeance et l'avait presque supplié de laisser les guerriers de l'Ordre mener seuls le combat contre Roth et Dragos. C'avait été un moment d'intense désespoir égoïste, un moment qui l'avait rendue aveugle à tout ce qui n'était pas son amour pour lui. Elle voulait seulement le garder proche d'elle pour être sûr que rien ni personne ne pourrait le lui arracher de nouveau.

Mais en se préparant à quitter le complexe avec Dylan et Renata ce matin-là, elle en était venue à se rendre compte qu'elle lui en avait trop demandé. Dans le labo avec les autres, elle regardait du coin de l'œil les compagnons des deux femelles, Rio et Nikolaï, leur murmurer des mots tendres en les serrant dans leurs bras.

Elle en éprouva de la honte pour ce qu'elle avait exigé d'Andréas. Leur amour n'était pas moins sacré que les liens unissant les couples qu'elle observait. Sa sécurité ou celle d'Andréas n'était pas moins importante que celle de n'importe lequel des guerriers ou de leurs Compagnes de sang.

Andreas avait eu raison de refuser ses exigences.

Elle le lui aurait bien dit, mais il n'était pas venu la voir partir avec le reste de l'Ordre. En son lieu et place, ce furent Tess et Savannah qui lui donnèrent une rapide accolade. Puis Lucan et Gabrielle la rejoignirent à leur tour, le chef de l'Ordre lui adressant un signe de tête appuyé tandis que sa Compagne de sang la prenait brièvement dans ses bras.

—Merci de nous aider à pister Roth, dit Lacan de cette voix profonde qui inspirait le respect. J'imagine que ce ne doit pas être facile pour vous. Il est encore temps de changer d'avis, si vous préférez...

—Non, l'interrompit Claire en secouant la tête. Je veux le faire. Après tout ce que j'ai appris sur lui, j'en ai besoin.

Lucan se contenta de répondre par un nouveau hochement de tête et Gideon réclama l'attention de tous pour un dernier passage en revue des itinéraires qu'il avait préparés pour la mission. Les trois femmes allaient passer au sud de Boston dans le Connecticut, puis commencer un balayage de la zone proche de la frontière avec l'Etat de New York, là où - Claire

l'avait appris le jour même - Dragos avait réussi à s'échapper après une confrontation avec le compagnon de Dylan, Rio. De là, l'équipe de reconnaissance couvrirait le plus de terrain possible pendant la journée, en espérant que quelque part en route le lien de sang qui unissait Claire à Roth permette à cette dernière de relever une piste solide que l'Ordre pourrait suivre à la nuit tombée.

—Je vous donne à chacune un portable équipé d'un GPS, dit Gideon en s'éloignant de la carte au mur pour prendre trois téléphones sur la table. Il les tendit à Claire, Dylan et Renata.

—Laissez-les allumés et portez-les sur vous en permanence. Nous allons surveiller votre localisation et votre avancée d'ici, mais nous voulons un contact direct au moins une fois par heure. Vous avez une piste, vous appelez immédiatement. Quelque chose paraît bizarre à l'une ou l'autre d'entre vous, vous appelez. Et si vous devez vous arrêter même deux minutes pour passer aux toilettes, vous appelez aussi. Compris ?

Toutes trois hochèrent la tête, Renata roulant des yeux à l'intention de Claire et Dylan. Sous le trench-coat qui lui arrivait aux genoux, la Compagne de sang à la chevelure d'ébène portait des bottes de marche, un jean noir et un col roulé noir, le tout pouvant passer pour des vêtements de ville si on ne regardait pas de trop près l'épaisseur au niveau de ses hanches. En effet, un petit arsenal de couteaux et de pistolets installés dans leurs fourreaux et leurs holsters garnissait les ceintures de cuir qui lui entouraient la taille.

A cette impressionnante collection Nikolai vint ajouter une arme à l'air menaçant, dont le canon faisait à peu près la longueur du bras de Claire. Il la tendit à Renata, puis posa un chargeur dans sa paume ouverte.

—Tes fameuses balles en titane à tête creuse ? murmura-t-elle avant de lever vers lui un visage rayonnant comme s'il venait de lui offrir un bouquet de roses de concours.

Niko lui adressa un large sourire encadré de deux fossettes.

— Rien de tel que des balles faites maison pour déclarer sa flamme.

Renata l'embrassa en riant, empocha le chargeur et mit le fusil en bandoulière.

—Pas nécessaire, mais tellement gentil ! Merci, ma puce.

— Ces balles à Renégats ne servent pas qu'à tuer des vampires, dit

Lucan. Elles feront aussi bien l'affaire pour un Laquais. N'hésite pas à tirer si tu sens que la situation l'exige.

Renata hocha la tête.

— Fais-moi confiance, je n'hésiterai pas. (Elle regarda Claire et Dylan.) Prêtes à tailler la route, les filles ? Eh bien, allez, roulez jeunesse !

Claire glissa le portable dans la poche de son jean ample, puis rejoignit la porte vitrée coulissante du labo avec les deux autres femmes. Elle ne put s'empêcher de scruter le couloir à la recherche d'Andréas. Mais il n'était pas là et ne viendrait pas. Elle ne savait pas si elle l'avait chassé ou si elle l'avait déjà perdu avant leur confrontation sans résultat quelques heures auparavant.

Ça n'avait de toute façon pas beaucoup d'importance.

Il n'était pas là.

Il n'était pas à elle et ne le serait probablement jamais.

Claire se dit qu'il valait mieux quelle commence à s'y faire tout de suite.

CHAPITRE 25

Reichen avait passé le plus clair de la matinée à parcourir les couloirs

du complexe en essayant sans succès de combattre par la marche les spasmes et les tremblements qui le torturaient. Il avançait pieds nus dans le labyrinthe dallé de marbre, obligé de s'arrêter environ tous les vingt pas quand les frissons et les haut-le-cœur le submergeaient.

Il avait la poitrine moite et l'air frais du complexe frappait sa peau comme une bise venue de l'Arctique. Le jean qu'il portait, trempé de sueur, semblait peser des tonnes sur ses jambes. Vacillant alors qu'une nouvelle vague de nausée l'atteignait, il s'appuya au mur pour se stabiliser. Quand il ouvrit les yeux, ils répandirent une lumière ambrée à travers les fentes de ses paupières à moitié fermées. Il avait le goût du sang sur la langue et s'aperçut avec inquiétude que ses crocs étaient complètement sortis et que leurs pointes acérées étaient venues se planter dans sa lèvre inférieure. Et ses dermoglyphes puisaient sur tout son corps des couleurs sombres d'une soif intense.

—Merde, siffla-t-il alors qu'un nouvel accès de douleur le frappait au ventre.

Il tomba à genoux sur le sol dur. Plié en deux et haletant, il croisa les bras sur son estomac en feu et ravala un grondement. Il avait les tympanes qui résonnaient du battement de son sang dans ses veines, et ce bruit le rendait fou. Il se pencha en avant pour poser sa joue puis son front contre le marbre froid jusqu'à ce que la douleur se calme un peu, et se concentra sur sa respiration.

Sa soif de sang était de retour, plus exacerbée que jamais. Elle l'avait harcelé presque toute la matinée et c'était la seule chose qui l'avait empêché d'aller trouver Claire au moment où elle partait en reconnaissance de jour avec deux autres des Compagnes de sang.

Heureusement pour lui, il n'y avait personne dans le couloir ; au moins il n'aurait pas à subir l'humiliation d'être vu en si mauvaise posture.

Faisant appel à tout ce qui lui restait de volonté, Reichen se força à se relever et se traîna jusqu'à la salle d'armes toute proche. Elle était vide et, en s'y glissant, il bénit l'obscurité qui y régnait. Une fois à l'intérieur, il se laissa tomber contre le mur le plus proche et resta affalé là, épuisé et misérable, la respiration sifflante.

Cela faisait quelques secondes qu'il était là, ou peut-être une heure, il n'en savait rien, quand le chuintement de la porte le ramena soudain à la conscience et que les lumières du stand de tir s'allumèrent tout autour de

lui. Des reflets se mirent à jouer entre les miroirs de l'espace d'entraînement et, à travers sa vision voilée, Reichen vit que Tegan se tenait près de la porte, la main près de l'interrupteur.

Le guerrier jura à voix basse, ajoutant quelque chose à propos de déjà-vu, mais l'esprit de Reichen était trop obscurci pour qu'il tente de comprendre ce qu'il voulait dire. Il resta assis là, pitoyable, et grogna pour avertir l'autre mâle qu'il valait mieux le laisser tranquille.

Tegan n'en tint pas compte et fut sur lui en quelques rapides enjambées. De ses yeux verts perçants il considéra Reichen avec l'air de celui à qui on ne la fait pas.

— Tu te sens aussi mal en point que tu en as l'air, j'imagine.

Reichen déglutit, la gorge trop sèche pour parler. Il leva les yeux vers ce Gen-1 qu'il considérait comme un ami, la vision toujours troublée par le battement régulier qui lui avait envahi la tête. Il vit que le regard de Tegan descendait et comprit que le guerrier lisait sa souffrance dans les couleurs changeantes de ses glyphes.

— Ce sang que tu as bu en ville il y a deux nuits aurait du te durer beaucoup plus longtemps, dit-il d'une voix profonde et dure comme de l'acier. (Il crispa la mâchoire et dilata légèrement ses narines en s'accroupissant devant Reichen.) Depuis quand la soif te harcèle-t-elle ?

Reichen parvint à hausser un peu une épaule.

— Toute la journée... elle ne s'est jamais vraiment calmée, même depuis que je me suis nourri.

— Et merde. (Tegan passa une main dans ses cheveux fauves déjà ébouriffés.) Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ?

Reichen grogna et laissa ses yeux se refermer quand ses paupières devinrent trop lourdes.

— C'est à cause de la pyrokinésie, murmura-t-il d'une voix épaisse. Le feu se calme... et la soif de sang s'installe. Ça m'arrive chaque fois.

— Et chaque fois que ça arrive, la soif empire, répliqua Tegan. (Ce n'était pas une question.) Bordel, Reichen. C'est peut-être la pyrokinésie qui l'amène, mais ce que tu ressens, ce sont les signes avant-coureurs de la Soif sanguinaire, mec. Tu n'as pas encore atteint le point de non-retour, mais tu fonces droit dessus. Tu sais très bien que c'est ça qui est en train de

se produire, non ?

Reichen tenta de nier ce qu'il venait d'entendre, mais Tegan n'était pas stupide. Quand Reichen leva les yeux vers le visage du guerrier, il y lut de la compréhension. Il voyait là un mâle qui avait connu la même soif aveuglante que lui, un mâle qui, à contempler son air grave, était encore hanté par le souvenir d'une addiction encore plus sévère que celle contre laquelle se battait Reichen chaque fois que sa pyrokinésie prenait le dessus.

Il aurait voulu lui demander comment il l'avait combattue - comment il avait fait pour vaincre la soif terrible qui pouvait faire des membres les plus forts de la Lignée des tueurs sauvages -, mais juste à ce moment-là ses tripes se contractèrent de nouveau violemment. Il grogna sous le spasme et se recroquevilla.

—Respire profondément jusqu'à ce que ça passe, intima Tegan. Tu dois être plus fort que la soif. Ne la laisse pas te posséder.

Reichen fit ce que lui disait Tegan, prêt à suivre tout conseil qui l'aiderait à calmer en partie la douleur. Il fallut plusieurs minutes pour que le pire passe. Il eut alors un petit hochement de tête, soulagé par la faible mesure de paix qui suivait la souffrance.

— Dis-m'en plus sur la pyrokinésie, dit Tegan quand Reichen se redressa un peu en soufflant. Comment as-tu fait pour la gérer si bien jusqu'à maintenant ? Putain, on se croise régulièrement depuis près de deux siècles et je n'avais aucune idée de ton don.

—Je n'en suis pas fier, murmura Reichen, pour qui c'était vraiment un euphémisme.

Tegan arborait une expression grave, mais on voyait qu'il ne le jugeait pas.

—Tu crois que je n'ai jamais rien fait que je regrette ? Il est difficile de vivre ne serait-ce qu'un an sans blesser quelqu'un malgré soi. Si je me mettais à te raconter toutes les conneries que j'ai faites ou toutes les actions sur lesquelles je voudrais pouvoir revenir... Crois-moi, on n'aurait pas assez de temps. Alors, commence, tu veux. Dis-moi pour la pyrokinésie.

Peut-être le guerrier avait-il simplement trouvé là le moyen de le distraire en le poussant à parler plutôt que de le laisser là à anticiper le

nouvel accès du mal, mais toujours est-il que Reichen se retrouva en train d'expliquer comment il avait vécu la plus grande partie de sa vie sans connaître la malédiction qu'il portait en lui. Il dit à Tegan comment il avait découvert le feu qui l'habitait suite à la perfidie de Roth quelque trente ans auparavant... et combien il avait été horrifié de se rendre compte pour la première fois de ce que sa chaleur pyrokinésique pouvait faire subir à quiconque avait l'imprudence de s'approcher de lui quand elle le contrôlait.

—J'ai tué une fillette innocente, Tegan. En quelques secondes, elle était si carbonisée que je ne pouvais même plus reconnaître en elle une forme humaine. (Il se sentit de nouveau nauséeux - pas à cause de la soif cette fois, mais d'une profonde haine de soi qui ne s'était pas atténuée et ne s'atténuerait probablement jamais.) Après cet épisode, j'ai décidé de ne jamais laisser mon pouvoir refaire surface. Et j'ai travaillé très dur pour m'en assurer. Et puis Roth a envoyé cet escadron de la mort sur mon Havrobscur et je n'ai rien pu faire pour contenir le feu. Il m'a tout pris, tous ceux qui comptaient pour moi.

— Presque tous, dit Tegan, dont les yeux intelligents ne lâchaient pas ceux de Reichen. Depuis quand es-tu amoureux de Claire ?

Reichen laissa échapper un profond soupir.

— Cela fait si longtemps que je ne me souviens même pas de ce que c'était de ne pas être amoureux d'elle.

—Tu as bu à sa veine, pas vrai ?

Reichen hocha la tête, conscient que ça n'aurait eu aucun sens de le nier.

—Et après la pyrokinésie ? Tu t'es abreuvé à sa source après la pyrokinésie ?

— Oui, dit Reichen.

Il se rappela cette première fois où il avait planté ses crocs dans la gorge de Claire, la nuit où ils s'étaient rendus dans le bureau de Roth à Hambourg. Cela lui semblait tellement loin à présent.

—J'ai bu à sa veine la nuit après avoir détruit le Havrobscur de Roth, reprit-il.

—Comment t'es-tu senti après ? Où en était la soif une fois son sang en

toi ?

Reichen réfléchit un instant.

— Moins lancinante, il me semble. Je crois que ça allait mieux.

Il ne l'avait pas remarqué sur le moment, mais à présent il était certain que le fait de boire à la veine de Claire avait affaibli le besoin qu'il ressentait d'absorber toujours plus de sang. Il avait toujours envie de son sang, mais d'une façon très différente de l'exigence postpyrokinésie qui faisait de lui une espèce d'animal.

—Je ferais n'importe quoi pour elle, Tegan, reprit-il. Y compris m'éloigner d'elle, ce que j'ai fait il y a longtemps.

— Et maintenant ? demanda Tegan.

—Maintenant...

Reichen fronça les sourcils en repensant à la situation entre Claire et lui. Tout ce qu'elle lui avait demandé, c'était de rester avec elle - ce qu'il désirait le plus au monde en fait -, mais au fond de son cœur il savait qu'il ne pouvait le lui offrir. Son pouvoir était beaucoup trop près de le contrôler pour ça. Plus près qu'il ne voulait l'admettre, même en son for intérieur. Et puis, Wilhelm Roth et Dragos étaient toujours vivants, libres de leurs mouvements et capables de mener à bien leurs desseins funestes.

Le pouvoir de Reichen était terrible, mais c'était peut-être une arme nécessaire dans cette guerre qui empirait. Il était possible qu'il soit utile dans ce cadre, qu'il serve au moins une cause juste. Lui aussi pourrait alors tendre vers un but, quelque chose de plus grand que la poursuite de ses propres besoins et de ses propres désirs.

—Encore un épisode de pyrokinésie et je ne sais vraiment pas si je parviendrai à en sortir, Tegan. Chaque fois que mon pouvoir se déclenche, il devient plus fort. Moins maîtrisable. La soif de sang qui suit est monstrueuse, mais le feu lui-même signifie la mort pour quiconque s'approche. Je me fiche de ce qui m'arrivera, mais Claire... (Il s'interrompt brusquement, refusant d'aller au bout de sa pensée.) Elle ne mérite pas de se retrouver piégée dans mon enfer personnel.

Tegan leva les yeux au ciel.

—Tu ne crois pas que c'est déjà le cas? Ce n'est pas parce que tu la repousseras qu'elle sera plus en sécurité sans toi.

— Elle a vu ma mort, Tegan.

— Quoi?

— La petite fille, Mira, lui a montré une vision de ma mort. Claire m'a dit qu'elle avait vu les flammes et la fumée et qu'elle s'était vue elle-même, en train de courir vers le feu, dans le brasier, pour essayer de me sauver.

—Seigneur!

Reichen hoch la tête gravement.

—Tu comprends, bien sûr, que je ne peux pas la laisser faire ça. Elle ne peut pas se trouver près de moi une fois que le feu a pris le dessus. Lui faire du mal est la seule chose que je ne pourrais pas supporter. Je veux aussi qu'elle soit en sécurité vis-à-vis de Roth. Je me fous pas mal du temps que ça me prendra pour retrouver ce salaud, mais je le trouverai et je le tuerai.

— Ouais, eh bien, justement, dit Tegan. Tu auras peut-être ta chance plus tôt que prévu. C'est en fait la raison pour laquelle je suis parti à ta recherche. Nous avons reçu un appel de Claire et des autres il y a quelques minutes.

La crainte fouetta le sang de Reichen, plus forte même que la soif qui continuait de le harceler.

—Que s'est-il passé ? Est-ce qu'elle va bien ?

—Elle va bien. Tout va bien, mais elle a effectivement repéré la présence de Roth il y a environ deux heures, au sud d'ici. Le signal augmentait à mesure qu'elles pénétraient plus avant dans le Connecticut, alors elles suivent la piste, en espérant parvenir à le localiser par triangulation avant le coucher du soleil.

—Roth est dans le Connecticut ? Où ça exactement ?

Reichen déglutit difficilement, tous ses muscles tendus. Il sentait sa fureur se réveiller en lui. Il était conscient de la nécessité de la calmer, mais son inquiétude pour Claire étouffait toute autre pensée rationnelle.

— Bon Dieu, je ne veux pas qu'elle s'approche de ce fils de pute !

—Relax, dit Tegan d'une voix calme, tout en prenant visiblement note de la chaleur qui avait commencé à se manifester sous la surface de la peau de Reichen. Claire ne court aucun danger dans cette opération, je te le

promets. Elles font seulement du repérage depuis la route et elles rentreront à Boston dans quelques heures avec les renseignements qu'elles auront pu glaner.

Reichen se calma un peu et se laissa de nouveau aller contre le mur, les genoux ramenés contre la poitrine. Il jura et laissa retomber sa tête. Il sentait Claire dans son sang, son lien avec elle lui donnant l'assurance si importante pour lui qu'elle allait réellement bien. Elle était comme une onde de quiétude sous le torrent qui rugissait dans ses veines, de l'eau fraîche calmant la fièvre sèche du feu qui attendait l'occasion de le dévorer.

—Et si tout ça était allé trop loin, Tegan ? (Sa voix lui parut artificielle et creuse.) Si, après toutes les épreuves que nous avons traversées, après tout ce que j'ai fait pour essayer de la protéger, ça ne suffisait pas ? Si la vision qu'elle a eue s'avérait exacte ? La seule chose dont je suis incapable de la protéger, c'est moi. Et si Claire s'approche trop de moi un jour et que la chaleur la détruit ?

—Et si tu avais tort ? dit Tegan. Si elle était la seule chose capable de te sauver de toi-même ?

Reichen considéra le guerrier Gen-1 endurci qui avait un jour mis à mort seize Renégats à lui tout seul lors d'un fait d'armes légendaire. Tegan n'avait jamais *été* le plus chaleureux des individus, mais il y avait à présent dans ses yeux une sagesse tranquille, une expérience de l'être qui n'avait pas été là la dernière fois qu'il l'avait rencontré, près d'un an auparavant, à Berlin. L'amour qu'il portait à sa Compagne de sang, Élise, l'avait transformé, l'avait rendu plus fort tout en adoucissant certains de ses aspects les plus rugueux.

Mais Tegan et Élise n'avaient pas eu les mêmes obstacles à surmonter. La relation de Reichen et Claire avait été compliquée dès le début, ou presque. A présent, elle n'était plus qu'une série d'impossibilités.

—Je ne peux pas prendre ce risque, dit Reichen. Je ne le ferai pas. Si je dois tomber, je tomberai seul, putain.

Tegan lâcha un soupir et découvrit ses dents en un sourire qui n'était pas franchement amical.

—Histoire d'en finir auréolé de gloire, c'est ça ?

— Quelque chose du genre, oui.

Le guerrier se releva brusquement et le toisa.

—Tu crois peut-être que tu éloignes Claire du mal en la repoussant, mais le seul que tu protèges ainsi, c'est toi. Si tu disparaissais, que ce soit bouffé par la pyrokinésie ou par la Soif sanguinaire, ça va tuer cette femme, et tu le sais. Tu veux juste être sûr de ne pas être dans les parages quand ça arrivera.

Reichen ne tenta pas de se défendre de cette accusation. Et d'ailleurs, Tegan ne lui en laissa pas l'occasion. Il recula jusqu'à la porte puis sortit de la salle d'armes en actionnant l'interrupteur au passage pour replonger l'endroit dans l'obscurité où il l'avait trouvé.

Wilhelm Roth était au téléphone avec Dragos quand son sang lui renvoya soudain la conscience de sa Compagne de sang. Bizarrement, il semblait que Claire n'était pas loin. En fait, à en croire son pouls, il était même certain qu'elle n'était qu'à une trentaine de kilomètres d'où il se trouvait... et qu'elle se rapprochait à chaque instant. Mais qu'avait-elle donc en tête ?

Il vérifia l'horloge du laboratoire et fit la grimace en voyant qu'il était à peine plus de 13 heures. Il faisait grand jour.

Reichen et elle avaient-ils finalement choisi de ne pas se tourner vers les guerriers de l'Ordre pour leur demander leur aide ? Ou bien ceux-ci leur auraient-ils refusé l'asile pour une raison quelconque ?

Roth ne trouvait pas d'explication à la présence de Claire dans le coin en pleine journée, sans la protection de Reichen ou des guerriers de Boston.

Était-elle vraiment assez stupide pour venir seule à sa rencontre ?

Roth aurait pu rire d'une si grande bêtise si son objectif présent n'avait pas été dépendant de l'idée que Claire allait attirer l'Ordre dans la gueule du loup. Si elle venait seule, elle allait foutre tout le plan en l'air.

—Vous êtes bien silencieux, tout d'un coup, *Herr Roth*. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? demanda Dragos. (Le fort grondement métallique qu'on entendait derrière sa voix à l'autre bout de la ligne ne masquait pas vraiment la rage qui régnait sous le calme affiché par le vampire.) Vous étiez en train de me dire que tout était en place comme prévu.

—Oui, sire, répondit Roth. Mais il y a... quelque chose de curieux.

—Ah ? (Le ton de Dragos évoquait un couperet prêt à tomber.)
Racontez-moi ça.

— C'est Claire. Je sens sa présence, sire. Je pense qu'elle s'approche du site du labo. Je suis certain qu'elle m'a repéré comme je l'ai repérée, moi. Je suppose qu'elle a décidé de partir à ma recherche.

— Quelle heure est-il ? demanda Dragos. Sa question presque noyée par un coup de sirène et une voix étouffée braillant un truc inintelligible dans une sorte de haut-parleur d'entrepôt.

— C'est le début de l'après-midi, sire. Un peu plus de 13 heures.

Dragos grogna et garda le silence un long moment.

—Si votre charmante Compagne de sang vous cherche, nous devons absolument l'aider à vous trouver. Donnez aux Laquais chargés de la sécurité en surface une description de cette femelle, et dites-leur que je veux qu'ils sortent la chercher et qu'ils la ramènent dans l'enceinte du labo.

— Mais le plan, protesta Roth. Je pensais que nous voulions qu'elle nous amène l'Ordre.

— Oui, siffla Dragos. Et c'est ce qu'elle fera. Sa douleur attirera le mâle qui est lié à elle et il s'assurera que l'Ordre l'accompagne.

— La torture ? suggéra Roth, déchiré entre son plaisir à l'idée de faire bientôt souffrir Claire et celle de sa propre douleur, puisque son lien de sang lui répercuterait tout ce qu'elle subirait.

A l'autre bout de la ligne, Dragos gloussa.

—Je vous laisse choisir la méthode, *Herr Roth*. Contactez-moi dès que vous en saurez plus.

—Oui, sire.

Il ferma le portable et se mit à imaginer toutes les manières lentes et sadiques de faire hurler Claire.

CHAPITRE 26

Se séchant les mains à l'aide d'une serviette en papier, Claire sortit des toilettes de la petite station-service où elle, Dylan et Renata s'étaient arrêtées. Elles se trouvaient sur une route secondaire proche de la frontière nord-ouest du Connecticut. En milieu d'après-midi, le soleil commençait déjà à descendre vers les cimes des pins touffus et des chênes déjà dénudés qui couvraient cette région forestière vallonnée. Claire plissa les yeux pour se protéger des rayons orange aveuglants. Elle aurait aimé disposer de quelques heures de plus pour leur recherche.

Elles étaient si proches ; elle le sentait jusque dans la moelle de ses os. Pendant les deux heures précédentes, Renata, Dylan et elle avaient sillonné la zone dans laquelle le lien de sang que Claire en était venue à haïr réagissait le plus. Elles resserraient leur filet autour de Wilhelm Roth kilomètre après kilomètre, réduisant systématiquement le nombre des lieux où l'Ordre avait une chance de le trouver. Deux heures de plus et Claire était certaine qu'elles auraient réduit la zone à moins de trois kilomètres carrés.

Si seulement cette journée pouvait durer un peu plus longtemps, se dit-elle avec impatience en jetant la serviette usagée dans une corbeille avant de rejoindre la Range Rover noire de l'Ordre au niveau des pompes à essence. Renata était en train de faire le plein pour le voyage du retour vers Boston, arborant une posture volontairement dédagée en regardant défiler les chiffres de l'affichage numérique de la pompe. Mais Claire vit bien qu'elle avait le bras droit croisé devant elle sous les plis de son trench-coat sombre, la main sans aucun doute posée sur la crosse d'un pistolet ou refermée sur le manche d'un de ses couteaux. Elle était aussi vigilante que n'importe lequel des guerriers et Claire ne doutait pas une seconde qu'elle

était aussi létale qu'eux quand la situation l'exigeait.

Avec un petit signe de tête à l'adresse de Renata, Claire monta dans le 4 x 4 et ferma doucement la portière passager pour ne pas réveiller Dylan, qui faisait un petit somme sur la banquette arrière. La journée avait été longue et le fait qu'elles n'aient pas pris beaucoup de repos la nuit précédente n'arrangeait rien. Claire était épuisée, mais elle ne supportait pas l'idée d'abandonner avant d'avoir localisé Roth. Elle se tourna pour prendre la carte à partir de laquelle elles avaient organisé leurs déplacements, qui était à présent surlignée de blocs jaunes, verts et orange pour indiquer les zones où sa conscience de la présence de Roth avait été la plus forte.

—Mais où es-tu bon Dieu? murmura-t-elle pour elle-même, ignorant le tintement produit par la cloche de la station à l'arrivée d'une voiture juste à côté de la Range Rover. Elle se concentra du mieux qu'elle put sur le signal de conscience obscure, viscérale, qui battait dans son sang, essayant de ne pas penser au fait que Roth devait la sentir de la même façon.

Savait-il à quel point elle était proche de le trouver ? Sûrement. La seule chose qui la rassurait quand elle pensait à sa fureur si elle devait retomber entre ses mains, c'était que le soleil n'était pas encore couché. S'il l'avait en son pouvoir, il la tuerait, elle en était sûre. Mais pas avant d'avoir passé sa colère sur elle en lui faisant amèrement regretter de n'être pas encore morte.

Ébranlée par ces réflexions, Claire se tourna de nouveau pour ranger la carte.

C'est alors qu'elle remarqua les deux hommes sortant de la voiture d'à côté. C'étaient de grands types, tout de noir vêtus, depuis leur veste de cuir fermée jusqu'au pantalon de treillis rentré dans le haut de leurs rangers. Ils se tournèrent vers elle alors qu'elle les regardait et elle en eut froid dans le dos. Ils avaient des yeux cruels et étrangement vides.

Et ce n'était pas la première fois qu'elle voyait ces deux hommes ce jour-là.

Elle les avait remarqués à peine deux heures auparavant, quand elles s'étaient arrêtées pour déjeuner dans un boui-boui d'une ville voisine. Il était difficile de ne pas voir tous ces vêtements noirs et cette menace à peine voilée. Difficile aussi de rater la façon dont les deux hommes la détaillaient. Ils échangèrent un regard puis l'un d'entre eux fit le tour du

véhicule pour aller chercher quelque chose dans le coffre.

Elle sursauta quand Renata ouvrit la portière côté conducteur.

—Nous sommes suivies, dit la jeune femme.

—Je sais, dit Claire tandis que Renata s'installait au volant et fermait la portière d'une main tout en démarrant de l'autre. Je les ai vus plus tôt dans la journée. Ils nous ont regardés aussi à ce moment-là. Il y a quelque chose qui cloche chez eux... dans leurs yeux. Ça me fout la chair de poule.

— C'est parce que ce sont des Laquais, dit Renata sans avoir l'air d'y toucher en embrayant.

A l'arrière, Dylan se releva et eut un hoquet de surprise.

—Oh merde ! Dites, les filles, on a de la compagnie.

— Ouais, on s'en occupe, répondit Renata en regardant dans son rétroviseur. Attachez vos ceintures !

Dylan s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais Renata appuya sur l'accélérateur et les pneus de la Range Rover laissèrent de la gomme sur le ciment de la station.

Quelques secondes plus tard à peine, les Laquais leur filaient le train sur la route sinueuse.

Claire se retourna pour estimer la distance qui les séparait d'elles.

—Ils nous rejoignent vite. Oh, mon Dieu, ils vont nous...

L'impact soudain envoya la Rover cahoter sur la route. Ce fut tout à l'honneur de Renata de garder le volant bien en mains, corrigeant la trajectoire du véhicule quand il se mit à virer sévèrement vers la voie qui venait en face. Elle accéléra, gagnant quelques mètres avant que la berline n'arrive de nouveau sur elles, moteur rugissant, essayant de leur faire quitter la route.

— Il y a une petite voie d'accès un peu plus loin sur la droite, dit Dylan en élevant la voix pour être sûre d'être entendue par-dessus le bruit du moteur. Prends-la Renata. Elle est juste après cette souche. Tu la vois ?

—Je la vois, confirma Renata, mais je ne veux pas risquer qu'on se retrouve piégées au milieu de la forêt. Tenez bon. Je crois pouvoir distancer ces salopards.

—On ne sera pas piégées, insista Dylan. Vas-y maintenant !

Claire se retourna vers la Compagne de sang aux cheveux auburn et lut la certitude dans son regard.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Parce que le fantôme de la Compagne de sang morte assis là juste à côté de moi me dit que c'est notre meilleure chance de survie.

Claire sentit ses yeux s'écarquiller.

—Alors, dans ce cas, ça me va, dit Renata en ralentissant juste assez pour quitter la route et rejoindre la piste forestière accidentée indiquée par Dylan.

—Continue, intima Dylan. Suis cette piste jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

— D'accord.

Renata accéléra encore et les roues du 4x4 soulevèrent poussière et gravier dans leur sillage.

Derrière elles, les Laquais dans la berline durent freiner violemment et dérapèrent en essayant de prendre le virage. Ils y parvinrent cependant, et la voiture bondit en avant comme un boulet de canon, toujours dans la course. A travers le nuage de poussière qui séparait les deux véhicules, Claire parvenait à peine à distinguer les lèvres retroussées et les petits yeux noirs de requin des deux esclaves humains.

S'agissait-il de Laquais de Roth ou appartenaient-ils à quelqu'un d'encre plus dangereux, comme Dragos ? Elle ne voulait pas le savoir. Elle espérait seulement que les talents de conductrice de Renata et le don de Compagne de sang de Dylan suffiraient à les sortir de là. Sinon...

Sinon, cette forêt pourrait bien être la dernière chose qu'elles verraient.

— Plus vite, Renata ! cria Dylan. Continue... aussi vite que possible.

La Range Rover tressautait, et des branches venaient érafler ses flancs et se précipiter sur le pare-brise et les vitres comme d'épineux tentacules.

Et les Laquais étaient toujours derrière elles.

—Coupe à gauche ! hurla Dylan. Aussi sec que tu peux, Renata. Coupe à gauche, et appuie sur le champignon !

Claire s'agrippa au tableau de bord tandis que le véhicule pivotait soudainement sur ses roues avant. L'arrière du 4 x 4 fit une courbe gracieuse en une espèce de ralenti de cinéma. Claire regarda par sa vitre juste à temps pour voir qu'elles filaient tout droit au bord d'un escarpement. A quelques mètres en contrebas coulait un torrent encombré de rochers gros chacun comme une petite voiture.

Elle fut incapable de retenir un cri. Et elle ne put que regarder, frappée de stupeur, la berline des Laquais venir sur elles. Elle percuta leur pare-chocs arrière avec un bruit d'écrasement écœurant et poursuivit sa route en les dégageant hors de sa trajectoire avant de plonger par-dessus l'escarpement pour finir dans la rivière.

— Bordel de merde! cria Dylan. Ça a marché! Vous avez vu ça ?

Mais Renata n'avait pas du tout l'air prête à faire la fête. Elle avait perdu le contrôle de la Range Rover, qui s'arrêta brusquement lorsque son pare-chocs avant vint embrasser le tronc d'un petit arbre. Sous l'impact, les airbags fusèrent du tableau de bord avec un chuintement et une bouffée de fumée électronique. Claire, éberluée et secouée, mit plusieurs secondes à recouvrer ses esprits tandis que les coussins se dégonflaient lentement.

Pendant ce temps-là, Renata les dégageait calmement de la main pour sortir de la voiture. Ouvrant la portière arrière, elle attrapa l'arme menaçante que lui avait donnée Nikolai. Puis elle rejoignit rapidement la rive escarpée du torrent.

Claire et Dylan sortirent à leur tour de la Rover et suivirent Renata, arrivant à sa hauteur alors qu'elle visait les Laquais, qui tentaient de sortir de leur voiture avant que le torrent ne les entraîne avec elle. Renata tira juste deux coups et chacun atteignit sa cible avec une précision redoutable.

Les Laquais, saignant tous deux des trous qu'ils avaient dans la tête, s'affalèrent dans le courant, qui les emporta.

— Tout le monde va bien ? demanda Renata avec un calme parfait en regardant par-dessus son épaule.

— Ça va, répondit Claire, toujours sous le choc de ce quelle venait de voir, et en particulier de l'efficacité tranquille avec laquelle Renata venait de tuer leurs deux assaillants.

Alors que les femmes se détournaient de la rive, Dylan se figea.

— Euh... les filles ? Vous vous souvenez qu'on espérait que trouver Roth

pourrait nous aider à localiser Dragos aussi ? (Elle regarda Claire et Renata.) Je crois qu'on brûle.

– C'est ce que te dit la Compagne de sang morte? demanda Claire.

– Ouais... c'est ça. (Dylan leva lentement la main pour montrer la zone boisée qui les entourait). Elle et une vingtaine d'autres. Elles sortent des arbres les unes après les autres pour s'arrêter devant nous.

Claire déglutit avec difficulté en regardant devant elle la forêt vide que les derniers rayons du soleil embrasaient d'une chaude lueur rousse. Elle ne voyait pas ce que leur décrivait Dylan, mais elle en avait la chair de poule.

– On ferait mieux d'appeler le complexe, dit Renata.

– Ouais, murmura Dylan. Bonne idée. Parce que je crois qu'on pourrait bien se trouver juste au-dessus du repaire de Dragos.

CHAPITRE 27

Reichen avait dormi presque toute la journée, mais à son réveil, il était toujours agité par le besoin de se nourrir. Après sa confrontation avec Tegan, il s'était débrouillé tant bien que mal pour quitter la salle d'armes et rejoindre ses quartiers temporaires du complexe, où il s'était affalé sur le lit avant de tomber rapidement dans un état d'inconscience totale.

À présent, douché et habillé, et enfin capable de tenir debout par lui-même, il était assailli par le besoin de chasser. Il en savait assez sur la Soif sanguinaire pour se rendre compte que cette envie ne ferait que s'aggraver s'il se nourrissait tout de suite, mais cela ne le fit pas ralentir pour autant sur le chemin de l'ascenseur qui le conduirait à la surface, d'où il pourrait rejoindre la ville pleine d'humains. Il en salivait déjà et la poussée de ses crocs lui faisait mal aux gencives.

Le soleil n'était probablement pas encore tout à fait couché, mais quelques minutes d'UV n'étaient pas pour faire peur à Reichen. Il atteignit les ascenseurs et appuya sur le bouton d'appel.

Tandis qu'il attendait impatiemment, il entendit de lourds bruits de bottes qui venaient de la direction opposée à celle dont il était venu. Kade et Brock tournaient un coude du couloir, équipés de la tenue de combat complète et d'armes de calibre sérieux. On aurait dit qu'ils partaient à la guerre.

— Salut, dit Kade en faisant un signe de tête à Reichen, un air grave dans ses yeux gris argent.

Il portait sur la tête un bonnet noir, identique à celui qui couvrait le crâne rasé de Brock. Les deux grands mâles s'arrêtèrent quand Reichen se tourna pour leur faire face.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il aux guerriers, espérant qu'ils n'allaient pas lui poser la même question.

— On file sur le Connecticut dans quelques minutes, mec, expliqua Brock, d'une voix profonde et pleine de détermination. Avec un peu de chance, on aura fait son affaire à Dragos d'ici à la fin de la nuit.

— Dragos, répéta Reichen. On a une piste ?

— La meilleure jusqu'ici, intervint Kade. Gideon récupère les coordonnées auprès de Renata en ce moment même.

— Quand les femmes sont-elles rentrées ?

Brock secoua lentement la tête.

— Elles ne sont pas rentrées. La Rover est morte et on les récupérera cette nuit en arrivant sur place.

Reichen sentit soudain son corps vibrer de multiples alarmes.

—Qu'est-ce que tu veux dire ? Elles ont eu une panne ?

— Elles ont percuté un arbre, dit Kade. Mais c'aurait pu être bien pire si les Laquais qui essayaient de leur faire quitter la route avaient réussi à s'emparer d'elles. Tout le monde va bien et les esclaves humains sont morts. Renata leur a offert à chacun une bonne giclée de plomb.

—Seigneur!

Reichen sentit son sang se figer. *Des Laquais.*

Un accident de voiture et des coups de feu. Claire...

— Gideon est au téléphone avec les femmes en ce moment, c'est ça ?

Kade hocha la tête.

— Où ça?

—Au labo.

Reichen partit comme une flèche, le coeur battant du désir d'entendre la voix de Claire, d'entendre de sa propre bouche qu'elle n'avait rien.

Gideon et la plupart des membres de l'Ordre étaient réunis dans le labo devant les cartes accrochées sur le mur du fond. Tegan, Nikolai, Rio et l'ex-assassin Gen-1, le Chasseur, étaient équipés comme Kade et Brock, armés jusqu'aux dents et l'air prêts à en découdre.

Reichen entra dans la pièce et alla directement jusqu'à Gideon, juste à temps pour entendre le guerrier mettre fin à sa conversation avec Renata et le voir raccrocher.

— Il faut que je parle à Claire.

—Elle va bien, dit Gideon. La situation est parfaitement maîtrisée.

— C'est ça, oui! rugit Reichen, qui tremblait presque d'inquiétude. Elles ont été attaquées par des Laquais et maintenant elles sont bloquées là-bas ? Mais que s'est-il passé, bordel ?

—Nous savions que la mission n'était pas complètement sans risques, dit Lucan posément.

Quand Reichen se fut retourné pour lui faire face, le chef de l'Ordre poursuivit :

— Les femmes connaissaient les risques, elles aussi. Elles les ont

acceptés et elles les ont gérés. Remarquablement bien, d'ailleurs.

Reichen se calma légèrement.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

Gideon lui fit un résumé rapide des faits rapportés par Renata : la certitude qu'avait eue Claire qu'elles étaient à quelques kilomètres à peine de Roth ; la façon dont elle et Renata avaient repéré les Laquais qui apparemment les suivaient depuis le début de l'après-midi ; la poursuite qui s'était terminée dans une zone boisée et inhabitée à quelque trois heures de Boston ; et la nouvelle étonnante que le don de Dylan non seulement avait permis aux femmes de s'en sortir mais aussi les avait amenées directement dans les parages de ce qui ne pouvait être que le repaire de Dragos.

Reichen restait bouche bée devant ce récit. Et s'il était soulagé de savoir que ni Claire ni les autres femmes n'avaient été blessées, il était aussi envahi par la confusion, et la culpabilité.

Claire avait dû être terrifiée lorsqu'elle et ses compagnes s'étaient retrouvées attaquées par les Laquais. Elle avait certainement fait une forte poussée d'adrénaline, et pourtant le lien de sang que Reichen avait avec elle ne l'avait prévenu de rien.

— Tu ne savais pas ? demanda Tegan, dont le regard semblait lire à livre ouvert dans son esprit.

Reichen secoua brièvement la tête. Il était étendu sans forces au moment où Claire affrontait le danger. Et l'idée qu'il n'aurait rien fait pour la protéger faillit lui couper le souffle.

Et à présent elle était là-bas, vulnérable, assez proche de Roth pour le sentir et peut-être aussi à portée de Dragos.

Reichen se hérissait à cette pensée. Et alors que les guerriers retournaient à la préparation de l'opération nocturne, il sentit la chaleur renaître dans ses tripes. La repoussant, il se concentra sur Claire et écouta le plan mis au point pour fouiller l'espace boisé que les femelles avaient repéré, dans le but de découvrir ce qui devait être la base opérationnelle de Dragos. D'après les informations de Claire, ils étaient sûrs de trouver Roth, mais l'objectif final restait de localiser Dragos lui-même, de le faire sortir de sa cachette et de le cueillir.

Les guerriers commençaient à se disperser, ceux équipés pour le

combat se dirigeant vers le couloir. Lucan, Dante et Gideon, eux, allaient rester là pour diriger la mission depuis le complexe. Lorsque Reichen fit mine de rejoindre Tegan et les autres, Lucan l'arrêta du regard.

— Cette mission est celle de l'Ordre et nous ne pouvons nous permettre le moindre maillon faible.

Devant la mine offensée de Reichen, Lucan poursuivit :

— Écoute, tu as été un allié formidable jusqu'ici. Reichen, mais Tegan m'a mis au courant de certaines choses - de ce que tu traverses avec la pyrokinésie et ses effets secondaires. J'ai aussi entendu parler de la vision que Claire a aperçue dans les yeux de Mira. Ce n'est pas rien, et on ne peut pas se permettre de prendre des risques maintenant.

Reichen ne lâcha pas des yeux le regard gris du guerrier Gen-1.

— Je suis lié à elle, Lucan. Je l'aime. Si tu veux me garder en dehors de ça, il va falloir me tuer tout de suite.

Le silence se fit parmi le groupe de guerriers qui les entouraient.

— J'ai donné à l'Ordre mon soutien sans réserves, ajouta Reichen. Ça m'a coûté très cher, mais j'ai fait avec. Maintenant, je te demande de me donner ça : je veux que Roth meure. J'ai besoin qu'il meure, et l'Ordre aussi. Alors, laisse-moi en finir avec ce fils de pute, même si c'est la dernière chose que je fais avant de mourir.

— Et si c'est vraiment la dernière chose que tu fais ?

Reichen secoua lentement la tête, sentant la détermination enflammer ses veines plus encore que ne l'avait jamais fait sa pyrokinésie.

— Je n'ai pas l'intention de perdre ce combat, Lucan.

Et je n'ai pas non plus l'intention de perdre Claire.

Le vampire le mesura longuement de son regard perçant.

— Très bien, finit-il par dire. Va t'équiper et file. Bonne chance, Reichen. J'ai l'impression que tu vas en avoir besoin.

Lorsque Claire, Renata et Dylan laissèrent la Range Rover derrière elles à côté du torrent pour reprendre la piste à pied, le dernier rayon de soleil

disparaissait derrière la ligne d'arbres à l'ouest. Elles avaient récupéré tout ce qui pouvait avoir de l'importance dans le 4 x 4 accidenté - les cartes, leurs notes, les armes et les munitions - et allaient établir un poste provisoire près de la route secondaire, comme les guerriers avaient dit à Renata de le faire lorsqu'elle les avait appelés pour les mettre au courant de la situation.

Tout au long du chemin parcouru sur la piste au crépuscule, Claire ne put s'empêcher de regarder par-dessus son épaule ou de sursauter à chaque bruit inattendu venu de la forêt à la pénombre de plus en plus épaisse qui la bordait. La journée avait certes été très perturbante, mais c'était la vibration dans ses veines - la certitude effrayante que Wilhelm Roth était proche - qui lui donnait le sentiment que sa peau se resserrait sur son corps et la laissait en permanence sur le qui-vive.

Elle n'arrêtait pas de revivre son dernier rêve avec Roth, frissonnant au souvenir de sa promesse haineuse de les faire souffrir, elle et Andreas. Et elle se rappelait aussi, avec beaucoup trop d'acuité, les nombreuses femmes retenues prisonnières dans les cages de Dragos, ces cellules qui étaient peut-être tout près de l'endroit où elle et ses compagnes se trouvaient à présent. Elle était malade à l'idée de toutes les horreurs que ces Compagnes de sang captives avaient dû subir. Des horreurs qui s'étaient achevées par la mort pour nombre d'entre elles, comme le prouvaient les fantômes qui s'étaient montrés à Dylan dans ces bois reculés.

Il fallait arrêter Dragos. Wilhelm Roth aussi, ainsi que tout autre membre de la Lignée qui cautionnerait les pratiques dont elle avait été le témoin à travers le subconscient de Roth.

Claire savait qu'il fallait tuer ces hommes, mais cela ne calmait en rien sa peur pour ceux qui s'étaient donné la mission de détruire ce mal. Cela n'apaisait pas son inquiétude pour Andreas et n'atténuait en rien l'obsédante vision de feu et de mort qu'elle espérait de toute son âme ne jamais voir se réaliser.

Et tandis qu'elle cherchait avec ses deux compagnes un endroit protégé où attendre l'arrivée des guerriers, Claire ne put s'empêcher de se dire que la nuit qui l'attendait pourrait bien annoncer le début d'une obscurité encore plus profonde à venir.

CHAPITRE 28

Reichen était assis à côté de Tegan à l'arrière d'une Range Rover noire. Le trajet jusqu'au nord-ouest du Connecticut lui semblait devoir durer une éternité. Rio conduisait, et Nikolai, à ses côtés, était en contact permanent sur son portable avec Renata depuis leur départ de Boston trois heures plus tôt. Derrière eux, dans un autre 4x4, suivait le reste de l'équipe engagée dans la mission : Kade, Brock et le Chasseur.

Ils avaient quitté la nationale trois quarts d'heure auparavant pour emprunter une succession de routes secondaires en suivant à la fois les coordonnées que leur avait fournies Renata et la force des liens de sang qui auraient mené Niko et Rio jusqu'à leurs compagnes même sans cartes ou GPS. Reichen lui aussi percevait de plus en plus nettement la présence de Claire à mesure qu'ils progressaient sur le ruban d'asphalte éclairé par la lune.

— Nous venons juste de passer la petite station-service dont tu nous as parlé, dit Niko alors que l'établissement, à présent fermé, disparaissait dans l'obscurité derrière eux. Nous arrivons dans le tournant. Vous devriez apercevoir les feux de la Rover d'un instant à l'autre. Nous allons faire un appel de phares pour que vous sachiez que c'est nous.

Rio s'exécuta et la route s'éclaira plus loin devant la voiture.

— C'est bon, on te voit, dit Niko quand une silhouette habillée de

sombre sortit de la forêt à une centaine de mètres devant eux pour leur faire signe de la main.

Reichen, qui regardait depuis la banquette arrière, ne se remit à respirer normalement que quand Rio eut engagé la Rover à l'écart de la route, sur le chemin où attendaient les trois Compagnes de sang. Du regard il chercha Claire et ne la quitta plus des yeux. Elle avait l'air si vulnérable et ne semblait pas à sa place au cœur de tant de nuit et de forêt, pour ne rien dire du fait que Wilhelm Roth ne pouvait être loin de l'endroit même où elle se tenait à présent.

Mais Reichen ne lut en elle qu'une peur légère. L'écho du pouls de Claire battait régulièrement et fermement dans son cœur et c'est d'un pas sûr qu'elle vint à la rencontre de la voiture avec Renata et Dylan.

Dès que Rio eut garé le 4 x 4, lui et Niko en sortirent pour prendre chacun leur Compagne de sang dans leurs bras avec soulagement. Reichen et Tegan descendirent à leur tour. Tegan fit le tour du véhicule pour aller au-devant de l'autre voiture qui venait s'arrêter derrière eux sur la piste. On commença à parler tactique et stratégie et à passer rapidement en revue les plans établis pour ratisser la zone où Dylan avait vu les fantômes de Compagnes de sang, dans l'espoir de lancer une offensive contre le repaire éventuel de Dragos.

Pendant ce temps-là, Reichen, lui, ne pouvait lâcher Claire des yeux. Il se dirigea lentement vers elle, croisant les bras quand le besoin de les serrer autour d'elle devint trop puissant pour le nier. Vu où en était leur relation quand ils s'étaient quittés au complexe, il n'était pas sûr qu'elle lui ferait bon accueil.

— Ça va? demanda-t-il, conscient qu'elle aussi avait gardé ses mains près du corps tandis qu'il approchait. Mon Dieu, Claire. J'ai appris ce qui s'était passé aujourd'hui. Tu n'imagines pas à quel point je me suis inquiété...

D'un regard indéchiffrable, elle examina sa tenue de combat noire et les nombreuses armes que lui avait fournies l'Ordre et qu'il portait à la ceinture. Puis elle revint à ses yeux et hocha la tête.

—Je vais bien, dit-elle d'un ton neutre. Merci de ta sollicitude.

Dieu, qu'il haïssait cette politesse forcée, comme il haïssait le fait que la distance de quelques dizaines de centimètres qui les séparait aurait tout

aussi bien pu se chiffrer en kilomètres. Claire lui offrait l'expression de placidité soigneusement calibrée qu'elle avait auparavant eue pour Wilhelm Roth, ce masque plaisant et fermé des photos qu'il avait vues d'elle. Et à présent c'était à lui qu'elle destinait ce visage, c'était lui qu'elle repoussait avec le même type de distance cordiale que celle qu'elle avait jadis réservée aux individus auxquels elle ne faisait pas vraiment confiance.

Ça faisait très mal, même s'il l'avait mérité. Et Dieu savait qu'il avait mérité bien pire de la part de Claire. Après tout, il avait bouleversé tout son monde et par sa faute elle se retrouvait au beau milieu du conflit qui l'opposait à Roth.

— Claire, dit-il à voix basse, les mots qu'il allait prononcer ne regardant qu'elle. Il y a tant de choses pour lesquelles je voudrais te demander pardon.

— Je t'en prie, non. (Elle secoua la tête brièvement. Il n'y avait aucune condamnation dans sa voix, pas de souffrance brute. Seule transparaissait une calme résignation.) Crois-tu vraiment que j'attends de toi des excuses ? Non, Andreas, plus maintenant. Surtout pas maintenant. Quand tout ça sera fini, cette nuit, alors tu pourras me dire tout ce que tu as besoin de me dire.

Elle avait peur qu'il n'aille à la rencontre de sa mort, et peut-être était-ce le cas. Il expira lentement, toujours aussi impressionné par la force intérieure de cette femme. Il lui caressa la joue un court instant, mémorisant le velouté et la chaleur de sa peau de miel.

— Je t'ai toujours aimée, Claire. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle posa tendrement deux doigts sur les lèvres d'Andréas.

— Ne t'avise pas de me faire tes adieux, André, murmura-t-elle avec force.

Reichen baisa le bout de ses doigts puis passa le bras derrière sa taille et l'attira à lui. Sa soif et son désir s'enflammèrent, tous deux centrés sur cette femme dont la vraie place était bien tout contre son cœur.

— Tu es à moi, Claire, grogna-t-il contre sa bouche au milieu d'un long baiser profond.

Tout autour d'eux, les guerriers s'apprêtaient à se déployer pour commencer leur fouille de la forêt qui s'étendait devant eux. Reichen

s'écarta de Claire, l'espace qui les sépara soudain lui faisant l'effet d'un courant d'air froid.

— Il faut que j'y aille maintenant.

— Je sais, répondit-elle doucement. Mais tu me reviendras, n'est-ce pas ? Cette fois, promets-le-moi, André... tu me reviendras.

Il jeta un regard rapide vers la pénombre des arbres, les sens mis en alerte par la conscience d'un dur combat à venir. Il revint à Claire et s'imprégna de son image. Sa Claire, si belle et si merveilleuse. Après cette nuit, elle serait libre de Roth pour de bon. Reichen ferait tout ce qu'il faudrait pour. Après cette nuit, Claire serait en sécurité et peu importait ce qu'il aurait à faire pour s'en assurer.

— Il faut que j'y aille, répéta-t-il.

Le regard de Claire se fit implorant.

— André... promets-moi !

— Prends soin de toi, Claire. Je t'aime.

Il rejoignit Tegan et les autres guerriers et partit sans se retourner.

Claire resta là un long moment, sans réaction, à regarder la forêt avaler Andreas et les autres guerriers. Elle avait gardé son courage de façade plus longtemps quelle ne sen serait crue capable, mais à présent qu'il n'était plus là il lui semblait que sa colonne vertébrale se ramollissait et que ses jambes menaçaient de la lâcher. Elle sentit une main se poser doucement sur son épaule et sursauta.

— Hé. (C'était Dylan, dont le doux visage arborait une expression de compassion.) Viens avec moi à la voiture, Claire. Il y fait plus chaud, et Rio et moi te tiendrons compagnie jusqu'à ce que tout ça soit terminé.

Elle se laissa conduire jusqu'au 4 x 4, se rendant compte après coup que Renata avait rejoint les guerriers. À l'intérieur de la Range Rover, Rio était en communication bilatérale tactique avec chacun des membres de la mission, y compris Andreas. Cette connexion, même électronique, la rassura un peu. Au moins entendrait-elle de loin en loin sa voix et saurait-elle qu'il était toujours là. Toujours vivant.

Elle se refusait à envisager les nombreuses issues dramatiques que pourraient avoir les opérations de la nuit. Elle préférait s'attacher au souvenir de l'étreinte d'Andreas, de son baiser passionné et de ses mots d'amour.

Il fallait qu'il lui revienne.

Il fallait qu'il survive.

Et tandis qu'elle s'accrochait à ces pensées comme à un talisman, elle entendit la voix profonde de Tegan sortir du récepteur installé sur le tableau de bord de la Rover.

—Merde, je crois que nous avons quelque chose.

On entendit du mouvement en fond sonore, le bruit de bottes qui progressaient prudemment sur des feuilles sèches. La voix du guerrier devint un mutmure.

—Oh, putain, oui... On a bien quelque chose. Grange délabrée à environ quatre cent cinquante mètres au nord-est de la Rover.

— Bien reçu. (C'était la voix de basse de Brock.) En approche.

Claire échangea un regard anxieux avec Dylan tandis que les guerriers signalaient l'un après l'autre qu'ils rejoignaient la position que Tegan leur avait indiquée.

— Quelques Laquais armés de semi-automatiques, reprit Tegan. Reichen et moi nous en occupons. Les autres, en couverture.

Presque aussitôt, on entendit des coups de feu lointains dans la forêt.

CHAPITRE 29

Après avoir vu les guerriers de l'Ordre éliminer la poignée de Laquais chargés de surveiller l'entrée du labo en surface, Wilhelm Roth se détourna des écrans affichant les images de la vieille grange. Les Laquais n'étaient que de la chair à canon, rien de plus qu'un obstacle permettant de sauver les apparences. Après tout, si lui et Dragos avaient déroulé le tapis rouge pour les accueillir, les guerriers auraient pu se montrer soupçonneux. Il valait mieux les laisser croire qu'ils devaient leur réussite provisoire à leurs efforts et que c'étaient eux qui contrôlaient la situation, alors que leur venue avait été anticipée - et même encouragée - depuis le début.

À présent qu'ils avaient conquis l'accès aux installations souterraines, il ne faudrait que quelques minutes au groupe de guerriers et à Andreas Reichen pour descendre dans le boyau creusé dans le sol du bunker et rejoindre le cœur du quartier général de Dragos. Et quelques minutes de plus pour se rendre compte qu'ils étaient tombés dans un piège et comprendre qu'ils n'en sortiraient pas vivants.

Bref, d'ici à très peu de temps, Roth aurait l'intense plaisir de les tuer tous d'un coup.

Il eut un sourire de jubilation et se tourna vers la demi-douzaine d'assassins Gen-1 réunis avec lui dans la salle de contrôle.

— Deux d'entre vous avec moi, dit-il, sans se soucier de savoir lesquels des tueurs parfaitement entraînés allaient l'accompagner, puisqu'ils avaient tous été engendrés et élevés sur place pour distribuer la mort à la demande. Les autres, montez garder l'accès et assurez-vous que personne n'entre ni ne sorte.

Tandis que quatre d'entre eux se mettaient en route pour obéir à son ordre, il quitta lui-même la pièce pour aller attendre l'heure de son triomphe sur Andreas Reichen et ses compagnons condamnés à disparaître avec lui.

Une fois les Laquais de l'entrée éliminés, Reichen et les autres étaient entrés dans la vieille grange, qui, comme ils s'en aperçurent sans tarder, n'était pas si vieille en fin de compte. Dans ce bunker caché, tout n'était qu'apparence.

Tegan et Nikolai furent les premiers à descendre le tunnel obscur et humide qui avait été creusé profondément dans la terre et renforcé par du béton et des étais d'acier au carbure. Quelques instants après leur départ, Niko remonta pour faire signe à Brock, Kade et Reichen que tout allait bien et qu'ils pouvaient suivre. Le Chasseur et Renata resteraient en surface pour assurer les arrières de l'équipe d'investigation et faciliter sa sortie.

À l'autre bout du tunnel en pente, à certainement plus de cent mètres sous terre, se trouvait un espace dont les proportions rappelaient celles d'un gymnase. Des néons le baignaient d'une pâle lumière blanche qui éclairait des tables et des chaises du genre cantine empilées proprement contre un des murs. Une porte battante à hublot ouvrait sur ce qui devait être une cuisine et un office, vides eux aussi. À l'évidence, le service était terminé, même si flottaient encore dans l'air d'écœurantes odeurs de nourriture.

— Devine qui vient dîner, lâcha Kade à voix basse.

Brock se renfrogna.

— Des humains.

— Des Laquais, le corrigea Tegan en reniflant avec dérision. Et pas qu'un peu. Dragos ne manque pas de personnel ici.

Nikolai grogna.

— Ouais, mais pour quoi faire :

— À nous de le découvrir, dit Tegan en faisant signe au groupe de le suivre alors qu'il traversait l'espace vide pour rejoindre le couloir qui commençait de l'autre côté.

Ils avançaient sans bruit, croisant de nombreux couloirs perpendiculaires et des dortoirs, tous équipés de lits jumeaux et de toilettes communes, le tout parfaitement anonyme et impersonnel.

— Seigneur, murmura Kade. Mais combien de Laquais un salaud de ce genre a-t-il besoin d'avoir à sa disposition ?

— Suffisamment pour faire tourner une installation clinique de grande

envergure, dit Reichen devant une double porte d'acier dont il avait entrouvert un battant pour regarder derrière.

De l'autre côté des portes se dévoilait un grand laboratoire. Armoires à moitié vides, classeurs métalliques aux tiroirs béants, espaces de travail débarrassés à la va-vite et sol poli encombré d'équipements brisés semblaient témoigner d'une évacuation hâtive. Les guerriers y pénétrèrent avec précaution, conscients qu'il ne restait là pas grand-chose d'intéressant au-delà de quelques microscopes renversés, de lames porte-objets et de divers autres instruments qui auraient fait baver plus d'un chimiste.

—Venez voir ça! appela Kade depuis l'autre extrémité du labo. (Il montrait du doigt une cuve d'acier équipée d'un couvercle qui ressemblait à une gigantesque Cocotte-Minute.) Alors, à quoi croyez-vous que ce truc serve ?

Reichen et Tegan le rejoignirent avec Brock et Nikolai. Kade déverrouilla le couvercle et l'ouvrit. Ils regardèrent tous à l'intérieur du grand cylindre. Il n'était plus branché et sa température intérieure avait considérablement augmenté, mais il n'y avait aucun doute sur la fonction de cet appareil.

—C'est un conteneur d'azote liquide, un cryo-conteneur, dit Reichen.

Tegan hocha gravement la tête. Il indiqua d'un coup de menton une salle adjacente au-delà d'une paroi vitrée. On y voyait, parquées en désordre le long du mur du fond, tout un ensemble de boîtes de Plexiglas transparent comme on s'attend à en trouver dans une maternité.

— Des incubateurs ! Seigneur, Dragos dirige une véritable usine d'élevage ici.

— Dis plutôt «dirigeait», corrigea Nikolai. Il est clair qu'il était pressé de foutre le camp.

— Peut-être savait-il que nous arrivions, suggéra Brock. Je ne peux parler que pour moi, mais je commence à ressentir de très mauvaises vibrations.

Kade eut un regard de connivence pour son camarade.

—Je n'aime pas ça non plus. C'a été trop facile de pénétrer dans ce truc. Il se pourrait bien que ce soit un piège.

— Il semble effectivement que tous les rats aient quitté le navire, ajouta

Nikolai. Ils avaient peut-être prévu quelque chose. Dragos ne laisserait pas une installation comme celle-ci sans défense à moins de le faire exprès. Je suis prêt à parier mon slip qu'il est parti depuis longtemps en emportant avec lui tout ce qui avait de la valeur.

— Peut-être Dragos a-t-il filé, intervint Reichen, mais Wilhelm Roth est quelque part dans le coin et je compte bien trouver ce fils de pute. (Sa colère prenait le dessus alors même qu'il niait son propre malaise pour se concentrer sur un objectif plus immédiat et crucial.) Faites demi-tour si vous voulez. Je ne vous en voudrai pas. Mais, moi, je continue.

Les yeux verts de Tegan scintillèrent dangereusement.

— Il y a trop de questions sans réponse ici pour que nous repartions sans avoir couvert chaque centimètre carré de ce nid à rats. Alors, si tu imagines que nous allons te laisser faire ça tout seul, Reichen, tu repasseras.

Reichen, les yeux dans ceux de Tegan, ressentit alors profondément le lien qu'il avait établi avec ce guerrier. Avec l'ensemble des membres de l'Ordre, en fait. Les autres guerriers n'hésitèrent pas une seconde avant de confirmer d'un hochement de tête leur accord avec Reichen et Tegan. Puis ils leur emboîtèrent le pas tandis qu'ils s'enfonçaient plus avant dans l'installation désertée.

Alors même qu'il leur semblait que celle-ci avait dévoilé ce qu'elle avait de pire, Reichen aperçut une longue série de cellules qui ressemblaient à la description qu'avait faite Claire de ce qu'elle avait vu dans le rêve de Roth. À ceci près toutefois qu'aucune d'elles ne contenait de Compagne de sang captive, ce qui ne leur apporta qu'un réconfort relatif quand il s'avéra que les cellules n'avaient été évacuées que très récemment.

— Putain, murmura Niko tandis que l'équipe s'approchait pour observer les cellules de près. Il doit y en avoir au moins cinquante. Si elles étaient occupées par des femelles prisonnières, qu'est-ce que Dragos en a fait ?

— Il les a déménagées, aucun doute là-dessus, dit Tegan. Peut-être à l'endroit où il a déplacé tout son personnel et tout son équipement, même s'il est possible qu'il ait choisi de répartir ses actifs après avoir été forcé de quitter cet endroit dans la précipitation.

— Quel barbare, putain ! s'exclama Brock, qui regardait à l'intérieur

d'une des cellules, en passant sa large main sur son crâne rasé.

—Et tu n'as encore rien vu !

Kade venait de rejoindre une porte munie de gros verrous mais ouverte, ce qui était peut-être un peu trop commode d'ailleurs. Il passa dans la salle à laquelle elle donnait accès.

—Oh, putain, lâcha-t-il. C'est quoi ce bordel ?

Reichen et les autres le suivirent à l'intérieur. Un silence soudain s'installa parmi les vampires éberlués, du plus jeune de l'équipe au Gen-1 vieux de plusieurs siècles, que Reichen n'avait jamais vu ainsi muet de stupéfaction.

Ils se trouvaient sur une vaste plate-forme légèrement surélevée, sur laquelle était installé un grand siège pivotant équipé de lourdes entraves prévues pour un individu d'une taille et d'une force considérables. Les attaches des chevilles étaient aussi larges qu'une cuisse de femme et celles destinées aux poignets devaient avoir immobilisé des mains assez grosses pour écraser comme une noix un crâne humain de taille standard.

Tegan fut le premier à retrouver la parole.

— C'est là qu'il gardait l'Ancien prisonnier. Mon Dieu, il l'a eu sous son emprise tout ce temps-là.

—Mais comment ? demanda Nikolai, mais son regard se porta soudain à ses pieds et il lâcha un juron. Des barres de lumière ultraviolette. Regardez le sol. Le plafond aussi. Le périmètre de cette plate-forme est entièrement constitué d'équipements UV. Activés, ils devaient maintenir l'Ancien à l'intérieur mieux que n'aurait pu le faire le métal le plus épais et le plus résistant.

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'un bourdonnement curieux envahit l'espace qui les entourait. Puis une lumière intense explosa, si éclatante et si chaude que Reichen et les autres n'eurent d'autre possibilité que de se couvrir les yeux. Reichen sentit l'odeur acre de la peau brûlée et crut d'abord que sa pyrokinésie s'était réveillée d'elle-même, avant de se rendre compte que c'était encore pire que ça.

Il plissa les yeux et leva le regard au-delà de l'explosion de lumière perçante vers une zone d'observation vitrée qu'il n'avait pas encore remarquée.

Là, juste au-dessus de la cage lumineuse de l'Ancien, se tenait Wilhelm Roth, avec sur le visage une expression de contentement et de suffisance en contemplant Reichen. Tegan et les autres prisonniers des rayons mortels- Roth fit signe à deux grands mâles au regard dur vêtus de noir et équipés d'armes automatiques. Ils portaient tous deux un épais collier de polymère autour du cou, et on pouvait voir que leur crâne rasé et leur nuque dégagée étaient couverts de glyphes de Gen-1. Les deux tueurs sortirent chacun d'un côté de la zone d'observation sur deux paliers jumeaux au sommet d'une double volée de marches.

Visant Reichen et les autres vampires piégés dans la cage d'UV, ils ouvrirent le feu.

CHAPITRE 30

En entendant la soudaine cacophonie de coups de feu se déclencher dans le haut-parleur fixé au tableau de bord de la Rover, Claire sentit son cœur cogner contre sa poitrine.

Jusque-là, elle avait suivi la progression de l'équipe dans l'antre de Dragos avec Dylan et Rio, la peur s'agitant comme un serpent dans son

ventre à chacun des pas qui entraînaient Andreas et les autres plus avant dans cet horrible endroit.

À présent, la peur fusait dans sa gorge pour venir exploser dans un hurlement alors que le bruit des balles meurtrières, des cris et du chaos emplissait le véhicule.

— Oh, mon Dieu! Oh, mon Dieu, non!

Elle se précipita sur la poignée de la portière la plus proche d'elle, mais Rio se retourna sur son siège pour venir lui poser une main ferme sur l'épaule et l'empêcher de sortir.

— Restez là, Claire. Vous ne pouvez rien faire pour les aider, dit-il en roulant les « r », son regard grave bordé de cils noirs plongeant dans celui de Claire.

On entendit de nouveaux coups de feu et il jura.

Un autre désastre suivit alors le premier, cette fois à l'entrée de la grange, près de laquelle étaient postés Renata et le Chasseur.

La voix de Renata, essoufflée, se fit soudain entendre dans le haut-parleur.

—Et merde, nous avons de la compagnie. Quatre gardes sortent de la grange... Oh, putain, je crois que ce sont des Gen-1...

Une fois de plus, les balles se mirent à voler, leur bruit couvrant la voix de Renata et éclatant dans la forêt comme des coups de tonnerre.

— Oh, Seigneur, murmura Dylan. (L'Ordre était à présent attaqué sur deux fronts, à l'intérieur du repaire de Dragos et en surface.) Rio... qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Restez ici toutes les deux, ordonna-t-il d'un ton sans réplique en tirant un pistolet de son holster de ceinture et en l'armant. (Il ouvrit la portière conducteur et sauta à bas du 4 x 4.) Restez dans la voiture et laissez tourner le moteur au cas où la situation empirerait et que vous soyez obligées de foutre le camp. J'y vais.

Les assassins Gen-1 arrosaient d'une grêle de balles Reichen et les guerriers prisonniers de la cage d'UV en contrebas, d'autant plus qu'il n'était pas facile pour ceux-ci de riposter. Les barres lumineuses étaient aveuglantes et brûlantes, et elles n'offraient pas beaucoup d'espace pour esquiver les balles des Gen-1 tout en leur tirant dessus.

Du coin de l'œil, Reichen vit Tegan prendre une balle dans l'épaule. Une autre érafla la cuisse de Nikolai, qui se retrouva désarmé au sol un instant avant de dégainer un deuxième pistolet avec lequel il tira une série de rafales. Et, au-dessus, à l'abri derrière le Plexiglas blindé qui le protégeait du combat, Wilhelm Roth continuait à regarder la scène en jubilant. Il souriait comme si tout ça n'était qu'un spectacle et qu'il avait déjà gagné cette guerre.

La fureur de Reichen s'intensifiait rapidement.

Déjà, la pyrokinésie montait en lui ; il sentait la chaleur vivante onduler sous sa peau, voyait avec sérénité les balles qui auraient dû percer son corps de part en part chuter au sol à l'instant où elles percutaient le champ d'énergie psychique qui l'entourait.

— Mettez-vous derrière moi ! cria-t-il à Tegan et aux autres en écartant les bras le plus loin possible pour élargir le champ de protection. Pas trop près ! La chaleur va vous arrêter les balles, mais elle peut également vous tuer.

Les guerriers s'approchèrent aussi près que possible de lui, utilisant son corps comme un boucher tout en continuant à tirer sur leurs assaillants, qui avaient sur eux l'avantage de pouvoir se mouvoir comme ils le voulaient et de disposer d'une puissance de feu apparemment infinie.

La vision de Reichen commença à se distordre. Sa pyrokinésie augmentait plus vite désormais, atteignant des températures inconnues jusque-là alors qu'il gardait le regard rivé sur Roth. Il laissait sa rage s'étendre, forçait les flammes à prendre toute la place en lui. Il fit appel à tout le feu dont il disposait, le laissant rouler et tourner dans ses tripes, l'obligeant à se renforcer en le gardant au-delà de toute douleur. Au-delà même de toute raison.

Un vague reste d'instinct lui disait bien qu'il flirtait avec la catastrophe, mais il repoussa tout bon sens et monta encore le niveau des flammes. Sur sa langue s'épanouissait l'arôme puissant de la vengeance, de la justice sanglante qu'il s'apprêtait à délivrer.

— Wilhelm Roth, aboya-t-il, concentrant toute sa haine, toute son énergie chauffée à blanc sur le vampire qui lui avait tant pris, même avant d'avoir ordonné le massacre de sa famille. Cette nuit, tu vas mourir, Roth !

Forçant son don à s'intensifier encore, Reichen ferma le poing et

l'enfonça dans un barreau d'ultraviolet de la cellule. Il ne ressentit aucune brûlure au-delà de la chaleur qui circulait déjà dans tout son corps. En levant les yeux, il eut l'immense satisfaction de voir Roth bouche bée. Souriant lui-même à présent d'un rictus de haine et de détermination sans faille, Reichen sortit de la cage de lumière de l'Ancien avec un rugissement de triomphe et de rage meurtrière.

Les deux tueurs Gen-1 concentrèrent leurs tirs sur lui. Mais leurs armes ne leur servaient plus à rien. Reichen les regarda. La chaleur émanait de son corps avec une intensité nucléaire. Il invoqua sa puissance pour la concentrer dans ses poings, puis les ouvrit pour la lâcher contre les deux assassins. Deux boules de feu fusèrent de ses paumes. Un instant plus tard les deux sphères chauffées à blanc avaient atteint leurs cibles et carbonisé les vampires dès l'impact, corps et armes réduits à une pluie de cendres et de petits morceaux de métal fondu cascasant du haut du double escalier.

— Putain de Dieu ! lâcha un des guerriers derrière lui, mais Reichen n'eut pas le temps de se complaire dans ce triomphe ponctuel.

En effet, Roth, les yeux écarquillés de panique, s'écarta de la vitre comme s'il s'apprêtait à filer.

Reichen s'accroupit et bondit. En un seul mouvement fluide, enveloppé par les flammes, il s'envola jusqu'à la grande vitre de Plexiglas qui le séparait de sa proie. Il verrouilla son regard sur celui de Roth, retroussant les lèvres sur ses dents et ses crocs tandis qu'il percutait la vitre, qui implosa en un million de fragments en fusion.

Wilhelm Roth regardait éberlué la colonne de feu indescriptible en laquelle s'était transformé Andreas Reichen. Il savait que le don du vampire était la pyrokinésie, mais ça... ça défiait l'imagination.

Le pouvoir qui émanait de ce don était tellement impressionnant que Roth, figé par l'étonnement et la peur, ne put s'empêcher de regarder Reichen avancer lentement vers lui. Le sol de béton noircissait sous les bottes du vampire en feu et les néons éclataient sur son passage. Sentant ses cheveux et sa peau roussir du fait de l'intensité de la chaleur que dégageait Reichen, Roth finit malgré tout par reculer.

—Tu crois pouvoir accomplir quoi que ce soit en me tuant ? demanda-t-

il à la forme éclatante qui progressait vers lui avec une intention clairement meurtrière. Tu as vu cet endroit, Reichen. Tu peux te figurer à quoi il a servi pendant toutes ces années. Dragos a créé sa propre armée ici. Il a même fait beaucoup plus et personne ne peut plus l'arrêter maintenant. Penses-tu vraiment que ma mort va faire une différence dans l'ordre des choses ?

— Cela fera une différence pour Claire, lui parvint la réponse, d'une voix profonde déformée par la chaleur. Cela fera une différence pour moi.

Roth continua à reculer jusqu'à ce que son dos rencontre les cadrans et les boutons du panneau de contrôle de la cage derrière lui.

— Laisse-moi partir et peut-être tes amis piégés dans cette cellule vivront-ils.

—Tu ne peux plus faire de mal à personne. C'est fini.

Reichen parcourait du regard le panneau de contrôle, provoquant de petites explosions suivies d'étincelles et de la formation d'une fumée acre. Roth dut se dégager et, sous la pression du regard brûlant de Reichen, se retrouva tapi dans un coin de la pièce. Il grogna, furieux d'avoir été mis à terre par ce mâle dont il attendait la mort depuis bien trop longtemps.

Alors que Reichen s'approchait encore, la mort de Roth inscrite dans l'enveloppe de feu qui l'entourait, celui-ci plongea soudain vers l'un des boutons du panneau de contrôle. Il avait compris qu'il ne s'en sortirait pas vivant, mais il n'était pas question qu'il soit le seul à y laisser sa peau.

Avec un cri d'acharnement, Roth abattit son poing sur le bouton d'urgence qui allait enclencher la séquence de destruction programmée du laboratoire. Des sirènes se mirent immédiatement à hurler au-dessus de leur tête et des alarmes signalant le commencement d'un compte à rebours inexorable se déclenchèrent de partout.

Roth gloussa.

— Oh, mon Dieu, ça en vaut presque la peine. Savoir que je vais mourir ici avec toi et l'essentiel de l'Ordre. Voir cette expression sur ton visage... je peux toucher ta défaite, Reichen. Et l'horreur, l'indignation, la douleur aussi, brute, à vif... tout est là, dans tes yeux. (Il poussa un soupir mélodramatique.) Ah ! Si seulement je pouvais emmener Claire avec nous quand ce putain d'endroit explosera comme au Jugement dernier d'ici à cinq, non, disons quatre minutes et quarante-neuf secondes !

CHAPITRE 31

Claire aurait voulu que ce ne soit qu'un rêve, un affreux cauchemar dont elle pourrait simplement se réveiller pour retrouver un monde normal. Elle aurait voulu revenir en arrière, jusqu'à cette nuit où elle s'était retrouvée seule à Newport avec Andreas, à faire l'amour dans la maison, à se promener le long des quais, à s'embrasser au clair de lune.

Mais le son de la voix cruellement exaltée de Wilhelm Roth s'instillait comme un poison dans l'âme de Claire, qui se rendait compte de ce qu'il venait de faire à Andreas, aux guerriers qui étaient avec lui à l'intérieur du repaire abandonné... aux femmes qui d'ici à quelques minutes n'auraient plus que les yeux pour pleurer leurs compagnons.

— Je ne peux pas rester ici une seconde de plus, murmura-t-elle les yeux dans le regard atterré de Dylan.

— On ne peut pas quitter la voiture, Claire. Tu n'entends pas les coups de feu là-bas près de l'entrée ?

Claire les entendait. Rio n'était parti que depuis quelques minutes. Lui, Renata et le Chasseur continuaient à se battre contre les assassins Gen-1 qui étaient remontés en surface. Il était dangereux de sortir du véhicule. Claire le savait. Mais en regardant anxieusement la forêt qui les entourait, elle ressentait une crainte beaucoup plus profonde.

Oh, mon Dieu... non ! Ça ne peut pas être la vision de Mira.

Elle ouvrit la portière et se glissa hors de la Rover. Elle venait de se rendre compte que la prémonition exprimée par les yeux de la petite fille allait se réaliser. Là, dans les cinq minutes à venir.

Dylan sortit à son tour du 4 x 4 et en fit le tour pour l'attraper par le

bras.

— Claire, je t'en supplie, remonte dans la voiture. Tu ne peux...

— Ce sont ces arbres que j'ai vus dans les yeux de Mira, cria Claire, malade d'inquiétude. (C'était à cet endroit-là qu'elle avait ressenti dans la vision l'angoisse de perdre Andreas dans cette pile de ruines fumantes.) L'explosion, Dylan. C'est exactement ce que Mira m'a montré. Ça va vraiment se produire. Oh, mon Dieu... non !

En s'arrachant à l'emprise de l'autre Compagne de sang, Claire se précipita sous les arbres sombres, le cœur en feu, prêt à éclater dans sa poitrine, et le nom d'Andréas sur les lèvres comme une prière désespérée.

Chacune des cellules de Reichen le poussait à libérer toute la puissance de sa rage sur Wilhelm Roth. Ce serait l'affaire d'un instant de transformer ce salopard en tas de cendres à piétiner de ses rangers.

Mais incinérer Roth d'une seule explosion de fureur était beaucoup trop clément. Cette incarnation du mal méritait de souffrir, tout particulièrement après la lâcheté dont il venait de faire preuve en activant les explosifs auxquels aucun des guerriers piégés dans la cage d'UV n'avait le moindre espoir de réchapper. Son conflit avec Roth n'aurait pas dû condamner ses amis à cette mort certaine.

Et c'est cette pensée, plus que tout autre, qui permit finalement à Reichen d'ignorer sa haine de Roth pour reporter sa rage sur le panneau de contrôle qui occupait tout le mur du fond de la salle d'observation. Il lança ses boules de feu l'une après l'autre aux systèmes qu'il comportait jusqu'à ce qu'enfin, dans un crépitement intense, tout devienne noir.

Il ne vit pas Roth se déplacer avant que ce salopard soit parvenu à filer par une porte latérale. Reichen se retourna vers la vitre explosée et vit les guerriers sauter de la plate-forme rendue inoffensive.

— Reichen ! (C'était la voix profonde de Tegan qui l'appelait.) Reichen, viens ! Laisse ce fils de pute. Il est mort s'il reste ici.

C'est vrai, se dit Reichen. Mais dans l'état où il était à présent, la vision envahie par l'ambre, son corps exsudant le feu par tous les pores, la chaleur continuant à augmenter en lui, et surtout son esprit rivé sur une seule chose - détruire -, il se rendit compte que le moment qu'il redoutait depuis si longtemps avait fini par arriver.

Il était allé trop loin. Le feu s'intensifiait à présent de lui-même,

absolument incontrôlable.

— Reichen, bon Dieu! cria Tegan, qui hésitait encore alors que les autres guerriers - à juste titre - couraient pour sauver leur peau. Oublie Roth et foutons le camp avant que tout pète !

—Prends soin d'elle pour moi, parvint-il à dire, la gorge sèche comme du papier de verre sur lequel s'accrochait chaque syllabe. Mets-la en sûreté, fais ça pour moi, Tegan.

Un juron s'éleva de la salle en contrebas, mais Reichen ne l'entendit pas. Il était déjà parti à la poursuite de Wilhelm Roth, sûr que le guerrier - son ami - respecterait son souhait. Et s'il pouvait être sûr que Claire était en sécurité, il n'avait besoin de rien d'autre.

Rien, si ce n'était la certitude de la mort de Wilhelm Roth.

Il progressa dans le couloir où Roth s'était enfui, entendant l'acier et les armatures du bunker souterrain se tordre en protestant à son passage. De la même façon, sous l'intensité des flammes blanches qui entouraient ses membres et son torse comme un cocon impénétrable d'énergie, des chariots métalliques vides se recroquevillaient, les vitres des portes ou des parois éclataient.

—Wilhelm Roth ! rugit-il, à présent à une dizaine de mètres à peine du vampire.

Roth, en vermine qu'il était, avait couru jusque-là, mais à présent il ralentissait, et finit par s'arrêter. Il avait sans aucun doute senti combien il était futile de tenter d'échapper à la mort qui venait vers lui, qu'elle soit délivrée par la main de Reichen ou par la sienne propre, qui avait appuyé sur le détonateur il y avait presque trois minutes de ça.

Il se retourna pour faire face à Reichen.

—Tu me surprends, Reichen. J'aurais cru que ton amour pour mon infidèle compagne était plus fort que la haine que tu ressentais pour moi.

Reichen grogna. Il n'allait pas parler de Claire ou de ses sentiments pour elle avec cette ordure. Roth savait forcément qu'avec moins de trois minutes de compte à rebours restantes ni l'un ni l'autre ne sortirait du bunker avant qu'il saute.

Il avança lentement, s'accrochant à tout ce qui lui restait de maîtrise pour s'empêcher de réduire Roth en cendres sur-le-champ. Il voulait que

les deux minutes à venir comptent et rien d'autre n'avait de sens désormais que de tuer Roth seconde par seconde, de brûler son existence centimètre par centimètre. Et comme il approchait, Roth n'avait d'autre choix que de reculer, s'approchant petit à petit du bout du couloir.

Reichen vit la peau de Roth rougir. Il s'approcha encore, le repoussant plus loin. Des perles de sueur jaillirent du front et de la lèvre supérieure de Roth, puis son visage entier et sa gorge se mirent à briller. Et Reichen avançait toujours. Roth siffla quand sa peau commença à cloquer et à brûler. Puis ses cheveux blonds se mirent à roussir sous la chaleur du don impitoyable de Reichen, et leur puanteur envahit le couloir.

Quand ses vêtements se mirent à fumer. Roth cria.

—Vas-y et n'hésite pas à faire de ton mieux, cracha-t-il. (Il haletait de douleur mais trouva quand même l'énergie de retrousser ses lèvres asséchées et éclatées en un rictus sadique.) Tu as oublié ? Mon lien de sang avec Claire... Tant que je suis vivant, elle ressent ma douleur. Torture-moi et tu la tortures elle aussi.

Claire hurla et tomba à genoux au sol. En levant les yeux dans l'obscurité elle aperçut Renata, le Chasseur et Rio qui s'attaquaient au dernier des assassins Gen-1 devant la vieille grange. Et soudain à travers la gueule noire de l'entrée, elle vit Kade et Nikolaï, puis Brock et Tegan sortir des profondeurs de l'ancre de Dragos. Et Andreas ? Elle allait appeler les guerriers quand une douleur fulgurante lui coupa le souffle.

La souffrance l'envahit rapidement, une chaleur courant dans son corps comme si elle se trouvait au cœur de l'enfer. Ou plutôt, c'était Wilhelm Roth qui se tenait en enfer. C'était son agonie qui la traversait, sa douleur qui faisait écho dans son sang à elle.

André.

C'était lui la source de la douleur de Roth. Ce qui voulait dire qu'il était toujours vivant, qu'il respirait encore quelque part dans ce bunker souterrain, et donc qu'il avait encore une chance d'en sortir avant que le pire n'arrive. Il avait encore une chance de lui revenir.

Galvanisée par l'espoir, elle parvint à se relever.

Malgré le douloureux lien psychique qui l'enchaînait à Roth, elle recommença à courir. Si Tegan et les autres guerriers avaient réussi à

sortir, alors elle était sûre qu'Andréas ne devait pas être loin derrière eux.

CHAPITRE 32

Reichen recula lorsqu'il se rendit compte qu'il faisait mal à Claire en manifestant sa haine contre Roth. Comme le lourd sommeil dû à la Soif sanguinaire qui avait fait taire son propre lien avec Claire plus tôt dans la journée, sa pyrokinésie avait oblitéré presque tous ses sens. Elle l'avait dépouillé de quasiment tout ce qu'il était à paît sa fureur et le feu qu'elle provoquait.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Reichen d'une voix terrible. Pourquoi fallait-il absolument que tu aies Claire ?

Le sourire de Roth s'élargit au-delà de la peau craquelée de ses lèvres brûlées.

— Mais parce que tu la voulais. Et parce qu'elle ne voyait pas que j'étais bien mieux. Tu n'étais rien comparé à moi. Tu n'as jamais été quoi que ce soit. J'ai même supprimé le seul obstacle qui m'empêchait de faire vraiment la cour à Claire...

— La femelle que tu avais déjà prise comme compagne, grogna Reichen.

— La femelle que tu avais eu le culot de dorloter après que je l'eus

remise à sa place.

Roth regardait Reichen comme si celui-ci aurait dû se souvenir de l'événement dont il parlait. Reichen réfléchit aux rencontres qu'il avait eues avec Roth... et soudain il se rappela une Compagne de sang timide, assise sous la pluie sur un balcon pendant une réception dans un Havrobscur.

—Je l'ai fait rentrer et je lui ai donné ma veste, dit-il, revoyant sa surprise qu'il lui ait témoigné un peu de gentillesse. Elle était gelée et elle pleurait, alors j'ai demandé à mon chauffeur de la ramener chez elle.

—Tu m'as humilié devant mes pairs. Pire encore, devant mes subordonnés. Usa et toi m'avez tous deux humilié ce soir-là.

— Et tu l'as fait tuer? grogna Reichen, incrédule.

—Attaquée par des Renégats, dit Roth d'un ton léger. (Il haussa les épaules.) Personne ne m'a posé de questions sur l'incident ; c'était mes associés les plus proches qui s'étaient occupés du rapt.

— Par dépit, tu as tué une femme innocente qui avait mis toute sa confiance en toi. Puis tu as pris Claire comme compagne pour te venger de moi.

—J'ai fait mieux que ça, ricana Roth. Je me suis arrangé pour me débarrasser de toi aussi. Tu as disparu pendant près d'un an sans rien dire à personne. Tout le monde se demandait si tu étais mort. Et pourtant, c'était toujours toi que Claire voulait.

Il avait pratiquement craché le « toi ».

La jalousie et l'orgueil, pensa Reichen, écoeuré à l'idée que quelque chose d'aussi insignifiant ait pu causer tant de souffrance.

Le regard de Roth restait coupant.

—J'imagine que quand je me suis rendu compte de ça, ma haine contre Claire a dépassé jusqu'à celle que j'avais pour toi. J'aurais pris plaisir à la tuer, Reichen. Comme j'ai pris plaisir à ordonner la mort de ta famille dans ton Havrobscur et à faire de cette putain humaine que tu aimais tant mon Laquais.

Reichen rugit de souffrance et de colère renouvelées. Il en avait fini avec Roth à présent. La laideur de ses mots lui donnait la nausée. Il leva les mains devant lui et sentit le feu passer de son ventre dans ses bras, puis

jusqu'à la pointe de ses doigts.

—Meurs, ordure, grogna-t-il.

Et il lâcha une double salve de flammes et de chaleur au visage de son ennemi le plus perfide. Roth mourut sur le coup, une mesure de clémence à laquelle Reichen ne consentit qu'à cause de Claire.

Il était encore en train de hurler de toute sa rage animale, de brûler le sol vide de tout sauf des cendres de Roth quand il sentit les premiers grondements de l'explosion qui se déclenchait sous ses pieds.

Autour de lui les murs se mirent à trembler.

Et puis la terre fut violemment secouée par la force de la déflagration.

À l'instant précis où Wilhelm Roth lâcha son dernier souffle, Claire le sut. Ce fut pour elle comme une vague de paix soudaine, une impression de liberté impensable qui enflamma ses veines et dispensa à ses membres une force nouvelle. Elle fit en courant les derniers mètres qui la séparaient encore de la vieille grange d'où les guerriers venaient de surgir.

Roth était mort.

Andreas était vivant.

Était-il possible que s'achève enfin l'enfer de ces derniers jours, de ces dernières décennies qu'elle et Andreas avaient passées loin l'un de l'autre du fait des machinations de Roth ?

Elle voulait le croire - avait besoin de le croire.

Et même quand soudain le sol trembla sous ses pieds pendant plusieurs secondes, elle continua à se raccrocher à cet espoir.

— Seigneur! cria une voix de basse devant elle dans le noir. Vous avez senti ça? Ce fils de pute vient de sauter!

Claire continua à courir, imperméable à ce qu'elle venait d'entendre. C'était impossible. Ça n'était pas arrivé. Pas avant qu'Andréas soit en sécurité.

— Reculez, reculez!

La voix de Rio et ses « r » roulés paraissaient proches. Le grand guerrier arrivait en fonçant à travers les arbres avec Renata, le Chasseur et d'autres membres de la mission. Il tendit les mains vers Claire, essayant de l'entraîner avec eux, mais elle lui échappa et continua à courir.

Il y eut alors un nouveau grondement souterrain, suivi une nouvelle fois de cris d'avertissement et de mouvements précipités dans les arbres obscurs.

Puis une violente secousse et comme un roulement de tonnerre caverneux.

Claire sentit des bras puissants et un corps ferme et chaud se refermer sur elle et la retourner pour amortir sa chute quand la secousse la souleva en arrière. Elle cria mais entendit à peine sa propre voix tandis que la forêt se secouait et rugissait avec la force d'une explosion incroyable qui semblait ne jamais devoir finir.

—Restez au sol, Claire. (Le souffle de Tegan était chaud contre son oreille.) Je lui ai promis de vous sortir d'ici entière.

—Noon ! cria-t-elle, indifférente à son sort désormais, regardant avec horreur la grange délabrée soufflée vers le ciel avec une gerbe aveuglante de flammes dans une vague de chaleur et de fumée tourbillonnante. Les langues de feu filaient tous azimuts, faisant pleuvoir sur la forêt de grands morceaux de bois éclaté et de braises incandescentes. Une nouvelle onde de feu jaillit du trou percé dans le sol sous la grange, l'entrée du bunker par laquelle Andreas ne s'était pas encore échappé.

—Oh, mon Dieu... non ! Il est toujours là-bas ! Andreas, non!

Elle se redressa brusquement. Tegan la tenait fermement par le bras, mais elle se dégagea avec un cri de détresse: —Laissez-moi, putain!

Propulsée par l'adrénaline et l'énergie du désespoir,

elle s'élança sur le terrain couvert de débris, à travers les arbres serrés illuminés par les flammes orange qui avaient envahi l'espace occupé un instant auparavant par la vieille grange. Elle sentit Tegan derrière elle. Les aunes guerriers suivaient eux aussi, silencieux et attentifs. L'une des Compagnes de sang murmura une prière pour Andreas, un chapelet de mots tendres que Claire ne supporta pas d'entendre.

Elle se rapprocha de la chaleur rugissante, accablante, qui la frappait au visage comme si elle venait d'ouvrir une fournaise. Mais elle continuait à

avancer, hypnotisée par le cratère de débris et de cendres fumantes que l'explosion avait fait s'effondrer sur lui-même.

—Andreas, appela-t-elle doucement, puis plus fort, pleine de l'espoir qu'il pouvait l'entendre, espérant un miracle. Andréas !

Alors qu'elle allait continuer, au risque de se faire lécher par les flammes, Tegan lui posa doucement les mains sur les épaules.

—Allons, Claire. Ne vous imposez pas ça.

—André ! cria-t-elle encore, refusant obstinément d'abandonner.

Le cœur en fusion du cratère lâcha un nouveau panache de feu, agitant les décombres avec un grondement. Elle sentait l'emprise du guerrier se resserrer sur ses épaules et elle sut qu'il allait se saisir d'elle pour la porter loin de là si elle restait une seconde de plus. Et pourtant elle ne bougea pas d'un centimètre. Elle appela encore Andreas, sa voix se transformant en sanglots alors qu'un nouveau grondement se faisait entendre sous terre.

C'est alors qu'elle remarqua quelque chose de bizarre dans le trou fumant de cendres et de flammes.

Il y avait quelque chose qui bougeait au fond.

—Nom de Dieu, dit Tegan, qui voyait à l'évidence la même chose qu'elle. Putain de Dieu. Ce n'est pas...

—Andreas, souffla Claire, bouche bée d'incrédulité et prise d'un soulagement inexprimable.

Elle vit les débris s'écarter et fondre à son contact pendant qu'il sortait du cœur de cet enfer pour grimper jusqu'au bord du cratère, le corps brillant de la puissance chauffée à blanc de son don extraordinaire et terrifiant. Les flammes avaient beau rugir en ondulant derrière lui comme d'un volcan en éruption, il restait là sans avoir l'air d'en souffrir le moins du monde.

— Merci, mon Dieu, murmura Claire, dont le cœur éclatait de bonheur.

C'est alors qu'elle se rendit compte que quelque chose clochait.

La couche de chaleur qui l'enveloppait - celle-là même qui l'avait protégé des balles la première nuit où elle l'avait vu dans cet état-là - avait probablement été la seule chose qui lui avait épargné les conséquences meurtrières de l'explosion, mais elle brillait plus fort que jamais et cette

chaleur semblait plus puissante même que les feux que celle-ci avait allumés tout autour de lui.

Et c'est un regard vide qu'il vint poser sur Claire, puis sur les autres à côté d'elle. La lumière coulait à flots de ses orbites, brûlante, inhumaine, sans pitié.

Désormais hésitante, Claire fit un pas vers lui.

—Andreas ? André... est-ce que tu m'entends ?

Le regard vide et incandescent revint vers elle. La chaleur la souffla, l'obligeant à reculer de plusieurs pas. Elle se rendit compte que ce n'était pas vraiment elle qu'il regardait; ses yeux se perdaient plutôt à travers elle. Il ne la voyait pas, pas plus que le reste des guerriers - ses amis - debout devant lui dans un silence de mort. Claire comprit le danger qu'il représentait dans cet état, même s'il était parti beaucoup trop loin pour le comprendre lui-même.

Il lui fallait trouver le moyen de l'atteindre.

—André, c'est moi, Claire. Parle-moi! Dis-moi que tu me reconnais. Que tu vas bien.

Il ricana, un son guttural terrible. Elle ne se laissa pas impressionner. Verrouillant son regard sur le sien, elle fit un nouveau pas en avant.

— Seigneur, siffla Tegan à côté d'elle, avant de venir lui barrer le chemin. Claire, je pense que vous ne devriez pas...

Une boule de feu fendit l'air et vint s'écraser aux pieds de Tegan.

—André, non !

Tegan bondit et se dégagea en emmenant Claire avec lui. Andreas rugit et lança soudain une grêle de sphères enflammées qui soulevèrent la terre noire en s'y écrasant. Tout le monde recula. Claire lui criait d'arrêter et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait le faire. Il la regarda, puis levant soudain les mains à ses tempes, il se mit à vaciller. Et tandis qu'il se pressait la tête, le visage contorsionné par une grimace de douleur, la gangue de lumière qui l'entourait commença à faiblir.

Un coup d'oeil de côté permit à Claire de voir pourquoi.

Sans ciller, Renata le maintenait sous l'emprise de son don. Comme elle l'avait fait quelques instants auparavant avec les tueurs Gen-1, elle

projetait sur Andreas la puissance de son esprit. Il tomba à genoux et la chaleur qui puisait dans son corps se mit à vaciller.

Lorsque Renata relâcha son emprise, Andreas haletait et tremblait. Mais la pyrokinésie n'avait pas encore cédé complètement et, quand il leva la tête, le rugissement qui s'échappa de sa bouche secoua toute la forêt d'une fureur sauvage.

CHAPITRE 33

Le feu le possédait. Il le savait, l'avait su dès le moment où il avait compris qu'il avait résisté à l'explosion du bunker autour de lui. En se glissant intact hors des cendres et des décombres, le corps protégé par la chaleur furieuse qui semblait ne plus pouvoir s'arrêter de croître, de seconde en seconde plus lumineuse et plus incontrôlable, il savait qu'il était allé trop loin. Comme il l'avait craint, il avait perdu le combat contre son terrible don, contre lui-même.

Ceux qui le regardaient, bouche bée, depuis l'obscurité de la forêt percée par les flammes le savaient aussi. Elle, en particulier, cette femelle dont les yeux marron pleins de larmes le touchaient au plus profond de lui-même. Mais même la folie de cette chaleur inexorable ne pouvait faire disparaître le fait qu'il l'aimait.

Cette femelle vivait dans son cœur. *Ma compagne*, hurlait quelque chose de primitif et de douloureux du fond de son être.

Il l'aimait profondément, complètement, mais il savait qu'il ne pouvait pas l'avoir. Plus maintenant. *Plus jamais*.

A cette pensée, il lança la tête en arrière et rugit, et son cri fut suivi d'une sphère de flammes blanches. La boule de feu s'envola et décrivit une courbe en l'air avant de retomber à deux mètres de lui, retournant la terre et couvrant le sol de flammèches.

—Andreas, je t'en prie, cria la femme qui était sienne. Laisse-nous t'aider.

Le feu dansait tout autour d'elle. Elle lui tendait des mains tremblantes à travers la fumée et les cendres blanches qui tombaient tels des flocons de neige du haut des arbres.

—André, regarde-moi. Écoute-moi. Je sais que tu le peux. (Elle fit un pas vers lui, ignorant les mises en garde de plusieurs des mâles qui l'accompagnaient.) Je ne suis pas prête à te laisser partir, énonça-t-elle avec force, et ces mots semblèrent faire écho en lui comme un souvenir.

Les avaient-ils déjà entendus en ce même lieu plus tôt cette nuit-là ? Les avaient-ils prononcés lui-même ?

Cela n'avait pas d'importance. Ça ne devait pas en avoir ! Elle et ses... amis - c'est comme ça que son instinct les désignait - n'étaient plus en sécurité en sa présence. Il fallait qu'ils s'en aillent.

Mais elle n'était pas prête à le laisser là. Il le voyait bien à la façon butée qu'elle avait de relever le menton. Il grogna de fureur et sentit l'onde d'une nouvelle boule de feu se former dans ses tripes.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle se rapprocha encore.

En la regardant avancer vers lui, une vision s'empara de son esprit. Il vit une petite fille avec des nattes blondes et un gentil sourire tendant la main vers lui en un geste de bonté. Il vit un visage enjoué et innocent lui offrant aide et compassion... juste avant que le feu qui vivait en lui ne jaillisse pour la consumer.

Une fois déjà, il avait tué quelque chose de précieux et d'innocent. Il ne recommencerait pas.

Hurlant son mépris de lui-même, il envoya une petite salve de boules

de feu à terre devant lui. La barrière de flammes ainsi générée fit reculer la femme. Mais ça ne suffisait pas. Il voulait qu'elle parte, il avait besoin de la savoir loin de son pouvoir de destruction.

Il voulait qu'ils s'en aillent tous à présent.

Il lança de nouvelles salves, forçant le groupe entier à se retirer. Alors qu'ils reculaient progressivement, il vit à travers le mur de flammes qui montait entre eux le beau visage strié de larmes de la femme - de sa femme dirigé vers lui.

—Non, André, la vit-il prononcer. Non, je ne te laisserai pas faire ça.

À travers les flammes qui dansaient devant elle et les autres, Claire observait le visage d'Andreas. Il avait les yeux pleins de souffrance et de tourment. De folie aussi. Une résolution désolée et déchirante couvrait dans son regard.

Il abandonnait.

Il essayait de la repousser pour souffrir - et très certainement aussi mourir - seul.

Non, pensa Claire, rejetant fermement cette idée. Il était hors de question qu'elle accepte ça. Pas après tout ce qu'ils avaient traversé. Pas alors qu'elle l'avait attendu, qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer pendant tout ce temps.

Il devait forcément y avoir un moyen de l'atteindre, un moyen de l'aider.

—Renata, dit-elle en se tournant vers l'autre Compagne de sang. Il y a quelques minutes de ça, tu lui as fait quelque chose avec ton esprit. Ça a fait baisser la chaleur qui l'entoure...

—Oui, confirma Renata. J'ai vu.

—Je veux que tu recommences.

Nikolaï intervint alors, la mine grave.

—Le don de Renata est létal, Claire. Ce n'est pas quelque chose à utiliser à la légère, crois-moi. Si elle lâche de nouveau son pouvoir sur Reichen,

cela pourrait...

—Cela pourrait quoi ! Le tuer? (Claire sentait l'hystérie monter en elle.) Regardez-le. Il est déjà en train de mourir. Si on ne fait pas quelque chose rapidement, c'est la pyrokinésie qui va le tuer.

Elle regarda Renata, à l'affût de la moindre chance de sauver Andreas.

—S'il te plaît, Renata, je t'en supplie, essaie.

Renata hocha brièvement la tête, puis porta le regard vers la redoutable tour de chaleur et de flammes qu'était Andreas. Sans ciller, elle se concentra sur lui comme un laser. Claire sentait l'air se déplacer imperceptiblement à côté d'elle alors qu'un courant invisible jaillissait de l'esprit de Renata pour s'emparer de sa cible.

Andreas recula au moment même où ce coûrant le frappa.

Claire eut le cœur soulevé en le voyant rejeter la tête en arrière et hurler, tous les muscles tendus à se rompre. Sous l'emprise incapacitante de l'esprit de Renata, il se prit la tête entre les mains et se plia en deux. Il tremblait et rugissait... et tandis qu'il luttait, l'éclat des flammes qui l'entouraient commença à s'amenuiser.

— Continue, Renata. Oh, mon Dieu, j'ai l'impression que ça marche.

Claire entendit plusieurs des guerriers qui se tenaient à côté d'elle jurer. Comme elle, ils étaient tous cloués sur place tandis que la décharge mentale que délivrait Renata continuait à réduire la chaleur d'Andréas. Il tomba à genoux et se replia sur lui-même, les mains toujours aux tempes. Il semblait souffrir le martyr, mais la chaleur qui parcourait ses membres et son torse avait encore baissé.

—André, je t'en supplie... tiens bon, murmura Claire, le cœur broyé de le voir souffrir ainsi.

Elle n'y tenait plus, mais, alors qu'elle allait demander à Renata de cesser, Andreas plongea en avant et s'affala mollement au sol.

— Claire, non! cria quelqu'un.

Mais elle se précipitait déjà vers lui

Évitant les débris qui brûlaient encore ça et là au sol elle courut jusqu'à Andreas. Elle eut la chair de poule en voyant l'énergie crépiter sur sa peau, mais les flammes avaient disparu. La chaleur aussi.

—André, sanglota-t-elle en se laissant choir à coté de lui.

Elle lui souleva la tête pour la poser sur ses genoux et se mit à caresser ses joues exsangues et son front. Il était froid et ne bougeait plus.

Oh, mon Dieu.

— André, tu m'entends? Elle passa ses bras autour de ses épaules et se pencha pour poser son visage sur le sien. Andreas, je t'en supplie, ne meurs pas. Je t'en prie... reviens-moi.

Elle couvrit son visage de baisers en le serrant contre elle. En priant pour avoir fait ce qu'il fallait. En espérant qu'il était toujours là quelque part et que le pari qu'elle avait fait sur sa vie n'était pas la pire erreur qu'elle ait pu commettre.

— André, je t'aime, murmura-t-elle, vaguement consciente que Renata, Dylan et les guerriers s'étaient tous réunis autour d'elle. Tu ne peux pas me quitter maintenant. Tu ne peux pas.

Tegan s'agenouilla à côté d'elle et posa la main sur le cou d'Andréas.

— Il est vivant, son pouls est bon. Il respire, mais il est sonné.

— Dieu merci, murmura Renata, étreignant Niko tout en regardant Claire avec amitié et compassion.

— Il faut qu'on le sorte d'ici, dit Tegan. (Il leva les yeux vers Renata.) Seras-tu en mesure de le maîtriser s'il revient à lui pendant le trajet du retour?

Elle hocha la tête.

— Quoiqu'il m'en coûte, j'y arriverai.

—Venez, Claire.

Le guerrier s'accroupit et posa gentiment une main sur l'épaule de Claire avant de soulever la masse imposante d'Andréas pour le poser sur son épaule, comme il l'aurait fait pour n'importe lequel de ses frères d'armes tombé au combat.

—Je le ramène à la Rover. Tout va bien se passer maintenant.

Claire hocha la tête machinalement et se mit en route au côté de Tegan et des autres pour parcourir la courte distance qui séparait les arbres incendiés et le bunker détruit des véhicules.

Elle aurait voulu croire Tegan, mais en regardant le visage cirieux d'Andréas, elle ne put s'empêcher de penser qu'en ce qui le concernait tout était encore très loin de bien se terminer.

CHAPITRE 34

Dragos referma brusquement son portable et le fourra dans la poche de sa veste de cachemire. Il leva les yeux au ciel - un ciel parsemé d'étoiles au-dessus d'une zone industrielle proche de l'Interstate 90 à l'extérieur d'Albany, la capitale de l'État de New York - et lâcha un violent juron. Wilhelm Roth ne répondait pas à ses appels. Cela signifiait que Wilhelm Roth était mort. Le fait que les caméras et les systèmes de communication de son quartier général du Connecticut aient cessé de fonctionner voulait dire que le bunker avait sauté comme prévu. Il espérait simplement que Roth s'était débrouillé pour que plusieurs membres de l'Ordre subissent le même sort que le labo abandonné à la hâte.

Quant à Roth lui-même, Dragos ne se souciait pas que son lieutenant allemand ait survécu ou non ; il s'était déjà trouvé un nouveau bras droit pour mener à bien sa mission.

Il s'écarta de sa berline et de son chauffeur Laquais pour aller inspecter le travail du successeur de Roth. Le vampire de deuxième génération venu de la côte Ouest dirigeait le transfert des actifs de Dragos, rendu nécessaire par l'ingérence répétée de l'Ordre.

Mais Dragos n'en était pas arrivé là où il en était sans avoir anticipé quelques cahots sur son chemin. Cela faisait des années qu'il étudiait et mettait au point des solutions de repli et il ne s'agissait plus à présent que de réarranger les pions déjà en jeu. L'intervention de l'Ordre ne lui avait coûté que quelques jours. Deux semaines tout au plus et tout serait de nouveau parfaitement opérationnel. Et il en sortirait renforcé.

Rien ne pourrait l'arrêter, quoi qu'il ait vu dans les yeux ensorcelés de l'enfant voyante plusieurs semaines auparavant aux environs de Montréal.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il à son lieutenant.

Le grand vampire hocha la tête. Il se tenait derrière l'un des semi-remorques chargés et prêts à quitter la zone industrielle pour rejoindre leur destination. La double porte de la remorque était encore partiellement ouverte, révélant les visages anxieux des Compagnes de sang qui avaient quitté leurs cellules du labo souterrain pour un endroit qu'elles ne connaissaient pas encore. Elles savaient bien qu'il était inutile de crier ou d'essayer de s'échapper : la zone industrielle appartenait à Dragos, et c'étaient ses Laquais qui s'en occupaient.

En outre, si l'une ou l'autre tentait cette folie, les chaînes et les entraves qui liaient les femmes entre elles l'empêcheraient d'aller bien loin.

— Faites partir le semi, dit Dragos, qui regarda avec satisfaction son lieutenant fermer les portes et mettre en place les lourds cadenas d'acier avant de frapper la tôle de son poing pour que le Laquais installé au volant démarre.

Plus loin dans la cour, d'autres camions attendaient l'ordre du départ. Dragos dépassa ceux qui contenaient son équipement de laboratoire dernier cri - il y en avait pour des millions de dollars -, le regard rivé sur le grand semi blanc garé au bout de la rangée.

Il portait un conteneur réfrigéré spécialement équipé pour préserver le fragile chargement enfermé sous sédatifs. Deux assassins Gen-1 avaient été positionnés à l'intérieur pour garder la précieuse cargaison. Deux autres s'installeraient dans la cabine avec le chauffeur Laquais et l'associé

californien de Dragos pour s'assurer que le conteneur ne subisse aucun dommage sur son chemin vers la gare de marchandises où débiterait l'étape suivante de son long trajet.

— Tout est prêt, sire.

— Parfait, dit Dragos. Appelez-moi dès que vous arrivez à Seattle pour le dernier transfert.

— Oui, sire.

Dragos regarda la flotte de camions se mettre en branle et quitter la cour.

L'Ordre avait peut-être dérangé ses plans, mais il n'en avait pas fini avec lui pour autant.

Un sourire confiant aux lèvres, Dragos retourna à sa voiture. Il s'installa sur la banquette arrière et attendit, l'air blasé, que le chauffeur ferme la portière et se dépêche de rejoindre son volant.

Cette nuit avait vu la fin du repaire qu'il avait mis tant d'énergie et d'argent à construire, mais Dragos préférait considérer cette fin comme une étape nécessaire dans la progression de ses plans. Il allait entamer une nouvelle phase de son projet et était impatient de s'y mettre.

Il laissa aller sa tête contre le dossier de la confortable banquette de cuir et regarda par la vitre des lambeaux de nuages blancs filer sous la lune.

Andreas ne s'était pas réveillé une seule fois pendant les trois heures qu'avait duré le trajet de retour au quartier général de l'Ordre.

Pas plus que le jour suivant.

Claire avait entendu Tess employer le mot « coma » en parlant avec Gabrielle et Savannah tandis que les trois femmes préparaient tôt ce matin-là l'appartement privé du complexe qu'Andréas allait occuper. Ça l'avait bien sûr inquiétée, et plus longtemps il restait inconscient, plus ses craintes augmentaient.

Attende comme ça, interminablement, sans rien pouvoir faire était encore pire que de l'entendre hurler et de le voir lutter contre sa

pyrokinésie. Il était étendu immobile sur le lit et Claire lui tenait la main. Elle sentait son sang courir sous sa peau et, quand elle lui parlait, il lui arrivait de bouger les paupières.

—As-tu besoin de quoi que ce soit d'autre ? demanda Tess gentiment en finissant de se sécher les mains à l'aide d'une serviette en papier qu'elle avait prise dans la salle de bains.

La compagne de Dante avait reçu une formation de vétérinaire et son don était de guérir par l'imposition des mains. Malheureusement, sa grossesse limitait considérablement les effets de ce remarquable talent. Elle posa doucement sa main sur celle de Claire et lui adressa un sourire de compassion.

—Tu devrais vraiment manger, tu sais. Et te reposer aussi.

—Je sais, répondit Claire en jetant un coup d'œil au plateau de nourriture intact sur la table roulante rapportée de l'infirmerie. Je vais bien. Je mangerai quelque chose dans un petit moment. Je n'ai pas vraiment faim. Je veux juste rester un peu plus longtemps avec lui.

Tess n'eut pas l'air convaincue.

—Je reviens te voir d'ici à deux heures. Promets-moi que ce sandwich ne sera plus sur cette assiette.

Claire se contenta de sourire avec une assurance qu'elle aurait aimé éprouver réellement.

—Ne t'inquiète pas pour moi, je t'en prie. Tout va bien.

Tess eut un léger hochement de tête.

—Préviens-nous s'il y a du nouveau de son côté, d'accord ? Nous pensons tous à vous deux en ce moment, Claire, et nous prions pour vous.

— Merci, murmura-t-elle, touchée par la gentillesse que tout le monde lui avait témoignée dans le complexe.

Ils aimaient Andreas comme l'un des leurs, le traitait comme s'il faisait partie de leur famille et, rien que pour ça, elle leur était infiniment reconnaissante.

—À plus tard, alors, dit Tess en fermant doucement la porte derrière elle.

Claire se retourna vers Andreas et passa la main sur son front, lui

dégageant le visage de ses cheveux bruns en désordre. Elle le regarda en se demandant où il était dans le profond sommeil qu'avaient provoqué ses traumatismes.

Trouverait-il jamais la force de revenir vers elle ? Et, si oui, quand ?

— Oh, André, murmura-t-elle, caressant du regard le beau visage fier qu'elle aimait depuis si longtemps.

Elle posa ses lèvres sur celle d'Andréas et l'embrassa, incapable de retenir la larme qui se mit à couler sur sa joue quand elle sentit l'absence de réaction de cette bouche douce et chaude contre la sienne.

Puis, prise de l'irrépressible besoin d'être plus près de lui, Claire monta sur le lit pour s'allonger à ses côtés. Elle posa la tête sur son épaule et sa main sur sa poitrine pour sentir le pouls régulier de son cœur. Elle ferma les yeux et laissa cette pulsation énergique lui remonter le moral.

Andreas était vivant. Tant qu'elle pourrait le toucher, respirer son odeur, elle n'abandonnerait pas l'espoir qu'il puisse la rejoindre de nouveau.

Et s'il n'était pas prêt à revenir vers elle, alors elle irait à lui.

—Et cette fois pour toujours, murmura-t-elle.

Laissant ses yeux se fermer, elle se mit à le chercher dans le royaume des rêves.

Il ne fut pas difficile à trouver. Claire pénétra dans un vide obscur et désolé, attirée par l'éclat d'un feu qui brûlait vivement dans le lointain. Seule et nue, elle avançait sur un chemin de pierre noire froide qui semblait s'étendre sur des kilomètres et des kilomètres pour finir à l'endroit où les flammes dansaient comme des serpentins orange. Andreas était là lui aussi.

Claire arrivait tout juste à distinguer une grande forme masculine allongée au sol devant le mur de feu rugissant. Andreas était nu, lui aussi, affalé sur le côté comme il l'avait été sur le sol de la forêt après que la décharge de Renata l'eut rendu inconscient.

Claire s'approcha, se rendant compte d'un coup que la voie de pierre noire qu'elle suivait n'était qu'une bande étroite, un chemin perfide qui flottait sur une mer d'ombre, abîme dont le cœur brûlait comme les fosses de l'enfer.

Et Andreas se trouvait à la toute extrémité de ce long ruban de pierre froide.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle alors qu'elle s'approchait de lui, se rendant compte de la précarité de sa situation.

Le moindre mouvement, le moindre glissement inconscient, et il basculerait pour plonger dans l'enfer qui faisait rage plus bas.

Claire avança dans sa direction pour venir prudemment s'accroupir à côté de lui en bordure du précipice. Tendrement, terrifiée à l'idée de le réveiller en sursaut, elle passa les doigts sur sa joue. Il ne bougea pas. Sa peau était trop froide, sa respiration lente.

Il dormait toujours, ne savait même pas qu'elle était là.

— Ce n'est pas grave, André, lui dit-elle doucement en s'allongeant derrière lui, l'entourant de son bras pour l'empêcher de tomber et modelant son corps sur le sien pour lui transmettre sa chaleur. Nous allons dormir ensemble ici un moment. Je vais attendre avec toi que tu sois prêt à me revenir.

CHAPITRE 35

Ça fait cinq jours, Lucan. Il va falloir prendre des décisions. Et vite. Lucan hocha gravement la tête et revint au regard inquiet de la compagne de Dante, Tess. C'est elle qui avait découvert Claire inconsciente au côté de Reichen le jour qui avait suivi l'explosion du bunker de Dragos. Depuis,

elle les avait surveillés tous deux de près, faisant en sorte qu'ils restent au chaud et bien installés dans le lit qu'ils partageaient, et essayant de trouver un moyen de les réveiller. Jusque-là rien n'avait marché.

— Le métabolisme de vampire d'Andréas est plus résistant que le métabolisme humain de Claire, dit-elle. Il peut probablement survivre quelques semaines, voire plus, sans se nourrir, mais Claire se déshydrate rapidement. Si on ne la perfuse pas, des organes vitaux vont rapidement cesser de fonctionner.

Lucan baissa les yeux sur la femme allongée dans le lit. Sa frêle silhouette était nichée tout contre le corps de Reichen, les bras amoureusement passés autour de lui en une étreinte farouchement protectrice. Son sommeil n'avait rien à voir avec celui de Reichen. Alors qu'il était parfaitement immobile, elle avait les yeux qui bougeaient sans cesse derrière ses paupières fermées. Et ses muscles se contractaient fréquemment, comme si elle n'avait fait qu'un somme, alors qu'en fait elle était comme morte au monde depuis plusieurs jours.

—Et tu as tout essayé pour la réveiller ? demanda-t-il à Tess.

—Tout, Lucan. C'est comme si son corps, et avec lui son cœur et son esprit, refusait simplement de revenir à la conscience. Elle s'astreint à rester endormie, j'en suis certaine.

Il fronça les sourcils, observant encore les paupières de Claire qui tressautaient avec le mouvement de ses yeux dessous.

—Et elle n'a pas cessé de rêver de tout ce temps-là ?

—Non, pas depuis que je l'ai trouvée comme ça en tout cas. Je ne peux que penser qu'elle utilise son don pour rester avec Andreas.

Lucan laissa échapper un profond soupir.

—Et ce même si elle doit y laisser sa peau ?

—Tu les as vus ensemble, non ? (La voix de Tess était pleine de compassion, mais aussi d'admiration.) J'imagine que je peux comprendre la profondeur de la dévotion capable d'inspirer un tel sens du sacrifice. Si c'était Dante qui était allongé là sur ce lit et que je pensais pouvoir l'atteindre d'une façon ou d'une autre - par n'importe quel moyen -, je serais à la place de Claire. Quel que soit le temps que ça prendrait. Et je sais que s'il s'agissait de Gabrielle, tu en ferais autant.

Lucan n'allait certainement pas le nier. Mais il ne pouvait pas non plus laisser Claire ou Reichen s'étioler sous ses yeux.

Il reporta son regard sur Tess et lui fit un petit signe de tête.

—Rassemble tout ce dont tu as besoin à l'infirmierie pour l'hydrater. Je vais informer tout le monde de la situation.

À plusieurs milliers de kilomètres de Boston, sur une voie de chemin de fer isolée qui menait au cœur glacé de l'Alaska, se trouvait un grand conteneur réfrigéré défoncé et ouvert à tous les vents.

Il était arrivé là après un long parcours, qui l'avait mené d'une zone industrielle des abords d'Albany. dans l'état de New York, jusqu'à une gare où il avait été expédié vers l'ouest à travers le pays pour arriver comme prévu, il y avait quatre jours, dans le port de Seattle. Là, il avait été chargé sans incident sur une barge et envoyé vers le nord, où il était censé atteindre sa destination finale après quelques heures de train supplémentaires.

Quand le lieutenant de Dragos et l'escadron de gardes Gen-1 qui escortaient cette dangereuse cargaison s'étaient rendu compte que quelque chose clochait, il était déjà trop tard pour empêcher la suite des événements.

Et à présent, ce chargement dangereux s'était évanoui dans la nature.

À l'exception des corps massacrés qui en encombraient le sol, le conteneur était vide. D'autres cadavres ensanglantés gisaient dans la neige alentour.

Et, dans le désert glacé couvert de forêts que traversaient les rails brillant sous la lune, s'éloignait la trace constituée d'énormes empreintes de pas laissée derrière elle par une créature sauvage et létale qui n'appartenait pas à ce monde.

Une créature qui avait attendu son heure, endurant des semaines de privation et de sedation, feignant la léthargie et l'obéissance tout en guettant une chance de s'échapper.

CHAPITRE 36

La nuit sans fin refusait de le libérer. Les poumons de Reichen gonflaient comme s'il venait de remonter à la surface de l'eau après six mois de noyade continue. Il aspira brusquement, pour immédiatement s'étrangler à cause de l'acre fumée de soufre.

Dans les ténèbres, il sentit un poids léger qui se refermait sur lui.

Les bras de Claire, qui le serraient contre elle.

Son corps si doux et si tendre qui épousait la courbe du sien derrière lui.

Malgré le vide désolé qui l'entourait, il n'avait jamais rien senti de si parfait et de si juste.

Il savait qu'il rêvait, mais depuis quand ?

Il ne pouvait se débarrasser de l'impression que cela faisait très longtemps qu'il était perdu dans l'obscurité de ce royaume. Et Claire était là avec lui.

Seigneur... était-elle là depuis le début ?

Il fit glisser sa paume sur le bras velouté de la Compagne de sang. Sa peau était froide au toucher, trop froide. Et elle ne réagissait pas du tout à ses caresses. Ce qui l'inquiéta encore plus, ce fut la faiblesse de sa respiration contre son oreille et la mollesse de ses doigts sans chaleur quand il les prit dans les siens pour essayer de la réveiller.

—Claire, murmura-t-il, la langue épaisse, la voix traînante et rauque dans le voile épais de son rêve enfumé. Claire?

Elle ne répondait pas.

La panique s'empara de lui et il ouvrit les yeux d'un coup. C'est alors qu'il remarqua l'éclat des flammes qui s'élevaient de très loin sous le dur perchoir gelé sur lequel il était allongé avec Claire. Il s'assit et les flammes

fusèrent plus haut, comme si elles aussi s'étaient reposées jusque-là et se réveillaient soudain. Au-delà du rebord étroit et abrupt s'ouvrait un abîme infernal, au fond duquel bouillonnait une fosse de feu et de lave.

Les flammes jaillissaient, se tordaient, pirouettaient, si intenses qu'elles l'aveuglaient presque.

Comme une bête se libérant de ses entraves, le feu s'élançait vers Reichen pour le mordre. Il lançait des tentacules chauffés à blanc par-dessus le bord du récif de pierre, les allongeait vers l'endroit où Reichen était assis avec Claire.

Reichen couvrit vite le corps de Claire du sien, se recroquevillant sur elle pour la protéger de la chaleur qui rugissait autour d'eux. Impitoyables, les flammes venaient lécher sa peau nue. Mais elles ne pouvaient l'atteindre elle. Et il les en empêcherait coûte que coûte.

Il hurlait sa fureur à l'adresse de sa pyrokinésie. Cette chaleur infernale était la sienne, elle était lui, la terrible malédiction avec laquelle il était né.

La puissance même qui l'avait protégé de l'explosion dans le repaire souterrain de Dragos.

Le souvenir de cet instant lui revint subitement. Il se rappela comment il avait dû faire appel à toute la force de sa rage pour se protéger de l'enfer qui s'était soudain déclenché autour de lui. La pyrokinésie l'avait gardé du souffle de la mort mais elle n'en avait pas fini avec lui. Elle brûlait toujours en lui. Prête à le consumer comme Claire avait tenté de l'en avertir.

Comme il avait lui-même su qu'elle le ferait, et ce dès la première étincelle dans ce champ perdu de la campagne hambourgeoise.

S'il lâchait à présent-s'il renonçait à la moindre parcelle de sa volonté de garder Claire à l'abri du feu - , la malédiction aurait le dessus. Et Claire y laisserait la vie. Il sentait le feu qui la cherchait, les flammes sifflant et fouettant l'air comme des langues de serpents, avides de goûter au trésor qu'il leur refusait.

— Non, s'entendit-il grogner. Certainement pas !

Les bras et le corps enserrant toujours Claire pour la protéger, Reichen tourna sa fureur à l'intérieur de lui-même. Il se concentra sur la chaleur qui vivait au plus profond de son être. Il alla la chercher avec son esprit, avec tout ce qu'il avait de volonté, sentant la pyrokinésie tenter d'échapper à l'étreinte de sa détermination.

Il ne pouvait pas la laisser gagner.

Il fallait qu'il prenne enfin le dessus sur la bête.

Il devait la maîtriser, une fois pour toutes.

Il renforça sa prise mentale sur le serpent de feu qui s'agitait en lui. Il entendait tout autour de lui le sifflement des flammes, les gargouillements de la chaleur qui perdait lentement du terrain. Du coin de l'œil il voyait les colonnes de flammes ondulantes quitter le bord de la plate-forme de pierre pour retourner à l'abîme qui les avait engendrées.

Mais il ne relâcha pas pour autant son étreinte.

Il tourna la tête vers le feu, les lèvres retroussées sur les crocs, rugissant de toute sa puissance et de toute sa ténacité.

— Non! hurla-t-il. Vous êtes à moi. Vous obéirez à ma volonté désormais !

Son amour pour Claire lui donnait la fermeté qui lui était nécessaire en cet instant. Son besoin de la protéger, de la garder à l'abri par-dessus tout, était l'essence même de la force qui lui donnait la certitude de pouvoir vaincre la malédiction de son pouvoir destructeur.

C'était l'amour qu'elle lui avait donné en retour - l'amour qu'il sentait battre en lui, dans ses veines, dans le lien de sang qui les rattachait l'un à l'autre pour toujours - qui le poussait à espérer qu'un jour il parviendrait non seulement à maîtriser son don infernal mais peut-être aussi à le considérer comme quelque chose de plus qu'une malédiction. Il eut même la conviction soudaine que celui-ci deviendrait un talent utile.

Tandis qu'il ordonnait au feu de se dissiper, Reichen s'accrocha à l'espoir et à son amour pour Claire. Il sentit les flammes reculer dans l'abîme, pas du fait de sa peur ou de son mépris de lui-même, mais grâce à sa force. Grâce à un sentiment naissant de maîtrise absolue.

Et alors que la dernière flamme mourait il lança un cri de triomphe.

L'abîme était retourné à l'obscurité.

Le nuage de cendres et de fumée s'évanouit.

Reichen cligna des yeux et leva la tête. Il n'était plus sur l'étroite plate-forme de pierre noire, mais au milieu d'un grand lit. Il était enroulé sur le corps frêle de Claire, la protégeant toujours, même s'ils étaient enfin libres

du cauchemar qui les avait retenus prisonniers jusque-là.

Il lui caressa la joue.

— Claire, ça va ? Ouvre les yeux, mon cœur.

Pas de réponse.

Il sentit la panique s'emparer de lui. Il redit son nom, d'un ton étranglé car il se rendait compte à présent de la pâleur de Claire, allongée là sans bouger sur ses genoux, ses cheveux noirs soyeux tombant sur son front au teint cireux. Il la prit par les épaules et la secoua fermement.

— Claire. Réveille-toi maintenant!

Il sentit le froid envahir sa poitrine. Il se pencha sur elle et posa sa bouche sur ses lèvres sèches et craquelées. Elle était si faible, elle mourait de faim. Les coups perçants qu'il ressentait à présent étaient ce qu'elle éprouvait, elle. Il sentait dans ses veines à quel point elle était affamée.

Sa pensée revint à son rêve sans fin, omniprésent et implacable. Depuis quand ne s'était-il pas réveillé? Il se rappelait l'attaque contre la tanière vide de Dragos, au côté de l'Ordre. Il se souvenait d'avoir tué Wilhelm Roth et de l'explosion du repaire souterrain. Enfin lui revinrent en mémoire le regard épouvanté de Claire quand il était sorti des décombres enveloppé d'un feu infernal et son courage quand elle lui avait hurlé qu'elle ne le laisserait pas mourir.

Puis il se souvint... d'un néant infini.

Cela faisait peut-être plusieurs jours qu'il avait perdu conscience.

Depuis combien de temps Claire l'avait-elle rejoint au pays des rêves en négligeant son propre bien-être pour l'aider à supporter les ténèbres ?

— Claire, je t'en supplie! Ouvre les yeux! Dis-moi que tu m'entends. (Il lui caressa le visage et les cheveux, serra son corps affaibli. Il avait l'impression que son cœur allait se briser.) Dis-moi que tu es toujours avec moi, que je ne t'ai pas perdue.

Mon Dieu ! Elle ne répondait pas du tout. Elle était froide et immobile, le souffle terriblement faible.

Reichen entendit vaguement le son de pas approchant à l'extérieur de la pièce, dont la porte était ouverte, mais il mettait toute sa concentration à essayer de faire revenir Claire à elle. Quelqu'un dans le couloir eut un

hoquet de surprise. Puis plusieurs voix se firent entendre et il vit tout un groupe de guerriers accompagnés de leurs compagnes devant la porte.

—Nom de Dieu ! murmura Tegan à voix basse, et son juron fut repris par plusieurs de ceux qui étaient rassemblés là.

Reichen ne savait pas si leur réaction venait du fait qu'il était éveillé et délivré de la pyrokinésie ou de l'état alarmant de Claire, dont il tenait dans ses bras le corps sans tonus. Il tourna la tête vers Lucan, Tegan et plusieurs autres membres de l'Ordre, debout là dans le couloir avec Tess et les autres Compagnes de sang qui vivaient dans le complexe. Tess et Savannah tenaient des cathéters pour intraveineuse et des poches de liquide clair. Derrière elles arrivait Gideon avec une civière qu'il avait fait rouler depuis l'infirmerie.

— Claire ne va pas bien, murmura Andreas Reichen, la gorge sèche.

Il lui sembla qu'une brise glaciale lui traversait le corps.

— Nous allons l'aider, dit Tess gentiment en levant l'appareillage qu'elle tenait en main pour le lui montrer.

— Non. C'est trop tard pour ça, murmura-t-il, son instinct l'avertissant qu'une intervention humaine ne pouvait plus rien pour elle.

Il lui fallait du sang.

Autant il avait longtemps eu peur de ne pouvoir lui faire que du mal, peur que son amour ne soit pas assez fort pour la protéger de ce que la pyrokinésie avait fait de lui, autant Andreas Reichen était à présent persuadé qu'il était désormais le seul à même de la sauver. Et quand deux guerriers firent mine d'entrer dans la pièce, comme s'ils allaient lui arracher Claire, il gronda.

Elle était sienne, à présent et à jamais.

—Reviens-moi, murmura-t-il avant de lever son propre poignet à sa bouche et de plonger ses crocs profondément dans sa chair.

Le sang jaillit de ses veines tandis qu'il portait la morsure aux lèvres flasques de Claire pour l'appuyer à sa langue.

—Bois, Claire, souffla-t-il en lui tenant la tête, voulant à tout prix qu'elle vive. (Ça lui était égal d'avoir à la supplier. Il ne se souciait pas plus de ce public plongé dans un silence solennel à quelques pas de là.) Bois ! Fais ça pour moi. Je t'en prie, Claire...

Au premier coup de langue de Claire sur sa peau, Reichen aspira une grande bouffée d'air. Puis la jeune femme se mit à déglutir, collant ses lèvres plus fermement à la source de sang régénérateur. Le sang de Reichen, qui allait couler en elle et prolonger ses forces et sa vie.

Son sang, qui la lierait à lui comme compagne, pour toujours.

—André, murmura-t-elle d'une voix encore endormie en levant vers lui ses yeux bordés de cils noirs. J'ai eu si peur. J'ai cru que je t'avais perdu.

—Jamais, répondit-il. Plus jamais.

La bouche de Claire dessina un faible sourire et elle recommença à avaler le sang de Reichen.

— Prends de moi tout ce dont tu auras besoin, mon amour, l'encouragea-t-il avec tendresse, la gorge nouée par l'émotion.

Il lui était bien égal que sa voix et ses mains tremblent en la serrant contre lui. Il n'avait pas la moindre pudeur quant à la profondeur de ses sentiments pour cette femme.

Sa femme.

Sa compagne.

Son amour, enfin.

Quand il finit par jeter un coup d'oeil du côté où s'étaient rassemblés ses amis, il eut la surprise de voir qu'ils étaient partis. La porte était fermée : Claire et lui étaient seuls à partager l'intimité de leurs retrouvailles.

Reichen ne la pressa pas un seul instant. Il la laissa boire longtemps, heureux de la tenir dans ses bras et de la regarder tandis que son sang ramenait de la couleur à ses joues et une nouvelle vie à son corps.

Et ce n'est que longtemps après, quand elle fut enfin rassasiée et eut retrouvé sa force, qu'il se rallongea avec elle sur le lit, l'enveloppant d'une étreinte protectrice et égrenant pour elle un chapelet de promesses solennelles qu'il avait bien l'intention de respecter, avant de lui faire l'amour avec toute la dévotion d'un mâle lié par le sang qui avait vu l'enfer de près et comprenait à présent qu'il tenait le paradis dans ses bras.

EPILOGUE

Newport, Rhode Island, une semaine plus tard

Reichen se tenait seul sur les bords baignés de lune de la baie de Narragansett, plongé dans une méditation qui était devenue son rituel nocturne depuis que Claire et lui avaient quitté Boston. En fond sonore, la musique que jouait Claire au piano lui parvenait depuis la maison. Il laissait les notes apaisantes le submerger tout en concentrant son énergie mentale sur la brillante sphère de feu qu'il maintenait en suspension dans les trente centimètres d'espace qui séparaient ses paumes.

Il se mit à ramener lentement ses mains l'une vers l'autre et la sphère devint plus chaude et passa de l'orange à un blanc bleuté intense. Reichen continua son mouvement, comprimant la puissance du feu dans un volume de plus en plus faible qu'il contrôlait complètement.

La pyrokinésie qui avait si longtemps parcouru tout son corps comme un feu de forêt incontrôlable commençait à céder. Elle se pliait enfin à sa volonté, lui obéissait.

L'exercice l'épuisait, mais chaque fois qu'il travaillait le feu, il améliorait sa technique. Cette nuit-là, il l'avait tenu en mains dix minutes d'affilée - deux fois plus longtemps que la veille. Il était décidé à faire de son don un talent véritable, et c'était à Claire qu'il devait d'être allé aussi loin.

Elle était son ancrage. Son sang le gardait dans la bonne direction, et son amour lui permettait de rester entier. Il commençait enfin à s'accepter tel qu'il était, à accepter tout ce qu'il était, y compris ça, cette partie de lui qu'il avait si longtemps voulu nier. Il avait vécu trois décennies d'une existence superficielle, à se couper de toute émotion véritable de peur de se laisser affaiblir. A présent il ressentait tout avec une force exponentielle. Avec Claire à son côté, il finissait par comprendre ce que vivre voulait vraiment dire.

Tout en affinant la boule de feu en une sphère encore plus petite et plus brillante, il se rendit vaguement compte que la musique s'était arrêtée.

Mais il avait besoin de toute sa concentration pour continuer à faire tourner la boule entre ses paumes. Au point qu'il n'entendit pas que quelqu'un s'était approché avant qu'une profonde voix de mâle lâche un juron derrière lui.

—Tout va bien, Tegan, dit Claire, alors que Reichen se retournait lentement vers eux. (Elle arborait un sourire amusé et pas peu fier en rencontrant le regard de son compagnon.) Tu t'améliores de jour en jour. La dernière fois que tu l'as fait, la boule n'a pas dépassé la taille d'une orange.

Reichen souleva un sourcil surpris et, joignant les mains, éteignit complètement les flammes. Il ressentait la fatigue physique dont cet entraînement était la cause, mais la confiance que Claire lui témoignait lui réchauffait le cœur. Et il était heureux, également, de voir son ami de Boston.

—Tegan, s'écria-t-il en tendant la main au guerrier.

Le Gen-1 sembla hésiter un instant à serrer une main qu'il venait de voir illuminée d'une chaleur surnaturelle.

— Impressionnant, fit-il en tendant la main à son tour. Voilà quelqu'un qui a bien pris son lait tous les matins !

Reichen se mit à rire.

—J'ai bien mieux que ça, mon pote!

Claire s'approcha et, entourant le torse d'Andreas de son bras, se nicha contre lui. Il ne se lasserait jamais de la sentir ainsi. La semaine qu'ils venaient de passer ensemble à Newport avait constitué la meilleure convalescence dont il eût pu rêver. Il était heureux au-delà de ses espérances les plus folles, mais, en voyant Tegan à présent, il devait bien admettre qu'il ressentait le besoin de reprendre du service auprès de ses amis de l'Ordre.

—Avez-vous découvert du nouveau à propos de Dragos depuis que nous nous sommes parlé il y a quelques jours ? demanda-t-il, conscient que le guerrier n'avait pas fait tout le chemin de Boston à Newport pour une simple visite de politesse.

— On suit bien quelques pistes, mais ce fils de pute semble avoir disparu de la région. Il est clair qu'il savait que nous allions découvrir son quartier général du Connecticut et nous n'excluons pas qu'il ait installé

d'autres repaires de substitution depuis longtemps. Pour l'instant, il semble que ce que nous puissions faire de mieux, c'est de mettre au jour son réseau d'associés au sein de l'Agence du maintien de l'ordre.

—Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ? demanda Reichen. Dis-moi pour quelle tâche vous avez besoin de moi. Tu sais que je suis à la disposition de l'Ordre.

—Tu t'es montré déjà très précieux, mon vieux. Sans toi et Claire, nous n'aurions peut-être jamais trouvé le labo de Dragos. Maintenant, nous avons la confirmation de beaucoup de nos soupçons sur cette opération. Il est plus urgent que jamais de mettre la main sur Dragos, mais il faut aussi que nous trouvions l'Ancien qu'il a retenu prisonnier toutes ces années. Impossible de dire où il a pu transférer cette créature, mais c'est un désastre en puissance.

Reichen hochha sombrement la tête.

—Visiblement l'Ordre a du pain sur la planche, encore plus qu'avant, si c'est possible.

— Ouais, c'est clair, confirma Tegan. En fait, tout le monde à Boston pense qu'il nous faudrait un envoyé pour gagner le soutien de la population européenne. Nous avons besoin de quelqu'un qui ait la tête froide et un instinct sûr pour nous aider à trouver des alliés tout en se chargeant en même temps de dénicher ceux de Dragos dans ces groupes. Y aurait-il une chance pour que tu sois prêt à quitter de temps en temps ton joli petit nid d'amour pour mener à bien quelques travaux diplomatiques pour notre compte ?

Reichen baissa les yeux pour croiser le regard de Claire. Ils avaient convenu de faire de la maison de Newport leur foyer, et même peut-être d'y fonder une famille un jour. Il avait envie de cette vie qu'ils avaient planifiée ensemble, mais le devoir et la loyauté qu'il éprouvait envers l'Ordre avaient aussi leur mot à dire.

Il lut dans les yeux et le sourire de Claire qu'elle l'acceptait.

—Au train où tu vas, d'ici à la semaine prochaine tu en auras marre de jongler avec le feu. Tu te mettras en quête de nouveaux défis. Moi aussi, peut-être. Il est possible qu'il y ait assez de travail pour nous deux au sein de l'Ordre, ajouta-t-elle en tournant un regard interrogateur vers Tegan.

Le guerrier sourit.

— Nous serions honorés de vous avoir tous deux à nos côtés.

—Je n'ai pas quitté l'Allemagne en toute sérénité, murmura Reichen. Il se peut que l'Agence m'y considère comme un fugitif plutôt que comme un ami.

—En fait, dit Tegan, officiellement tu es mort. C'est arrivé l'été dernier, dans l'incendie qui a détruit ton Havrobscur. Maintenant Roth et tous ses proches sont morts eux aussi. Pour tous les autres, tu es un fantôme, Reichen. Ce qui te donnera une opportunité rêvée pour te rapprocher de nos cibles là-bas et conclure des alliances secrètes.

— Espion au service de l'Ordre ? déclama Reichen. que l'idée séduisait déjà.

—Je ne dis pas que ça va être facile, répliqua Tegan. Ça va même être un sacré boulot par moments. Et ça va être extrêmement dangereux, aussi. Tu crois que tu peux gérer tout ça?

Reichen reporta son regard sur Claire et, lisant tant de foi et d'admiration dans ses yeux, il se sentit plus fort que jamais.

— Oui, répondit-il. Je crois que je peux gérer ça.

Avec à son côté Claire - qui l'aimait et croyait en lui -, il n'avait plus peur de rien.

EN AVANT-PREMIÈRE

Découvrez la suite des aventures des guerriers de la Lignée

(version non corrigée)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascal Tilche

Bientôt disponible chez Milady

PROLOGUE

Sous le ciel étoilé d'une nuit d'Alaska, le hurlement d'un loup s'éleva avec clarté et majesté. Ce chant magnifique à la pureté sauvage se prolongeait, traversant les immensités compactes d'épicéas de la forêt boréale pour venir à l'assaut des parois rocheuses couvertes de neige qui s'élevaient le long des rives de la Koyukuk. Mais lorsque le loup relança son cri obsédant, un accès de rire discordant lui répondit, suivi par l'imitation d'une voix avinée.

L'un des trois types du groupe réuni cette nuit-là dans ce coin perdu pour faire la fête autour d'un feu mit ses mains gantées en porte-voix et émit une nouvelle réponse éraillée à l'adresse du loup, qui depuis s'était tû au loin.

—Vous entendez ça? Ça, c'est de la communication! (On lui tendit la bouteille de whisky qui tournait et il la prit.) Je t'ai déjà dit que je parlais couramment le loup, Annabeth ?

De l'autre côté du feu, la jeune fille émit du fond de sa capuche fout fée un petit rire accompagné d'un nuage de buée.

— Pour moi, ça ressemblait plutôt à un cochon qu'on égorge.

-- Oh, c'est méchant, ça, mon cœur. Vraiment méchant ! (L'homme prit une lampée et fit circuler la bouteille à son tour.) Tu voudrais peut-être que je te fasse une démo de ce que je sais faire avec ma bouche un de ces jours. Tu verras, je suis extrêmement doué.

—Tu es vraiment un trouduc, Chad Bishop.

Elle avait raison, mais à sa façon de le dire on voyait bien qu'elle n'en pensait rien. Elle rit de nouveau, un son chaud et aguicheur qui provoqua chez Teddy Toms une érection instantanée. Pour masquer ce détail, il se décala sur la pierre froide qu'il avait élue comme siège. Chad annonça alors qu'il devait pisser et Annabeth et l'autre fille se mirent à bavarder ensemble.

Teddy sentit un coup de coude dans les côtes.

—Tu vas rester ici toute la nuit à baver devant elle ? Lève ton cul de dégonflé et va la draguer, bordel !

Teddy se tourna vers le grand type maigre assis à côté de lui sur la pierre et secoua la tête.

—Allez, arrête de jouer les lopettes. Tu sais que tu veux y aller. Elle va

pas te mordre. Enfin, à moins que tu le lui demandes.

C'était Skeeter Arnold, celui qui avait amené Teddy. C'était également lui qui avait fourni le whisky, une boisson que Teddy, pourtant âgé de dix-neuf ans, n'avait goûtée qu'une seule fois avant cette nuit-là.

Dans la maison de son père - dans la petite communauté de six personnes à laquelle il appartenait, en fait — l'alcool était interdit. Ce soir-là, il en avait déjà absorbé plus de dix gorgées. Et il ne voyait pas où était le mal. En fait, il aimait bien la sensation de chaleur et de relâchement que cela lui procurait. Il avait l'impression d'être un homme.

Un homme dont le plus cher désir était de se lever pour aller dire à Annabeth Jablonsky ce qu'il ressentait à son égard.

Skeeter tendit à Teddy la bouteille presque vide et le regarda boire la dernière goutte.

—Je crois que j'ai autre chose que tu vas aimer, mon gars, dit-il à Teddy.

Il retira ses gants et plongea la main dans la poche de sa parka.

Teddy ne savait pas trop ce dont il s'agissait et s'en fichait pas mal à cet instant-là. Il était hypnotisé par Annabeth, qui venait d'enlever sa capuche pour montrer à son amie les nouveaux piercings qui couraient tout le long du pavillon de son oreille délicate. Elle avait les cheveux teints en blanc polaire, avec une unique mèche d'un rose flashy, mais Teddy savait qu'elle était brune, parce qu'il l'avait vue danser le printemps précédent dans un club de striptease de Fairbanks, où Annabeth Jablonsky était mieux connue sous le nom d'Amber Joy. En y repensant, Teddy sentit ses joues s'enflammer et l'érection qu'il avait tenté d'oublier connut une nouvelle vigueur.

— Tiens, dit Skeeter, ce qui lui permit de penser à autre chose alors qu'Annabeth et son amie se levaient pour rejoindre le bord de la rivière gelée. Tire là-dessus, mec.

Teddy prit la petite pipe métallique en main et en porta le fourneau fumant à ses narines. Un petit morceau d'un truc qui ressemblait à de la craie y brûlait en dégageant une puanteur chimique. Il plissa les yeux puis regarda Skeeter d'un air dubitatif.

—Que... Qu'est-ce que c'est ?

Skeeter sourit et ses lèvres minces découvrirent ses dents gâtées.

— Une petite dose de courage, c'est tout. Vas-y, tire ! Tu vas aimer.

Teddy porta la pipe à ses lèvres et tira une bouffée de fumée douce-amère. Comme ça ne le fit tousser qu'un peu, il expira et en prit une autre.

—C'est bon, hein ? (Skeeter le regarda fumer un peu plus puis tendit la main pour reprendre la pipe.) Doucement, garçon, laisses-en un peu pour nous autres. Tu sais, je peux t'en avoir si tu veux; de quoi boire, aussi. À condition d'y mettre le prix, je peux t'avoir n'importe quelle merde. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais à qui t'adresser, OK ?

Teddy hocha la tête. Même dans les endroits les plus reculés de la région, tout le monde ou presque connaissait le nom - et les activités - de Skeeter Arnold. Le père de Teddy ne le supportait pas. Il avait interdit à son fils de traîner avec lui et, s'il apprenait que Teddy avait fait le mur ce soir-là - surtout alors qu'ils attendaient une livraison de denrées et de fournitures pour le lendemain matin -, il lui passerait un savon mémorable.

— Prends ça et va l'offrir aux dames avec mes compliments, lui dit Skeeter en lui tendant de nouveau la pipe.

Teddy en resta bouche bée.

—Tu v... veux dire à A-Annabeth ?

—Non, imbécile. À sa mère !

Teddy rit nerveusement de sa propre gaucherie. Skeeter sourit de plus belle, ce qui accentua encore plus sa ressemblance à un insecte.

—Tu diras pas que je t'ai pas aidé, dit Skeeter tandis que Teddy prenait la pipe chaude en jetant un regard vers l'endroit où Annabeth et son amie bavardaient près de la rivière.

Après tout, ça faisait un moment qu'il cherchait un prétexte pour lui parler, non ? Cette occasion-là en valait bien une autre. Et il n'en aurait peut-être pas de meilleure.

Teddy se leva et s'avança vers les filles. Derrière lui, Skeeter se mit à glousser. Teddy avait les jambes en coton et le sol semblait se mouvoir sous ses pieds. Pourtant, il avait l'impression de voler et sentait son cœur battre à tout rompre et son sang se précipiter dans ses veines.

En entendant la glace et le gravier craquer sous son pas, les deux filles se retournèrent vers lui et Teddy se retrouva bouche bée devant l'objet de son désir, luttant pour trouver les mots qui lui permettraient de gagner ses bonnes grâces. Il resta ainsi un bon moment à la regarder et les deux amies finirent par se mettre à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Annabeth le regard interrogateur. Teddy, c'est ça ? Je t'ai déjà aperçu plusieurs fois, mais nous n'avons jamais eu l'occasion de parler avant ce soir. Il t'arrive d'aller prendre un verre chez Pete à Harmony, hein ?

Il se contenta de faire « non » d'un geste piteux, occupé à digérer le fait qu'elle venait juste de dire qu'elle l'avait remarqué avant ce soir-là.

—Tu devrais venir, Teddy, ajouta-t-elle avec entrain. Si je suis derrière le bar, je te servirai même si tu n'as pas encore vingt et un ans.

Le son de sa voix, celui de son nom sur les lèvres d'Annabeth manquèrent de faire défaillir Teddy. Elle lui sourit, découvrant ainsi deux incisives qui se chevauchaient légèrement, un petit défaut qui le ravissait.

—Euh... Tiens.

Il lui tendit la pipe puis fit un pas en arrière. Il aurait voulu dire un truc cool, dire quelque chose - n'importe quoi - qui aurait incité Annabeth à voir davantage en lui qu'un bouseux qui ne connaissait rien à rien.

Et pourtant il en savait des choses. Beaucoup. Il savait qu'Annabeth était une brave fille, qu'au fond d'elle-même elle était honnête et gentille. Il en avait l'intime conviction, il en aurait mis sa tête à couper. Elle valait mieux que sa réputation et que n'importe lequel des paumés avec lesquels elle traînait ce soir-là, probablement mieux que Teddy lui-même.

C'était un ange merveilleux, un ange de pureté, et elle avait juste besoin que quelqu'un le lui rappelle.

— OK, cool, merci, dit-elle en tirant une bouffée, avant de passer la pipe à son amie.

Puis toutes deux se détournèrent, lui signifiant ainsi son congé.

—Attends, dit Teddy au prix d'un immense effort. (Il inspira profondément alors qu'elle se retournait vers lui.) Euh... Je voulais juste que tu saches que je... je te trouve vraiment très belle.

L'amie d'Annabeth étouffa un petit rire dans sa main gantée. Mais pas

Annabeth. Elle ne riait pas. Elle le regarda sans parler, sans ciller, et quelque chose de doux se mit à briller dans ses yeux - de la confusion, peut-être. Son amie riait franchement à présent, mais Annabeth écoutait toujours, sans se moquer de lui le moins du monde.

—Je pense que tu es la fille la plus fantastique que j'aie jamais rencontrée. Tu es... tu es fantastique. Je suis vraiment sincère. Tout est... fantastique chez toi.

Et merde, il se répétait... mais tant pis. Le son de sa propre voix, libérée du bégaiement qui lui rendait insupportable l'idée même d'avoir à parler, le surprit. Il déglutit et inspira profondément, se préparant à tout déballer devant elle, tout ce qu'il ruminait depuis qu'il l'avait vue danser sur cette scène branlante et mal éclairée en ville.

—Je pense que tu es parfaite, Annabeth. Tu mérites qu'on te respecte et... et qu'on te chérisse, tu sais ? Tu es vraiment spéciale. Tu es un ange et tu mérites d'être honorée par un homme qui prendra soin de toi, te protégera et... et t'aimera...

Teddy sentit un déplacement d'air, un air chargé des odeurs lourdes du whisky et de l'eau de Cologne bon marché de Chad Bishop.

—Embra-bra-brasse mo-mo-moi, Amber Joy, s'iiii-te-pl-pl-plaît ! Lai-lai-laisse mo-mo-moi tou-tou-toucher tes tes té-té-tons parfaits !

Teddy sentit son sang refluer en voyant Chad aller jusqu'à Annabeth et lui passer un bras autour des épaules d'un air possessif. Et son humiliation ne connut plus de bornes quand Chad se mit à embrasser la jeune femme à pleine bouche, un baiser qu'elle ne rejeta pas, même si elle ne semblait pas l'accueillir de bonne grâce.

Quand il la lâcha enfin, Annabeth jeta un regard à Teddy puis repoussa mollement Chad en lui posant la main ouverte sur la poitrine.

—T'es vraiment débile, tu le sais, ça ?

—Et tu es si b-b-bandante que ma b-b-bite se...

— Ferme-la ! (Les mots avaient quitté les lèvres de Teddy avant qu'il ait pu les retenir.) F-f-ferme-la, putain ! Ne... ne lui pa-pa-parle pas comme ça.

Chad fronça les sourcils.

—Je sais que ce n'est pas à moi que tu parles, connard. Dis-moi que ce-

ce-ce n'est pas to-to-toi, là devant moi, qui me ré-ré-réclame une raclée, T-T-Teddy T-T-Toms.

Et alors qu'il allait plonger sur Teddy, Annabeth se mit en travers de son chemin.

—Laisse ce pauvre gosse tranquille. C'est pas de sa faute s'il parle comme ça.

Teddy aurait voulu rentrer sous terre. La confiance qu'il ressentait une minute plus tôt avait complètement disparu devant les railleries de Chad Bishop et la pitié humiliante d'Annabeth. Il entendit Skeeter et l'amie d'Annabeth se joindre à Chad. Ils étaient tous en train de se moquer de lui à présent. Tous en train d'imiter son bégaiement, leurs voix se télescopant et sonnait à ses oreilles.

Teddy tourna les talons et se mit à courir. Il sauta sur sa motoneige et mit le starter. A la seconde même où le vieux moteur démarrait, il accéléra. Lançant sa machine à pleine vitesse, il s'arracha, désespéré et furieux.

Il n'aurait jamais dû suivre Skeeter. Il n'aurait jamais dû boire ce whisky ou fumet cette merde. Il aurait dû écouter son père et rester à la maison.

Plus il se rapprochait de chez lui, plus ses regrets s'intensifiaient. Mais, à environ cinq cents mètres du regroupement de cabanes en rondins qu'occupait sa famille depuis des générations, la colère et le sentiment d'humiliation qui avaient envahi Teddy cédèrent la place à une peur panique. Son père n'était pas couché.

Même tamisée par les rideaux, la lumière d'une lampe allumée dans le salon illuminait comme un projecteur l'obscurité environnante. Si son père était debout, il savait forcément que Teddy n'était pas là. Et dès qu'il aurait franchi le seuil, son père verrait qu'il avait fait la fête. Autrement dit, il était dans la mouise, et pas qu'un peu.

— Bo-bordel, murmura Teddy en éteignant le phare de sa motoneige avant de s'écarter de la piste principale et de couper le moteur.

Puis il descendit de la machine et resta debout une minute à regarder la maison, le temps de retrouver l'équilibre sur ses jambes alourdies par l'alcool.

Quoi qu'il dise, il ne s'en tirerait pas sans dommages. Mais, tandis qu'il se mettait en marche vers la maison, il essaya quand même de s'inventer

une excuse plausible quant à l'endroit où il était allé et ce qu'il avait fait au cours des heures qui venaient de s'écouler. Après tout, il était adulte. Certes, il se devait d'aider son père de toutes les manières possibles, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne pouvait avoir une vie à lui hors du hameau. Et si son père prétendait le contraire, il lui faudrait mettre les choses au clair.

Mais plus il approchait, plus son courage fondait. Chacun de ses pas prudents dans la neige craquait lourdement, amplifié par le calme irréel qui régnait dans l'air glacé. Le froid s'immisçait par le col de sa parka, ajoutant encore aux tremblements dus à la crainte. Une rafale se précipita entre les maisons et, lorsque le vent glacial le frappa en plein visage, Teddy ressentit une peur si profonde qu'il en eut la chair de poule.

Il s'arrêta et regarda autour de lui. Ne voyant rien d'autre que la neige éclairée par la lune et les silhouettes sombres des arbres, il dépassa la cabane qui abritait la boutique de son père, où sa famille et les rares habitants disséminés dans le secteur venaient se ravitailler. Il continua à regarder devant lui, essayant de voir s'il n'y aurait pas malgré tout un moyen de se glisser incognito dans la maison. Le seul son qui lui parvenait était celui de son propre souffle.

Tout paraissait si tranquille, d'un calme surnaturel, presque mortel.

C'est à cet instant-là que Teddy s'arrêta de marcher pour regarder à ses pieds. Sous ses bottes, la neige n'était plus blanche, mais sombre ; il y avait là, presque noire à la lumière de la lune, une immense tache... une horrible tache de sang ! Plus de sang répandu que Teddy n'en avait jamais vu de sa vie.

Et il y en avait encore à quelques pas de là. Tant de sang !

C'est alors qu'il vit le corps.

A sa droite, tout près de l'orée de la forêt. Il connaissait cette grande silhouette, ces larges épaules sous le maillot de corps arraché et noirci par le sang.

—Papa!

Teddy courut jusqu'à son père et s'agenouilla pour venir à son secours. Mais il n'y avait plus rien à faire. Son père était mort, la gorge et la poitrine réduites en bouillie.

—Oh, non ! Papa ! Oh, mon Dieu, non !

Frappé d'horreur et de chagrin, Teddy se releva pour aller chercher son oncle et ses deux cousins plus âgés que lui. Comment était-il possible qu'ils n'aient pas eu vent de ce qui s'était passé ? Comment son père avait-il pu être attaqué et laissé dans la neige, à se vider de son sang ?

— À l'aide ! cria Teddy, la gorge sèche.

Il courut à la porte la plus proche en criant à son oncle de se réveiller. Seul le silence lui répondit, un silence qui s'étendait à tout l'ensemble de cabanes et de remises bâties sur ce petit lopin de terre.

— Que-quelqu'un ! N'importe qui ! Aidez-mo-moi, je vous en supplie !

Aveuglé par les larmes, Teddy, criant toujours, leva le poing pour l'abattre sur la porte mais, la voyant s'ouvrir seule sous l'action du vent, il n'acheva pas son geste. À l'intérieur, juste au-delà du seuil, gisait son oncle, dans une mare de sang, comme son père. Et un peu plus loin dans la pénombre il reconnut les formes de sa tante et de ses cousins.

Ils ne bougeaient pas. On les avait tués eux aussi. Tous les gens qu'il aimait, tout son monde, avaient disparu.

Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Seigneur, qui a pu faire un truc pareil ?

Il ressortit et marcha au hasard vers le centre du hameau, engourdi, incapable de croire ce qu'il avait vu.

Ce n'est pas possible. Ce n'est pas la réalité.

Pendant une fraction de seconde, il se demanda si la saloperie que lui avait fait fumer Skeeter le faisait halluciner. Peut-être rien de tout cela n'était-il en train de se produire ? Peut-être faisait-il un mauvais trip et voyait-il des choses qui n'étaient tout simplement pas vraies ?

Mais c'était un espoir inconsidéré. Le sang n'était pas factice. Sa puanteur lui envahissait les narines et recouvrait l'arrière de sa langue comme une huile épaisse, menaçant de le faire vomir. La mort autour de lui était bien réelle.

Teddy tomba à genoux dans la neige. Il se mit à sangloter, incapable de résister au choc et au chagrin qui l'assaillaient. Il hurla et frappa la terre gelée, envahi par le désespoir.

Il n'entendit pas les pas qui approchaient. Ils étaient trop légers,

comme ceux d'un chat. Mais, soudain, il sut qu'il n'était plus seul.

Et il comprit, avant même de tourner la tête et de voir le regard de braise du prédateur, qu'il allait rejoindre sa famille dans la mort.

Teddy Toms s'apprêta à crier, mais aucun son n'eut le temps de sortir de sa gorge.